



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

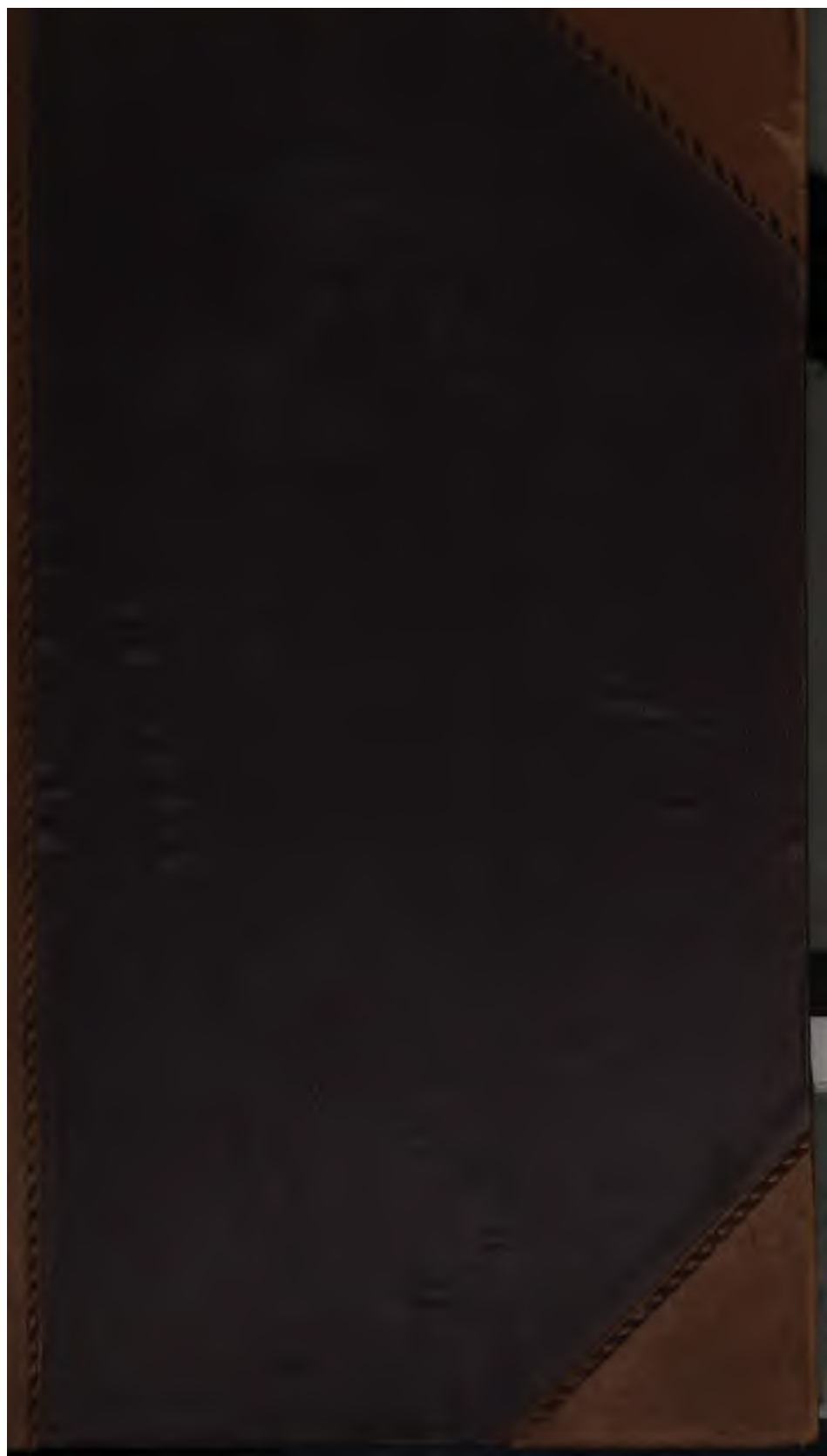
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

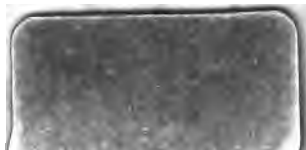
### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600070663S











BEAUTÉS  
DE LA  
POÉSIE ANGLAISE.



Toutes les formalités prescrites par la loi pour empêcher la reproduction  
du présent ouvrage sur le Continent, sans le consentement exprès du  
rédacteur, ont été accomplies.

BEAUTÉS

DE LA

POËSIE ANGLAISE:

PAR

LE CHEVALIER DE CHATELAIN,

*Auteur des "Fables Nouvelles," des "Rambles  
through Rome." — Traducteur des Fables  
de Gay, des Contes de Cantorbéry  
de Chaucer, d'Évangéline  
de Longfellow,  
&c. &c.  
&c.*

---

VOL. I.

---

LONDRES :

ROLANDI, LIBRAIRE, 20, BERNERS STREET, W

1860.

*280. / 17.*  
*200 : 115*



## LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

	Nombre de Copies.
ABBOTT (Mrs. Montague Vernon) .....	1
ARNOLD (Edwin, Esq.).....	1
ASHE (Thomas, Esq.) Peterborough .....	1
BALLANTINE (James, Esq.) Edinburgh .....	1
BARKER (D. W. Esq.) Worcester .....	1
BARNES (Rev. William), Dorchester .....	1
BARTHOLOMEW (Valentine Esq.).....	1
BEASLEY (S. N. Esq.) Woodbriex .....	1
B * * * (Madame), Paris .....	12
BENEDICT (Monsieur Jules).....	1
BOINVILLE (de A. Esq.).....	1
BONJOUR (Casimir, <i>feu</i> , Homme de Lettres), Paris .....	1
BUCHANAN (Robert W. Esq.) Glasgow .....	1
CAMPBELL (Thomas, Esq. <i>feu</i> ).....	1
CARNEGIE (Mrs.) .....	1
CHAPMAN (Edward J. Esq.) Toronto, Canada .....	6
CECIL (Henry, Esq.) Stockmarket.....	1
COLLETT (JOHN, Esq.) .....	1
COUFER (James, Esq.) Swansea .....	1
CUMMING (Messrs.) Jersey.....	1
DAWBARN (Miss Elizabeth).....	1
DELEPIERRE (Monsieur, LL.D. F. S. A.).....	1
DENEÇOURT (Mons. A. Homme de Lettres), Fontainebleau	1
DOBELL (John, Esq.).....	1



## A

## MON AMI THOMAS \* \* \*.

IL FUT un jour, Ami, déjà loin de ce jour  
 Où nous causions ensemble.  
 Des Poètes Anglais voilà que tout autour  
 De nous, l'élite se rassemble ;  
 Et Thomas Moore et Burns, Coleridge et Milton,  
 Et Shakespeare et Marlow, et Prior et Fenton,  
 Chaucer, Shelley, Byron, tous enfants de la gloire,  
 Devisent avec nous.... grâce à votre mémoire !  
 Il me souvient qu'alors vous me dites : "Ami  
 Si vous faisiez un choix parmi  
 Tous ces grands noms, brillants de renommée,  
 Pour en composer une armée,  
 Jamais, je crois, votre brave Crillon  
 Sous ses ordres n'eut eu plus vaillant bataillon."  
 J'en convins ; "mais," vous dis-je,  
 "Il faudrait marbre de Paros  
 Pour pouvoir les sculpter vos poètes-héros ;  
 Pour les faire parler, il faudrait un prodige !  
 Leur génie est si différent,  
 Et si divers leur faire au demeurant,  
 Qu'en Français leur donner la vie  
 Certes ne serait pas pour eux objet d'envie :  
 Les courber tous sous un même niveau,  
 Et les faire passer sous le joug de Boileau  
 Ces esprits pétillants de verve et de jeunesse,  
 Serait les rabaisser jusqu'à la sécheresse."  
 Alors vous me dites, Thomas,  
 Certes mieux avisé que feu Monsieur Calchas :  
 "Qui vous force à rester classique, archi-classique ?  
 Sachez, quand il le faut, être un peu romantique,

Sachez être fougueux quand vif est le coursier,  
 Simple avec la candeur, avec l'orgueil altier,  
 En un mot, comme en cent, sachez, sachez sans cesse  
 Sur les objets divers varier vos discours,  
 Avec la gaîté gai, triste avec la tristesse,  
 Profond avec la mort, tendre avec les amours."

Ai-je bien suivi ce précepte ?  
 Ne saurais en juger vraiment ;  
 Point ne suis encore un adepte,  
 Ai besoin d'encouragement.

Mais puisqu' enfin il faut rompre la glace,  
 A vous, Ami Thomas, à vous la dédicace  
 De cet ouvrage encouragé par vous ;  
 De l'avoir entrepris me tiendrai pour absous  
 Si d'abord d'un œil favorable  
 Vous l'accueillez ; et, soit dit entre nous,  
 S'il peut donner à tous le goût bien désirable  
 D'étudier à fond l'Anglais et l'Écossais  
 Et l'Irlandais aussi, pour mieux avoir accès  
 Aux admirables vers de tous ces grands Génies  
 Dont le Français ne peut rendre les harmonies.

Et sur ce, mon Ami, je vous serre la main.

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

# BEAUTÉS

DE LA

## POÉSIE ANGLAISE.

---

### L'Editeur et le Critique.

LE CRITIQUE.— Ah ! ça mon cher Editeur, mon cher Poète, si mieux aimez, vous êtes fou, ou pour le moins outrecuidant, de venir vous, Etranger, nous donner à nous autres Anglais un livre intitulé : “ Beautés de la Poésie Anglaise ! ” Par Jupiter ! qui a pu faire entrer dans votre cervelle idée aussi bouffonne que celle de prétendre nous imposer un *harem* composé de “ Beautés ” exclusivement de votre choix ? Encore si ces “ Beautés ” vous nous les laissiez voir dans leur costume particulier, vêtues à l’Anglaise, à l’Ecoissaise, à l’Irlandaise, à l’Américaine, dans le charmant costume du Dorsetshire, et même avec le chapeau Gallois, sinon merveilleusement beau, au moins pittoresque, nous pourrions les juger en connaissance de cause, car si nous ne sommes pas entièrement initiés aux secrets de la Poésie Française, nous sommes présumés connaître, que je pense ! l’Ecoissais, l’Irlandais, et voire la langue de Chaucer que vous avez eu l’air ces derniers temps de vouloir monopoliser : mais nous présenter vos “ Beautés ” toutes travesties à la Française, en nous laissant ignorer, et pour cause, leur vêtement primitif ! je le répète mon cher Editeur, mon cher Poète, ce n’est



pas là du *Blair Play*, et j'en reviens à mon dire : Vous êtes fou, ou bien outrecaidant, si vous ne réunissez en votre chère personne, ce qui serait pis encore, ces deux qualités négatives.

L'ÉDITEUR.... Critique ! mon respectable ami, je crois n'être ni fou, ni outrecaidant ; toutefois si par hasard je pouvais consentir à plaider *Guilty* sur le premier chef, je plaiderais certainement *not Guilty* sur le second. J'ai voulu présenter moins au public Anglais qui connaît mieux que moi les chefs-d'œuvre de ses poètes, qu'au public *at large*, au public du Continent, mes " Beautés," dans leur costume primitif, c'est-à-dire, dans ma pensée, dans le seul costume où elles sont réellement belles. Mais nombre de *Publishers*, et quelques auteurs m'ont refusé la permission de faire paraître ces belles Dames dans le costume primitif, qui c'est vrai, leur va si bien ! Donc force m'a été comme vous dites, de les travestir, et de les accoutrer à la Française ; bien que je ne me dissimule pas que la création d'un style parfaitement applicable à des pensées étrangères, originales, souvent gigantesques, bizarres ou éloignées des habitudes modernes ne soit une œuvre pleine de difficultés ; aussi ai-je fait imprimer bien des fois depuis dix ans quelque chose de semblable à cette pensée : " La traduction d'un poème est au poème original, ce qu'une photographie est au *facies* humain ; ce que la peinture d'un paysage telle vivante que soit d'ailleurs cette peinture, est au paysage lui-même. Les tableaux des plus grands Maîtres ne peuvent donner qu'une idée imparfaite de la Nature : — la Nature elle-même étant plus belle que toutes les compositions humaines." Mais parce que les choses sont ainsi, s'en suit-il que nous devions nous priver du portrait d'une personne aimée, ou de la représentation d'un site auquel se rattachent nos souvenirs ? Et dans l'espèce, parce que ce chef-d'œuvre de Burns, par exemple, " *A man's a man for a' that,*" est à peu près intraduisible, doit-il être condamné par le fait même du grandiose des

pensées qu'il contient, à rester emprisonné dans la langue dans laquelle il a eu le bonheur de naître ? \* Non, mille fois, non ! En faire connaître, ne fut-ce que le sens, partout où la langue écossaise est incomprise, est à notre avis servir l'humanité en ajoutant un fleuron de plus à la couronne poétique de la vieille Angleterre ; c'est faire

---

\* Notre traduction de ce beau poème de Burns, l'un de nos premiers essais (parus à la suite de notre ouvrage "*Rambles through Rome*," publié en 1851) qui a été insérée dans presque tous les journaux Anglais, Américains et Français, a été diversement jugée. Les deux principaux organes de la Presse d'Ecosse, (Edinburgh et Glasgow) en ont fait un éloge qui nous a été au cœur, nous l'avouons, venant du pays même qui a donné naissance au Barde Ecossois. Par contre le *Critic* dans trois différentes occasions a porté sur notre traduction un jugement tout à fait opposé :

"The translation into French of Burns' 'A Man's a Man for a' that,' retains little or nothing of its original beauty in its new dress, (disait encore ce journal dans son No. du 25 Juin 1859,) indeed, we should have been greatly surprised if it had, seeing that it would be utterly impossible for any translator, however gifted, to imitate the Doric sweetness and simplicity of the Scotch dialect."

Nous ne nous inscrivons pas contre le jugement du *Critic*, car ce journal a la bienveillance d'ajouter : "The translation, however, of Ferguson's 'Forging of the Anchor' is a much more successful effort, and really does no small credit to the Chevalier's translating powers ;" mais nous préférons nécessairement le jugement des journaux Ecossois, et ce que disait dans le même mois de Juin 1859 le "*Bent's Monthly Literary Advertiser*," en parlant du même prospectus du présent ouvrage :

"Burns' 'A Man's a Man for a' that,' which M. de Chatelain calls "*Les Malgré ça du Pauvre*," a most difficult subject, is as well rendered, we think, as it could possibly be in any foreign language. It has the air of a song of Beranger in its new dress.

" Qui travaille ici bas peut regarder sans crainte  
Le Riche pour cela,  
D'une guinée en or le rang n'est que l'empreinte,  
Et l'homme est l'or, malgré cela !"

La seule moralité que nous prétendions tirer de cette note, c'est que :

" *Des goûts et des couleurs point ne faut disputer !*"

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

aimer un pays que d'indiquer au monde les génies qui en ont fait, qui en font la gloire.

“ Mais, ” me dites-vous, mon cher Critique, “ Les Beautés de la Poésie Anglaise, ” que vous mettez en avant, ne sont que vos “ Beautés, ” à Vous, celles de Votre choix et non celles du choix de tout le monde.

A cela je répondrai que La Fontaine a dit avant nous cette grande vérité :

“ On ne peut contenter tout le monde.....et son père. ”

Or, gardez-vous de croire que mon outrecuidance aille viser à la réalisation de cette grande impossibilité. J'ai lu, j'ai lu beaucoup, aussi beaucoup admiré dans vos auteurs connus, dans vos auteurs oubliés, dans vos auteurs qui ont désiré garder l'anonyme. Vous le dirai-je en confidence, j'ai traduit depuis dix ans quelque chose comme 2000 poèmes Anglais, Ecossais, Irlandais, et des dialectes divers de vos provinces ; dans ce nombre— ma traduction des Contes de Cantorbéry, de votre grand Chaucer, ma traduction des Fables de Gay, de l'Evangéline de Longfellow, et des Moines de Kilcré (Auteur inconnu, et d'un immense mérite cependant) comptent pour quatre poèmes seulement ; en sorte que j'ai en portefeuille, non publiés, quelque chose comme 1600 poèmes. Sur ce nombre j'en livre aujourd'hui à la publicité, la bagatelle de 400 environ, non parce que je les regarde comme les plus beaux écrits dans la langue Anglaise, mais parce que à peu près chacun d'eux est d'une longueur qui me permet de l'insérer *in extenso*, et que chacun d'eux contient (dans l'original, n'oublions jamais que je parle toujours des poèmes originaux) des beautés d'un ordre élevé.

Maintenant soit dit sans offenser personne, le Beau dans tout est chose qui déjà ne court pas les rues ; mais le Plus Beau est d'un très difficile accès ; ou plutôt le Plus Beau n'existe réellement que dans l'imagination de chacun de nous. Entrez dans un salon, vous êtes de suite d'accord avec le voisin que le hasard vous donne,

pour trouver de jolies femmes, de belles femmes, mais s'il s'agit de donner la palme à la plus belle,—la plus belle de votre voisin, à parier 99 contre 1, ne sera pas la vôtre; ni de celle du voisin de votre voisin, encore moins de la voisine de votre voisin.—Donc ne me chicanez pas trop sur mon assemblage de “Beautés,” et dites-vous bien que (je parle des originaux, rien que des originaux), il y a dans chacune d'elles un genre de beauté,—depuis le naïf qui n'est certes pas à dédaigner, jusqu'au . . . comment dirai-je ? . . . jusqu'au costume de cour, avec le fard, les diamants, les faux cheveux, les crinolines, les faux appas, les fausses dents, les perles, et les étoffes précieuses qui font de ces “Beautés” là—un tout magnifique..... éblouissant... à l'aspect duquel se pâme d'aise ..... l'œil du vulgaire !

LE CRITIQUE.—Tout beau ! tout beau !... je vous vois venir Monsieur le Collecteur,—vous défendez d'avance le choix par vous fait. Eh ! bien, écoutez, ce qu'a écrit à propos de vos “Beautés” dans l'Athénæum Français, un de vos compatriotes, Monsieur K. Stachel, le 31 Mars 1855, je tiens en mains le volume de feu ce journal, oyez de toutes vos oreilles, oyez, et.....écoutez !

“ Une Anthologie ne doit pas être un choix de poésies fait au gré du traducteur, elle doit être un résumé à la fois historique et esthétique de la littérature d'un pays ou d'une époque.....

“ Il faudrait nécessairement accompagner cette traduction de notes et de commentaires philologiques et historiques : autrement elle ne serait qu'un objet de curiosité, et n'aurait pas de valeur littéraire sérieuse. Le traducteur de Chaucer et de Gay voudra-t-il suivre nos conseils ? Le choix du joli poème intitulé ‘La Fleur et la Feuille’ nous le ferait croire ; mais la singulière idée de mettre en Français les fables très médiocres de Gay nous en fait douter.”

Hein !... que dites-vous de cela ? Voilà ce qui s'appelle parler, et bien parler selon moi !

**L'ÉDITEUR.**—Je respecte toutes les opinions sincères, et Monsieur Stachel me paraît parler avec conviction ; donc, ce que je dis de cela, c'est que ce Monsieur peut avoir parfaitement raison ; toutefois le jugement qu'il porte sur Gay ne me donne pas une confiance immense en la sûreté de son goût, ni de sa judiciaire. En dépit de Monsieur Stachel je persiste à croire Gay beaucoup plus original, non dans son style, mais dans ses sujets, que *La Fontaine* ; je persiste à regarder ses fables comme fort jolies. Je crois, de plus, contrairement à l'opinion qu'il émet, qu'un traducteur a, sans conteste, le droit de faire le choix des morceaux qui doivent faire partie de la collection qu'il veut faire connaître. Que diable ! avec le principe mis en avant par Monsieur Stachel un collecteur de peintures ou de livres n'aurait pas le libre arbitre de composer son cabinet ou sa bibliothèque comme il l'entend ! Quand aux notes et aux commentaires philologiques et historiques réclamés avec tant d'insistance, j'avoue que je ne suis pas du tout disposé à me rendre de gaieté de cœur aussi ridicule que le fut feu Monsieur Auger de l'Académie Française qui publia en 1826 une édition de Molière accompagnée de commentaires qui avaient la prétention d'élucider des passages clairs comme le jour, commentaires qui excitèrent alors un rire homérique d'un bout de l'Europe à l'autre. Le but de la publication des "Beautés," je le crierai sur les toits, s'il le faut, est de faire aimer le pays dont elles émanent, et de créer le désir de faire connaissance avec elles dans leur costume primitif. Après cela, je n'ai pas la prétention d'élever un monument, mais de préparer des matériaux à un architecte futur. Mon monument à moi, s'il faut vous le dire, ce n'est pas le livre que je publie aujourd'hui, mais ma traduction des Contes de Cantorbéry de Chaucer, toute défectueuse d'ailleurs qu'en soit la première édition.

**LE CRITIQUE.**— Vos réfutations n'ont pas l'heur de me plaire, comme dit dans sa drôle de langue votre drôle de

Pierrot! Une autre objection encore! . . . . A peine donnez-vous une place à Shakespeare dans le premier volume de votre ouvrage, et je cherche en vain dans le second volume les noms d'Alexander Smith et de Browning!

L'ÉDITEUR.—Shakespeare est connu et admiré en France par l'élite de la nation; il ne lui a pas même manqué le coup de pied de l'âne administré au pauvre *Monsieur Williams* par l'académicien Ponsard, de bouffonne notoriété! Toutefois si le Ponsard a voulu insulter Shakespeare, si Madame Dudevant *alias* George Sand l'a défiguré,—en revanche feu A. Brugnière, Baron de Sarsuin, Nisard, Mennechet, Charles Nodier, Philareste Chasles et récemment François Victor Hugo en ont traduit avec grande habilité les principaux chefs-d'œuvre, et Shakespeare est aussi connu en France, qu'est connu Milton grâce à la magnifique traduction de son "Paradis Perdu" par de Pongerville. Qu'avais-je besoin de m'étendre au long sur des poètes tels que Shakespeare et Milton qui ont l'univers pour temple? sur Thomas Campbell dont les "Plaisirs de l'Espérance" sont devenus populaires en France par la belle traduction d'Albert de Montémont, sur Gray traduit de main de maître par Chénier, sur Goldsmith et tant d'autres également connus, c'est-à-dire admirés par le public Français? A l'égard d'Alexander Smith je m'avoue coupable d'avoir omis le nom de ce poète duquel d'ailleurs j'ai déjà publié autre part la traduction de "Barbara;" toutefois mes deux volumes ne sont pas façonnés comme la bouteille inexhaustible de Robert Houdin, ils ne sauraient contenir l'essence même de tous les Bardes des Trois Royaumes, anciens et modernes; et j'ai le regret de garder forcément en portefeuille quelques jolis poèmes dûs à la plume de T. H. Baily, L. Banks, Sir E. L. Bulwer, E. C. Croker, Sir A. H. Elton, Robert Gilfillan, Miss Jewsbury, Sir William Jones, The Rev. Mahony, Miss Marshall, The Rev. W. S. Mariott, N. Michel, The Rev. Ed. Morse, Dr. Percy,

Dr. Swift, Madame Trepka, E. Thomason, J. B. Warin et autres, et de n'avoir pu reproduire le "Burns" de Fitz-Green Halleck donné par moi dans un des prospectus qui ont précédé l'apparition de cet ouvrage, ni "l'Exécution de Montrose" du professeur Aytoun, imprimé à la suite de ma troisième édition des Fables de Gay; quand à Monsieur Browning, le cas est différent; son nom il est vrai dans ma collection, ne brille que par son absence; que voulez-vous? j'ai la mauvaise habitude de vouloir me rendre compte de ce que je lis, de vouloir comprendre surtout ce que je traduis, or si Monsieur Browning devient un jour accessible à l'entendement humain, je me promets bien de ne pas manquer de le présenter à mes lecteurs Français autrement qu'à l'état de logogriphe. Jusque là et tant que, chez lui, la lumière restera à l'état de chaos, je m'abstiendrai; dans le doute s'abstient le sage, et je laisserai à nombre de gens le soin d'admirer sur parole ce Phœbus nébuleux.

LE CRITIQUE.—Mon cher Monsieur vous n'appellez notre Browning nébuleux, que parce que, je le dis à regret, excusez ma franchise, vous n'avez pas l'esprit assez délié pour savourer le miel qui se cache au fond du calice des fleurs poétiques qu'il veut bien faire éclore à notre intention; j'en suis fâché pour vous. Toujours est-il que c'est une faute, une faute grave que de passer sous silence un nom si grandement admiré; c'est colorer son insuffisance d'un prétexte fallacieux qui ne trompera personne, je vous en avertis. D'un autre côté, rien ne peut vous absoudre d'avoir fait quelque chose de monstrueux en admettant dans votre collection des auteurs sans nom. Eh! que diable! qu'allons-nous devenir nous autres de la Critique dont une des prérogatives est de créer des réputations!..

"Quid Domini facient, audent cum talia fures?"

s'il prend fantaisie à un Etranger de venir déclarer Beau ce dont nous n'avons pas même voulu reconnaître l'exis-

tence ? Il n'y a, il ne peut y avoir de beau, comprenez bien cela, que les compositions de nos vrais poètes, de nos lauréats par exemple : le poème de Maud a été vendu à 10,000 exemplaires, conséquemment Maud est un chef-d'œuvre.\* Nos poètes lauréats, à peu près les seuls, ont un talent, je ne dirai pas impayable, car pour cette charge souvent difficile à remplir, de célébrer les grandes actions de la Couronne, (et comme on sait, où il n'y a rien le Roi perd ses droits) ils doivent être forcément contents de recevoir £ 300. bon an, mal an, mais au moins ont-ils un talent sinon bien populaire, sinon bien connu, au moins reconnu, oui, je l'affirme, reconnu par le ministre qui leur a conféré leur emploi, leur charge ; ce sont des poètes célèbres en un mot, et qui valent dix mille fois mieux que tous vos poètes anonymes,† qui n'ont jamais compté dans leurs rangs, que je sache, le moindre poète lauréat ! hein ! qu'en dites-vous ?

L'ÉDITEUR.— Je dis, mon cher Critique, que vous avez raison, et comme mon brave ami Chaucer je fais ici ma rétractation : c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute, et pour avoir la paix avec vous, je me repens d'avoir fait entrer dans la collection que je livre aujourd'hui à la publicité les œuvres anonymes dont voici les titres :

---

\* Nous nous inscrivons contre le dire du "CRITIQUE:" Ce n'est pas le poème de "Maud"—qui a été vendu à 10,000 exemplaires, mais bien la délicieuse Idylle qui le suit (*The Brook*)—la plus charmante chose qui ait été écrite, selon nous, depuis Moschus, Bion et Théocrite.

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

† A l'égard des poètes anonymes nous avons sans doute amende honorable à faire à quelques uns d'entr'eux que nous avons pu placer dans le premier volume destiné aux auteurs morts, sans avoir eu aucune ment l'intention de les priver de la vie qu'ils peuvent avoir à l'heure où nous écrivons ces lignes; nous craignons bien d'avoir ainsi mis à mort un poète Américain sur la foi d'un journal qui l'avait tué; de toutes ces imperfections bien involontaires et presque inévitables, nous demandons humblement pardon à ceux qui nous lisent.—C. DE C.



**Les Changements du Monde,**  
**Les Funérailles de Moïse,**  
**Le Vent, la Feuille et l'Enlèvement,**  
**Le Chant de la Vapeur,**  
**La Chanson du Cerisier,**  
**La Mort et le Guerrier,**  
**Le Lierre,**

et autres *Petites Choses* que j'ai eu le mauvais goût de trouver jolies et compréhensibles, attendu qu'elles parlent en même temps au cœur, à l'esprit et à la raison :

Je me repens aussi d'avoir publié à la suite de la troisième édition de ma traduction des Fables de Gay :

Le Chant du Pompier, un magnifique poème, mais qui est anonyme ;

*Idem* Alexandre le Grand, poème entaché du même vice ;

Je me repens surtout d'avoir publié la traduction des "Moines de Kileré," bien que cet ouvrage d'un auteur anonyme, soit tout simplement un chef-d'œuvre, et proclamé tel par les principaux organes de la presse Anglaise et Française.

En présence de ces rétractations que je fais avec la même sincérité que la rétractation que fit Chaucer, ou plutôt qui lui est attribuée, j'espère que la Critique me sera légère, bien que, dans le sanctuaire de ma pensée, les œuvres susénoncées, et celles de nombre d'auteurs peu connus, cités dans mes pages, méritent souvent marcher de pair avec celles de Bardes connus, et peut-être même avec celles de Bardes qui nous restent à connaître.

Sur ce, cher critique, permettez-moi d'écrire ici un nom qu'on chercherait à bon droit et qu'on ne trouverait pas dans mon premier volume ; le nom de Leigh Hunt, absent de ce volume parce qu'au commencement de 1859 L'INÉVITABLE n'étant pas encore venu sommer ce poète de le suivre, j'avais dû placer son nom parmi les poètes vivants. Je choisis de préférence le morceau qui suit, ce morceau ayant obtenu les suffrages de Leigh Hunt dont le nom restera cher aux lettres.

## HUNT (LEIGH).

Né le 19 Octobre 1786—Mort le 28 Août 1859.

## ABOU-ZEID-BEN-ADHEM ET L'ANGE.

ABOU-Zeid-Ben-Adhem, (sa tribu se prolonge!)  
 Une nuit s'éveilla de la paix d'un doux songe,  
 Et vit, au clair de lune éclairant ses lambris,  
 Et leur donnant l'éclat et la blancheur des lis,  
 Un bel Ange écrivant les immortelles pages  
 D'un livre d'or. Adhem, le plus Sage des Sages  
 Avait la paix du cœur qui rend audacieux :  
 "Qu'écris-tu là ?" dit-il au messager des cieus.  
 Au son de cette voix l'Esprit leva la tête,  
 Et d'un regard divin accueillant la requête :  
 "J'incris," dit-il, "le nom de chaque serviteur  
 Qui fait profession d'adorer le Seigneur.  
 Adhem de demander : "Mon nom est-il du nombre ?"  
 "Non, je ne le vois pas !" répondit soudain l'Ombre.  
 "Eh bien !" reprit Adhem, d'un ton plus bas, mais doux,  
 "Eh bien ! incris mon nom, et, soit dit entre nous,  
 Note-moi, comme un homme, ami de tous ses frères,  
 Et prêt à soulager en tous temps leurs misères !"

L'Ange écrivit, et puis s'en fut. Après le jour  
 Vint la nuit ; et d'Adhem de nouveau le séjour  
 S'éclaira cette fois d'un faisceau de lumière. . . .  
 Le livre d'or parut—sur sa page première  
 Étincelait ce nom comme un rayon de feu :  
 Abou-Zeid-Ben-Adhem, le favori de Dieu !

Et maintenant il ne me reste plus qu'un devoir à remplir c'est de mettre sous les yeux de ceux qui me lisent cette strophe que je sais, grâce à mon honorable ami Monsieur Garcin de Tassy, que le poète Saadi \* plaçait en 655 (1257) à la tête de son poème "Le Boston :

\* Le Boston poème moral de Saadi, analyse et extraits publiés par M. Garcin de Tassy de l'Institut de France.—1859.

“ O toi qui es sage et d'un heureux naturel, sache que je n'ai jamais ouï dire qu'un homme d'esprit s'évertuât à découvrir des imperfections dans autrui. Quoique la pelisse soit de soie ou même de brocart, elle ne saurait se passer d'une ouate de simple coton. Si tu ne trouves pas d'étoffe de soie pour ta pelisse, ne sois pas en colère, mais contente-toi de bonne grâce de la ouate. Je ne tire pas vanité du capital de mon mérite : en bon derviche j'avance la main pour mendier. On dit qu'au jour de la Crainte et de l'Espérance (le jour de la Résurrection), Dieu dans sa générosité pardonnera aux méchants en faveur des bons. Toi, aussi, lecteur, si tu trouves quelque chose de repréhensible dans mon discours, imite la bienveillance du Créateur du monde. Si sur mille de mes vers un seul te paraît heureux, eh bien ! au nom de ta générosité, ne cherche pas à me déprécier.”

A la prière de Saadi, il ne me reste à ajouter que ces trois mots qui n'en font qu'un, tant leur union est intime :

Ainsi soit-il !

L'ÉDITEUR.

BEAUTÉS  
DE LA  
POÉSIE ANGLAISE.



BEAUTÉS  
DE LA  
POÉSIE ANGLAISE.

---

ADDISON (JOSEPH).

Né le 1<sup>er</sup> Mai 1672—Mort le 17 Juin 1719.

LA VOIX DE LA CREATION.

LES sublimes piliers de la voûte du ciel,  
Du ciel tout parsemé d'étoiles,  
Disent à l'homme et proclament sans voiles  
De ce vaste univers l'architecte éternel.  
Le soleil qui s'éteint, qui reprend sa lumière,  
Et répand le savoir sur son beau rayon d'or,  
A chaque nation vient publier encor  
Du Créateur la puissance première.

Quand la clarté du jour a fait place à la nuit,  
La lune reprend en sous œuvre  
Du haut du ciel l'histoire du chef-d'œuvre,  
Et la dit à la terre—attentive et sans bruit.  
Tandis que chaque étoile en gravitant près d'elle,  
Et des astres divers la sémillante cour,  
D'un pôle à l'autre vont confirmant tour à tour  
Du Tout Puissant la splendeur éternelle !

Et quoique tous ces corps autour de l'orbe noir  
 De la terre, fassent silence,  
 Que nulle voix n'annonce leur présence,  
 Ils s'éjouissent tous du matin jusqu'au soir :  
 Ils ont pour tous les cœurs des accents magnifiques ;  
 Ils vont parlant, chantant, et reluisant toujours,  
 Embellissant les nuits, embellissant les jours,  
 Et chantant Dieu dans leurs muets cantiques !

---

 AKENSIDE (MARK).

Né en 1720—Mort en 1756.

## AU COUCOU.

## I.

CONTEMPORAIN du doux printemps  
 Dans ce vallon au frais ombrage,  
 Près du ruisseau qui fait tapage,  
 Que j'aime à recueillir tes chants !  
 Que j'aime tes échos dolents,  
 De tes amours on doit le croire  
 C'est l'oraison jaculatoire.

## II.

Il fut un temps, je me souviens,  
 Où dans les bois ta voix plaintive  
 Trouvait mon oreille rétive ;  
 Où tes échos éoliens  
 Semblaient nuire aux musiciens  
 Qui chantent dans le vert bocage  
 Et l'amour et son doux servage.

## III.

Je me disais : " Il n'est pas bien  
 Qu' alors que chante Philomèle,  
 La voix d'un autre oiseau se mêle  
 Au charme de son entretien :  
 Ainsi dans le monde combien  
 Ne voyons-nous pas près des belles  
 De vieux beaux se brûler les ailes ! "

## IV.

Quand deux cœurs, deux cœurs amoureux  
 N'ont à tous deux qu'une seule âme,  
 Et que mutuelle est leur flamme,  
 Qu'ils tiennent du Coucou tous ceux  
 Qui vont troubler ces deux heureux  
 Des grands mots prudence et sagesse  
 Et des dictons de la vieillesse !

## V.

Et cependant tandis qu'encor  
 Il en est temps, pensez jeunesse  
 Qui ne vivez que de tendresse,  
 Qui ne rêvez que d'un ciel d'or,  
 Que le Coucou donne du cor  
 Dans le mois des fleurs embaumées  
 Dans Avril aux fraîches ramées.

## ANONYMES.

## LES CHANGEMENTS DU MONDE.

L'OMBRE au port solennel qui retient dans ses mains  
 Le sablier, la faux, l'avenir des humains,  
 Une fois s'arrêta dans son vol sur la terre,  
 Sur les créneaux poudreux d'une cité guerrière,  
 Demandant au soldat veillant seul à l'écart :  
 Depuis combien de temps vivait là ce rempart ?  
 Et le bardé de fer qui faisait sentinelle,  
 Lui dit, l'orgueil au front :—“ Là, cette citadelle  
 Est debout depuis l'heure où le soleil a lui,  
 Telle elle était jadis, telle elle est aujourd'hui,  
 Et telle elle sera tant que le glas funèbre  
 Du monde, n'aura pas tinté ;  
 Ainsi que le dira ce narrateur célèbre  
 L'Eternité !”

Et puis après mille ans passés voilà que l'Ombre  
 Aux mêmes lieux descendit sombre.



Et là n'existait plus traces d'une cité,  
 Mais une immense plaine—un beau lac argenté ;  
 Dans la plaine le blé rangé comme une armée,  
 Au vallon le berger chantant sa bien aimée.  
 " Comment," dit soudain l'Ombre, " et temples et remparts  
 Peuvent-ils se dissoudre ainsi qu'épais brouillards ?"  
 Mais alors dégageant ses cheveux de sa tête,  
 En ces mots le berger répondit à l'enquête :  
 " Le monde est tout rempli de brebis et de blé,  
 Ainsi c'était jadis sous le ciel constellé,  
 Ainsi c'est maintenant, ainsi sera sans cesse,  
     Tant qu'à leur tour, en vérité,  
 Viendront le jour la nuit ;—car la Nature qu'est-ce ?  
     Une unité !"

Et puis après mille ans passés, voilà que l'Ombre  
     Aux mêmes lieux descendit sombre.

Et voyez ! où trônaient ce lac et ces beaux blés,  
 Une mer écumait sur des sables salés,  
 Au midi scintillant d'une vive étincelle ;  
 Un pêcheur y jetait les rêts de sa nacelle ;  
 Que l'Ombre était surprise ! . . . " Où donc était le lac ?  
 Où les épis dorés ?" . . . Mais lui sur le tillac  
 Le pêcheur, de son front ôtant des flots l'écume :  
 " Autour de l'univers les eaux font un volume,"  
 A-t-il dit, " et la mer roule, roule toujours,  
 Hier comme aujourd'hui dans son vaste parcours,  
 Que me chantes-tu donc et d'épis et de plaines ?  
     Les nuits aussi bien que les jours,  
 L'homme cherche en la mer des poissons par centaines,  
     Toujours ! toujours ! . . ."

Et puis après mille ans passés, voilà que l'Ombre  
     Aux mêmes lieux descendit sombre.

Et les rouges rayons d'un couchant de soleil  
 D'une vaste forêt doraient l'éclat vermeil ;  
 Les arbres archi-vieux d'une archi-vieille mousse  
 Etaient partout vêtus à la hauteur d'un pouce ;

Et colline et vallon étaient aussi couverts  
 De superbes gazons, ces manteaux toujours verts ;  
 Un bûcheron chantait en abattant un chêne,  
 L'Ombre l'interpella de sa voix souveraine :  
 " Vieux ! te rappelles-tu les traces d'une mer  
 En ces lieux où surgit l'arbre de Jupiter ?"  
 Mais le vieux bûcheron : " Si l'arbre séculaire  
 Fait ici bas un temps d'arrêt,  
 Ce n'est parmi les mers ; car qu'est-ce que la terre ?  
 Une forêt !"

Et puis après mille ans passés, voilà que l'Ombre  
 Aux mêmes lieux descendit sombre.

Et que vit l'Ombre alors ? Encor une cité,  
 Mais d'ouvriers peuplée. Et pour vitalité  
 Ayant dépôts, prisons, et marchés et gendarmes,  
 Et cadavres vivants suant et sang et larmes.  
 Oh ! le triste tableau ! se dit l'Ombre soudain,  
 Puis près d'elle avisant un homme sous sa main,  
 Elle voulut se mettre en quête d'aventure  
 Du pourquoi, du comment de si mauvais augure  
 Qui de ces lieux jadis plaine, lac et forêt,  
 Faisaient maisons de jeux, ou bien maisons de prêt ;  
 Mais l'homme relevant son front usé de peine :  
 " Changement dà ! non pas," dit-il,  
 " La douleur chaque jour élargit son domaine  
 Depuis l'an mil."

" Assez !" quittant ce lieu dit l'Ombre :  
 " Sans lendemain la terre est à présent bien sombre  
 Car tous ses changements ont du sort des humains  
 Modifié sans cesse les destins :  
 Mais ce dernier coup de baguette  
 Est le dernier mot du malheur,  
 Science et vérité mènent à l'aveuglette  
 L'homme au temple de la douleur !"

---

## LES FUNÉRAILLES DE MOÏSE.

DE Nébos près de la montagne  
 De ce côté-ci du Jourdain,  
 Du pays de Moab, seul, parmi la campagne,  
 Gît solitaire un tombeau souterrain.  
 Ce sépulchre isolé ne le creusa nul homme,  
 Nul homme ne le vit jamais,  
 Les Anges, on le lit dans le Deutéronome,  
 Firent le lit du mort—l'y couchèrent en paix.

Sous plus illustres funérailles  
 Sous plus magnifique convoi,  
 La terre ne sentit tressaillir ses entrailles,  
 Non plus son sein battre de plus d'émoi.  
 Mais la procession ne la vit aucun homme ;  
 Sans bruit tout ce convoi se fit,  
 Comme lorsque le jour s'éveille de son somme,  
 Et que sur l'océan le grand soleil surgit.

Sans bruit, ainsi que la nature  
 Rajeunie à chaque printemps,  
 Donne la clé des champs à la fraîche verdure,  
 A l'arbre en fleurs, aux bourgeons renaissants ;  
 Ainsi sans bruit aucun, sans un son de musique,  
 Glissa silencieusement  
 Cette procession du mont mélancolique  
 Jusqu' au profond du sol lentement, lentement.

Le vieil Aigle chauve sans doute,  
 Des hauteurs du gris Beth-péor,  
 Lui qui domine tout, qui tout voit, tout écoute,  
 Vit ce spectacle et s'en souvient encor :  
 Sans doute le Lion quand il court au carnage,  
 Evite passer en ce lieu,  
 Car le sublime oiseau, car l'animal sauvage  
 Bien qu'ignoré de l'homme ont vu l'œuvre de Dieu.

Quand le Guerrier clot la paupière,  
On voit à l'entour du cercueil,  
En foule se pressant ses compagnons de guerre,  
Suivre à pas lents le pompeux char de deuil.  
Les tambours sont voilés—de sa voix de tonnerre  
Le canon gronde sourdement,  
Près de l'illustre mort s'incline sa bannière,  
Et son noble coursier suit le deuil tristement.

Parmi les premiers de la terre  
Du Sage est placé le tombeau,  
Au Barde, à l'Ecrivain, au Poète, au Trouvère  
On donne aussi le marbre le plus beau  
Qu'on adosse au transept de la plus belle église  
Sous des écussons blasonnés,  
Où les riches reflets que le soleil tamise  
Descendent glorieux sur leurs traits burinés.

Nul ne fut qui ceignit l'épée  
Si grand et si fameux que lui,  
Nul n'écrivit jamais plus divine épopée,  
Nul du Seigneur ne fut plus ferme appui :  
Et jamais, non jamais un enfant de la terre  
Ne traça de sa plume d'or,  
Sur la page immortelle, et ce, dans aucune ère,  
D'augustes vérités un plus riche trésor.

De combien de grandeurs étranges  
N'est-il pas témoin ce convoi ?  
Sur son lit de parade est veillé par des anges  
L'illustre mort ; son unique paroi,  
C'est le versant du mont ; de plus il a pour cierges  
Les mille et un flambeaux du ciel,  
Pour plumes des sapins les branches toujours vierges,  
Et puis la main de Dieu sur lui mettant son scel.

De cette tombe merveilleuse  
 Ce grand enterré sans linceuil  
 Un jour, auréolé de splendeur lumineuse,  
 S'é lancera rempli d'un saint orgueil,  
 Puis surgissant debout enveloppé de gloire  
 Sur les monts qu'il ne vit jamais,  
 Des nombreux rachetés devant tout l'auditoire  
 Il narrera de Dieu les immenses bienfaits.

Du Moab tombe solitaire  
 O sombre mont de Beth-péor !  
 A nos cœurs curieux parlez de ce mystère  
 Mais juste à point arrêtez en l'essor :  
 Dieu seul possède en lui des mystères de grâce  
 Que ne pouvons approfondir :  
 Il les cache aux humains, comme il cacha la place,  
 Où sa main mit Moïse en secret pour dormir !

---

 LES NÉNUPHARS.

VEZ lutins, venez ! gentiment attifées,  
 Voilà qu'en nos vallons se rassemblent les fées,  
 C'est que les nénuphars ont sur tous les étangs  
 Dans les coins et recoins posé leurs petits bancs,  
 Et là légèrement chacun place son vase  
 Sur le sein palpitant de l'eau qui flotte et jase,  
 Happant les chauds rayons du soleil radieux  
 Qui vient les féconder ces nénuphars heureux,  
 Et d'une étoile d'or s'en vient doter leur couche,  
 Etoile qui bientôt elle aussi fera souche,  
 Et qui le nez au vent scintillant vers l'azur,  
 Semble y chercher sa sœur l'étoile au front si pur.  
 Venez lutins, venez ! nos mignonnes nacelles  
 Ont rames de roseaux, ont voiles de dentelles,  
 Et nous ferons pour vous amuser en chemin  
 Une douce musique, un chant suave enfin,

Le soupir de la flûte ou la voix de la brise,  
 Ou de la goutte d'eau caressant le cytise.  
 Venez lutins, venez ! la vie est courte, car  
 Un seul coup de soleil, c'est fait du nénuphar !

## LA CITÉ INVISIBLE.

IL est une Cité, Babylone invisible,  
 Où dans des trous étroits, dans un coin impossible,  
 Grouillent souventefois des êtres *dits* humains;  
 Exilés du soleil, exilés des étoiles,  
 De la lune bénie, ayant toujours des voiles  
 Pour leur cacher l'éclat des jours les plus sereins.

Ce ne sont des bandits qui vivent formidables  
 Dans ces antres sans nom, ces taudis misérables  
 Où l'araignée en haut aime à tisser son fil,  
 Où les rats, les souris sous le lit font patrouille,  
 Où croasse, je crois, quelquefois la grenouille,  
 Tant sale est le cloaque, humide est le chenil.

Des vivants de ces lieux quels sont-ils les visages ?  
 De la folie ont-ils les traits demi-sauvages ?  
 Ressemblent-ils enfin aux gens sans feu ni lieu,  
 Qui, paresseux toujours, se vautrent dans l'immonde ?  
 Ou sont-ils les débris de je ne sais quel monde,  
 Rejetés à l'écart de par la main de Dieu ?

Quelles sont-elles donc ces viles créatures ? . . .  
 Ce sont les bras, les mains de nos manufactures !  
 L'église, le manoir sont clos pour l'ouvrier ! . . .  
 Sa Cité . . . c'est la tombe . . . En dernier lieu la parque  
 Loin des riches qu'il fit, honteusement le parque . . .  
 De ce peuple le nom quel est-il donc ? . . . Millier !

CHANT DE NAISSANCE ET CHANT DE MORT.

CHANT DE NAISSANCE.

*L'Ange de la Bienvenue.*

SALUT ! ô du Grand Tout atome qui s'éveille !

Sur le fleuve du temps toi jeune voyageur !

A toi salut, âme humaine, ô merveille !

A toi salut ! à toi bonheur !

*Chœur de Chérubins.*

Une vie a reçu naissance,

Une vie a reçu naissance,

Une vie est à son début !

Une vie a reçu le don de l'existence

Pélerin de la vie à toi trois fois salut !

Celui qui du néant sut évoquer la terre,

Empiler monts sur monts, creuser le fond des mers,

Qui du soleil au jour fit don de la lumière,

A la nuit de bijoux étincelants et clairs,

A l'ouragan et de foudre et d'éclairs,

Te fit, dans la douleur, petit être

D'un peu de terre et de bismuth

Belle comme les fleurs qu'étale la nature :

Salut à toi ! salut ! trois fois salut !

*L'Ange de la Bienvenue.*

Les cieux disparaîtront ainsi qu'une ombre vaine,

Le soleil et la terre ayant rempli leur but

Se dissoudront ; mais toi seule, Ame humaine !

Seras immortelle, salut !

*Chœur de Chérubins.*

Une vie a reçu naissance,

Une vie a reçu naissance,

Une vie est à son début !

Une vie a reçu le don de l'existence

Pélerin de la vie à toi trois fois salut !

Jeune immortel, salut ! Lui devant qui les trônes  
 Ne sont rien que néant, dont l'immense pouvoir  
 Et du ciel à la terre et par de là les zones  
 S'étend, seul immuable ainsi que son vouloir,  
 Qui trône au ciel, source de tout savoir,  
 Lui, l'Eternel te fit, heureuse créature,  
 Quoique mortelle à ton début,  
 Une vie immortelle et plus belle et plus pure ! . . .  
 Salut à toi, salut, trois fois salut !

- CHANT DE MORT.

*L'Ange du départ.*

Oh ! ne t'affaisse pas humaine créature,  
 Le bras de l'Eternel sera ton protecteur ;  
 Jette un regard en haut, ô fragile nature,  
 Mets confiance en LUI, qui mourut sans murmure,  
 Et qui du tombeau fut vainqueur.

*Chœur d'Ange ministres des volontés de Dieu.*

Il est presqu' achevé le travail de sa vie !  
 Le matin, le midi, le soir !  
 Une souffrance encor, d'un long soupir suivie,  
 Et tout est dit ; il n'est plus à surseoir,  
 Et sans plus de douleur alors s'éteint la vie.  
 Adieu la vie ! adieu !  
 Bons amis il s'en va vers Dieu,  
 Venez, de son regard il vous appelle encore !  
 Et vous enfants chéris de son affection,  
 Approchez, recevez la bénédiction  
 De ce père qui vous adore !  
 Et toi fais un dernier effort,  
 Hâte ton pas tremblant, toi qui fus son aimée,  
 Dans ses jours de bonheur ; toi de pleurs abîmée,  
 Toi fidèle jusqu' à la mort,  
 Viens sur son cœur, l'amitié t'y convie ;  
 Dans un dernier baiser reçois son dernier vœu,  
 Adieu la vie !  
 Adieu !



12 LE VENT ET LA FEUILLE, OU L'ENLÈVEMENT.

*L'Ange du départ.*

A toi salut, Esprit, dégagé de tes langes,  
Viens visager enfin ton divin Rédempteur,  
Viens Immortel, ta place elle est avec les anges,  
Avec les chérubins, les saints et les archanges  
Incline-toi : c'est le Seigneur !

*Chœur d'Ange ministres des volontés de Dieu.*

C'en est fait ! est fini le travail de la vie !  
Et maintenant l'Esprit joyeux  
A quitté son argile, et foule avec envie  
Du bel azur les versants lumineux,  
Qui conduisent au ciel l'âme à jamais ravie !  
Joie à toi bienheureux !  
Oh ! devant toi lève les yeux,  
Vois, c'est le paradis, sens-tu sa douce brise,  
De ces anges vois-tu la phalange là bas,  
Les vois-tu tous en foule accourant sur tes pas ?  
Elus de la terre promise  
Ils viennent dans un saint transport  
Toi vainqueur du péché saluer ta venue,  
Et par des hosanna chanter ta bienvenue,  
Toi fidèle jusqu' à la mort !  
Ici la paix a son apothéose,  
Aux douleurs, aux péchés du monde on dit adieu :  
L'Esprit repose  
En Dieu !

---

LE VENT ET LA FEUILLE, OU L'ENLÈVEMENT.

SONNET.

MESDAMES, oyez moi, je vais en raccourci  
Vous narrer un roman aussi vrai que l'histoire.

A la feuille le vent contait fleurette ainsi :  
Eveille-toi, ma chère, et sans t'en faire accroire,  
Viens de suite avec moi, j'ai passé, Dieu merci,  
Sans me laisser tenter, et c'est bien méritoire,

Devant un vaste champ de roses dans leur gloire,  
 Mais à toi j'ai pensé;—viens donc sans nul souci !  
 Tes sœurs, tes sombres sœurs dorment dans la rosée,  
 Ne voudrais les frôler de mon aile alizée,  
 Mais toi la belle, et moi friand de tes appas,  
 Etions faits l'un pour l'autre—ainsi prenons la fuite.

La feuille consentit. Oyez la triste suite :  
 Le lendemain la vit foulée aux pieds. . . Hélas !

---

 L'ESPRIT FAIT LA NOBLESSE.

JADIS dans les vieux temps de féodalité  
 Où la force du bras était une puissance,  
 Quand joutes et tournois seuls gagnaient la Beauté,  
 Que le reste était impuissance :  
 Qu'on n'était vertueux que quand on était fort,  
 Qu'assujettir un peuple était une prouesse  
 Qui vous faisait du coup héros . . . triple sabord !  
 Oui, la force était la noblesse !

Mais alors que lassé du train-train Chevalier  
 Le monde fut courir sus à l'amour du lucre,  
 Que la force brutale et le brutal acier  
 Durent tous deux se fondre en sucre ;  
 Le rude travailleur, celui qui sut le mieux  
 Utiliser son temps, car le temps c'est richesse,  
 Obtint l'or et le rang,—insignes précieux. . .  
 Le similor de la noblesse !

Or la force brutale ayant son coup de bas,  
 Il faut que l'ait aussi la stupide opulence ;  
 La raison s'éveillant, de tous nos parias  
 Réveillera l'intelligence :  
 Et l'on verra surgir une fraternité  
 Qui fondera l'univers en une seule espèce,  
 Et qui fera sentir à notre humanité  
 Que sang pur—vaut mieux que noblesse !

Au ciel porte tes yeux, Toi qui des oppresseurs  
 Fus dans tous les pays la proie et la victime,  
 C'est par l'affliction que se font les grands cœurs  
 Que des cieus on touche à la cime !  
 Connais bien ton pouvoir ! sache garder ta foi,  
 L'avenir t'appartient, reçois en la promesse,  
 Et ne fais le pied plat devant Seigneur ni Roi, -  
 Car l'Esprit seul fait la noblesse !

---

 LE LIT DE MORT D'UN ENFANT.

LES fleurs meurent, maman, là haut sur la colline ;  
 Quelque chose, ne sais, rend mon âme chagrine ;  
 Elles moururent bien l'an dernier, mais aux bois  
 Je ceuillis la châtaigne—au verger pomme et noix.

Mais maintenant je suis trop faible, bonne mère,  
 Je m'en vais où la fleur n'a plus rien d'éphémère :  
 De mon lit cependant folâtrant j'aperçois  
 La feuille que le vent vient d'enlever aux bois.

Le cricri du foyer toute la nuit dernière  
 M'empêcha de fermer un instant la paupière ;  
 bercé par le tic tac du triste balancier  
 Je rêvai que la mort montait notre escalier.

Je vois venir l'hiver avec son froid cortège,  
 Moi je serai là haut à l'abri de la neige ;  
 Mais vous serez bien seule alors, chère maman,  
 Ah ! pourquoi pleurez-vous ? . . . Vous le savez un an

N'est pas encor passé, que mourut le grand père,  
 Et j'ai pleuré sur lui quand je vis qu'en sa bière  
 On lui creusait en terre un lit aussi profond,  
 Et qu'il ne pourrait voir sous un si lourd plafond ;

Et vous, vous m'avez dit : " Au delà des nuages  
 Il existe un Royaume habité par les Sages,  
 Dans un jour éternel gouverné par un Roi  
 Bien bon, où nous irons peut-être vous et moi."

Et dites-moi, maman, pensez-vous que grand père  
 Soit dans son grand fauteuil avec ses yeux de verre,  
 Sa bible et son sourire, et qu'il me dise à moi,  
 Petit, viens m'embrasser ! comme avant son convoi ?

J'allais aussi le voir mon petit camarade  
 Alfred, il était mort, et même un peu maussade,  
 Vrai ! car il me bouda, moi l'ami de son choix !  
 Mais il sera content de me revoir, je crois . . . . .

Le vieux César aussi, mais vous m'avez dit, mère,  
 Qu'un chien ne peut aller où je vais . . . c'est misère !  
 Ce serait si gentil de le voir caressant  
 Vers moi, comme autrefois venir en bondissant.

Mais maman votre cœur, je le sens qui se brise,  
 C'est vrai que c'est bien triste et le vent et la bise ;  
 Les feuilles et les fleurs auront vécu demain :  
 Mais nous en reverrons là haut, j'en suis certain.

---

 LA CHANSON DU CERISIER.

Au réveil du printemps, Dieu dans sa bienveillance  
 Dit : " Allez, préparez la table pour le Ver."  
 Et sitôt qu'il a dit, le Cerisier commence  
 A jeter par milliers ses feuilles en plein air.

De son œuf protecteur soudain le Ver s'éveille,  
 Point n'a senti le froid dans sa maison d'hiver,  
 A peine encor sait-il ou s'il dort, ou s'il veille,  
 Qu'il se sent faim, et ronge avec sa dent de fer.

Et cependant qu'il ronge ou plutôt qu'il triture  
 La feuille jeune et verte, appétissant trésor,  
 " Qu'elle est bonne," dit-il, " cette tendre pâture !  
 Le mois de Mai pour moi c'est un vrai fructidor !"

Et de nouveau Dieu dit : " Maintenant à l'Abeille !  
 Allez, et préparez pour elle un doux festin."  
 Et le vert Cerisier d'étaler sa corbeille  
 De blanches fleurs, doublée en superbe satin.

Et sitôt le matin, au lever de l'aurore  
 La diligente Abeille à ce charmant aspect,  
 Dit : " Voilà le café qui toujours me restaure,  
 Et se présente à moi sans impôt indirect.

Cette tasse est charmante, et blanche comme neige,"  
 Puis d' y plonger sa trompe et d' y boire à gogo :  
 " Le sucre est bien meilleur que celui du collègue,"  
 Dit-elle, " et le tout vaut bien mieux que le coco !"

A peine est né l'été que soudain Dieu commande :  
 " Le banquet des Moineaux servez le maintenant !"  
 Soudain le Cerisier se forme une guirlande  
 De superbes fruits mûrs et d'un rouge charmant.

Et le Moineau de dire en son gentil langage :  
 " C'est bien pour moi ceci, dîners et crânement,  
 Cela me donnera du nerf, et mon ramage  
 Aura plus de douceur indubitablement."

L'automne arrive après, et Dieu de dire encore :  
 " Allez et desservez ! Tous ont été repus !"  
 Et le vent froid sévit de son souffle sonore  
 Et de la plaine au mont jette ses cris confus.

Cependant que la feuille est fanée et puis tombe ;  
 L'arbre qui la porta de nouveau devient nu ;  
 Tout retourne à la terre, en cette vaste tombe ;  
 Tout s'engloutit hélas ! Et ni vu ni connu !

Survient enfin l'hiver; encore Dieu commande :  
" Assez ! gardez le reste et bien soigneusement !"  
A cet ordre l'hiver jette sa huppelande  
Sur la Nature . . . et puis s'endort complètement !

---

AU SQUELETTE ARTICULÉ

d'un pied de femme, exposé à l'étalage du cordonnier *Dourie*, au  
quel les vers originaux furent envoyés anonymement.

TRISTE fragment sans chair d'une taille de fée  
Bijou de la nature, et son dernier trophée,  
De la vie échauffé naguère par le feu,  
Quelle profane main t'infigea la parure  
D'un soulier de cristal, d'un soulier sans couture  
Pour te faire honnir, ou louer en tel lieu ?

Du grand œuvre de Dieu l'observateur intime,  
Admire en toi le goût de l'ouvrier Sublime  
Mille fois plus encor qu' alors que pied mignon  
Dans un salon, le fat suivait tes faits et gestes,  
Proclamait et bien haut tes entrechats . . . célestes,  
Te dardant de son œil incrusté d'un lorgnon.

Que tous ces mirmidons dont l'art consiste à faire  
La démarcation de poussière à poussière  
Devinent si ton rang fut noble ou plébéien ?  
Ils ne le pourront prou—le Dieu puissant et sage  
A tous également a donné son image,  
C'est l'homme seul qui fait les Rois, les gens de rien !

Peut-être trônais-tu jadis en grande pompe  
Dans des salons dorés,—mais non pas ! je me trompe,  
Les cadavres pourris des Grands et des Heureux  
Sont logés dans le marbre, et loin de la roture

De vers de qualité deviennent la pâte . . .  
Des vers de terre fi !—c'est là le lot des gueux !

Peut-être foulais-tu plus modeste pelouse,  
Qu'un quidam te promet le nom sacré d'épouse  
Pour mieux te détourner du droit chemin, hélas !  
Peut-être qu'en louant ta cambrure, ta grâce,  
Il t'a conduit ainsi dans un vilain impasse  
Où la vertu s'égaré et tombe dans des lacs.

Peut-être à l'opéra ton parfait mécanisme  
Sur le public a-t-il jeté son magnétisme,  
Lorsque tu t'escrimais avec crâne vigueur,  
Faisant vibrer les feux de ton immodestie,  
Aux regards éhontés donnant la répartie  
Lorsque des milliers d'yeux dardaient sur ta pudeur !

De ce pied immobile où maintenant est l'âme  
Sur cet être inconnu qui distillait sa flamme ?  
La partie immortelle en quelle région  
Est-elle en ce moment ? . . . Est-elle dans la gloire ?  
Ou la mort éteint-elle à jamais la mémoire ?  
Noble et vaste sujet de méditation !

---

PHILIPPE ! Ô MON ROI !

AVEC tes yeux châtaîns si grands, regarde-moi  
Philippe ! ô mon Roi !  
Car à l'entour de toi respalendit l'opulence  
Des dignités royales de l'enfance.  
Sur mon cou maternel pose ta douce main,  
Sceptre invisible encor d'un amour souverain ;  
Moi je suis ton Esther, à tes ordres soumise,  
Jusqu'à ce que vers toi s'avance la Promise,  
Philippe ! ô mon Roi !

Quand tu feras ta cour, l'œil brillanté d'émoi,  
Philippe ! ô mon Roi !  
Quand brisant les verroux, le cœur entre deux fièvres,  
Imploreront tes purpurines lèvres,  
Couronné par l'amour tu régneras vainqueur,  
Asseyant ton pouvoir sur quelque tendre cœur,  
Oh ! régis doucement, crois-moi, ton beau royaume,  
Femmes ! nous aimons tant, l'amour est notre psaume !  
Philippe ! ô mon Roi !

De ta bouche à ton front te regarde, et j'ai foi !  
Philippe ! ô mon Roi !  
J'y découvre l'esprit qui, brûlante lumière,  
Sous son éclair subjuguera la terre ;  
Mon Saül, mon David que je te voie un jour  
Des mortels le premier dominer à l'entour ;  
Et cependant ton front réclame une couronne  
Plus belle encore alors que le péril la donne . . .  
Philippe ! ô mon Roi !

Une couronne d'or !—non ! de palmes pour toi  
Philippe ! ô mon Roi !  
C'est le sort de fouler un sentier plein d'épines,  
Et de marcher à travers les brèches ;  
Rebelles en dedans, ennemis au dehors,  
Tâcheront de happer et ton âme et ton corps ;  
Mais glorieux martyr ris-toi de ces phalanges,  
Lors au trône de Dieu viendront porter les anges  
Philippe ! le Roi !

---

A MA FILLEULE ALICE.

ALICE, ma petite Alice,  
A peine baptisée et déjà mon délice !  
Peut-on trouver rimes jamais  
Capables de chanter ton idéal si frais,  
Et d'exprimer les vœux que pour toi fais Alice,  
Ma perle, mon bijou, mes amours, mon délice !



Certes Alice un nom si doux  
 Est charmant présage, entre nous,  
 J'y vois de mélodie un admirable indice,  
 Alice . . . Damoiselle Alice !

Alice, ma petite Alice !  
 Un jour puisses-tu d'or devenir un calice,  
 De sainteté plein du nectar,  
 Et débordant à flots, laissant couler un nard  
 De bénédictions, chère petite Alice !  
 Dans ce moment alors, il faut dans le calice  
 Pour moi laisser un résidu,  
 A ton parrain c'est trésor dû,  
 Il faut le lui donner, et ce, sans subreptice,  
 Alice . . . Damoiselle Alice !

Alice, ma petite Alice !  
 Puisses-tu devenir un sublime édifice,  
 Un palais tout brillant d'azur  
 Du plancher jusqu' au toit resplendissant d'or pur,  
 Tandis que des pensers la divine milice  
 Comme anges franchiront du palais l'orifice ;  
 Quand de ce, je serai témoin,  
 Garde-moi dans ton cœur un coin,  
 Ne veux qu'un petit coin, pour mon seul bénéfice  
 Alice . . . Damoiselle Alice !

Alice, ma petite Alice !  
 Si mon vers peu d'aplomb tombe, n'en prends notice :  
 Les charmants échos de ton nom  
 A mes humbles pensers devraient donner renom,  
 Pourtant mes rimes, vrai, ce n'est pas par caprice,  
 Amènent dans mes vers le gentil nom d'Alice  
 Comme un nom agréable à Dieu ;  
 Alice, aussi, voici mon vœu :  
 Puisse en toi le bon Dieu se créer un calice,  
 Jusqu' au dernier toujours . . . Alice !

---

## LE LIERRE.

UN gracieux, jeune et beau lierre  
 D'une ruine était l'assidu protecteur,  
 Contr'elle quand le vent déchaînait sa colère,  
 De ses bras vigoureux il enlaçait son cœur.

Quelque temps la vieille ruine  
 Pimpante se targua de son nouveau printemps,  
 Mais cœur de pierre est froid, le lierre, j'imagine,  
 Vit que l'on dédaignait ses vifs embrassements.

Cependant il passe l'éponge  
 Sur ce travers humain, et fort de son amour,  
 Il s'y cramponne ferme, il s'étend, et s'allonge  
 Lui formant de ses bras un magnifique atour.

Un soir autour de la ruine  
 (C'était au temps d'hiver), que vents et que frimas  
 Soufflaient,—d'un doux esprit gémit la voix divine  
 Sur cet amour si pur souriant au trépas ;

Mais las ! cet avis prophétique  
 Ne fut point entendu, ne fut d'aucun secours,  
 Et plus il s'approchait le moment fatidique,  
 Plus de ses bras le lierre étreignait ses amours.

Il portait la ruine encore  
 Quand un son s'entendit *crescendo, morendo*,  
 Qui filait à travers chaque voûte sonore,  
 C'était son glas funèbre et dernier *memento*.

Cette chère vieille ruine  
 Chancela, puis tombant, s'affaissa tout à coup,  
 Elle narguait le temps vu sa haute origine,  
 Clochers et clochetons rien n'en resta debout.

Et maintenant ce pauvre lierre  
 Modèle des amants et des cœurs incompris,  
 Gît sous ce lourd fatras de débris, de poussière! . . .  
 Puissé-je aussi mourir quand mourront mes amis! . . .

---

 LE SERMENT DU MARIAGE.

NE le fais pas légèrement!—c'est chose sainte ;  
 C'est un lien qui dure à travers de longs jours,  
 Soit que flotte la joie à ton foyer toujours,  
 Ou soit que du malheur tu ressentes l'étreinte,  
 Là haut l'inscrit pour toi l'ardente charité,  
 Compte en sera tenu durant l'éternité.

Ne le fais pas légèrement!—c'est chose sainte ;  
 Bien que jeunes, joyeux viennent autour de toi  
 Et rire et plaisanter, garde la bien la foi  
 De ce jour solennel sans y porter atteinte ;  
 Et que vive et sacrée elle trouve en ton cœur  
 Un tabernacle saint, un abri protecteur.

Ce n'est pas tout soleil que l'humaine existence,  
 Le jour le plus brillant a la plus sombre nuit,  
 Et si le noir chagrin vient en votre réduit  
 Saurez-vous tous les deux supporter sa présence,  
 Saurez-vous vous aimer comme en ces premiers temps  
 Où pour vous l'avenir n'était rien que printemps ?

Ces yeux vifs aujourd'hui, demain les voilà ternes,  
 Ce teint de rose peut perdre tout son éclat,  
 La pâleur remplacer le plus bel incarnat,  
 La douleur y creuser des stigmates externes :  
 Alors ce front changé, naguère votre orgueil  
 L'aimerez-vous encor maintenant dans son deuil ?

Si sur vous la fortune aveugle se déchaîne,  
 Et si votre nacelle, encor fringante hier,  
 Aujourd'hui par les vents est jetée à la mer,  
 Que vers le noir abîme un courant vous entraîne,  
 Levez-vous en haut la tête vers les cieux,  
 En disant : " Affrontons le coup de vent tous deux ! "

Doucettement vient l'âge avec cheveux de neige,  
 Avec rides au front, et des pas chancelants,  
 Lèvre pâle, et des yeux veufs de rayons brillants,  
 Et des infirmités le déplaisant cortège :  
 Alors penserez-vous à vos jeunes printemps,  
 Afin qu'amour pour vous triomphe encor du temps ?

Ne le faites légèrement ! . . . c'est chose sainte,  
 Ce serment . . . il n'est pas un mot vide de sens,  
 Hommes, anges, voyez ! écoutent vos accents,  
 Le bon Dieu les entend de son auguste enceinte :  
 Agenouillez-vous donc, époux, à son autel,  
 Et gardez à jamais ce serment solennel !

---

 L'ÉPOUSÉE-DÉMON.\*

DANS ces temps justement nommés la nuit des âges,  
 De l'Allemagne au pays merveilleux,  
 Dans une chambre obscure au plus haut des étages  
 Près d'un plateau taché d'un sang cadavéreux,  
 A la main le scalpel rouge de ses carnages,  
 Se tient là froid le disséqueur,  
 Prêt à fouiller un crâne, ou bien sonder un cœur.

Il était déjà tard,—si que ses camarades  
 Étaient partis. Seul devant le plateau  
 Avec étonnement le virent les Pléiades ;

---

 \* Trouvé dans les papiers d'un médecin.

Cependant que rêveur de son front perlait l'eau,  
 Que des éclairs sortaient de ses regards malades,  
 Reflets d'un bien cruel chagrin  
 Qu'il ne permettait voir par aucun œil humain.

De vers l'acre de Dieu, là bas au cimetière  
 Avait été porté son seul espoir ;  
 Le cœur pur de l'amante, un puits d'amour sincère,  
 Avait été tué par le froid désespoir :  
 Et maintenant là bas elle gisait sous terre,  
 Parce que les siens orgueilleux  
 Avaient refusé net le jeune homme amoureux.

Sur ce hautain refus la pauvre Damoiselle  
 Lors s'affaissa comme une fleur sans eau ;  
 Son amour refoulé, tout dépérit en elle,  
 Si qu'elle s'endormit bientôt dans le tombeau,  
 Et des anges là haut devint la sœur jumelle.  
 Lui, pour distraire son chagrin  
 Se mit à farfouiller le détritns humain.

Soudain le jouvencel lève la draperie  
 Qui recouvrait un vol fait au tombeau ;  
 Jamais près d'un cadavre il n'eut de rêverie,  
 Car son cœur est d'acier, pour lui rien n'est nouveau !  
 Le voilà cependant ému, sans menterie,  
 Et puis il se tient coi, c'est clair,  
 Comme un ruisseau glacé par le souffle d'hiver.

Git là devant ses yeux, morte, mais belle encore,  
 Une qui fut échantillon charmant  
 De la fraîche beauté qu'en ce monde on adore,  
 Le bijou précieux de quelque jeune amant ;  
 Sur sa face rosée était comme l'aurore  
 De cet incarnat enchanteur  
 Qui d'une jeune vierge annonce la pudeur.

Ses cheveux descendaient en magnifiques tresses  
 Sur sa poitrine, et lui voilaient le sein,  
 Ses lèvres provoquant aux plus douces caresses,  
 Ivres d'amour étaient comme rouges de vin :  
 Ses bagues, ses bijoux scintillaient de richesses,  
 C'était de l'or, et du plus pur,  
 Escarboucle éclairant, illuminant l'obscur.

Le cadavre était-il donc hanté d'aventure,  
 Ou bien la chambre, ou ma foi tous les deux ?  
 Car de ce jouvencel immobile est l'allure  
 Et ses yeux flamboyants ont de singuliers feux !  
 Il semble que sa chambre ait changé de nature,  
 Que l'établi du disséqueur  
 Soit devenu soudain un boudoir enchanteur.

Des rideaux de damas pendaient à la fenêtre,  
 On distinguait et pendule et flambeaux ;  
 L'âtre vivace encore ajoutait au bien-être ;  
 Le plateau paraissait un lit et des plus beaux,  
 Comme ces lits anciens taillés de bois de hêtre  
 Tout garnis d'oreillers moelleux,  
 Qu'avec tant de plaisir grimpaient les amoureux.

Voluptueusement sur ce lit de parade  
 Se prélassait la superbe beauté,  
 Les yeux en feu, la bouche appelant l'accolade,  
 Et le sein palpitant d'amour, de volupté.  
 Le cœur du jouvencel lors battit la chamade,  
 Et dans ses désirs amoureux  
 Il rêva ce bonheur que l'on n'obtient qu'à deux.

“ Du bienheureux Eden, dis, es-tu donc venue  
 Pour adoucir ma cuisante douleur ?  
 Toi qui fus mon amour, ô ma belle perdue !  
 Oh ! toujours désormais seras près de mon cœur !  
 Le ciel rend le bonheur à mon âme éperdue,

Et les beaux anges du bon Dieu  
Célébrent notre hymen par de là le ciel bleu !”

Pantelant il tomba sur son cou diaphane,  
Puis sur sa lèvre il mit baiser de feu ;  
De ses bras enchanteurs ainsi qu'une liane  
Elle l'enveloppa comme pour un adieu,  
Mais froids étaient les bras de la belle Sultane.  
Lui, sous l'émoi d'un tel bonheur  
Eperdu s'affaissa, puis se fondit son cœur.

Lorsque le lendemain pour éclairer la terre  
Vint le soleil,—près la vierge-démon  
Raide le disséqueur, cet amant téméraire  
Gisait silencieux,—n'était plus que limon,  
Et la mort sur son front égrenait son rosaire.  
Depuis ce temps le disséqueur  
Près de son épousee est, et dort cœur à cœur.

---

LES PETITES CHOSES.

UN voyageur par un chemin poudreux  
Sur la route épandit un jour des glands de chêne,  
L'un d'eux prit germe, et poussa plantureux,  
Et devint un bel arbre, ornement de la plaine.  
L'amour, le soir sous son contour heureux,  
Vint à la dérobée y gazouiller ses vœux ;  
Vers le midi sous son puissant ombrage,  
La vieillesse se plut abriter son grand âge,  
Le loir aimait y creuser son manoir,  
Dans l'été les oiseaux y trouvaient leur dortoir,  
De son quartier c'était la gloire,  
Et chacun bénissait son ombre invitatoire.

Un frais ruisseau, gentil et gai causeur,  
Un jour s'était perdu sous l'herbe et la fougère,

Un étranger,—un brave voyageur  
 Passant par là creusa pour le besoin vulgaire  
 Un puits profond, et puis il le mura,  
 Et puis y suspendit cuillère et cætera.  
 Faisant ainsi ce métier de manœuvre,  
 Notre homme ne pensait faire une bien belle œuvre.  
 Il se disait : “ Peut-être au travailleur  
 Ce puits pourra servir dans un jour de chaleur ” . . .  
 Eh bien ! chacun à son envie  
 Y but . . . à des milliers ce puits sauva la vie !

Un doux rêveur se promenant un jour  
 Par son chemin laissa tomber une pensée,  
 Par un chercheur qui creusait son labour  
 Pour le bonheur du monde elle fut ramassée ;  
 Elle était vraie, et forte d'argument,  
 Et sa clarté servit bientôt d'enseignement :  
 D'abord petite, elle grandit sublime,  
 Et des monts les plus hauts illumina la cime ;  
 Devint falot—phare étendit son feu  
 Sur l'univers entier, ainsi que l'œil de Dieu ;  
 Et son immortel météore  
 Sur le système humain domine et trône encore !

Un inconnu, sans nom, sans feu ni lieu,  
 Quotidiennement flânant son existence  
 Dans le bazar ; laissa dans ce milieu  
 Tomber un mot d'amour . . . d'indicible espérance :  
 Chuchotement à la foule jeté,  
 Un souffle passager,—mais bientôt accepté :  
 Car ce doux mot, un vif jet de lumière,  
 Des horreurs du péché fut relever un frère ! . . .  
 Par le hasard pensée éclose au jour,  
 Oh ! germe ! oh ! fantaisie ! oh ! parole d'amour !  
 N'aviez d'abord une coudée . . .  
 Sur le monde aujourd'hui vous dominez . . . IDÉE !



## LA MORT ET LE GUERRIER.

“ SUR un front noble et fier porte ton blanc panache,  
 C'est ça, Guerrier, vite, arme-toi,  
 Je suis Seigneur,—mais de la Tombe, Moi,  
 Et ne crains ton épée, encor moins ta rondache !

“ Dis adieu, jeune Chef à l'objet de ta flamme,  
 Dis-lui de calmer son émoi,  
 Tu viens, vois-tu, demeurer avec moi,  
 Son chagrin passera comme un rêve de l'âme.

“ Ta nef peut s'élancer sur la mer écumante,  
 A travers champ ton palefroi,  
 Ils vont tous deux, fidèles à ma loi  
 Te porter vers un lieu de sommeil, et d'attente ! ” . . .

“ Cette voix que j'entends, est-ce ta voix, ô Mort !  
 Et mon heure est-elle si proche ?  
 Du champ d'honneur, alors mon cœur s'approche,  
 Puis à ce cri : 'Victoire !' il s'éteint sans effort.

“ Et quand je tomberai les notes du clairon  
 Sonneront fanfares guerrières,  
 Et sur ma tombe on verra les bannières  
 Doucement s'incliner,—majestueux fleuron.

“ Bien des cœurs valeureux envieront si beau sort,  
 Et quand le barde de ma tombe  
 Dira le lieu,—les yeux de ma colombe  
 Verseront des pleurs;—va, je ne te crains pas, Mort ! ”

“ Tu portes, ô Guerrier le cœur hautain d'un brave . . .  
 Je vais abattre ton orgueil !—  
 Peux-tu savoir quand j'ouvrirai ton deuil  
 Si tu seras alors héros ou bien esclave ?

“ Et ne se peut-il pas qu'au camp de l'Infidèle  
 Et sous les chaînes du vainqueur  
 Je ne te prenne engourdi de douleur . . .  
 Car j'ai des moyens sûrs de mater un rebelle ! ” . . .

“ Oh ! s'il en est ainsi, malheureux est mon sort,  
 La fatalité le domine ;  
 Mais vois . . . la croix brille sur ma poitrine,  
 Avec si noble signe on peut te braver, Mort !

“ J'embrasse de tout cœur ta cause ô Saint Tombeau !  
 Sonne clairon, sonne trompette,  
 De toi mon Dieu la volonté soit faite !  
 Je te défie ô Mort et nargue ton niveau ! ”

---

 UNE IDÉE CONSOLANTE.

NE désespérons pas de l'humaine nature,  
 Un rayon de lumière pure  
 Vacille malgré tout dans le plus sombre esprit :  
 Le sauvage guerrier et le sage érudit  
 Sont liés l'un à l'autre, et cela, sans lacune  
 Par la fraternité de l'amitié commune :  
 Ne désespérons pas, ne désespérons pas :  
 Car dans ce monde étrange  
 On ne pourrait trouver un cœur placé si bas  
 Qui n'eût parfois quelque chose de l'ange.

Au sortir de la mine elle est peu belle à l'œil  
 La pierre brute en son linceuil,  
 Et cependant caché dans son sein, dans ses veines  
 Existe à l'état pur le marbre des Cévennes.  
 Il est peu de rochers qui n'aient sur leurs sommets  
 Si dénudés qu'ils soient, quelques jolis duvets :  
 Ne désespérons pas, car dans ce monde étrange  
 Se cache à tous les yeux  
 Sous le plus vil charbon le bijou précieux . . .  
 Nous avons tous quelque chose de l'ange.

Dans toute et chaque chose est un intérieur,  
 Un abîme, une profondeur  
 Où Dieu cache à travers les fenêtres de l'âme,  
 Des maux et des chagrins le merveilleux dictame.  
 Dans chaque cœur humain il existe un accord  
 Qui vibre à l'unisson, et sans le moindre effort.  
 En vain le cœur pervers par une erreur étrange  
 Veut-il dissimuler  
 Tous ses bons sentiments ;—un rien vient dévoiler  
 Qu'il est en lui quelque chose de l'ange.

Méprisés, abaissés, il est de pauvres cœurs  
 Abrutis sous tous les malheurs,  
 Qui vont, aveugles nés à la douce lumière  
 Que le bon Dieu fait luire au de là de la sphère :  
 Les pauvres ahuris ils ne devinent pas  
 Que la vie est encor par de là le trépas ;  
 Dieu ! puisse votre main la guider leur phalange,  
 Et leur montrer bientôt  
 Que la vie ici bas est un vaste entrepôt,  
 Ou chacun a quelque chose de l'ange.

Dieu sait que quelques uns sont méchants et sont faux,  
 Et cependant à leurs défauts  
 Dieu toujours compâtit en sa miséricorde.  
 Frères, ferons-nous moins que le Dieu de concorde ?  
 Le peu que nous avons, sachons le partager,  
 Au pauvre ouvrir sa main n'est-ce pas ménager ?  
 L'amour est un mystère, est un mystère étrange,  
 Il sait donner toujours,  
 Et vient prouver à tous par son puissant concours  
 Que nous avons quelque chose de l'ange !

---

## LA ROUE DES FLEURS.

“ Chaque fleur sur la terre joue,  
Et sur le jour, le mois glisse gaîment sa roue.”

*Vieille chanson.*

SUR la terre les Fleurs quand vient leur jour de noce  
Savent se pavaner toutes dans leur carosse,  
Et tout d'abord d'une entière blancheur,  
Dès le jour de la Chandeleur,  
Bravant les vents et leur cortège,  
Surgit la tendre Perce-neige,  
Tandis que le Glaucus fier de son manteau d'or,  
Rapidement prend son essor  
Pour aller en conter à sa gente Glycère,  
A la naïve Primevère  
Qui fleurit le matin  
Du jour de la Saint Valentin.  
Puis vient doucement l'Asphodèle  
A côté du Cresson des prés,  
Non loin de cette fête où chaque cœur fidèle  
A Notre Dame vient présenter ses souhaits;  
Puis pour Saint George alors qu'il est de l'étiquette  
De ne porter rien que du bleu,  
Du soleil sous le feu  
Bleuit soudain la gentille Clochette;  
De même que le jour dit de la Sainte Croix,  
Le trois mai, se gaudit la Renoncule aux bois.  
A la Saint Barnabé, des jours le jour de fête,  
Où le jour sur la nuit vient asseoir sa conquête,  
Dans le foin, humblement, fleurit sous le ciel bleu  
L'Œillet de Dieu.  
Orgueil du jardinier en son genre un artiste,  
Fleurit vers la Saint Jean Baptiste  
Noble Jérusalem ta magnifique Croix  
Portant et l'écarlate et la pourpre des Rois.

Vers le temps où Swithin des saints le plus humide  
 Sur nous verse son urne et bien souvent la vide,  
     Trône le Lis, le Roi des fleurs ;  
     Et fiers de leurs rouges couleurs  
     S'élance des Pavots l'élite,  
 De vertu rappelant un noble parangon,  
     Le sang de l'infernal dragon  
     Versé par Sainte Marguerite.  
 Lors pimpante et coquette à tout donnant le ton,  
     La Rose sort de son bouton,  
     Devant les passants rougissante,  
     Pour Madeleine . . . repentante,  
     Jusqu' au jour où (je ne dis pas des riens),  
     L'on fête Saint Pierre-ès-liens,  
 Quand le long blé de quelqu' éclat qu'il brille  
     N'en sent pas moins trop fort la Camomille.  
 Quand Marie ici bas nous a fait ses adieux,  
 Virginal, fleurit la blanche Clématite ;  
     Cependant que du haut des cieus  
 Pour Saint Barthélemy le soleil radieux  
     En guise d'eau bénite,  
 Verse ses rayons d'or brülant de mille feux.  
 Doucetttement après quand de la couleur d'ambre  
 Se pare le soleil, au début de Septembre,  
     Pour rappeler à notre attention  
     De la Croix l' Exaltation,  
 Fleurit la sainte fleur dont le noble calice  
 Contient les instruments de l'auguste supplice,  
     La fleur du Christ et de la Passion.  
 Sous un amas de morts sortant de sa guérite  
     Trône et fleurit la Reine Marguerite,  
     C'est le dernier enfant du ciel  
 Qui sur la terre vient pour fêter Saint Michel,  
     Et reste debout et vivace  
     De Dieu certes de par la grâce,  
     Jusqu' à Saint Jude et Saint Simon  
 Qui d'Octobre tous deux enrayent le timon ;

Hormis les Champignons et des Fungi la race  
 Qui sortent de la terre, et par chaque crévasse,  
     Innombrables tous les matins,  
         Pour fêter . . . Tous les Saints !  
 Bientôt on ne voit plus lorsque point Catherine  
     Aucune fleur,  
 Mais bien le vert Laurier,—le laurier du vainqueur,  
     Qui sur un front savant fascine !  
 Et puis encor les grains et du Lierre et du Houx  
     Qui semblent dire : “ Enfants ! amusez-vous !  
     Du gai Noël voici venir la bûche,  
 Sortez *l'ale* du muid et le pain de la huche,  
 Du monde entier buvons la santé vertuchoux ! ”

---

 CHANT FUNÈBRE.

OUI les plus nobles corps ne sont, chose avérée,  
     Rien autre qu'argile dorée.  
     Dépouillez-les de leur enduit,  
 Otez-leur seulement l'écorce qui reluit,  
     Que reste-t-il de leur nature ?  
         La pourriture !  
 Les Rois qui dans la vie osent poser en Dieux,  
 Que sont-ils dans la mort ? . . . Tout comme nous des gueux !  
 Ce Roi sur mille Rois qui dominait naguère  
 Est le vassal des vers qui grouillent dans sa bière,  
     L'un sans façon s'escrime dans son ceil,  
 Cherchant les diamants qui firent son orgueil,  
     Tandis que la main Porte-sceptre  
 Est forcément inerte étant la main d'un spectre !  
     —L'autre s'en donne à bouche que veux-tu ?  
         Sur l'endroit dévêtu  
         Où l'on mit l'onction Royale,  
 Parfum délicieux, et divine eau lustrale !  
 Tandis qu'un autre encor se permet de ronger  
 La trouvant d'un goût fin ainsi que blanc-manger,

Cette langue souvent frivole  
 De son peuple la loi, qui plus est la boussole !  
 Oh ! sots ! oh ! triples sots que nous sommes vraiment,  
 Pour lutter entre nous à qui plus joliment  
 Et dans le meilleur plat servira sa guenille  
 Au ver, au ver rongeur, plus laid qu'une chenille !

---

 VÉRITÉS.

QUI jugera d'un homme à ses seules manières,  
 Et qui sur ses habits le connaîtra jamais ?  
 Le pauvre quelquefois a des vertus princières,  
 Le prince bien souvent des vices de laquais.  
 Chemise chiffonnée, et jaquette indécise,  
 Enveloppent parfois tout un minerai d'or  
 Des plus profonds pensers, et de morale exquise ;  
 Tandis que le satin couvre le similor.  
 L'eau vive du rocher se fait jour sous la pierre  
 Pour porter l'abondance et la vie en tous lieux ;  
 Des boutons purpurins cachés à la lumière  
 Se trouvent écrasés par des fouillis nombreux.  
 Dieu qui jauge le fond et non pas la surface  
 Aime et fait prospérer Vous et Moi . . . Gloire à Dieu !  
 Mais que sont, dites-moi, les Rois devant sa face ?  
 Poussière d'océan, de l'ouragan l'enjeu !

L'homme une fois hissé sur le dos de ses frères  
 Les renie, et se croit supérieur à tous ;  
 Tyrans ! souvenez-vous que les plus pauvres hères  
 Que diable ! sont au moins des hommes comme vous !  
 Hommes par le travail, hommes par la pensée,  
 Par le cœur, par l'esprit, réclamant droits égaux  
 Aux rayons du soleil, lumière inéclipsée,  
 Au noble titre d'homme, et non comme vassaux !  
 On voit des océans tout soutachés d'écume ;  
 Par les herbes gênés de petits ruisselets ;

Des arbrelots ayant l'épaisseur d'une plume ;  
 Des cèdres qui des monts encerclent les sommets.  
 Dieu qui jauge le fond et non pas la surface,  
 Aime et fait propérer Vous et Moi . . . Gloire à Dieu !  
 Que sont nos vanités dans ce monde où tout passe ?  
 Poussière d'océan, de l'ouragan l'enjeu !

De travailleuses mains seules sont architectes  
 De la gloire et du nom de chaque nation ;  
 Cette gloire et ce nom, parasites insectes,  
 Des fainéants titrés en font absorption,  
 De la sueur d'autrui s'engraissant ces vampires !  
 Tandis que du travail s'élève envain la voix,  
 Et que la liberté raconte ses martyres  
 Aux échos des prisons où la cloîtent les Rois.  
 Justice et Vérité sont pourtant éternelles,  
 Car ces nobles enfants ont pris naissance aux cieux,  
 Les ténèbres jamais ne prévaudront contr'elles  
 Tant que luira sur nous le soleil radieux.  
 Dieu dont s'entend partout la voix toujours propice,  
 Qui nous prêche l'amour, Dieu vainqueur de l'enfer,  
 Sait de l'oppression renverser l'édifice,  
 Ses titres vains pour lui sont cailloux de la mer !

---

 L'OISEAU CAPTIF.

C'ÉTAIT une Linotte enfermée et captive  
 Que j'entendais se lamenter ainsi :

“ Entends, entends ma voix plaintive  
 Laisse-moi m'en aller d'ici,  
 Laisse-moi vers ce bois sauvage  
 Aller retremper mon ramage ;  
 Les barreaux de cette prison  
 Me feront perdre la raison ;  
 Laisse-moi déployer mes ailes !  
 De chaque arbre n'entends-tu pas



Tous les oiseaux près de leurs belles  
 Se livrer à de doux ébats?  
 Il est vrai que je fais ripaille  
 Ici, de sucre et de grenaille,  
 Il est vrai que ma cage est d'or . . .  
 Mais ne pouvant prendre l'essor,  
 Dans ma cage, pauvre captive,  
 Suis assise triste et pensive :  
 Oh! donne-moi la clé des champs,  
 Et chaque jour, été, printemps,  
 Je viendrai te chanter une chanson joyeuse,  
 Et bénirai ton âme généreuse!"

A ces tant doux accents du pauvre oiseau captif,  
 J'ouvris la porte de la cage,  
 Lui soudain s'élança par de là le nuage  
 D'un vol furtif,  
 Si, qu'il devint si petit dans l'espace  
 Que mon regard bientôt en eut perdu la trace;  
 Moi je sentais fort bien comme ce pauvre oiseau  
 Que sans la liberté rien ici bas n'est beau;  
 Et que mieux vaut une simple chaumine,  
 Avec la joie au cœur,  
 Que des palais dorés la splendide courtine  
 Abritant l'esclavage, abritant la douleur,  
 Sans que jamais l'amitié ni ses charmes.  
 Soient là pour étancher nos larmes!

---

 LE TOMBEAU DU GUERRIER.

Le soleil du matin des brumes se dégage  
 Il est jour ;  
 Plan, plan, plan, plan, plan, plan, plan, plan bat le tambour,  
 Et les chefs sont debout, et l'écho du bocage  
 Effrayé des sons du clairon,  
 Annonce au loin la gloire au plus poltron.

Le chef est radieux, et son brillant panache  
Flotte et luit;  
De son fougueux coursier le harnais éblouit;  
Son œil est menaçant, et fière est sa moustache;  
Et son glaive imbibé de sang  
Fume et s'énivre à la mort qu'il répand.

Et moi je me disais, témoin de ce carnage :  
O douleur !  
Car je songeais aux nœuds tissés de cœur à cœur,  
Que ce glaive brisait dans sa brutale rage;  
Mais on me dit : En massacrant  
Nombres sans nombre un guerrier devient grand !

Le héros, disait-on, était né pour la gloire,  
Et son front  
Était fait, jeune encore et vierge d'un affront,  
Pour être couronné des mains de la victoire;  
Voilà soudain qu'un plomb fatal,  
Le fait-tomber de son char triomphal.

On le porta la nuit à son dernier asyle  
Aux flambeaux,  
Et puis pour honorer la cendre du héros  
Des feux de peloton labourèrent l'argile.  
Moi sur sa face je cherchais  
La gloire . . . Et c'est l'horreur que j'y trouvais.

On racontait comment dans plus de cent batailles  
Chef soldat,  
Il illustra son nom; comme au dernier combat  
Il les sut conquérir ses nobles funérailles:  
Je me disais : C'est affligeant !  
Que de vains bruits pour gagner le néant !

88 AIME-MOI PEU, MAIS LONGTEMPS AIME-MOI.

On disait qu'on allait décorer de sculptures  
Son tombeau,  
La renommée en pleurs éteignant son flambeau  
Sur des monceaux de morts, de canons et d'armures :  
Moi, je dessinais plus humain,  
Aux deux côtés la veuve et l'orphelin.

Que sont-ils les lauriers qui parent ta poussière  
Conquéranr,  
Si par ambition ainsi qu'un noir torrent  
Tu balayas le monde en ta fureur guerrière?  
Hélas! des lauriers imposteurs  
Rouges du sang de tes vaines grandeurs!

---

AIME-MOI PEU, MAIS LONGTEMPS AIME-MOI.

Vieille Ballade (1569).

AIME-MOI peu, mais longtemps aime-moi,  
C'est le refrain de ma chanson, ma foi!  
L'amour trop chaud, trop plein de zèle,  
A pour durée une étincelle:  
Pourtant ne te voudrais trop froid,  
Ni trop revêche à mon endroit;  
L'amour qui dure après l'affaire consommée,  
Ne s'évanouit en fumée.  
Aime-moi peu, mais longtemps aime-moi,  
C'est le refrain de ma chanson, ma foi!

Si m'aimes trop, cela pourrait bien quoi!  
Ne pas durer assez longtemps par soi!  
Aime-moi peu, car je redoute  
Un amour qui de rien ne doute:  
Je me contente de peu moi;  
Et de peu si me fais l'octroi,

Avec l'intention toujours être sincère,  
 C'est tout ce qu'il faut pour me plaire:  
 Aime-moi peu, mais longtemps aime-moi  
 C'est le refrain de ma chanson, ma foi!

Tout ton amour fait qu'il soit bien à moi  
 Durant ta vie,—et le mien est à toi;  
 Et je te resterai fidèle  
 Dans cette vie—et sa sequelle . . .  
 Oui, morte! . . . c'est la vérité,  
 Te garderai fidélité,

Autant que maintenant dans ma verte jeunesse  
 Je te la garde, le confesse.  
 Aime-moi peu, mais longtemps aime-moi,  
 C'est le refrain de ma chanson, ma foi!

L'amour constant, le seul de bon aloi,  
 Est modéré toujours, . . . c'est là sa loi;  
 Donne-le moi, qu'il soit sincère,  
 Te le rendrai, la chose est claire:  
 Qu'il soit pour moi ce vêtement  
 Qui peut braver chaque élément,  
 Pendant la paix, pendant la guerre,  
 Et soit sur mer, et soit sur terre . . .

Aime-moi peu, mais longtemps aime-moi,  
 C'est le refrain de ma chanson, ma foi!

Ce vêtement dont désire l'octroi,  
 Doit tout braver comme forte paroi,  
 L'hiver, ses frimas, sa froidure,  
 L'été, sa chaleur, sa piquûre,  
 Tel est l'amour, moi que je veux,  
 Obtenir de mon amoureux,  
 Sinon bonsoir la compagne!  
 Adieu l'amour et sa mégnie!

Aime-moi peu, mais longtemps aime-moi,  
 C'est le refrain de ma chanson, ma foi!



## LES POÈTES.

## LES POÈTES.

## SHAKESPEARE.

A LUI la baguette magique  
 Le pouvoir de tout enchaîner;  
 Il riva la Nature aux plis de sa tunique,  
 Et la Création a su le couronner.

## MILTON.

Son esprit était un pactole  
 Dont les flots roulaient de l'or pur,  
 Un temple à la vertu dont la vaste coupole  
 Se perdait dans les cieux au milieu de l'azur.

## THOMPSON.

Après le jour la nuit obscure,  
 Après les saisons les saisons,  
 Ses chants qui sont gravés au sein de la nature  
 Iront de l'avenir dorer les horizons.

## GRAY.

D'un vol grandiose il s'élève,  
 La foudre il la brave de l'œil,  
 Le nuage orageux il le passe, puis s'enlève  
 Lumineuse trainée au sein de son orgueil.

## BURNS.

De la lyre de sa patrie  
 Il fit vibrer les plus doux sons,  
 Et son âme de feu, céleste rêverie  
 Se fondit dans des flots d'admirables chansons.

## SOUTHEY.

Où règne la nécromancie  
 Dans les pays orientaux,  
 Il aimait promener sa riche fantaisie,  
 Son esprit à cheval sur les vieux fabliaux.

COLERIDGE.

Par le charme de sa magie  
 Au clair de la lune le soir  
 Il évoquait le preux, et du preux la vigie,  
 La superstition, hôte du vieux manoir.

WORDSWORTH.

Au livre de philosophie  
 Il suspendit sa harpe un jour,  
 Là, placé près des lacs, il chante, il magnifie  
 Dans ses paisibles vers la nature et l'amour.

CAMPBELL.

Enfant gâté de la nature  
 L'art polit son vers enchanteur,  
 Il sut pincer sa lyre et gracieuse et pure,  
 Pour amuser l'esprit, et réchauffer le cœur.

SCOTT.

Il chante, et voyez! jà s'élance  
 Le Roman que l'on croyait mort,  
 Et la Chevalerie et la Dague et la Lance,  
 Sortent de l'Arsenal poussés par son ressort!

WILSON.

Son chant comme une hymne sacrée  
 S'infiltré de l'oreille au cœur;  
 On croirait qu'il vous vient de la voûte éthérée  
 La voix d'un chérubin, d'un saint enfant de chœur.

HEMANS.

Elle ouvre la source des larmes  
 Et les fait doucement couler,  
 La pitié dans ses vers elle a les plus doux charmes  
 Et le lecteur ému s'y laisse affrioler.

SHELLEY.

Un rocher nu, bien solitaire  
 Au loin par de là l'océan,  
 Crévassé par le choc des volcans, du tonnerre,  
 Voilà quel fut Shelley, l'audacieux Titan!

HOGG.

Vêtu d'un rayon de lumière  
 Qu'il sut voler à l'arc-en-ciel,  
 Il voit fée et lutin danser dans la clairière,  
 Et faire le sabbat loin de tout œil mortel.

BYRON.

La tête ceinte de nuages,  
 Ses pieds étaient jonchés de fleurs,  
 L'ivresse et la gaité, le calme et les orages  
 Trouvent en ses beaux vers un écho dans les cœurs.

MOORE.

Couronné de vertes louanges  
 Et pour chaque œuvre tour à tour,  
 Moore dans les bosquets se plait avec les anges  
 A chanter les plaisirs de son Dieu . . . de l'Amour!

---

 BACON (FRANCIS LORD).

Né le 22 Janvier 1561—Mort le 9 Avril 1626.

LE MONDE.

LE monde est une bulle d'air,  
 Et l'homme est bien moins qu'un éclair;—  
 Conçu dans le péché dès le sein de sa mère  
 Jusqu'à la tombe il traîne sa misère;

Maudit dès son berceau l'homme un jour parvient-il  
 Jusqu'à l'âge viril,  
 Les soucis, les chagrins, le suivent par derrière,—  
 Qui s'attache à la vie—écrit sur la poussière!

Cependant tant que nous vivons  
 Où peut-on mieux vivre? . . . voyons:  
 A la cour? Mais la cour, c'est une école faite  
 Pour élever niais à la brochette.  
 A la campagne? . . . oh! non—La campagne, entre nous,  
 Est un pays de loups:  
 A la ville? . . . encor moins, c'est un égoût de vices  
 Qui roule dans ses flots toutes les immondices.

L'homme en ménage a maintefois  
 Maux de tête fort discourtois:  
 Qui vit seul en garçon a peine à se suffire,  
 Et c'est vraiment tomber de mal en pire:  
 L'un voudrait des enfants, l'autre en ayant trop jà  
 Les voudrait . . . à Riga!  
 Avoir ou n'avoir pas de femme au bout du compte  
 C'est servage pour un—ou pour deux c'est mécompte.

Esclaves de tous nos désirs  
 Nos goûts deviennent nos martyrs:  
 Aller courir les mers pourquoi? . . . pour une figue!  
 Foin du plaisir, c'est péril, et fatigue:  
 Quand cessent à la fin guerres qui font vain bruit,  
 Toujours il nous en cuit;  
 Il ne nous reste donc qu'à pleurer la misère  
 D'être né, pour sitôt retourner à la terre!



BARBAULD (MRS).

Née en Juin 1743—Morte le 9 Mars 1825.

PÉTITION D'UNE SOURIS\*

au Docteur Priestly.

OH! daigne écouter ma prière,  
Je suis prisonnière, ô douleur!  
Que ton cœur ne soit pas de pierre  
Et prends en pitié le malheur.

Car je suis ici seule et triste  
Dans un cachot de fil d'archal,  
Et si jusqu'à demain j'existe,  
Demain sera mon jour fatal.

Si jamais tu sentis la fibre  
De la liberté dans ton cœur,  
Relâche-moi, je naquis libre  
Ne te fais pas mon oppresseur.

Epargne une pauvre victime,  
La ruse est un triste métier,  
Ne va pas, par un vilain crime,  
Souiller ton seuil hospitalier.

De ton festin les moindres restes  
Pour moi c'est la manne du ciel,  
Mais si de ces repas modestes  
Tu m'interdis le casuel,

---

\* Trouvée dans la souricière où la souris avait été enfermée toute la nuit.

Oh! souviens-toi que la lumière  
Et l'air pur que nous respirons,  
Pour tout ce qui vit sur la terre  
D'un Dieu créateur sont les dons.

L'esprit vraiment philosophique  
Accorde à tous compassion,  
Une sympathie angélique  
Pour tout être, est sa passion.

Si selon la métempsycose  
Tout esprit ne s'éteint jamais,  
Et qu'à chaque métamorphose  
Il ne perde rien—que ses traits :

En écrasant si petit être  
Que moi,—prends garde, en vérité,  
D'écraser un frère, un ancêtre  
Ou celle qui fut—ta beauté.

Mais si le jour et la lumière  
Sont les seuls liens entre nous,  
Oh! sois sensible à ma prière  
De moi détourne ton courroux.

Et puisse alors en ta demeure  
Se fixer la santé, la paix,  
Et puisse un plaisir à chaque heure  
Germer sous ton toit désormais.

Alors quand viendra la camarade  
(Homme et souris y sont sujets),  
Puisse un ange t'avoir en garde,  
Et te sauver des farfadets!

---

BARHAM (REV. R. H).

Né en 1788—Mort en 1845.

LE JOUR APRÈS LA BATAILLE.

OUI le champ de bataille est un triste spectacle  
 Aux yeux du guerrier survivant ;  
 Ce champ, hier riant, aujourd'hui receptacle  
 De ceux là morts en combattant ;  
 Quand on n'entend plus la voix meurtrière  
 Du canon rugir, et que le vainqueur  
 D'un dernier regard vient fixer la terre,  
 Où dort sans réveil plus d'un noble cœur.

L'éclair triomphal sur ce front superbe,  
 On ne le voit plus, et morne est son ceil  
 Alors qu'attristé se baissant sur l'herbe  
 Il cherche l'ami, jadis son orgueil,  
 Cet ami . . . des soldats il était la merveille !  
 Il gît là près de lui le héros de la veille !

Il gît là maintenant cadavre sombre et froid,  
 Au milieu d'autres, pêle-mêle,  
 Tout comme lui frappés, comme épis par la grêle  
 Alors que Dieu dit : " Ainsi soit !"  
 Dans ses traits rien ne se démêle,  
 Et sans puissance aucune est la fidèle main  
 Qui vers lui se tendait—hier, hier matin !

Et puis rôdant par là voyez-vous cette veuve  
 A travers la plaine humide de sang,  
 Dans son désespoir errer écoutant  
 Un son désiré qui vienne et l'émeuve !  
 Une plainte, un mot, un soupir pourtant  
 Serait un bonheur à ne pas y croire,  
 Et c'est cela mon Dieu ! qu'on appelle la gloire !

---

## BARNARD, (LADY ANNE).

Née le 8 Décembre 1750—Morte le 6 Mai 1825.

## LE VIEUX ROBIN GRAY.

QUAND brebis sont au parc, quand vaches sont au gîte,  
 Quand le monde épuisé prend un repos licite,  
 Que mon bonhomme dort sans s'en douter ma foi,  
 Tous les maux de mon cœur débordent malgré moi.

Jeune, Jacques m'aimait, il me voulait pour femme,  
 Mais sauf un seul écu Jacques n'avait rien, dame !  
 Pour en faire de l'or, il s'en fut en mer quoi !  
 Mais cet écu, cet or mon Dieu ! c'était pour moi !

Un an et puis un jour de ce départ, mon père  
 Il se cassa le bras ; malade était ma mère,  
 Notre vache volée,—et lui mon Jacque, en mer,  
 Et le vieux Robin Gray vint qui me dit m'aimer.

Mes parents ne pouvaient travailler davantage,  
 Je travaillai la nuit, le jour, avec courage,  
 Mais ne gagnais assez,—pour lors le vieux Robin  
 Les soutint tous les deux, puis demanda ma main.

Hélas ! mon cœur dit non,—mon cœur attendait Jacques,  
 Automne, Hiver, Été, du Printemps jusqu'à Pasques ;  
 Mais les vents soufflaient fort, son vaisseau fut perdu,  
 Oh ! pourquoi vivre encor ! . . . Jacques pourquoi vis-tu ?

Mon père me pressa beaucoup,—ma pauvre mère  
 Son silence éloquent était une prière !  
 Ils donnèrent tous deux non mon cœur, mais ma main,  
 Et le vieux Robin Gray devint notre homme enfin !

J'avais été sa femme un mois, pas même encore,  
 Quand triste sous mon porche, oh ! me le remémore !  
 De Jacques je vis l'ombre,—et croyais m'abuser  
 Quand lui dit : “ Je reviens, amour, pour t'épouser ! ”

Oh ! combien de soupirs entre nous échangeâmes,  
 Un baiser ! rien qu'un seul, et nous nous séparâmes.  
 J'appelle tous les jours la mort, mais c'est en vain,  
 Car, oh je suis bien jeune, et j'ai plus d'un demain !

Comme un revenant j'erre,—et bien peu me soucie  
 De filer ; c'est péché, qui, vrai, me supplicie  
 Que de penser à Jacque ;—oh ! pour Robin je veux  
 Demeurer brave femme ; il est si bon ce vieux !

---

BEDDOES, (THOMAS LOVELL).

Né le 20 Juillet 1803—Mort le 26 Janvier 1849.

CHANT FUNÉRAIRE.

Ce jour où nous vivons et qu'aujourd'hui l'on nomme  
 Est une pensée ;—et pour l'homme  
 Demain est une crainte ;—hier un repentir,  
 Un regret, un péché qu'on ne peut ressaisir ;  
 La vie est une mort où le corps est la tombe,  
 Où le souffle est prison, et s'élève et retombe.  
 Adonc des revenants ne prenez pas frayeur,  
 Car nous sommes les morts, je vous le dis, d'honneur !  
 Les vivants sont ici dans la voleuse terre  
 Très chaudement drapés dans leur suaire,  
 La mort vit d'un seul souffle en sa fragilité,  
 Elle accouche . . . et sa fille est l'immortalité ;  
 Et l'immortalité voilà la seule vie  
 Où le Créateur nous convie.  
 Ainsi mourir est vivre, et renaître au bonheur,  
 Car la vie est un songe, un songe sans valeur.  
 Donc tous tant que nous sommes,  
 Ne pleurons pas la vie, et montrons-nous des hommes !

---

## BELSHAM.

Né en 1752—Mort en 1827.

RIEN.

*Vers adressés par l'Auteur, au Rev. LISLE BOWLES.*

POUR l'objet de mes chants n'implore pas la Muse,  
 Et laisse en son doux lit sommeiller Aréthuse,  
     Car Bowles comprenez le bien,  
     Je serais, parole ! . . une buse,  
     Si comme le Géorgien  
 J'allais pour une Muse enfermer ma cornemuse  
     Pour chanter quoi ? . . Pour chanter Rien !  
 A l'auteur de ces vers prêtez donc votre oreille,  
     Et de l'ami protégez la merveille !  
 Le thème ineffleuré, de mes chants le sujet,  
 Du poète jamais n'augmenta le budget,  
     Et n'ajouta, je ne trompe personne.  
     Un seul laurier à sa couronne.

Ces Grecs et ces Romains tant admirés jadis,  
 De l'Hélicon ont tous à sec laissé la source,  
 Ils ont su tout chanter ces bardes favoris,  
     Et d'Apollon ils ont vidé la bourse.  
 Aux poètes futurs qu'ont-ils laissé pour bien ?

Rien !

Car hormis Rien, tout fut la proie en somme  
 Des beaux esprits de la Grèce et de Rome !

Quand les féroces Goths, quand ces damnés bandits  
     Ont fait la guerre à la science,  
 Ravageant l'Italie, et violant Florence,  
 A sac, à sang, à feu mettant tout, les maudits !  
     Qu'échappa-t-il à la vengeance  
     De ce vilain peuple païen ?

Rien !

Heureux celui qui pour son apanage  
 Possède pour tout bien  
 Rien!

Car Rien c'est le trésor du sage.  
 Aucun souci ne vient troubler ses nuits jamais,  
 Sans crainte il se met en voyage,  
 Et n'est suivi d'aucun procès.

L'espoir ne vient non plus lui chanter des sonnettes,  
 Il n'est pas ballotté par des craintes secrètes,  
 Et lorsque tous ses jours ont coulé sans émois,  
 Que son avoir n'est bouffi que de dettes,  
 Dans la paix, le repos, pour la dernière fois  
 De ses deux yeux il peut refermer les lorgnettes.

Le "*Nil admirari*" seul conduit au bonheur,  
 Disaient jadis les philosophes;  
 De Rien aussi le détenteur  
 Est certes le plus sage, ou l'oracle est menteur,  
 L'oracle d'Apollon, le grand faiseur de strophes.

Celui-là qui sait pour tout bien  
 Rien!  
 (Vite s'apprend cette science,  
 Et sans grand effort comme on pense),  
 Qui dà, chaque sot babillard,  
 Devient par le fait un Socrate;  
 Du monde, il est bien vrai, chaque art  
 A ses hauts et ses bas; ainsi qu'un acrobate  
 Monte et descend; mais le brave chrétien  
 Dont l'unique savoir est: Rien!  
 Voit ce beau savoir là prospérer et s'étendre,  
 Car Rien ne peut Rien désapprendre.  
 Les Erudits, ceux-là qui, bien tant pis pour eux,  
 S'escriment à faire des livres,  
 Sont pauvres comme Job, à peine de leurs vivres  
 Ont-ils pouvoir jamais gagner, ces malheureux,  
 La simple équivalence;

Mais ceux dont l'unique science  
 Est de n'en avoir pas, est ce qu'on nomme Rien,  
 Prospèrent comme gens de bien.  
 Elle court après Rien notre noble Jeunesse,  
 Et happe ce savoir avec grand' hardiesse,  
 Pour briller à la cour, pour briller au sénat,  
 Dans l'armée, au conseil, dans l'église et l'état.

Cet immortel Newton dont l'admirable vue  
 S'étendit par delà la nue,  
 Qui des astres s'en fut ouvrir les cadenas,  
 Et qui posa son front sur le ciel comme Atlas,  
 Lui qui s'en fut soulever les doux voiles  
 Et de la lune et des étoiles,  
 Vers l'inconnu qui dirigea son vol  
 Des secrets du Très Haut pour opérer le vol,  
 Et qui, parcourant chaque sphère,  
 Y fut chercher l'immortelle lumière  
 Pour en doter la terre,  
 Ce qu'il sut, certe il le sut bien;  
 Mais de Newton, lumineux météore,  
 Ici, je suis historien,  
 Qui surpassa le vaste savoir? . . . Rien!  
 Et qui lui demeura caché? . . . Mais Rien encore! . . .  
 Si ce n'est vérité, veux être une pécore! . . .

Lorsque dans leur profond creuset,  
 Cherchant la cause par l'effet,  
 Travaillent les grands Alchimistes,  
 Voulant multiplier ces sublimes artistes!  
 Et que du soir jusqu'au matin  
 Fatigant, harcelant l'airain  
 Enveloppés d'espoir et de fumée,  
 Par avance escomptant l'or et la renommée,  
 Gonflés d'attente, et fondant bien en vain  
 Au milieu de jaunes chimères  
 Dans le creuset et leur temps et leurs terres,



Quel est leur gain en comptant bien?

Rien!

Rien excita leurs espérances,

Mais oublia de payer leurs dépenses;

Et, d'un regard Stoïcien,

Force leur est de voir qu'ils ont donné naissance

A cet être sans consistance

Qui de tout temps s'est nommé Rien!

Rien! . . . ce grand élixir que jadis plus d'un sage

Voulut amadouer afin d'en faire usage

A son profit, pour transmuter en or

Tous les métaux de bas étage,

En dépit de son alliage

N'a pu produire un quelque chose encor!

Et pourtant du matin que la vive lumière

Qu'y a-t-il de plus beau, de plus sublime? . . . Rien!

Qu'y a-t-il de plus doux que la brise légère

Tempérant la chaleur du vent étézien?

Rien!

Quoi de plus gracieux que la désinvolture

Du printemps, ce magicien

Qui fait sourire et chanter la nature?

Rien!

Mais je m'aperçois, chose sûre,

Que voulant élever un monument sur Rien,

Je risque fort ne trouver d'aventure

Sur la terre ou sur l'air, ou sur mer nul soutien.

Pourtant si bien fondée en fait est la sentence,

"Tout finit par où Tout commence;"

Ne l'est pas moins celle qui dit que Rien

N'est sans commencement, ni sans fin,—le crois bien.

Par delà l'univers, au delà de l'Espace

Loge tranquillement, et se prélassé—Rien.

Des sphères où se tient, dites-le moi de grâce

Le pivot? . . . Il se tient sur Rien!

De cette vaste bille  
 Où de chacun de nous vit l'humaine guenille  
 Quels sont-ils donc les supports? . . . Rien !  
 De Rien est surgi ce bas monde,  
 Et ce qui grouille et vit sur la terre et sur l'onde  
 Tout est sorti . . . de Rien!

---

BLACKER (COLONEL).

LE PLAT COUVERT.

Histoire vraie.

IL est nombre de gens d'une vertu si rare  
 Que les fautes d'autrui, voilà qui les effare;  
 "Si vertueux!" ainsi que Burns nous les fait voir,  
 "Qu'ils n'ont que du prochain à guigner le devoir:"  
 Pour cette espèce là le barde ici raconte;  
 Quand se perd le sermon, vient la place du conte.

L'illustre Frédéric de Prusse, ce grand Roi  
 Était au champ d'honneur la terreur et l'effroi  
 Des ennemis, c'était vraiment un trouble fête;  
 Mais le combat fini, finissait la tempête;  
 Et cet homme au combat un héros demi-Dieu  
 Trouvait plaisir causer au petit coin du feu;  
 Et c'était à savoir, au dire de Voltaire,  
 Si ce guerrier vainqueur, si ce foudre de guerre,  
 Préférerait au canon ce brillant cliquetis  
 Que fait la causerie en son langage exquis.  
 Comme un Athénien ce grand et vieux monarque,  
 Fût-ce au lit de la mort eut arrêté la parque  
 Pour causer avec elle au bord de son tombeau;  
 Il raçonnait chacun pour avoir du nouveau,  
 Son esprit curieux, et sa verve féconde  
 Demandait "du nouveau! n'en fut-il plus au monde!"

C'était un tatillon, un monsieur Touche à tout,  
 Qui voulait tout savoir pour amuser son goût;  
 Il se glissait partout, interrogeait chaque âge,  
 Se montrait très friand des cancans du ménage,  
 Et des bruits de la ville amant peu généreux,  
 Les citait à sa cour pour les divulguer mieux.  
 Comme Aroun Al Raschid, jaloux de tout connaître,  
 Il vous sortait le soir, se glissait comme un traître,  
 Drapé dans son manteau, partout en tapinois,  
 Pour flairer les "ont dit" de ses bons Berlinois,  
 Fréquentant par la nuit passages et ruelles,  
 Toujours l'oreille au guet, ayant soif de querelles,  
 Ravi d'être auditeur, quand vigoureux poumons  
 Engageait un combat à charmer les démons.

Or un soir qu'il flanait attifé de la sorte  
 Près de chaque fenêtre et près de chaque porte,  
 Il avisa soudain se faisant vis-à-vis,  
 Discutant, s'échauffant, un digne couple assis.  
 Il fut incontinent au fait de la dispute.  
 C'était d'Eve et d'Adam au sujet de la chute.  
 "Ah ça!" disait Madame en colère à l'époux,  
 "Fi de la sotte femme, entre nous, vertuchoux!  
 Oui, fi de la mère Eve!—aller croire aux sornettes  
 De l'Esprit tentateur qui lui contait fleurettes,  
 Vois où nous a conduit sa curiosité!  
 A sa place, vois-tu, dame! si j'eusse été,  
 Faisant fort peu de cas de tous ses beaux parages  
 J'eusse dit à Satan: "Fuis démon, tu m'outrages!"

Le royal écouteur entendant ce discours  
 S'en retourna chez lui riant, riant toujours.

Un jour a fui. Voilà que le diner s'approche,  
 Un fumet tout exquis annonce un tourne-broche,  
 Le couple en appétit soudain avec frayeur  
 Voit entrer un gendarme à l'aspect pourfendeur,

Hôte peu bienvenu, même alors que par chance  
 Sur un lit de duvet s'endort la conscience;  
 Alors que nous croyons n'avoir contre l'état  
 Ou Madame l'Eglise, à fouetter aucun chat.  
 Avec grand sans façon est entré le gendarme,  
 "Qu'on me suive," a-t-il dit, "et sans qu'on se gendarme."  
 Dieu sait où! . . . car alors qu'on voit un baudrier,  
 Une moustache, un sabre, un regard de limier,  
 On ne pense pas trop à faire résistance;  
 Mais ne pourrait-on pas obtenir la licence  
 De manger un morceau?—"Non ce n'est point un jeu,  
 Il vous faut m'obéir de suite palsembleu!"  
 Et donc avec la faim et la peur pour escorte,  
 Les voilà tous les deux cédant à la main forte.

Une chambre proprette était le "Dieu sait où?"  
 Simple, mais confortable, en un mot un bijou:  
 Un buffet reluisant, et garni de bouteilles  
 Aux gosiers altérés promettait des merveilles;  
 Tandis qu'au beau milieu de la table, un surtout  
 De mets bien délicats laissait percer le goût;  
 Du rôti, du bouilli l'odeur appétissante  
 Provoquait de la faim la soif impatiente.

J'ai dit que c'était l'heure où chacun dîne;—vrai  
 Appétit allemand souffre peu de délai;  
 Or, de ces plats nombreux et tous rangés en cercle,  
 Un, celui du milieu, seul avait son couvercle.  
 Un majordome a dit le *benedicite*,  
 Puis s'adressant au couple avec bénignité:  
 "Asseyez-vous, amis, asseyez-vous à table,"  
 Dit-il, "les mets sont bons, le vin est délectable,  
 Mangez sans vous gêner, faites comme chez vous,  
 Buvez de tous les vins, des plus forts, des plus doux,  
 Mais . . . respectez le plat au milieu de ce cercle,  
 Et gardez-vous surtout de toucher au couvercle!"  
 Puis avec un salut digne d'un courtisan,  
 Il sortit en disant un: "Souvenez-vous en!"

Notre couple averti s'approche de la table,  
 Etonné, mais trouvant le diner . . . attaquable;  
 Et d'attaquer des mets succulents et nombreux  
 Que n'eut pas dédaigné Jupin le roi des Dieux.  
 "Tatigué! que c'est bon! quels morceaux, Tu-Dieu! femme  
 Cette aile de poulet, tâtes-en, sur mon âme!  
 C'est parfait; et puis tiens ce filet de chevreuil  
 Est digne, crois le bien du plus aimable accueil,  
 Il est si savoureux, arrosé de groseille,  
 J'ai rarement dîné, je le dis, c'est merveille  
 Aussi bien qu'aujourd'hui;—mais goûte à ce pâté  
 La croûte en est exquise."—Et chacun *a parte*  
 Au splendide diner de rendre ample justice,  
 Et cela de bon cœur avec un grand délice.

Cependant sur le front de la dame on voyait  
 Certain je ne sais quoi de vague et d'inquiet :  
 "Que peut donc contenir ce plat? Eh! eh!" dit-elle,  
 "Qu'on le cache à nos yeux avec autant de zèle?  
 Cela doit être, sûr, quelque morceau de roi  
 Que ce grigou de vieux se réserve à part soi  
 Pour le plus grand bonheur de sa laide mâchoire,  
 Il me faut d'un coup d'œil éclairer ce grimoire;  
 Parmi ces mets choisis, n'est-il pas dur, dis-moi,  
 De ne pouvoir toucher à ce seul plat? Ma foi!  
 Arrive que pourra, nul œil ne nous regarde,  
 A le découvrir, moi, tant pis, je me hazarde."  
 Le couvercle est levé:—que sort-il du logis?  
 Et fringante et ravie . . . une jeune souris.

Voilà que soudain s'ouvre un *steeple chace*;  
 Autour de la table on chasse on déchasse;  
 Et bref la souris guignant un matou  
 A bien vite regagné son trou,  
 Pendant que Frédéric ayant poussé la porte  
 Dans la chambrette entra sans bruit et sans escorte.  
 Attérée, et tremblante et de honte et de peur,  
 La coupable eut voulu fuir le regard frondeur

De Frédéric; mais lui du trouble de la dame  
 Paraissait se gaudir et de toute son âme;  
 Puis rompant à la fin le silence, le Roi  
 Lui dit d'un ton bien fait pour doubler son effroi:  
 "La dame aux beaux propos, vous nous la baillez belle,  
 De curiosité n'avez une parcelle;  
 Eve était faible, mais avez une vertu  
 Qui du pied ne se mouche, et d'un 'Quand fuiras-tu?'  
 Eut envoyé morbleu! Satan lui-même au diable,  
 Et forcé le serpent à fuir au préalable.  
 Vite quittez ces lieux, et souvenez-vous bien  
 Que médire d'autrui ne valut jamais rien:  
 Ne déblatérez plus, sans pitié ni sans trêve,  
 Sur la faute commise au Paradise par Eve;  
 Ayez recours au livre où sur des feuillets d'or  
 La parole de Dieu pour nous tous vit encor,  
 Lisez là le narré de la paille et la poutre,  
 Et sans y réfléchir ne passez jamais outre;  
 Et quand sur le prochain voudrez jeter mépris,  
 Pensez au plat couvert;—pensez à la souris!"

---

 BLOOMFIELD (ROBERT).

Né en 1766—Mort en 1823.

## LE SOIR DU MARCHÉ.

O VENTS ne hurlez pas si fort, si longuement,  
 Ne soufflez pas la neige aussi violemment;  
 Oh! dégagez le ciel de ses funèbres voiles,  
 Et laissez doucement scintiller les étoiles.

D'impétueux torrents brisent, renversent tout,  
 Dans leurs bonds furieux ne laissant rien debout,  
 Etoiles brillez tôt, la lune est endormie  
 Et notr' homme sans vous ne pourrait y voir mie.

O ! beaux anges gardiens ! qui vivez près des monts,  
Des bois, des chemins creux, ou des torrents profonds  
Où des esprits la nuit s'agitent les fantômes,  
Où sont de guet les nains, les lutins et les gnomes.

Pressez-vous près de lui, soyez ses protecteurs,  
Contre l'obscurité servez-lui d'éclaireurs,  
Guidez bien sa monture à travers la bruyère  
Où le rude ouragan balaye sa colère,

Sa colère indomptée, emportant sans remord  
Les arbres qu'il pourfend, la ruine qu'il tord.  
Animal au pied sûr, vaillante haridelle  
Que rien ne fait broncher, des amis le modèle,

Conduis-le bien ton maître en cet étroit sentier  
Par la neige caché, car tu sais ton métier,  
Vieille ! tu n'as besoin que sentir l'écurie  
Pour te frayer chemin à travers la prairie.

De mes gentils petiots la respiration  
Donne à mon triste cœur bien douce émotion,  
Entre ces coups de vent dont le bruyant murmure  
Vient de notre vieux chêne agiter la mâtûre.

Profond est leur repos : ils se doutent peu, las !  
Que leur père pour eux affronte le trépas ;  
Mais ils rêvent peut-être, et c'est là chose exquise,  
Qu'ils pèlent près de lui leur orange promise.

Ainsi que n'en est-il ! . . Et le feu cependant  
Sur le tranchoir poli flambait, flambait gaiement ;  
Oh ! comme son retour rêvé près de la flamme,  
D'un immense bonheur viendrait combler son âme !

Voyons donc au dehors ! que le froid est perçant !  
Quelle affreuse tempête ! Oh ! quel vent rugissant !  
Cependant tout là bas s'entr'ouvre le nuage  
Et de vers l'occident se remise l'orage.

J'aperçois une étoile . . . oh ! le doux pronostic !  
 Je la vois plus brillante illuminer le pic  
 De la montagne . . . . . Mais, c'était une nuit claire  
 Qu'un crime fut commis dans ce lieu solitaire.

Oh ! mon Dieu dissipez de tels pensers, hélas !  
 J'écoute et n'entends rien, ni voix, ni bruit de pas ;  
 Auprès du puits hanté le cher homme est peut-être  
 La vieille, par bonheur, jamais ne s'enchevêtre.

Que l'heure de l'attente est longue à s'écouler,  
 Oh ! mon Dieu viendra-t-il bientôt me consoler ?  
 Chut ! un bruit a soudain fait vibrer mon oreille,  
 Echo répète-le—répète-le, je veille !

Une minute encore et cessent mes terreurs,  
 Ou plus grandes encor surgiront mes douleurs ;  
 Mais non, mais non, le ciel aujourd'hui me protège,  
 Oh ! c'est lui, c'est mon homme, et tout couvert de neige.

“ Qui t'a donc retardé ? . . . Pose ici ton fardeau,  
 Comment as-tu bravé tant de neige et tant d'eau ?  
 Que pour toi j'ai senti de vive inquiétude . . . .  
 Et la vieille ! . . elle a fait aussi service rude ! . . ”

Elle a dit, et soudain embrasse son mari,  
 Les yeux noyés de joie, et le cœur attendri ;  
 Le vieille à l'écurie est mise, et le bonhomme  
 Joyeux, de contempler ses enfants dans leur somme :

“ Quoi ! tous deux endormis ! au fait c'est pour le mieux,”  
 Dit-il ; “ oh ! que le vent était impétueux !  
 J'aurais bien pu mourir et sans laisser de trace,  
 Mais de te voir encor Dieu m'accorde la grâce !

“ Chère âme de ma vie, ange, mes doux amours,  
 Toi qui sais embellir et mes nuits et mes jours,  
 Sachons porter les maux que le ciel nous envoie,  
 Après l'inquiétude, on sent si bien la joie ! ”

---



## BODDINGTON (MRS.).

Morte vers 1840.

## LE SOUHAIT REVOQUÉ.

OH! si j'étais une feuille d'automne  
 Jaune comme peau de chagrin,  
 Sèche et crispée, au-dessus du ravin  
 Par la brise emportée en sa course bouffonne:  
 M'est avis que j'aimerais mieux  
 Que de frôler la terre, aller frôler les cieux!

Vers l'Orient, car peut-être conduite  
 Dans ma course, je pourrais voir  
 La fraîche Aurore ivre de son miroir,  
 Avant qu'à se pleurer elle ne soit réduite;  
 Ou suspendue en l'air, le soir,  
 D'ouïr le chant des cieux pourrais avoir l'espoir.

Ou bien encor sur le front d'une étoile  
 Doucettelement me fauflant,  
 Je frôlerais son rayon opulent;  
 Peut-être sa beauté je la verrais sans voile;  
 Et j'entendrais le chant d'amour  
 Du vent, quand à l'étoile il fait un doigt de cour.

Peut-être aussi que vers la mer houleuse  
 M'emporterait un coup de vent,  
 Et que soudain à mon regard rêvant  
 Apparaîtrait Arran, cette île merveilleuse  
 Où s'abritent les purs amours,  
 Dans de charmants bosquets verdoyants à toujours :

Où sur le soir on entend la coquille  
 En mi bémol souffler son chant  
 De vers la lune, et le soleil couchant;  
 Où les étoiles font dans les cieux croix qui brille;

Où la mer reflète les fleurs  
Qui du haut firmament descendent en lueurs.

Oh! pour mes yeux quel monde de lumière!  
Mais mon cœur que penserait-il  
Tandis que moi serais dans l'air subtil?  
Il penserait à ceux par lui laissés sur terre:  
M'est avis que j'aimerais mieux  
Frôler la terre, ô vent! qu'aller frôler les cieux!

BOWLES (MISS CAROLINE).—[MRS. SOUTHEY].

Née en 1787—Morte en 1854.

LA MORT DES FLEURS.

COMME les fleurs s'en vont, mourant doucement!  
Si nous pouvions ainsi retourner à la terre!  
Vivre au soleil des jours de plaisirs, d'agrément  
Puis choir, et sans douleur redevenir poussière!

Les fleurs n'ont pas besoin de filer leurs tissus,  
Leurs robes cependant sont toutes ravissantes,  
Sans fard est leur beauté; les trésors de Crésus  
Ne valent certes pas leurs perles séduisantes.

Jamais mêmes plaisirs ne blaseront leurs cœurs,  
Quoique communs à tous; le soleil, les ondées,  
La rosée et l'air doux, le ciel et ses splendeurs,  
Sont pour elles toujours des faveurs accordées.

Sans nul souci, vivant sans s'en apercevoir,  
Elles prennent le temps comme il vient, comme il marche,  
Souriant au matin sans désirer le soir,  
Et le soir du matin ne hâtant pas la marche.

Quand leur heure est venue, allant vers le repos,  
 Elles penchent la tête et s'émiettent poussière;  
 Ne craignant pas la parque, encore moins Minos; . . .  
 Si nous pouvions ainsi retourner à la terre!

---

BOWLES (REV. W. LISLE).

Né en 1762—Mort en 1850.

LES ENFANTS ENDORMIS DE CHANTREY.

REGARDEZ ces enfants sur le même oreiller  
 Dormant; marchez tout bas pour ne gâter leur songe,  
 Surtout n'approchez pas; leur mère, quand j'y songe,  
 Sitôt qu'il sera jour, les doit seule éveiller  
 Avec un doux baiser, une douce parole,  
 Un regard bienveillant qui tous deux les cajole!  
 Mais, hélas! ils sont morts! ils sont morts tous les deux,  
 Dans les bras l'un de l'autre, et paraissent heureux!  
 Comme si de mourir dans la verte jeunesse  
 C'est rêver de printemps, de fleurs et de liesse!  
 De fleurs! . . . Mais approchez, un lis est dans la main  
 De ce petit enfant, de ce beau chérubin,  
 Un lis brisé, mais non flétri, dont le calice  
 Est imbibé d'un pleur qui brille à l'orifice.  
 Ainsi dort-il l'enfant non flétri quoique mort;  
 Paraissant écouter de sa sœur qui s'endort  
 Le souffle délicat, la molle et douce haleine,  
 Comme il les entendait se soulever sans peine,  
 Alors qu'en l'embrassant avant de s'endormir  
 Tout auprès de sa sœur il allait se blottir!  
 Du sommeil si profond dont il dort ce bel ange  
 Seule le tirera la trompe de l'archange.  
 "Prenez, prenez ces fleurs qui tombent de la main  
 Du petit enfant mort, prenez, prenez soudain,  
 Et soupirez pour lui, pour ce doux petit être  
 Un adieu pour toujours, un au revoir peut être!

Soient en paix vos esprits, enfants gentils tous deux !  
 La paix soit avec vous qui vivez dans les cieux !  
 Mais avant de quitter vos dépouilles mortelles  
 Si vivantes encore, et dans la mort si belles !  
 Sur vos lèvres, enfants, déposons un baiser !”  
 “Mais c'est un marbre froid ! je ne puis m'abuser !”  
 A toi qui dérobas son âme à la nature  
 Pour en doter un marbre, un morceau de sculpture,  
 A toi, Chantrey, la gloire, à toi la renommée !  
 Ton cœur peut la narguer l'envie envenimée !  
 Car ces gentils enfants qui dans un doux sommeil  
 Dorment ainsi, sans craindre un importun réveil,  
 Les siècles les verront, passeront sur leur tête,  
 Mais sans pouvoir jamais en faire la conquête ;  
 Pour ces corps si charmants pas de corruption,  
 Ils n'enfanteront point l'annihilation,  
 Ce hideux ver rongeur, malveillante canaille  
 Sur le corps qui fut nous, qui grouille et fait ripaille ;  
 Mais ce calme si doux, ce sourire enchanteur  
 Qui se joue immortel sur ces yeux sans lueur,  
 Attireront toujours avec de nouveaux charmes  
 Des mères le regard ému de saintes larmes ;  
 Et les pères diront tous d'un commun accord :  
 Qu'ils dorment doucement ces enfants dans la mort !”

---

 BURNS (ROBERT).

Né le 25 Janvier 1759—Mort le 21 Juillet 1796.

## LES MALGRÉ ÇA DU PAUVRE.

Qu'UN honnête homme pauvre ait le honteux caprice  
 De courber le front pour cela,  
 Foin du poltron, pauvreté n'est pas vice,  
 Soyons pauvres, malgré cela.  
 Qui travaille ici bas peut regarder sans crainte  
 Le riche pour cela,  
 D'une guinée en or le rang n'est que l'empreinte,  
 Et l'homme est l'or, malgré cela !

Avec habit de bure, avec repas modeste  
 Est-on moins libre pour cela?  
 La gloriole aux sots ! nargue du reste !  
 L'homme est l'homme malgré cela !  
 De pompeux oripeaux font-ils les gentilhommes ?  
 Vanité tout cela !  
 Quelque pauvre qu'il soit, pour moi le Roi des hommes -  
 C'est l'honnête homme malgré ça !

Regardez-moi ce paon qui pose et fait la roue,  
 C'est un Lord, et rien moins que ça ;  
 A le flatter voyez chacun s'enroue,  
 Ce n'est qu'un sot, malgré cela.  
 A montrer ses crachats son fol orgueil aspire,  
 Clinquant que tout cela !  
 Ce brillant paltoquet, c'est un fort pauvre sire  
 Près d'un homme, malgré cela !

Un Roi peut fabriquer un Chevalier, un Comte,  
 Marquis et Ducs, *et cætera*.  
 Mais son vouloir ne peut faire à bon compte  
 Un homme de bien malgré ça :  
 Grandeurs et dignités, joyaux de la puissance  
 Hochets que tout cela !  
 Le bon sens, la vertu, la noble indépendance,  
 Sont les vrais Rois, malgré cela !

Prions donc tous le ciel que le jour puisse naître  
 Où le bon sens et tout cela,  
 Sans passeport, en se faisant connaître  
 Circuleront malgré cela.  
 Non le temps n'est pas loin où sur chaque hémisphère  
 Malgré ci, malgré ça,  
 De par l'humanité l'homme sera le frère  
 De tous les hommes malgré ça !

---

## A UNE SOURIS.

En la soulevant de son nid avec la charrue. (Novembre 1785.)

PETIT animalcule au poil qui se hérissé  
 Quelle crainte soudaine envahit donc ton cœur?  
 Pourquoi laisser ainsi galoper ta frayeur  
     Jusques au précipice!  
 Arrête, je te prie, et calme ton émoi,  
 Et surtout ne crains rien, de ma bêche ou de moi.

Je suis vraiment fâché que le pouvoir de l'homme  
 Ait brisé sans retour ce contrat social  
 Des êtres animés état primordial,  
     Et justifie en somme  
 La frayeur qui te fait si brusquement me fuir,  
 Moi, né tout comme toi, pour souffrir et mourir.

Je le crois cependant souventefois tu voles,  
 Mais quand cela serait? Il faut vivre ici bas,  
 Et d'ailleurs, ces larcins qui forment tes repas  
     Pour moi sont babioles!  
 Un épi te suffit sur un tas de froment,  
 Encor me bénis-tu pour ce prélèvement!

Hélas! voilà pourtant ta chaumière en ruines,  
 Le soc de ma charrue a renversé son toit,  
 Ses murs si bien construits pour te garer du froid,  
     Et voici les bruines!  
 Et plus un brin de paille, un atome en nos champs,  
 Pour te faire un abri contre les éléments.

A l'aspect de l'hiver annonçant la froidure,  
 Ta prudence éveillée avait vite construit  
 Ce grenier d'abondance à point si bien conduit,  
     Et si beau de voussure!

Mais patatras! voilà que mon coutre inhumain  
Vient briser ta demeure, et te laisser sans pain!

Pour amasser en paix ce petit tas d'éteule,  
Pour grignoter le chaume, en être le faucheur,  
Et pour mener à bien un aussi grand labeur  
Que de pas à la meule!  
Que de soins n'as-tu pas dû te donner, mon Dieu!  
Et te voilà pourtant par moi sans feu ni lieu!

Mais petite souris, ô mon cher petit gnome,  
Crois-le, tu n'es pas seule à souffrir ici bas,  
Et l'homme et la souris, tous deux, en plus d'un cas,  
Poursuivent un fantôme;  
Les uns cherchent la gloire et trouvent le trépas,  
D'autres cherchent la joie et trouvent des hélas!

Oui, crois-le bien, ton sort au mien est préférable,  
Le présent seul te touche,—au contraire en mes sens  
Tous les maux du passé, je les vois, je les sens;  
Leur aspect formidable  
Me jette l'épouvante et m'alarme à la fois,  
Et quand à l'avenir—je crains, . . . car je prévois!

---

BYRON (LORD).

Né en 1788—Mort en 1824.

ADIEUX À NEWSTEAD ABBEY.

"Why dost thou build the hall? Son of the winged days! Thou lookest from thy tower to day, yet a few years and the blast of the desert comes; it howls in thy empty court."—*Ossian*.

Il tombe, il est tombé le manoir de mes pères,  
Mon Newstead, autrefois si brillant et si beau!  
Le vent souffle à travers ses tourelles légères,  
Et la rose a fait place au lierre du tombeau!

Guerriers bardés de fer qui jusqu'en Palestine  
Poussâtes vos vassaux à des combats géants,  
Que reste-t-il de vous? . . . Un nom . . . une ruine,  
Le bruit de vos blasons agités par les vents!

Robert, le vieux Robert ne les fait plus entendre  
Ces chants victorieux enfantant des héros :  
Près la tour d'Ascalon qui conserve la cendre  
De John de Horistan, Robert dort en repos!

Paul et Hubert aussi, dans un jour de victoire  
Aux plaines de Cressy sont morts avec honneur,  
Edouard et l'Angleterre ont réclamé leur gloire! . . .  
Mourir pour la patrie est le plus grand bonheur! . . .

Alliés de Rupert luttant contre des traîtres  
Quatre frères, un jour, ont défié le sort,  
Sous le nombre accablés, dignes de leurs ancêtres,  
Dans les champs de Marston ils ont trouvé la mort,

Ombres de mes héros qui peuplez ce domaine,  
De votre descendant recevez les adieux;  
De loin comme de près son cœur à vous s'enchaîne,  
Il saura conquérir un destin glorieux.

Ne vous offensez pas qu'une larme furtive  
Mouille ses yeux émus au moment du départ,  
Il vous quitte à regret, et pour une autre rive,  
Lui sera-t-il donné de vous revoir plus tard?

Mais aux Dieux mon destin! . . . Vivant de votre gloire,  
Je vivrai comme vous, ou bien saurai mourir!  
Puissé-je, près de vous abriter ma mémoire  
Et, mort, mêler ma cendre à votre souvenir!



## WATERLOO.

## I.

NON, ce n'est pas sur toi qu'il faut dire anathème,  
 Waterloo! champ d'honneur de tant d'illustres deuils;  
 Non, ce n'est pas sur toi, bien qu'un sanglant baptême  
 Inonde tes sillons engraisés de cercueils!

Liberté! si ton sang, fertilise ces plaines,  
 Il a coulé, mais il n'est pas perdu,  
 Et dans la terre descendu,

Un jour il surgira pour oxider nos chaînes!  
 Tel le puissant Typhon surgit de l'océan  
 Renfermant dans son sein les masses condensées  
 D'impalpables vapeurs, qui par le vent lancées,  
 S'agitent dans l'espace, et forment l'ouragan,  
 Tel ce sang, dans les airs s'élançant sans entraves

De chaque débris glorieux,  
 Se confond et se mêle à ton sang précieux  
 Labédoyère! ô toi le plus brave des braves!  
 Comme un nuage rouge il monte à l'horizon,  
 Il s'étend, s'élargit . . . gigantesque prison,  
 Sous l'éclat de ses feux il englobe la sphère,  
 Mais il retombera vers les lieux d'où naguère  
 Timide il s'élevait à la cime des cieus;  
 Puis crévant sous son poids, indompté, furieux,  
 Ravivant tout à coup les horreurs de la guerre,  
 Au milieu du fracas et du trouble des airs  
 Jetant l'épouvante à la terre,  
 De ses flots comprimés jaillira le tonnerre  
 Et le feu roulant des éclairs.

## II.

Il est tombé le chef, le géant des batailles!  
 Mais non pas sous vos coups vil troupeau de vainqueurs!  
 Quand soldat citoyen ses merveilleux labeurs  
 Illustraient son pays par mille funérailles,

Quand à travers l'Europe avec ses grenadiers  
 Au pas de charge il menait son armée  
 A la victoire accoutumée,  
 De par la liberté moissonner des lauriers,  
 Qui de vous tous, ô superbes despotes!  
 Osait se mesurer au chef des sans culottes?  
 Avant que le héros, foulant aux pieds la loi,  
 Du trône élevé de sa gloire,  
 Un jour de funeste mémoire  
 Descendit . . . pour se hisser Roi!  
 Mais alors il tomba l'aigle qui dans sa serre  
 Enlaçait l'univers, il tomba jusqu'à terre;  
 Et tombent comme lui ces rois, ces empereurs  
 Qui de l'homme par l'homme ont rêvé l'esclavage,  
 Qui des enfants du peuple exploitant le courage,  
 Des droits de tous usurpateurs,  
 Sur des monceaux de morts étayent leurs grandeurs!

## III.

Et toi Guerrier superbe, au panache de neige,  
 Qui te pavanait comme un Beau!  
 Toi qui dans ton royaume attiré par un piège  
 N'en obtint pas—même un tombeau;\*  
 Mieux eut valu pour toi que soldat prolétaire  
 Tu guidasses la France à d'incessants combats  
 Contre des rois du nord la horde mercenaire,  
 Plutôt que d'acheter la honte et le trépas  
 Au prix de ce hochet qu'un faux luxe environne,  
 Au prix d'une couronne,  
 Que le Bourbon de Naples indigne de son rang  
 Tout souillé de forfaits, tout dégouttant de crimes,  
 Mais celui-là par Dieu l'un des Rois légitimes,  
 Ramassa jusque dans ton sang!†

---

\* Le bruit a couru qu'on avait arraché les restes de Murat de la tombe pour les brûler.—(Voir les *Miscellaneous Works of Lord Byron*.)

† Lady Morgan nous apprend (*Italy*, vol. II) que Ferdinand IV. avant d'envoyer l'ordre de fusiller Murat, avait fait tous les préparatifs

Oh! quand porté sur ton cheval de guerre  
 Bouillant, impétueux tu criais : "En avant!"  
 Et que foudroyant tout à l'égal du tonnerre  
 Tu balayais la plaine ainsi qu'un fier torrent,  
 Quand les casques brisés par le fer, **M**itraille  
     En jets de feu pleuvaient autour de toi,  
 Quand les sabres rougis au fort de la bataille  
     Brillaient d'éclairs, semant partout l'effroi,  
     Et quand au milieu du carnage,  
     Faisant face à l'orage  
     Par ton sang-froid, par ton courage  
     Tu commandais . . . même au destin  
 Oh! pensais-tu jamais quelle serait ta fin!

Qu'est devenu ce blanc panache  
 Par l'arme d'un esclave est-il donc abattu?  
 Comme le flot fongueux qui des flots se détache,  
 Naguère on le voyait toujours flotter sans tache  
     Partout où brillait la vertu,  
 Partout où pied à pied on avait combattu.  
 Lorsque de mille feux la tête auréolée  
 Parmi les cris de mort, au fort de la mêlée  
     L'aigle s'avançait glorieux,  
 Quand la ligne enfoncée envahissant la plaine  
     S'arrêtait incertaine,  
 Ou bien fuyait la mort, en fuyant en tous lieux,  
 Là, dans ce même instant, l'œil affamé de gloire,  
 Du plus hideux carnage affrontant le reflux,  
 Murat chargeait :—Murat assurait la victoire . . .  
     Là Murat ne chargera plus!

---

nécessaires, pour quitter son royaume dans le cas où on aurait refusé de lui obéir. Il suffit d'avoir lu l'histoire de son règne pour être persuadé de la vérité du fait. Ferdinand IV. était un homme qui joignait à la cruauté de Louis XI, la perfidie de Ferdinand le Catholique, et la timidité d'Edouard II. Il envoyait ses sujets à la mort, se jouait des serments les plus solennels, et tremblait devant une épouse adultère, devant l'ami de l'impudique maîtresse de Nelson, Lady Hamilton.

## IV.

Sur une gloire éteinte ils marchent les Barbares!  
 Quand la victoire en pleurs gémit sur ses Dieux lares  
     Et sur ses arcs brisés;  
     Mais que la main sur son épée,  
     A la Tyrannie échappée,  
 Ange consolateur de tous les cœurs froissés  
     La Liberté se réveille joyeuse,  
 Et sur tous ces débris s'impose glorieuse!  
 Deux fois la France a vu malgré son juste orgueil,  
 Ses triomphes d'hier se changer en long deuil;  
 Assez et trop longtemps elle a vécu victime  
 Tantôt de ses vieux rois, tantôt d'un fou sublime;  
 Ce n'est plus d'un trônant que dépend son bonheur,  
     Ni d'un roi, ni d'un empereur,  
 Ce roi fut-il Capet, et ce trônant suprême  
     Fut-il un Napoléon même!  
 Mais du règne des lois et de l'égalité,  
 De l'union des cœurs, de la fraternité,  
 De cette liberté que l'homme à sa naissance  
 Reçut du Créateur avec son existence,  
 De cette liberté dont, en dépit de Dieu,  
 Les Rois du droit divin voudraient frustrer la terre,  
 De cette liberté qu'ils traquent en tout lieu  
     Pendant la paix, pendant la guerre,  
     N'épargnant pour la terrasser  
     Et pour la clouer dans sa bière,  
 Ni l'or des nations, pour eux vile poussière,  
     Ni le sang, s'il le faut verser.

## V.

Mais le cœur, mais l'esprit, mais la voix éternelle  
 De tout le genre humain, épurée, immortelle,  
     Au creuset des revers,  
 S'élevant unanime et grande et solennelle  
 Contre tous les tyrans et leur vile sequelle  
 Fera de ce vieux monde, un nouvel univers.

Qui pourra résister à si noble alliance?  
 Le glaive a fait son temps, et ne saurait servir  
 A pourfendre l'idée impalpable à saisir.  
 L'Homme passe; l'Esprit est devenu Puissance!  
 Oui, dans ce siècle impur, il bat encor des cœurs  
 Qui de la liberté généreux défenseurs,  
     Acceptant le saint héritage,  
 Sauront répandre au loin son esprit invaincu:  
 Alors plus de tyrans, alors plus d'esclavage,  
     Le despotisme aura vécu:  
     Et des vertus Mère féconde,  
     La Liberté, Reine du Monde  
 De tous côtés voyant relever ses autels,  
 Sous le niveau des lois régira les mortels.

---

 LA DESTRUCTION DE SENNACHERIB.

COMME un loup dévorant en veine d'appétit,  
 Sur le troupeau bêlant l'Assyrien fondit;  
 Ses armes scintillaient sous la voûte étoilée,  
 Comme étoiles la nuit au ciel de Galilée.

Comme feuilles des bois lorsque vert est l'été,  
 Hier cet ennemi brillait de majesté;  
 Comme feuilles des bois quand a soufflé l'automne,  
 Aujourd'hui sur le sol il git là monotone.

Car l'ange de la mort a soufflé le trépas  
 Sur chaqu' Assyrien, à chacun de ses pas,  
 Et les yeux des dormeurs restèrent sans lumière,  
 Et leur cœur palpita, mais pour la fois dernière.

Et là le nez au vent, là gisait le coursier  
 Veuf de souffle orgueilleux, veuf de regard altier;  
 Et là sur le gazon son haleine posthume  
 Toute froide gisait comme une blanche écume.

Et là gisait aussi, gisait le cavalier  
 Le front pâle, et la rouille à sa cotte d'acier;  
 Et les tentes étaient toutes silencieuses,  
 Les lances sans support, les trompettes honteuses

De ne pouvoir sonner; et les veuves d'Ashur  
 De briser de Baal le simulacre impur;  
 Le pouvoir des Gentils a fondu comme neige  
 Non par le glaive, mais—par le Dieu qui protège!

---

 CAMPBELL (THOMAS).

Né le 27 Juillet 1777—Mort le 18 Juin 1844.

## LE RÊVE DU SOLDAT.

Le clairon de la trêve a sonné le signal,  
 Car on n'y voyait plus; et déjà les étoiles  
 Sentinelles de nuit, et notre seul fanal  
 Montaient leur garde aux cieus tout assombris de voiles.  
 Sur le champ de bataille entassés par milliers,  
 Gisaient morts et mourants, chevaux et cavaliers,  
 Harassés, les vivants s'endormaient sur la paille,  
 Les blessés, la plupart, mourraient vaille que vaille.

Cette nuit là, couché sur mon dur havresac,  
 Et non loin du falot dont la fauve lumière  
 Epandait ses reflets tout autour du bivouac  
 Pour éloigner des loups la horde carnassière  
 Et préserver des morts les cadavres sanglants;  
 Au milieu du silence et des cris des mourants,  
 A mes sens engourdis s'offrit un bien doux songe,  
 Et trois fois je crus vrai ce ravissant mensonge.

Il me semblait que loin, bien loin de l'attirail  
 Epouvantable, affreux de ce champ de carnage,  
 Je suivais un sentier qui menait au bercail,  
 Un sentier fort désert, mais qui dès mon jeune âge

M'avait paru charmant—Les rayons d'un soleil  
 D'automne l'éclairaient d'un éclat sans pareil,  
 En hâte j'avançais, et dans ma rêverie  
 Je me croyais déjà dans ma douce patrie.

Je volai vers les champs traversés si souvent  
 Alors que de la vie inaugurant l'aurore,  
 Mon cœur jeune et fougueux s'élançait en avant  
 Comme le feu follet qui court et s'évapore.  
 Je vis brouter la chèvre, et j'entendis l'agneau  
 Bêler dans la montagne, en quête d'un peu d'eau,  
 Je reconnus enfin par delà dans la plaine  
 Le chant du moissonneur couronné de verveine.

Puis nous trinquâmes tous avec du bon vin vieux,  
 Et je jurai tout bas, je jurai dans mon âme,  
 De ne le plus quitter le toit de mes ayeux,  
 Mon foyer bien aimé, ma famille, ma femme:  
 Car mes gentils petits, encor mieux qu'autrefois  
 M'entouraient de leurs bras, m'embrassaient mille fois:  
 On eut pu tous nous croire à la douleur en proie,  
 Ma femme sanglotait tant débordait sa joie.

“ Reste, reste avec nous, reste, repose-toi,  
 De ton sang précieux ne sois plus si prodigue;  
 Reste, reste avec nous, ah! reste près de moi,”  
 Disait ma chère femme, “reste, et plus de fatigue!”  
 Et leur soldat brisé par la guerre et ses maux,  
 N'eut pas demandé mieux que jouir du repos:  
 Mais soudain le tambour battit la générale,  
 Et s'envola du coup ma douce pastorale.

---

## FLEURS DES CHAMPS.

Nos jardins orgueilleux dédaignent la culture  
De vos chastes attraits naïves fleurs des champs.

Enfants trouvés de la nature !

Mais vous êtes pour moi des objets ravissants ;  
Par vous je me retrouve aux étés du jeune âge,  
Quand simple bouton d'or, paquerette sauvage,  
Plus que l'or et l'argent éblouissaient mes sens.

Vous créez pour mon cœur les plus rians mensonges,  
Le bleu de la montagne et le vert des rameaux,

Vous me bercez des plus doux songes,

De la brise embaumée, et du bruit des ruisseaux,  
Du chevreuil qui s'enfuit à travers la clairière,  
Du soleil qui se couche au sein de la lumière,  
Et du chant du ramier qui roucoule ses maux.

Il n'est pas de musique aussi douce à l'oreille,  
Pour moi qui vous comprend, mes fleurettes de Juin,

Que la musique sans pareille

Que parlez à mon cœur en langage divin :  
Vous ravivez pour moi les castels en ruines,  
Où jeune, j'admirais vos beautés enfantines,  
Quand pour moi la nature était amour sans fin !

Et même en ce moment que de douces images  
Une humble violette éveille dans mon cœur,

Que de mirifiques mirages

Reflète le lys d'eau dans son lac enchanteur !  
Que de sites charmants me dit la primevère,  
Que de chênes, d'ormeaux me rappelle le lierre,  
Et de jaunes épis le bluet, simple fleur !

Petits boutons chéris, étoiles que la terre  
A semé sans culture au début du printemps,

Sur le plancher de notre sphère,



Vous fîtes mes amours à l'aube de mes ans :  
 Hélas! Ils sont passés les jours de ma jeunesse !  
 Par de doux souvenirs réchauffez ma vieillesse,  
 Et sur ma tombe un jour venez braver les vents!

---

CAREW (THOMAS).

Né en 1589—Mort en 1639.

DONNE-MOI PLUS D'AMOUR OU BIEN PLUS DE DÉDAIN.

DONNE-MOI plus d'amour ou bien plus de dédain,  
 La zone torride ou glacée  
 Apportera solace à mon âme oppressée;  
 Mais le juste milieu serait solace vain.  
 L'extrême de l'amour, ou la haine et la guerre,  
 Plutôt qu'un calme plat, ça fait mieux mon affaire!

Donne un orage si l'orage est de l'amour !  
 Et comme Danaé j'en boirai les délices ;  
 Que si c'est du dédain, mes espoirs de vautour  
 Son torrent les broiera dans ses noirs orifices :  
 Celui que relâche l'enfer  
 Déjà possède un fief au ciel—par Jupiter !  
 Donc dans des flots de joie  
 Laisse que je me noie,  
 A mes sombres douleurs ou ne mets plus de frein . . .  
 Donne-moi plus d'amour, ou bien plus de dédain !

---

## CAROLAN (TURLOGH).

Né à Nobber en 1670—Mort en 1738.

## L'ELIXIR DE LA VIE.\*

## LE BARDE (APOSTROPHANT LE WHISKEY).

ELIXIR de la vie! . . . oh! pourquoi t'aimer tant!  
 Puisqu'à te rencontrer, bien que je sois content,  
 Je suis toujours battu, rossé par toi, pourtant!  
 Si je pouvais t'imposer ma puissance! . . .  
 Par toi mon seul habit est l'habit d'un grigou,  
 De cravatte n'ai plus pour m'étrangler le cou,  
 Pourtant je te pardonne, et t'appelle un bijou  
 Si veux demain m'égayer d'importance.

## LE WHISKEY AU BARDE.

Quand dimanche prochain vous aurez entendu  
 L'office tout d'abord,—puis un sermon dodu,  
 Venez au cabaret,—ça n'est plus défendu;  
 Et si de fait, vous avez la migraine,  
 Vous trouverez à boire au susdit cabaret;  
 Au baril on mettra pour vous le robinet,  
 Et moi m'arrangerai pour que ce qui vous plaît  
 Vous soit donné pour calmer votre peine.

## LE BARDE AU WHISKEY.

Whiskey! mon bel ami! je vous respecte trop  
 Pour vous redire "Tu;" mais je dis au galop  
 Vous êtes mon cousin, ma sœur et mon sirop,  
 En un seul mot vraiment tout ce que j'aime!  
 Vous êtes fort coûteux, vous épouse malgré,  
 Whiskey mon bel ami!—Mon bien est délabré,  
 De mes troupeaux pour vous je fais *miserere*,  
 Si me restez . . . vous êtes mon poème!

---

\* Traduit sur la traduction Anglaise de John Dalton, M.R.S.A.

Venez à moi bien vite, ô veine de mon cœur !  
 Vous êtes mon festin, vous êtes ma liqueur,  
 Mes ancêtres ont tous goûté votre bonheur,  
 Leur culte était l'esprit de la montagne !  
 Usquebac ! cher amour ! que j'aime ton baiser !  
 Si lorsque jeune encore on vint me baptiser  
 Le bassin eut été,—je ne veux pas gloser,  
 Rempli de toi,—j'eusse bu ce champagne !

Nous avons ensemble eu mainte prise de bec,  
 Vous m'avez rendu fou, vous m'avez fait échec  
 Et mat;—nombre de fois vous m'avez mis à sec,  
 Mais malgré ça mon cœur vous alambique !  
 Vous êtes et ma femme et mon enfant chéri,  
 Mon papa, ma maman, mon frère favori,  
 Mon vêtement unique et mon unique abri,  
 Tant que pourrai,—vous aurez ma pratique.

Si l'orgueil de famille enfait un estomac,  
 J'ai pour ma parenté, non certes l'eau du lac,  
 Mais l'ale et le cognac, le rhum et l'usquebac,  
 Quand au claret parbleu ! je le méprise !  
 Ne voulant pas d'ailleurs avoir maille à partir  
 Avec le haut clergé pour ne m'en repentir,  
 Je laisse à ces diseurs de messes pour loisir  
 Le dit claret . . . c'est le lot de l'église !

---

CHAUCER (GEOFFREY).

Né en 1328—Mort en 1400.

LE COUCOU ET LE ROSSIGNOL.

Chaucer rêve qu'il entend le Coucou et le Rossignol se disputer la  
 palme du chant.

LE Dieu d'amour—qu'il soit béni ce Dieu !  
 Est un seigneur puissant par la corbleu !  
 D'un rien du tout il vous fait un grand homme,  
 Puis d'un grand homme un rien du tout en somme !  
 Et des cœurs durs fait des cœurs pleins de feu !

Il peut, de temps en un petit espace,  
Rendre dispos le cœur le moins vitace  
Il peut aussi, si tel est son vouloir,  
Rendre malade un cœur tout à l'espoir  
Selon son goût, son caprice ou sa grâce.

Tout mon esprit à dire son pouvoir  
Ne suffirait, tant est grand son savoir :  
D'un triple sot il saura faire un sage,  
D'un orgueilleux un humble personnage,  
Il peut enfin ce que veut son vouloir.

Au grand jamais mal n'a l'outrageant  
Lui dire non : ce serait une offense ;  
Il rend joyeux ou triste à volonté,  
Tous ses désirs sont d'un enfant gâté,  
Mais c'est en Mai qu'est grande sa puissance.

Car chaque cœur dans ce tout gentil mois  
Quand il est libre, et quand il est esoté,  
Sent un tic-tac qui lui fait joie et peine . . .  
Sans qu'il s'en doute il court la présente,  
Et malgré lui bien chauds sont ses émois :

Car quand on voit renaitre la verdure,  
Quand on entend soupirer la nature,  
Suavement gazouiller les oiseaux,  
Cela vous fait germer désirs nouveaux,  
Et de déduits ravive la culture ;

Et de ce rêve arrive une lourdeur  
Qui vous fait mal, et qui se glisse au cœur  
Qui devient chaud tout autant qu'une braise,  
Ce qui vous cause un bien cruel malaise,  
Du mois de Mai tant brûlante est l'ardeur !

Ce que j'en dis est par expérience,  
 Quoiqu' étant vieux sois moins apte, je pense,  
 A ressentir ce plaisir vif et gai  
 Qu'en tous les cœurs vient renouveler Mai,  
 N'en ai pas moins souvent de la souffrance.

Suis si troublé par la fièvre de Mai  
 Que dors fort peu, tant au cœur grand mal j'ai !  
 Et m'est avis, qu'il n'est pas vraisemblable  
 Que de dormir un être soit capable  
 Lorsque l'amour lui chante un virelai.

Donc l'autre nuit, qu'éveillé quand j'y songe,  
 Je m'arrangeais un charmant petit songe,  
 Je réfléchis que Messieurs les amants  
 Du Rossignol aimaient bien mieux les chants  
 Que du Coucou la note qui s'allonge.

Et je me dis: Sitôt qu'il fera jour  
 Me leverai, puis je sortirai pour  
 D'un Rossignol entendre le ramage,  
 Car n'en ai point entendu, c'est dommage,  
 Jusqu'à ce jour, le trois du mois d'amour.

Et sitôt dà que je vis la lumière  
 Du beau Phœbus éclairer ma paupière,  
 Hors de mon lit je me jetai soudain,  
 Et hardiment de vers un bois voisin  
 M'acheminai le long de la rivière.

Jusqu'à ce que je vis, c'était fort beau  
 Je vous l'avoue, un verdoyant préau,  
 Le sol était jonché de paquerettes,  
 Hautes étaient les pimpantes coudrettes  
 Qui s'unissant formaient un frais berceau.

Là je m'assis parmi les fleurs nouvelles,  
Et lors je vis soutenus sur leurs ailes  
Hors de leur nid voltiger les oiseaux  
Saluant Mai des accords les plus beaux,  
Et lui chantant leurs gentes villanelles.

Et cet office ils le savaient par cœur,  
Car très souvent ils le chantaient en chœur,  
Mais les *solé*, de chant c'étaient des gerbes,  
Qui vers le ciel montaient, montaient superbes,  
Que c'était beau! que c'était enchanteur!

Ils s'épluchaient, et faisaient leur toilette,  
Puis sautillaient, dansaient sous la coudrette,  
Et deux à deux s'assemblaient, c'est certain,  
Tout comme si le bon Saint Valentin  
Pour une année eut formé leur couchette.

Le fleuve au bord duquel j'étais assis,  
Faisait, dirai-je, un si doux roucoulis,  
Que des oiseaux dans son léger tangage,  
Il s'accordait avec le gai ramage,  
Et produisait un chant des plus exquis.

Ne sais comment, le dis sans périphrase,  
Mais tout à coup, me sentis en extase,  
Ne dormant pas, n'étant pas éveillé,  
Mais sous un charme étant émerveillé,  
Et de son cours étudiant la phase;

Lors j'entendis la note du Coucou,  
Ne fus content, car ce n'est le pérou:  
Que Jésus Christ qui mourut pour nous, dis-je,  
Vilain oiseau te donne le vertige!  
Ton cri lascif ne me plait pas, grigou!



Et par ainsi comme épanchais ma bile  
 Sur le Coucou, sur son chant malhabile,  
 Tout près de moi dans le buisson voisin  
 Le Rossignol je l'entendis soudain  
 Charmer l'écho des bois de son idyle.

Ah! dis-je alors, mon bon doux Rossignol  
 Tu nous fis bien attendre ton bémol,  
 Et le Coucou de sa voix peu savante  
 A fait sonner la note glapissante  
 Depuis longtemps. La mort le prenne au vol!

Mais maintenant, admirez la merveille!  
 Ces chants d'oiseaux venant à mon oreille,  
 Moi j'eus bientôt la clé de leur pourquoi,  
 Je les compris, et j'en sus le sens . . . quoi!  
 Eut-on jamais une chance pareille!

Lors j'entendis soudain le Rossignol  
 Dire au Coucou: "Va-t-en porter ton sol  
 Ailleurs, mon brave! et laisse-nous d'urgence,  
 Nous, beaux chanteurs, soupirez la romance:  
 De ton son creux débarasse le sol!"

Dit le Coucou: "Quel est-il ton délire?  
 Tout comme toi je chante, qu'est-ce à dire?  
 Mon chant est juste, il est simple à la fois,  
 Et m'est avis charme l'écho des bois  
 Mieux que le tien qu'on ne saurait écrire.

Car un chacun peut me comprendre, moi!  
 On ne saurait en dire autant de toi,  
 Ta note *Ocy* n'est qu'une gargouillade,  
 En fait de chant, c'est une bambochade,  
 S'en vanter est stupidité ma foi!"

“Ah! triple sot!” dit soudain en colère  
 Le Rossignol, “trève à ton commentaire!  
 Lorsque je dis *Ocy*, ne sais-tu pas,  
 Que veux par là souhaiter le trépas  
 A qui médit de l'Enfant de Cythère?”

Voudrais aussi qu'ils fussent tous occis  
 Ceux là qui sont froids et jamais épris,  
 Car de l'amour qui ne lit bien au livre,  
 Moi je le tiens pour indigne de vivre,  
 Voilà pourquoi lui jette mon mépris!”

“Oui dà, mon bon! ton enfant de Cythère”  
 Dit le Coucou, “faut l'aimer pour te plaire! . . .  
 Moi point n'en veux du petit Dieu badin,  
 Son joug pesant est beaucoup trop hautain,  
 Ne veux mourir d'amoureuse chimère;

Car des humains les amants sont les gens  
 Les moins heureux, le sais depuis longtemps,  
 Je ne fais point ici de médisance.  
 Mais ils sont tous ennuyeux par essence,  
 Et leurs chagrins leur font perdre le sens.”

—“Tu perds l'esprit! Coucou des plus frivoles,  
 En proférant de semblables paroles  
 Sur mes amis les desservants d'amour!  
 Car dans ce monde et son vaste pourtour  
 De l'amour seul naissent les auroles

Du vrai bonheur; la gentilhommerie,  
 La courtoisie et la chevalerie,  
 Plus la gaité, le bien-être du cœur,  
 La confiance et le sublime honneur,  
 Et des vertus la nombreuse série,





L'humilité, la générosité,  
 Le beau semblant, l'antique loyauté,  
 L'horreur du mal, le vouloir du bien faire,  
 Le noble instinct d'un noble caractère,  
 Qui pour moteur a l'immortalité,

Préférant tout, la mort même, à la honte ! . . .  
 Vivrai, mourrai, je le dis à bon compte,  
 Dans cette foi :—si je me parjurais  
 Je n'oserais me pardonner jamais,  
 Ma vie alors serait un grand mécompte !”

—“Beau Rossignol vraiment tu parles d'or,  
 Mais tout cet or n'est que du similor,  
 Car ton amour . . . c'est du libertinage  
 Dans le printemps, et c'est du radotage  
 Lorsque l'hiver sur nous a pris l'essor.

De ton amour qui fait plus grand usage,  
 A dans la vie aussi plus grand dommage ;  
 L'amour enfante et malaise et lourdeur,  
 Soucis, chagrins, querelles et malheur,  
 Folie, orgueil, et stupide servage.

Aimer est donc acte de désespoir,  
 Car c'est noyer dans le vide l'espoir :  
 Si l'amoureux tire un peu de liesse  
 De son amour, et que cet amour cesse,  
 Foin du bonheur ! son cheveu n'est plus noir !

Beau Rossignol rabats de ton langage,  
 Car en dépit de tout ton radotage,  
 De ton amie un jour que tu sois loin,  
 Et de tes cris moi je serai témoin,  
 Tant tu craindras pour ta couche un outrage !”

—“ Fi sur ton nom, sur toi méchant Coucou,  
Moi Rossignol, je te déclare fou :  
Car sans l'amour, maint noble caractère  
N'eut été rien, rien du tout sur la terre;  
Du beau, du bon, l'amour est l'amadou;


Car c'est l'amour qui de mal les préserve  
Ses serviteurs : et pour peu qu'on le serve,  
Des mêmes feux il embrase les cœurs,  
Et leur octroie un tas de chauds bonheurs  
Avec pouvoir d'en user sans réserve.”

—“ Oh ! Rossignol ! ” repartit le Coucou,  
“ Tu vas cacher ton bon sens, Dieu sait où ?  
Car ton amour, n'est besoin qu'on le beugle,  
Nul ne l'ignore, est un enfant aveugle  
Qui fait faveur bien souvent au plus fou ! ”

Le Rossignol, lors j'en fis la remarque,  
Soupira fort, et dit : “ Pourquoi la parque  
M'a-t-elle hélas ! accordé tant de jours  
Que sois forcé d'entendre tels discours ! ”  
Puis dans ses yeux d'un pleur je vis la marque.

Puis reprenant : “ Il se brise mon cœur ! ”  
Ajouta-t-il, “ entendre ce sauteur  
Parler d'amour en si vilain langage ! ”  
Et moi, me dis : “ Amour te rends hommage,  
De ce Coucou-fais-moi triomphateur ! ”

Il me parut alors, fut-ce un vertige,  
Qu'il s'esquiva ; et j'en fus content, dis-je ;  
Mais en fuyant ce méchant paltoquet  
Ce vil Coucou m'appela perroquet  
Jusqu'à trois fois, si bien me recollige ! . . .



Alors vers moi précipitant son vol :  
 "Ami, merci!" me dit le Rossignol,  
 "D'être venu soudain à ma rescousse,  
 Je fais le vœu, gratitude m'y pousse,  
 De te chanter *la si re mi fa, sol*

Durant tout Mai, de par l'amour le jure!"  
 Je répondis: "Rossignol je t'assure  
 Suis satisfait. Sur ce, le doux chanteur :  
 "Ne sois vexé," dit-il, "gent écouteur :  
 Si le Coucou, ce Mai, par aventure

Bien avant moi fit entendre son lai,  
 Car si je vis, vienne le prochain Mai,  
 Je chanterai le premier. Mais j'y songe,  
 De ce Coucou ne crois pas au mensonge!" . . .  
 —"Oh nenni dà! . . . jamais je n'y croirai,"

Fis-je soudain; "mais le dis sa sornette  
 M'a fait du mal."—"Point ne t'en inquiète  
 Si veux guérir," reprit le Rossignol,  
 Avant diner, pendant Mai, sur le sol  
 Guigne de l'œil la fraîche paquerette,

Et tout à coup cessera ton tourment.  
 Et si toujours es un fidèle amant,  
 Je chanterai de ma voix la plus douce  
 Jeunes chansons aussi fraîches que mousse,  
 Puis il chanta délicieusement :

"Je les maudis les amants infidèles!"  
 Quand il eut dit, qu'il eut battu des ailes,  
 Il ajouta: "Me faut partir, adieu,  
 Le tendre amour s'il exauce mon vœu  
 Te comblera de délices nouvelles."

Le Rossignol me quitta donc ainsi ;  
Que Dieu toujours le garde du souci :  
Et de l'amour lui procure la joie !  
Dieu fasse aussi que ne soyons la proie  
De ce Coucou sans amoureux merci !

Vers les oiseaux qui peuplaient le bocage  
Et gazouillaient sous le jeune feuillage.  
Le Rossignol sur son aile est allé . . .  
Pour leur donner de son ennui la clé  
Il dit ainsi dans son gentil langage :

— “Je crois ici devoir vous le conter.  
Depuis le jour ne fais que disputer  
Avec l'oiseau que Coucou l'on appelle,  
Voici quelle est l'objet de la querelle :  
Vengez-moi donc, et ce, sans ergoter.”

Lors un oiseau se frayant un passage,  
Ainsi parla, c'était parler en sage :  
“Grave est l'objet, il mérite.” dit-il,  
“Qu'on l'examine avec esprit subtil,  
Donc nous allons suivant l'antique usage

En parlement nous ériger d'abord,  
L'Aigle sera, car l'Aigle est notre Lord,  
Le Président : le Coucou, c'est de règle,  
Sera mandé de par le Seigneur Aigle,  
Et nous verrons lequel des deux a tort.

Et sans dédit sera faite la chose,  
Le lendemain de ton apothéose  
Saint Valentin ! sous un érable vert  
Devant la Reine, et sous l'œil grand ouvert  
De la pelouse à Woodstock, et pour cause.”

Oyant ceci mon gentil Rossignol  
 Sur un bel arbre aussitôt prit son vol,  
 Puis il chanta: "Que m'importe la terre!  
 L'amour me tient, tout le reste est chimère!"  
 Je m'éveillai comme il brodait son sol.

## EXPLICIT.

O livre ignorant! avec ta rudesse  
 Puisque tu n'as ni beauté, ni sagesse,  
 Pourquoi donc avoir si grand' hardiesse  
 Que de ma Dame oser affronter le regard?  
 Suis sûr que tu sais et sa bienveillance,  
 Et pour ses servants sa rare indulgence,  
 Car du genre humain ma Dame est le nard!

Que ne peux-tu donc vilain petit livre  
 Lui porter de l'or et non pas du cuivre,  
 Quelque chose enfin qui de moi l'énivre  
 Puisque dans son estime ai jà si grande part.  
 Vraiment je m'en veux n'avoir la science  
 Te rendre mieux fait pour son acceptance,  
 Car du genre humain ma Dame est le nard.

En humilité dis donc à ma Dame  
 Bien que sois hélas! loin de sa belle âme,  
 De se rappeler ma constante flamme,  
 Et d'abrèger ainsi sans un plus long retard  
 Mon chagrin cuisant, ma cruelle peine,  
 Par le bon vouloir de son âme humaine,  
 Car du genre humain ma Dame est le nard!

## ENVOI.

De joyeuseté magnifique Aurore,  
 Jour délicieux, Nuit plus belle encore,  
 Source de beauté, par un doux regard  
 Allège les soupirs que j'exhale en silence  
 En m'écrivant: "Ami, c'est à vous que je pense!"  
 Puisque des humains Dame êtes le nard!

---

## CIBBER (COLLEY).

Né en 1671—Mort en 1757.

## L'ENFANT AVEUGLE.

QUEL est ce je ne sais, qu'on appelle lumière,  
Dont je ne puis jamais espérer de jouir?  
A votre pauvre enfant dites, dites, ma mère,  
La vue est-ce bien doux? quel en est le plaisir?

Tout ce que vous voyez n'est pour moi que mystère.  
Le soleil est brillant! il éclaire vos pas!  
Je sens bien sa chaleur; mais, comment il éclaire,  
Et fait le jour, la nuit, je ne le comprends pas.

Il est jour quand je joue, et nuit quand je sommeille;  
Si je ne dormais pas, sans cesse il serait jour.  
Oh! dites, du soleil est-ce là la merveille?  
Fait-il ainsi le jour et la nuit tour à tour?

Je vous entends gémir, vous plaignez mon jeune âge;  
Ménagez des soupirs et des pleurs superflus:  
Si la vue est un bien, j'en ignore l'usage;  
On ne peut regretter que le bien qu'on n'a plus.

Le ciel à ce que j'ai borne ma jouissance;  
Ne me dérobez point ce qu'il a mis en moi.  
Je suis un pauvre enfant, aveugle de naissance;  
Mais avec ma gaîté je chante, je suis roi!

---

COLERIDGE (SAMUEL TAYLOR).

Né en 1772—Mort en 1834.

## BALLADE DU VIEUX LOUP DE MER.\*

Facile credo, plures esse naturas invisibiles quam visibiles in rerum universitate. Sed horum omnium familiam quis nobis enarrabit, et gradus et cognationes et discrimina et singulorum munera? Quid agunt? Quæ loca habitant? Horum rerum noticiam semper ambivit ingenium humanum, nunquam attigit. Juvat, interea, non diffiteor, quando que in animo, tanquam in tabulâ, majoris et melioris mundi imaginem contemplari: ne mens assuefacta hodiernæ vitæ minutiis se contrahat nimis, et tota subsidat in pusillas cogitationes. Sed veritati interea invigilandum est, modusque servandus, est certa ab incertis, diem a nocte, distinguamus. T.—Burnet, *Archæol. Phil.*, p. 68.

## PREMIÈRE PARTIE.

Un vieux loup de mer  
rencontre trois gais  
compagnons, allant à  
une noce, il en arrête  
un.

C'EST un vieux loup . . . c'est un vieux loup de mer,  
De trois gais compagnons il en arrête un vite.—

“De par ta barbe et ton œil fauve et clair  
Pourquoi m'arrêter là! . . . de façon si subite?”

Du marié je suis proche parent,  
De sa bonne maison la porte est grande ouverte,  
Les conviés s'assemblent à présent,  
Tu peux entendre, vieux, joyeuse rumeur certe!”

---

\* Cette ballade a une grande réputation en Angleterre, voilà pourquoi nous avons cru devoir la traduire; nous ferons observer toutefois que sans les notes marginales quelques unes des strophes seraient difficiles à comprendre. Dans l'original, la première strophe sans la note marginale qui l'accompagne, serait réellement incompréhensible. A notre avis un tel mode de procéder annonce une grande faiblesse dans un auteur.

*Note du Traducteur.*

Le loup de mer le happa de sa main :  
 "Il y avait," dit-il, "un superbe navire" . . .  
 "A bas la patte! à bas donc, vieux coquin!"  
 La patte tout à coup retomba sur ce dire.

Il fascina de son regard d'enfer  
 Le pauvre convié. Lui, soudain immobile  
 Comme un enfant de trois ans, ça, c'est clair,  
 Ecouta le narré de ce vieux crocodile.

L'invité à la noce est subjugué par le regard du vieux loup de mer, et obligé d'écouter son histoire.

Au convié sur une pierre assis  
 Force fut d'écouter; il n'était à la noce:  
 Le loup de mer sans se donner sursis  
 Ainsi continua . . . son œil luisait féroce.

"Notre navire . . . il a franchi le port,  
 Du canon salué par un beau tintamarre;  
 Et tout joyeux nous passons sans effort  
 Et l'église du mont, et la cime du phare.

D'abord à gauche apparut le soleil,  
 Il sortait de la mer aussi frais que l'aurore,  
 Puis il brilla, puis à droite vermeil,  
 Fut noyer ses splendeurs dans un bain de phosphore.

Le vieux loup de mer raconte comme quoi le navire fit voile vers le midi avec un vent propice, jusqu'à ce qu'il atteignit la ligne.

Toujours plus haut chaque jour il monta,  
 Monta, monta, monta, tant qu'advint d'aventure,  
 Que vers midi, ne fais point d'errata,  
 De ses beaux cheveux d'or il ceignit la mâtüre."

Du convié soudain battit le cœur,  
 Du basson mugissant il entendait la note . . .  
 Son vif dépit, et sa mauvaise humeur  
 A ce signal joyeux en passant je les note.

Le convié entend la musique de la noce, mais le vieux loup de mer n'en continue pas moins son narré.



La mariée, une rose en bouton,  
 Brillante, s'avancait fraîche comme l'aurore;  
 Les ménestrels balançant leur menton,  
 Devant elle marchaient pinçant de la mandore.

Du convié plus fort battait le cœur,  
 L'infortuné garçon n'était guère à la noce . . .  
 Le loup de mer, nargue de sa douleur!  
 Ainsi continua . . . son œil luisait féroce.

Le navire est poussé  
 par l'autan vers le pôle  
 du midi.

“Voilà soudain qu'arrive un coup de vent  
 Impitoyable et fort; puis mugit la tempête  
 Qui vers le sud, sans cesse s'aggravant  
 Nous chasse en nous jetant l'effroi la trouble-fête!

Les mâts ployant, la proue aussi plongeant,  
 (Comme dans un combat, dans une ardente lutte  
 Le champion, s'il est intelligent  
 Pousse tête en avant l'ennemi qu'il culbute),  
 Notre navire au gré du vent changeant  
 Nous roulait vers le sud de minute en minute.

Vinrent bientôt la neige et les brouillards,  
 Et puis le froid piqua d'une façon étrange,  
 Cependant que tout blancs nos deux gaillards  
 De glaçons miroitants se couvraient d'une frange.

Le pays de la glace  
 et des sons effrayants  
 où l'on n'appercevait  
 aucune créature vi-  
 vante.

Parmi la brume au loin les rochers nus  
 Réfletaient à l'entour une lueur horrible;  
 Rien de vivant, mais un chaos confus  
 De glace et de glaçons dans l'espace visible.

La glace ici,—la glace aussi là bas,  
 La glace tout partout qui s'écroule affaissée,  
 Formant ces bruits, cette espèce de glas  
 Que l'oreille perçoit quand s'éteint la pensée.

Enfin passa soudain un Albatros  
De sa large envergure il repleya les plumes ;  
Au nom de Dieu qui donne le repos  
Nous l'accueillîmes bien ce fier géant des brumes.

Jusqu'à ce qu'à travers  
le brouillard de neige  
vint un grand oiseau de  
mer, un Albatros, qui  
fut reçu avec grande  
joie et grande hospi-  
talité.

Il put manger des mets pour lui nouveaux,  
Selon son bon plaisir. Puis voici qu'il voltige  
Autour de nous ce vivace Albatros,  
Et crac se fend la glace, et nous marchons . . . Prodige!

Un vent du sud et propice à nos vœux  
Qui nous fait bien filer s'élève à notre arrière,  
Cet Albatros toujours nous suit joyeux,  
Et de nos marins vient à l'appel débonnaire.

Et merveille ! l'Alba-  
tros se trouva être un  
oiseau de bon augure,  
il suivit le navire comme  
il retournait vers le  
nord à travers le brouil-  
lard et la glace flottante.

Soit dans les mâts, les vergues, les brouillards,  
Pendant neuf soirs durant ce digne Albatros plane,  
Quand de la nuit brillaient les ciels blafards,  
Sous ce vêtement bleu qui de la lune émane."

—“Que Dieu te garde! ô vilain loup de mer  
Des démons, et du sort que sur toi Satan jette! . . .

Mais d'où te vient cet œil suant l'enfer?" . . .

—“Je t'ai l'Albatros de ma bonne arbalète!"

Le loup de mer en  
dépît des droits sacrés  
de l'hospitalité tue cet  
oiseau de bon augure.

## SECONDE PARTIE.

Du côté droit se leva le soleil  
Il sortait de la mer tout ruisselant d'écume;  
Puis il s'en fut cacher sans appareil  
A gauche, dans la mer, son front souillé de brume.

Un vent du sud soufflait selon nos vœux  
Et très activement nous poussait par derrière,  
Mais l'Albatros ne suivait plus joyeux,  
Ni ne venait de tous à l'appel débonnaire.

Sees camarades s'élevaient contre le loup de mer pour avoir tué l'oiseau de bon augure.

“J'avais commis un acte bien vilain  
 Qui devait me porter malheur sur cette terre;  
 J'avais tué l'oiseau doux au marin”  
 Disaient-ils, “qui rendait la brise tutélaire;  
 J'avais tué l'Albatros si bénin  
 Qui de notre navire était l'âme légère!”

Mais quand le brouillard se dissipa, ils justifèrent son crime, et s'en rendirent ainsi complices.

Voilà qu'un jour ainsi que l'œil de Dieu  
 Se leva le soleil superbe, magnifique,  
 Et tous alors d'affirmer palsembleu!  
 Qu'avais bien fait tuer l'oiseau cabalistique  
 Qui nous donnait ce vilain brouillard bleu,  
 Et cette brume aussi pour nous faire la nique!

La brise favorable continue, le navire entre dans l'océan pacifique, et vogue vers le nord, jusqu'à ce qu'il atteigne la ligne.

Souffla la brise, et creux fut le sillon,  
 Nous foulâmes bientôt l'océan pacifique;  
 Mais las! le vent perdit son aiguillon,  
 Et tombâmes soudain dans un calme apathique.

Le navire éprouva un calme plat.

De souffle point, mais dans un ciel cuivré  
 Un soleil teint de sang, pas plus gros qu'une lune,  
 Sur notre mât, c'est un fait avéré,  
 A midi se tenait de façon importune.

De jour en jour cloués sur cette mer,  
 Si nous parlions c'était pour créer le silence;  
 Traînant oisifs autant et plus que l'air  
 Sur cet océan mort un semblant d'existence.

Et l'Albatros commence à être vengé.

De l'eau, de l'eau, partout de l'eau, de l'eau  
 Et les planches du pont craquaient de sécheresse;  
 De l'eau, de l'eau par delà le vaisseau  
 Et rien, non rien à boire en si grande détresse.

Et se crispait la mer jusqu' en son lit,  
 Et sur son oreiller créatures visqueuses  
 Grouillaient, rampaient, et petit à petit  
 Ternissaient son cristal de leurs lèvres baveuses.

Autour de nous pétillant, bondissant  
 Pendant la chaude nuit dansaient des feux funèbres,  
 Et l'océan huileux, phosphorescent,  
 Bleu, rouge et vert brûlait éclairant les ténèbres.

D'aucuns de nous apprirent en rêvant  
 Quel il était l'Esprit qui nous prenait au piège,  
 Nageant profond à neuf brasses souvent,  
 Il nous suivait depuis le pays de la neige.

Et chaque langue adhérent au palais,  
 Ne pouvions plus parler;—on eut dit de la suie  
 Nous suffoquant, s'attachant à jamais  
 Au larynx desséché désirant de la pluie.

Mais jour de Dieu! quels sinistres regards  
 Sur moi! quand ces marins venant me chanter pouilles  
 Comme une croix les satanés pendards  
 De l'Albatros au cou me mirent les dépouilles!

## TROISIÈME PARTIE.

Le temps passait tristement, tristement,  
 Terne était le regard, la bouche était brûlante,  
 Temps de douleur bien vive assurément,  
 Où l'œil était vitreux, et la langue béante,  
 Quand j'aperçus dans le loin firmament  
 Une forme sans nom qui paraissait mouvante.

C'était d'abord un point dans l'infini,  
 Et puis cela parut une espèce de brume;  
 Ça remuait dans l'horizon jauni,  
 Puis ça prit m'est avis un moins menu volume.

Un Esprit les a suivi.  
 Un des invisibles habitants de cette planète.  
 Cet Esprit, n'est ni celui de l'une des âmes ayant quitté cette terre, ni celui d'un arge, au sujet desquels le savant juif Joseph et le platonique Constantinopolitain Michaël Psallus peuvent être consultés. L'Esprit en question est de ceux là qui sont fort nombreux. Il n'y a ni élément, ni climat qui n'en possèdent un ou plusieurs.

Les matelots dans leur détresse voulant rejeter la faute sur le vieux loup de mer lui attachent au cou l'Albatros défunt.

Le loup de mer aperçoit un quelque chose qui se meut à l'horizon au loin.

C'était un point, une brume, je dis,  
 Et ce point approchait, il approchait sans cesse,  
 Comme esquivant de l'onde les Esprits,  
 Il plongeait, il virait avec beaucoup d'adresse.

Comme ce quelque  
 chose approchait il lui  
 sembla que c'était un  
 navire, et à grand'peine  
 il s'efforça de tirer de  
 son gosier desséchés

Le gosier sec, aussi brûlant qu'un four  
 Nous ne pouvions nous plaindre, encor moins certes rire,  
 Car l'excès de la soif nous donnait le délire,  
 Je me mordis le bras comme un autour,  
 Et m'écriai soudain : "Un navire! un navire!"

Un cri de joie ;

Ces gens béants m'entendirent héler,  
 Et leurs brûlants gosiers, et leurs lèvres taries  
 D'un bonheur inconnu rêvèrent les féeries,  
 Merci bon Dieu! fut leur muet parler,  
 Bientôt boire à longs traits c'étaient leurs rêveries.

Que suivit un senti-  
 ment d'horreur. Com-  
 ment un navire pouvait-  
 il venir de l'occident  
 sans vent et sans marée?

"Voyez! voyez!" m'écriai-je : "Vers nous  
 Sans embardée il vient, déjà plus il ne vire,  
 Pour nous aider, et sans vent, vertuchoux!  
 Sa quille toute droite il vient ce beau navire!"

A l'occident la mer était de feu,  
 Le jour à son déclin expirait de vieillesse!  
 Et sur la vague en glissant un adieu  
 Se posa le soleil toujours beau de jeunesse,  
 Quand tout à coup entre cet œil de Dieu  
 Et nous, vint ce navire avec grand' hardiesse.

Il lui parut que c'était  
 le squelette d'un navire.

Et voilà que rayé de longs barreaux  
 (Que la mère de Dieu nous tienne dans sa grâce!)  
 Fut le soleil, comme si de cachots  
 Il montrait aux humains surpris sa large face.

Hélas! (pensais-je, et le cœur me battait),  
Comme il avance à nous ce fantasque navire,  
Sont-ce donc là, disais-je, stupéfait  
Ses voiles que je vois dans le soleil reluire ?

Sont-ce donc là ses vieux flancs dénudés,  
Que perce le soleil à travers ce grillage,  
Et cette femme donc est-ce tout l'équipage . . .  
Ou sont-ils deux? ce Roi des Possédés  
Le Trépas, serait-il avec elle en ménage?

La lèvre rouge, et libre le regard,  
D'un jaune d'or était sa longue chevelure,  
Sa peau d'un dur blanc mat suait la pourriture,  
Son nom de guerre, un nom de corbillard  
Était Gâte-la-Vie, à cette créature!

Et bord à bord, eux ils jouaient aux dés.  
Sur nous sus! arriva la carène squelette,  
'Je l'ai gagné le Roi des Possédés'  
Trois fois siffla la femme, 'oh la belle amusette!'

Le soleil dort, l'étoile brille aux cieux,  
D'une seule enjambée arrivent les ténèbres;  
Cependant que dans un loin vaporeux  
Fuit le navire spectre et ses voiles funèbres.

Nous écoutons avides de l'obscur . . .  
J'avais la crainte au cœur, comme si d'une coupe  
Elle buvait de mon sang le plus pur.  
Des étoiles pourtant soudain s'éteint le groupe,  
Tout devint noir, complète fut la nuit,  
Du timonnier de quart seule on voyait la face  
Par sa lampe éclairée, et paraissant de glace,  
Puis le croissant de la lune sans bruit  
De l'horizon éteint vint ranimer la grâce.

Et ses flancs sont vus  
comme des grilles sur  
la face du soleil cou-  
chant. La femme spec-  
tre et son compagnon  
funèbre, et non d'au-  
tres, sont seuls sur ce  
navire.

Tel navire, tel équi-  
page.

Le Trépas et Gâte-la-  
Vie ont joué aux dés  
l'équipage du navire, la  
dame a gagné le vieux  
loup de mer.

Pas de crépuscule  
après le départ du soleil.

Au lever de la lune,



L'un après l'autre,

L'un après l'autre en cette calme nuit,  
Mais trop soudainement pour gémir une plainte,  
Sur moi chacun jetant un œil qui fuit  
Me maudit du regard, et j'en sentis l'étreinte.

Sees compagnons tom-  
bent morts ;

Las ! quatre fois cinquante hommes vivants,  
(D'aucun d'eux n'entendis un soupir, une plainte,  
Mes sens pourtant n'étaient pas décevants)  
Tombèrent tour à tour sans vie en cette enceinte.

Mais Dame Gâte-la-  
Vie commence son œu-  
vre sur le loup de mer.

Leur âme à tous s'enfuirent de leurs corps  
Vers le ciel ou l'enfer sans tambour ni trompette,  
Devant mon nez passant comme un remords,  
Comme le sifflement de ma bonne arbalète."

#### QUATRIÈME PARTIE.

Le convié a peur que  
son interlocuteur ne  
soit un Esprit.

"J'ai peur de toi vraiment vieux loup de mer!  
J'ai peur aussi ma foi de ta main décharnée!  
Maigre, alongé, d'un teint couleur d'enfer,  
Ta peau comme le sable est jaune et basanée.\*

---

\* Nous croyons devoir citer l'original de cette strophe ; les deux derniers vers de laquelle sont reconnus par Coleridge être de Wordsworth.

" I fear thee, ancient mariner !  
I fear thy skinny hand !  
And thou art long, and lank, and brown,  
As is the ribbed sea-sand."

La traduction de ces deux derniers vers, mot pour mot, est :

" Et tu es maigre, alongé, et bruni  
Comme le sable côtelé du rivage."

Regardant ce rassemblement de mots, admiré par Coleridge, comme du galimatias pur, nous avons cru devoir y substituer une pensée moins obscure. Honni soit qui mal en dira !

*Note du Traducteur.*

J'ai peur de toi, de ton œil fauve et clair  
Et j'ai peur de ta main décharnée et brunie."

—“ Rentre ta peur,—je suis d'os et de chair,  
Ce corps ne tomba point,—que je sois mort le nie!

Je restai seul,—seul sur la vaste mer,  
Pas un saint n'eut pitié de moi, de ma souffrance,  
Je restai seul, ô souvenir amer!  
Seul, l'âme à l'agonie, à la désespérance!

Et tant de gens naguère encor si beaux!  
A mes pieds gisaient morts privés de sépulture,  
Et des milliers, que dis-je des monceaux  
D'êtres visqueux, glaireux frétilaient dans l'ordure.

Seul survivant je contemplai la mer,  
J'en détournai les yeux . . . elle était pourissante . . .  
Le pont aussi pourissait, c'était clair,  
Sous ces morts entassés enfantant l'épouvante.

Devers le ciel je levai les regards,  
Pour prier, mais avant que surgit la prière,  
Pensers méchants s'infiltrèrent criards  
Dans mon cœur qui devint sec autant que poussière.

Je tins fermés mes yeux appésantis,  
Mes prunelles vibraient comme un pouls frénétique,  
Car pesaient sur mes yeux comme un poids fantastique,  
Le ciel, la mer, les chagrins, les soucis,  
Et ces morts qui gisaient à mes pieds l'œil stoïque.

De ces corps morts une froide sueur  
Horrible décollait, humide pourriture;  
Ils n'exhalaient pourtant aucune odeur  
Mais sur moi leur regard restait, la chose est sûre.

Mais le loup de mer  
lui donne l'assurance  
qu'il est de chair et d'os,  
et continue à lui narrer  
son horrible pénitence.

Il méprise les créa-  
tures nées du calme,

Et leur envie la vie,  
quand tant de gens sont  
morts.

Mais la malédiction  
vivait pour lui dans le  
regard de ces hommes  
morts.



De l'orphelin la malédiction  
 Tournerait en enfer Esprit d'ordre suprême,  
 Mais plus terrible est la damnation  
 Que du regard d'un mort vous jette l'anathème;  
 Sept jours, sept nuits je vis en action  
 Cet anathème affreux, et je vécus quand même!

Dans sa solitude et  
 dans sa fixité, il s'amu-  
 sait à suivre le voyage  
 de la lune et des étoiles  
 qui y séjournent et s'y  
 meuvent, et partout où  
 le ciel bleu leur appar-  
 tient, et est leur lieu de  
 repos et leur patrie, et  
 leurs demeures natu-  
 relles où elles entrent  
 sans être annoncées,  
 comme ces Seigneurs  
 qui certainement sont  
 attendus, et cependant  
 reçus à leur arrivée avec  
 une joie silencieuse.

Doucettement faisait sa route au ciel  
 L'astre changeant des nuits, la lune débonnaire,  
 Montant d'un air et grave et solennel  
 D'une étoile escortée au plus haut de la sphère.

A la clarté de la lune  
 il vit les créatures de  
 Dieu qu'engendre le  
 grand calme,

Les vifs reflets de sa mate blancheur  
 Narguaient la mer, d'Avril en lui jetant la neige,  
 Mais près notre navire, effet d'un sortilège!  
 Du feu le flot préservait la rougeur  
 Et semblait conserver son ardeur sacrilège.

Bien au delà de l'ombre du vaisseau,  
 Je guettais les serpents de mer, leur badinage  
 Traçait de blancs sillons près de leur entourage;  
 Et quand vibrait leur crête au-dessus l'eau,  
 En de blafards flocons tombait leur mucilage,

Bien en deçà de l'ombre du vaisseau  
 De ces serpents de mer je guettais la toilette,  
 Leurs robes bleu-d'azur, l'éclat de leur aigrette,  
 Et leurs replis se déroulant sur l'eau,  
 Et d'un éclair de feu simulant la paillette.

Leur beauté, et leur  
 bonheur.

Etres heureux! vivant dans le bonheur,  
 Vos diverses beautés nul ne peut les décrire:  
 Un jet d'amour découle de mon cœur,

Il les bénit dans le  
 fond de son cœur.

Et sans même y penser, je puis ici le dire,  
 Je les bénis avec grande ferveur;  
 Bien sûr, mon Saint Patron, sur moi reprint empire!

Dès ce moment je pus enfin prier,  
De mon cou l'Albatros s'éclipsa comme une ombre,  
Ne sentis plus cet horrible collier,  
Ce cauchemar de plomb tomba dans la mer sombre.

Le charme commence  
à se rompre.

CINQUIÈME PARTIE.

Le sommeil est oreiller de velours,  
Il est aimé partout de l'un à l'autre pôle,  
Son action sur tous est douce et bénévole;  
Reine des cieux, Dame de bon secours  
A tes soins je le dus ce baume qui console.

Sur notre pont les sceaux restés à sec  
Et pendant si longtemps, je rêvai dans un songe  
Que de rosée il débordait leur bec!  
Je m'éveille . . . il pleuvait, ce n'était un mensonge.

Par la grâce de la  
Sainte Mère de Dieu,  
le loup de mer est ra-  
fraîchi par la pluie.

Tout rafraîchi mon gosier aspirait,  
Je sentais humectéc et moins sèche ma lèvre,  
Tout trempé d'eau mon vêtement pleuvait,  
J'avais bu dans mon rêve et j'avais moins de fièvre.

Je me remue—à peine je me sens,  
Tant mes membres légers avaient désinvolture;  
Je crus que mort au-dessous des haubans  
M'éveillais Revenant d'une heureuse nature!

Soudainement un vent mugissant sourd,  
Qui n'était proche dâ vint frapper mon oreille,  
Ce vent lointain en dépit de l'air lourd  
Agita la voilure et desséchée et vieille.

Il entendit des sons  
et vit d'étranges signes  
et mouvements dans les  
cieux et dans les élé-  
ments.

Bientôt de l'air les hautes régions  
Eteintes jusqu' alors reprirent existence,  
Milliers de feux follets se remirent en danse  
Faisant là haut leurs évolutions  
Des étoiles parmi la paisible ordonnance.

## BALLADE DU VIEUX LOUP DE MER.

Le vent venant bien plus fort mugissait;  
Comme faibles roseaux se balançaient les voiles,  
Et l'eau du ciel tombait, tombait, tombait  
D'un nuage tout noir où parmi les étoiles

Apparaissait la lune dans un coin:  
Et toujours et toujours se fondait le nuage.  
Comme un fougueux torrent qui force son passage,  
L'éclair jaillit sans dentelure au loin,  
Masse immense de feu qui rougit le cordage.

Les corps de l'équi-  
page du vaisseau sont  
inspirés et le vaisseau  
marche;

Le vent sonore il n'atteint le vaisseau,  
Le vaisseau cependant à se mouvoir commence,  
Et tous ces morts gisant là sans tombeau  
Par la lune éclairés reprennent l'existence.

Froids, compassés, et sans tourner les yeux,  
Voyez-les se lever eux tous comme un seul homme,  
Et sans parler, chacun laborieux  
Aller à son devoir. C'est bien étrange en somme!

Le timonier gouverne;—le vaisseau  
Marche, marche et pourtant ne souffle aucune brise;  
Des matelots notre nombreux troupeau  
Aux cordages sans bruit monte, et ne fait méprise;  
Tous ces muets travaillent à nouveau.—  
Notre équipage était de spectres . . . sans feintise.

Pied contre pied, genou contre genou,  
Était sur moi le corps du fils de feu mon frère,  
Le corps et moi halions non pas prou,  
Mais ne me disait rien ce marin exemplaire."

Mais non pas par les  
âmes des hommes, ni  
par les démons de la  
terre ou des plaines de l'  
air, mais par une troupe

"J'ai peur de toi vraiment vieux loup de mer!"  
"Ne crains; éteins ta peur! ce n'étaient point les âmes  
Des pauvres morts rentrant au logis, Cher!  
Pour les réanimer en leur soufflant leurs flammes;

Oh! certes non! c'étaient de purs Esprits,  
 Des Esprits bienheureux, venant je te l'atteste,  
 Des plaines de l'éther, du bleu séjour céleste,  
 Si que du jour lorsqu' on vit les rubis,  
 Ils furent vers le mât, et là, c'est manifeste,

bienheureuse d'Esprits  
 angéliques envoyés par  
 l'invocation de l'ange  
 gardien.

Des sons divins sortirent de leurs corps,  
 Et puis vers le soleil monta cette musique;  
 Et doucement se répandit dehors  
 En flots de mélodie, un doux et saint cantique.

C'était pleuvant du plus haut de l'azur  
 Quelquefois le doux chant de la gentille alouette;  
 De mille oiseaux c'était la douce chansonnette,  
 Ou bien encor le gazouillement pur  
 Ou du chardonneret, ou bien de la fauvette.

Parfois c'était comme tout un concert,  
 Parfois aussi c'était la flûte solitaire,  
 D'un ange encor c'était le chant disert,  
 Pour l'entendre, écoutait et le ciel et la terre.

Puis tout cessa. Jusqu'à midi pourtant  
 Les voiles en vibrant, firent un doux murmure,  
 Un de ces bruits que gamine en trottant  
 Le ruisseau qui se cache en Juin sous la feuillure,  
 Qui dans les bois la nuit s'en va chantant  
 Son refrain tout gentil qui berce la nature.

Jusqu'à midi sans bruit, tranquillement  
 Sans brise toutefois, cependant nous voguâmes,  
 Notre navire allait doucement  
 Comme poussé d'en bas par d'invisibles rames.

Nageant profond à neuf brasses sous nous,  
 Le solitaire Esprit du pays de la neige,

L'Esprit solitaire du  
 nord porte le vaisseau

aussi loin que la ligne,  
pour obéir aux ordres  
de la troupe angélique,  
mais réclame toujours  
vengeance.

C'était lui seul qui faisait vertuchoux !  
Marcher notre navire et son muet cortège.  
Devers midi sus s'arrêta le pouls  
Des voiles, qui vibrait ainsi par sortilège.

Droit au-dessus du grand mât le soleil  
Sur l'océan tenait endormi le navire,  
Soudainement par un brusque réveil  
En arrière, en avant il a rué son ire,  
Et puis enfin d'un coup de son orteil  
Il bondit en avant atteint d'un fou délire ;

Comme un coursier piaffant et s'emportant  
D'obstacles dédaigneux, court sans que rien l'arrête :  
Mais sur le coup je tombai tremblottant  
Evanoui, le sang me portait à la tête.

Les compagnons démoniaques de l'Esprit du pôle, invisibles habitants de l'élément, prennent part à ses injures, et deux d'entr'eux se racontent l'un à l'autre qu'une pénitence longue et dure à subir par le loup de mer a été accordée à l'Esprit polaire qui s'en retourne vers le midi.

Combien de temps restai dans cet état,  
Ne pourrais l'affirmer, ne saurais le décrire,  
Mais avant que revinsse à la vie, au martyre,  
Distinctement j'entendis le débat  
De deux voix dans les airs disant ce que vais dire :

“Est-ce celui ?” dit une de ces voix  
“Qui de son arc cruel sans raison, ni sans rime,  
Tua l'oiseau ?” . . . — “Par Jésus ! par sa croix !  
Oui, c'est cet homme là qui commit l'affreux crime.

“L'Esprit qui vit par delà les brouillards  
Aimait cet Albatros, lui-même ami de l'homme  
Qui le tua du ciel sous les regards,  
Avec son arbalète, et méchamment en somme.”

Plus douce était la seconde des voix,  
Douce comme du miel, ou comme un doux breuvage :  
“Cet homme qui,” dit-elle, “je le crois,  
Est déjà repentant, le sera davantage !”

## SIXIÈME PARTIE.

*Première Voix.*

“Mais, oh! dis-moi, dis-moi, redis encor  
Renouvellant ton chant si doux et si suave,  
A ce vaisseau qui donne ainsi l'essor?  
Et que fait l'océan, d'habitude si grave?”

*Seconde Voix.*

“Respectueux comme un bon serviteur  
Doit toujours se montrer à l'égard de son maître  
Est l'océan, son regard et son cœur  
Se lèvent vers la lune et la guettent paraître,  
Afin d'apprendre, en voyant son lever  
La route à suivre, car dans le calme et l'orage  
Etant son guide, il lui faut l'observer,  
La lune en l'océan mire aussi son visage.”

*Première Voix.*

“Mais Frère dis, pourquoi donc ce vaisseau  
Va-t-il si vite ainsi sans vent et sans marée?”

*Seconde Voix.*

“C'est que coupé sur le devant de l'eau  
L'air s'impose à l'arrière en marche accélérée.

“Mon frère fuis, fuis plus haut, fuis plus haut,  
Notre aile à tel élan ne saurait pas suffire;  
Car ce vaisseau ne cessera son trot  
Que quand s'éveillera du marin le délire.”

Je m'éveillai,—le navire marchait  
Tout comme s'il eut fait le plus beau temps du monde,  
Il faisait nuit; la lune éblouissait;  
Les morts étaient groupés,—tout était paix sur l'onde.

Le loup de mer est demeuré dans un évanouissement prolongé; car le pouvoir angélique a fait marcher le vaisseau vers la mer avec une vitesse plus grande qu'il n'est possible à la vie humaine de l'endurer.

La course surnaturelle est amoindrie, le loup de mer s'éveille, et avec le réveil retrouve la conscience du mal qu'il a fait.

Où tous les morts se groupaient sur le pont,  
 Un charnier, m'est avis, eut mieux été leur place,  
 Ils avaient tous, sur moi leur œil profond  
 Que la lune animait de son reflet de glace.

Le désespoir, la malédiction  
 Du moment de leur mort se lisait sur leur face;  
 Je ne pouvais dans mon émotion  
 Eviter leurs regards, ni prier pour ma grâce.

Le charme est enfin  
 rompu;

Enfin pourtant le charme fut rompu;  
 Et le vert océan je pus le voir encore,  
 Et jeter un regard longtemps interrompu  
 Sur l'horizon au loin du couchant à l'aurore,

Mais je vis peu de ce qu'on eut pu voir:  
 Comme celui qui sur un chemin solitaire  
 Avec terreur, surtout quand il fait noir,  
 Marche en n'osant jeter un regard en arrière,  
 Alors qu'il sait, sans pouvoir l'entrevoir  
 Qu'un démon qui le suit de le happer espère.

Sur moi bientôt un invisible vent  
 Souffla sans s'agiter, et sans laisser sa trace  
 Sur l'océan, car il n'était mouvant,  
 Et du flot de la mer ne ridait la surface.

Me caressant, soulevant mes cheveux,  
 Comme au printemps zéphir caresse une prairie,  
 Il se mêlait à mes soucis peureux,  
 Pourtant comme un accueil prenais l'espièglerie.

Rapidement s'élança le vaisseau,  
 Cependant doucement et de façon précise;  
 Et doucement rafraîchissant ma peau,  
 Tombait sur mon visage uniquement la brise.

Est-ce vraiment, ô rêve de bonheur!  
 Et l'église du mont, et la cime du phare,  
 Que vois là bas?—O pays enchanteur!  
 Est-ce toi mon pays? . . . oh! non point ne m'égare!

Et le loup de mer  
 revoit son pays natal.

J'à loin, bien loin est la barre du port,  
 En sanglotant mon œil de loin perçoit la grève,  
 A Dieu je dis dans un soudain transport:  
 Fais que je sois vivant ou que meure en ce rêve!

Du port la baie était comme un cristal,  
 Tant les sables étaient brillantés sur la dune;  
 Et sur la baie, ainsi qu'un blanc fanal  
 Calme se reflétait le disque de la lune.

Le roc était flamboyant, radieux,  
 Et dominant la baie aussi la sainte église;  
 Les blancs reflets baignaient mystérieux  
 La vieille girouette en vain guettant la brise.

La baie était d'une mate blancheur,  
 Quelques lointains recoins étaient à peine sombres,  
 Jusqu'à ce que, cramoisi de couleur,  
 J'aperçus un essaim et de formes et d'ombres.

Les Esprits angéli-  
 ques quittent les corps  
 morts,

Près de la proue—à quelques pas de là,  
 Tranquilles se tenaient ces ombres cramoisies,  
 Tournant les yeux lors vers le pont, voilà  
 Oh! Christ, ce que je vis! ce n'étaient fantaisies.

Et paraissent dans  
 leurs propres formes  
 lumineuses.

Sans vie, à plat, gisait, mort cette fois  
 De tous ces ex-vivants le corps, un blanc squelette,  
 Près chaque corps, oui, par la Sainte Croix!  
 Un être lumineux se tenait en vedette.



## BALLADE DU VIEUX LOUP DE MER.

Ces saints Esprits font signe de la main,  
C'était un ravissant, un merveilleux spectacle!  
Servant ainsi cet admirable essaim  
De signaux au rivage au moyen d'un miracle.

De ces Esprits nul n'entendit la voix,  
Leur main seule fit signe avec grande éloquence,  
A cet aspect mon cœur fut plein d'émois.  
Quelle douce harmonie en ce puissant silence!

Puis j'entendis soudain clapoter l'eau,  
Le pilote hélér, et le bruit de la rame,  
Me retournant, j'aperçus un bateau  
Qui vite s'approchait de nous par Notre Dame!

Je vis venir c'était sûr et certain,  
Le pilote du port, avec son petit mousse,  
O Dieu du ciel! quel plaisir surhumain!  
Ils ne purent flétrir, ces morts, joie aussi douce!

Je vis encor, je vis encor venir  
Un troisième quelqu'un . . . c'était le bon Ermite  
Qui de sa voix qu'entendis retentir  
Au ciel faisait monter de ses hymnes l'élite;  
Il lavera, voyant mon repentir,  
Le sang de l'Albatros avec son eau bénite!

## SEPTIÈME PARTIE.

L'Ermite du bois,

Ce bon Ermite habite au bord du bois  
Qui de la mer descend presque jusqu'au rivage.  
Ses prières de là vont trouver le Très Sage!  
Ce bon Ermite il se plaît maintefois  
Deviser avec ceux venant d'un long voyage.

De bon matin, à midi, vers le soir  
 Devant le Créateur s'agenouille l'Ermite,  
 Sur un coussin de mousse on peut le voir,  
 Le vieux tronçon d'un chêne est son autel d'élite.

L'esquif approche, et moi j'entends ces mots :  
 "Par ma foi, c'est étrange! où sont donc ces lumières  
 Qui nous faisaient naguère des signaux,  
 Et répandaient partout des lueurs singulières?"

"Oh! oui vraiment! c'est étrange, ma foi!"  
 A répondu l'Ermite: "Etrange est ce silence,  
 Car à nos cris, chacun d'eux reste coi.  
 Les planches sont à jour, les voiles sans puissance,  
 Jamais ne vis rien de semblable quoi!  
 Si ce n'est toutefois, dans nos hivers, par chance

Approche du vaisseau  
 avec surprise.

Quand de mon bois tout le long du ruisseau  
 Des feuilles vois traîner les desséchés squelettes,  
 Et que hôlent au loup les hideuses chouettes  
 En dévorant le jeune louveteau  
 Quand le lierre est couvert de blanches collerettes."

"Mon Dieu! mon Dieu! quel satanique aspect!  
 J'en suis moult effrayé," s'écria le pilote!  
 —"Avance, avance, et sois moins circonspect,"  
 Dit l'Ermite soudain, "vers le vaisseau pivote!"

Voilà l'esquif plus proche du vaisseau,  
 Mais ne peux me mouvoir, me bouger, ni rien dire;  
 L'esquif avance, il fend et refend l'eau,  
 Alors un bruit soudain que ne saurais décrire,

Un craquement, au fond de l'eau gronda  
 Qui plus fort et plus fort atteignit le navire,  
 Fendit la baie, et par bonds gambada:  
 Bref le vaisseau sombra comme un plomb, je puis dire.

Le vaisseau sombre  
 soudain.

Le loup de mer est  
sauvé par le bateau et  
pilote.

Tout étourdi de ce bruit surhumain  
Qui frappe en même temps le flot et l'atmosphère,  
Mon corps flotta sur la mer, c'est certain,  
Comme un noyé buvant, avalant l'onde amère,  
Depuis sept jours; mais voilà que soudain  
Me trouvai du pilote en la barque légère.

Sur cet abîme où le vaisseau sombra,  
Le bateau tournoya deux, trois fois sur lui-même,  
Puis recula:—puis soudain tout rentra  
Hormis l'écho du mont, dans un calme suprême.

Je marmottai ne sais trop quel discours;  
Le pilote tomba foudroyé d'épouvante;  
Le bon Ermite au ciel les yeux toujours  
A Dieu fit sa prière et d'une âme fervente.

Je m'emparai soudain de l'aviron,  
Et me mis à ramer . . . cependant que le mousse  
Devenu fou riait le fanfaron!  
Et puis roulait ses yeux; quand s'arrêtant, il pousse  
Ce cri fougueux de sa voix de goudron:  
"Le diable sait ramer! le diable a la main douce!"

Je prends enfin pied sur le sol natal,  
Oh! quel bonheur pour moi de toucher le rivage!  
Le bon Ermite à descendre eut grand mal,  
A peine pouvait-il se tenir sur la plage!

Le loup de mer prie  
avec instance l'Ermite  
de le confesser; et la  
vie lui est imposée pour  
pénitence;

"Confesse-moi, saint homme, vite ment!"  
Lui dis-je tout à coup.—"Parle," me dit l'Ermite,  
"Quel homme est-tu? . . . te fais commandement  
D'avoir à me le dire, et de suite, de suite!"

Soudainement mon être fut tordu  
D'un remords dévorant, d'une agonie horrible,  
Qui me força de narrer éperdu  
Cette histoire, grand Dieu! . . . puis redevins paisible.

Et depuis lors comme par soubresaut  
 Quand me reprend soudain cette agonie horrible,  
 Me sens brûlé comme par un fer chaud  
 Tant que n'ai point narré cette histoire terrible.

Et de temps en temps  
 pendant le reste de sa  
 vie une semblable ago-  
 nie le subjugué, et l'  
 oblige à voyager de  
 pays en pays;

Comme la nuit de pays en pays  
 Je passe; ma parole est d'un pouvoir étrange,  
 Des écouteurs forcés moi j'en ai de rechange,  
 Je sais à vue où placer mes récits,  
 Et l'homme que j'empoigne il boit de ma vengeance!

—“Quel brouhaha j'entends de ce côté,  
 Tous ces gens de la noce ils font un beau tapage!  
 Dans le jardin, oyez! . . . avec gaieté  
 Chanter la mariée, et son fol entourage!  
 Puis écoutez . . . avec solennité  
 La cloche tinte . . . à Dieu vais offrir mon hommage!”

—“O convié! sur le vaste océan  
 Seule, bien seule, oh! oui! mon âme s'est trouvée,  
 Si seule, hélas! que nom d'un cabestan!  
 La présence de Dieu semblait là réprouvée!

Oh! bien plus doux! oh! bien plus doux pour moi,  
 Que d'une noce aller tâter du badinage,  
 Devers l'Eglise, et le cœur plein de foi  
 Aller en compagnie et du bon et du sage!

Oui de marcher vers la maison de Dieu  
 Vieillards et jeunes gens pour prier tous ensemble,  
 Unis tous et chacun, avec des cœurs à l'amble,  
 Tous palpitant d'un seul et même feu,  
 Bénissant à l'envi l'émoi qui les rassemble.

Mon bon! enfin je vais te dire adieu,  
 J'ai fini mon récit, retiens en la morale:  
 Il est pieux, il est l'ami de Dieu  
 Celui qui sait aimer et d'une amour égale

Et à enseigner par  
 son propre exemple à  
 aimer et à révéler  
 toutes les choses faites  
 et aimées par Dieu.

L'homme et l'oiseau — même tout animal  
 Qui sur un nid ou sur un nid se pose,  
 Car le bon Dieu qui fit tout au travail  
 Aime tout ce qu'il fit — le serpent et la rose !

Il est parti sur ce le jour de mai  
 A la messe d'habitude au matin par l'église.  
 Le curé se suspendant à son bon saint,  
 Ne peut plus aux paroles du divin mariage

Il se en son homme et homme béat,  
 Comme si de ses sens il est par l'usage,  
 Et tout pensif, mais c'est la vérité,  
 Le paroissien saint il se leva plus sage !

## COLLINS WILLIAM.

N. en 1721 — M. en 1756.

### LES PASSIONS.

ODE.

LORSQUE du ciel fille céleste  
 La Musique était jeune et régnait sans conteste  
 Dans la Grèce éprise aux accents de sa voix,  
 Les Passions souventefois  
 Pour l'entendre, entouraient sa conque enchanteresse,  
 Et toutes, tour à tour, en ressentaient l'ivresse.

Un jour que ses accents vainqueurs  
 Avaient des Passions électrisé les cœurs,  
 Sur tous ses instruments appendus avec grâce  
 Aux myrtes du chemin, elles firent main basse:  
 Et chacune (Folie était l'ordre du jour),

Se crut assez savante pour  
 Faire dire à l'écho de sa voix la justesse.

Les voilà donc, dans leur présomption  
 Avides de montrer et méthode et prestesse,  
 Et l'acquit et le goût . . . surtout l'expression.

D'abord la Peur plaça sa main tremblante  
 Sur les cordes—Un son âpre, rauque, strident,  
 Soudain vibra—si bien qu'en l'entendant  
 La Peur recula d'épouvante.

La Colère emportée, à l'œil fauve et hagard,  
 D'un rude choc frappa la lyre,  
 Et la lyre expira sous ce coup de poignard ;  
 Tandis qu'en sons voilés exprimant son délire  
 Le pâle Désespoir pour charmer sa douleur,  
 Jetait au vent surpris un air morne et sauvage,  
 A la fois imprégné de tristesse et de rage,  
 Etrange, solennel et maussade, et boudeur.

Mais Toi, douce Espérance  
 Aux yeux si beaux !  
 Qui nous fais voir, même à distance  
 Plaisirs nouveaux !  
 Tu chantas, l'écho des vallées,  
 Des plaines, des monts et des bois,  
 Comme un parfum de giroflées  
 Se renvoya ta douce voix ;  
 Et nous t'écoutions, Espérance,  
 Le cœur charmé . . . Quand voilà la Vengeance  
 Qui, les sourcils froncés, se lève avec fracas,  
 Puis désarmant son bras  
 De son glaive fumeux que loin d'elle elle jette  
 Tout dégouttant de sang,  
 Avec un regard foudroyant  
 Elle embouche soudain l'éclatante trompette.  
 Jamais voix de prophète annonçant le malheur  
 Comme ce son fatal n'inspira la terreur,  
 Et pour attiser l'épouvante  
 Ainsi qu'une bacchante  
 Elle frappait avec un élan furieux  
 De temps en temps le Tam-tam douloureux ;

Et bien que la Pitié qui se tenait près d'elle  
 Fit entendre sa voix qui subjugué les cœurs,  
 Elle gardait toujours l'ire de sa prunelle  
 Et son front chargé de fureurs.

Ton chant girouettant, ô triste Jalousie  
 Ne s'arrêtait à rien; car tes pensers divers  
 De l'amour, de l'envie ayant la frénésie,  
 Evoquaient à la fois le ciel et les enfers!

De sa retraite solitaire  
 L'humble Mélancolie au regard inspiré  
 Jetait dans l'espace azuré  
 De ses tendres pensers la peine imaginaire,  
 A travers le suave et mélodieux cor  
 En sons plaintifs rendus plus éivrants encor  
 Et plus moelleux par la distance;  
 Tandis que des rocs d'alentour  
 Venaient timidement se mêler en cadence  
 Des ruisseaux le soupir d'amour,  
 Déversant sur la solitude  
 Les charmes de la paix et de la quiétude.  
 Mais combien plus vivace encor  
 Devint ce son charmant du cor  
 Quand la Sérénité, nymphe à santé robuste,  
 Au pied léger, à l'admirable buste,  
 Avec ses brodequins de rosée émaillés,  
 Avec son arc jeté sur ses épaules,  
 Fit résonner le cor parmi les saules,  
 Parmi les bois émerveillés.  
 A cet appel de chasse et Faunes et Dryades  
 Satyres, Sylvains, Oréades  
 Tout à coup de sortir des vallons, des forêts  
 Et des fourrés les plus épais;  
 L'Exercice au teint brun accourut, et la Chasse  
 Javelot à la main, bientôt suivit la trace.

A la fin, la Joie eut son tour.  
 Elle portait pour ses insignes  
 Couronne de pampres et vignes;  
 Elle prit d'abord du pastour  
 Le chalumeau naïf, mais bientôt la viole  
 Aux sept voix, dont chacune est un riant symbole,  
 Fixa ses yeux, obtint son choix.  
 Lorsqu'elle modulait ces voix  
 On eut pu croire encore être au temps de la fable  
 Dans le beau vallon de Tempé,  
 Où quelqu' Orphée infatigable  
 Assis sur un roc escarpé  
 Présidait aux riantes fêtes  
 Des Faunes, des Sylvains, et des Nymphes follettes.  
 Pendant que sous ses doigts résonnaient ces accords,  
 L'Amour et la Gaité, sans masque,  
 Dans de vifs et brûlants transports  
 Formaient une ronde fantasque,  
 Elle avec ses cheveux épars  
 Et sa ceinture dénouée,  
 Et lui sous sa mine enjouée  
 Laissant voir des yeux égrillards;  
 Ayant l'air de vouloir pour payer la musique  
 Secouer les parfums de son aile lubrique.

O Fille qui descend du ciel,  
 Musique! ô divine Déesse,  
 Toi le soutien de la sagesse!  
 Pourquoi désertier ton autel?  
 Puisque dans les bosquets d'Athène  
 Ton pouvoir a su tout régir,  
 Du passé renouant la chaîne  
 Ne peux-tu donc nous revenir?  
 Dis, où se trouve ta belle âme  
 Echo de l'art, et de sa flamme?  
 Lève-toi comme aux temps heureux,  
 Chaude, énergique, chaste et sage,



Alors qu'en ce siècle des Dieux  
 De Clio suppléant la page,  
 Tu narraï des faits merveilleux.  
 On dit, et je le crois sans peine,  
 Que tes accents mélodieux  
 Avaient puissance plus soudaine,  
 Avaient plus absolu pouvoir  
 Que dans notre siècle d'argile  
 Même ne sauraient en avoir  
 Les accents de Sainte Cécile?  
 Qu'ils se taisent donc nos vains bruits;  
 Et toi reviens-nous de la Grèce,  
 Viens poëtiser nos réduits  
 Avec les fables du Permesse!

---

 CROSSE (ANDREW).

Né en 1784—Mort en 1855.

## A L'ARISTOCRATE.

TA Charte où donc est-elle?—eh! Monsieur l'Orgueilleux!  
 Qu'il faille s'aplatir devant ton arrogance,  
 Se garer d'approcher de toi, beau dédaigneux!  
 Et ne te parler qu'à distance?

Que toi dans l'épaisseur de ton étroit cerveau  
 Tu doives des milliers régir les destinées;  
 Que l'Esprit soit réduit d'un si vilain moineau  
 A ployer devant les guinées?

Penses-tu que ta vue atteigne au firmament,  
 Et que notre mesure à nous soit la matière;  
 Penses-tu que ta langue ait droit d'enseignement  
 Sur nous, parias de la terre?

Sommes-nous donc de pierre, oui dà, tous! ~~honnais~~ toi,  
 Lorsque parle à nos sens tout à coup la musique;  
 Le plaisir garde-t-il pour toi seul un émoi,  
 Pour nous une douleur chronique?

Que la sphère du jour soumise à ton vouloir  
 Déverse pour toi seul les flots de sa lumière,  
 Que sur la mer toi seul ait absolu pouvoir  
 Comme sur les fruits de la terre?

Que la nature entière attende ton fiat  
 Pour, sur nos pauvres Nous, oser faire un sourire!  
 Que ton sourcil froncé soit ordre immédiat  
 Au destin!—de tous nous occire?

Pour être ton jouet, l'aimant de ton plaisir,  
 Que soit faite par Dieu *la vile multitude!*  
 Que l'enfer soit créé pour nous faire rôtir . . .  
 Pour toi seul la béatitude?

Insensé! penses-tu? . . . Mais tu ne penses pas!  
 De ton épais cerveau les cloisons sont bouchées,  
 De toi la convoitise a fait de boue un tas  
 Dont l'odeur donne des tranchées!

Adonc que le brouillard du rang plane sur toi,  
 Trace à l'entour de toi le vieux cercle mystique,  
 Et que Ta Nullité l'adore avec émoi  
 Des sots la misérable clique!

---

## CUNNINGHAM (ALLAN).

Né en 1784—Mort en 1842.

## MON CŒUR EST EN ECOSSE.

MON cœur est en Ecosse, il ne peut-être ici,  
 Je l'ai laissé chez moi dans le cœur de Jeannette;  
 Quand l'étoile du soir brille au ciel obscurci  
 Soudain je pense à toi ma toute joliette.  
 L'espace ni le temps n'enchaînent mon esprit  
 Ma pensée est à toi, ma pensée et mon âme,  
 Et la terre et les mers ne les ont circonscrit . . .  
 Mon cœur est en Ecosse, en Ecosse est ma flamme!

Quand la lune s'élève au delà de la tour  
 Dis-moi, viens-tu causer avec ma souvenance;  
 Et le beau chèvrefeuille a-t-il de son contour  
 Enlacé le bosquet près du ruisseau qui pense?  
 Et puis, remarques-tu, quand tu rentres chez toi,  
 Le blanc soleil des nuits suspendu dans l'espace,  
 Le prends-tu pour témoin de ton amour pour moi  
 Qui doit être éternel dans ce monde où tout passe?

Bosquets muets témoins de nos soupirs d'amour,  
 Et le jour et la nuit moi je les vois encore;  
 Arbres, fleurs et buissons semblent s'entendre pour  
 Te rendre à ma pensée, idole que j'adore;  
 Lors comme s'ils étaient de ta présence fiers,  
 Les moments ne fuient pas; ton étreinte m'enflamme,  
 Tes yeux dardent sur moi le feu de leurs éclairs,  
 Et tes traits enchanteurs s'incrument dans mon âme.

Où vous trouver jamais promenades du soir,  
 Où soupirs échangés disaient sous le feuillage  
 La douleur de l'adieu, le plaisir du revoir,  
 Où les gloires du ciel n'avaient qu'un froid langage?

Hélas! tous ces bonheurs sont restés au pays,  
 Je suis venu bien loin—bien loin de toi, chère âme,  
 Quelque soit mon destin, je le nargue où je suis . . .  
 Mon cœur est en Ecosse, en Ecosse est ma flamme!

---

DRYDEN (JOHN).

Né en 1631—Mort en 1701.

LE FESTIN D'ALEXANDRE,  
 OU LA PUISSANCE DE LA MUSIQUE.

ODE

*En l'honneur de l'Anniversaire de Sainte-Cécile.*

I.

C'ÉTAIT royal festin après une victoire,  
 Du vainqueur de la Perse on célébrait la gloire:  
 Haut placé, le héros planait majestueux  
 Sur un trône éclatant comme le roi des Dieux.  
 Epars, autour de lui, les chefs de ses phalanges  
 De sa gloire vivantes franges,  
 Le front tout couronné de fleurs  
 Comme il convient à des guerriers vainqueurs  
 Se tenaient;—et Thaïs, sa charmante maîtresse  
 Dans tout l'éclat de la jeunesse,  
 Dans tout l'orgueil de la beauté,  
 Semblait à ses côtés l'immortelle Déesse  
 De la divine volupté.  
 Heureux, heureux, heureux le couple  
 Que la gloire à l'amour accouple  
 Le brave seul, le vainqueur redouté,  
 Le brave seul mérite la beauté.

## CHŒUR.

Heureux, heureux, heureux le couple  
 Que la gloire à l'amour accouple,  
 Le brave seul, le vainqueur redouté,  
 Le brave seul mérite la beauté !

## II.

L'illustre Timothée, un des rois de la lyre,  
 De ses doigts caressants enfanta ce délire  
 Qui monte, monte, monte au plus pur de l'éther.  
 Il chanta d'abord Jupiter  
 Qui délaissa le ciel, le séjour du tonnerre,  
 (Tant l'amour est puissant !) pour venir sur la terre.  
 Dragon de feu  
 Cachait le Dieu.  
 Il chevaucha d'une façon sublime  
 Sur des rayons depuis la double cime.  
 Pour la belle Olympie il daignait s'abaisser  
 A recourir au piège,  
 Pour mieux pouvoir se prélasser  
 Sur sa gorge de neige.  
 Et puis il l'entourait de ses plis amoureux,  
 Et l'énivrant de sa faconde,  
 Lui laissait son image à jamais sous les yeux  
 Lui ! . . . le maître du monde !  
 Et la foule émue applaudit  
 Avec enthousiasme à ce chant érudit.  
 Chacun admire,  
 Chacun de dire :  
 Le Dieu ! le Dieu  
 Trône en ce lieu !  
 Et l'écho complaisant de dire et de redire :  
 Le Dieu ! le Dieu  
 Trône en ce lieu !  
 Douce musique à son oreille !

Il entend le monarque-Dieu!  
 Son air protecteur est l'aveu  
 Que la vanité le conseille,  
 Et le voilà qui pose en Dieu !

CHŒUR.

Douce musique à son oreille!  
 Il entend le monarque-Dieu!  
 Son air protecteur est l'aveu  
 Que la vanité le conseille,  
 Et le voilà qui pose en Dieu !

III.

Le doux musicien fit ensuite l'éloge  
 De Bacchus toujours jeune et beau,  
 Du Dieu de la Gaîté qui très souvent déroge,  
 Car son trône, c'est un tonneau:  
 Il vient ! battez tambours, sonnez, sonnez trompettes,  
 Résonnez clairons et musettes,  
 Il vient, à vous haut-bois ! à toi doux chalumeau !  
 Il montre sa bonne figure,  
 A la rougeâtre enluminure  
 Bacchus l'éternel jouvenceau !  
 Bacchus nous a donné la treille  
 Boire est le plaisir du soldat,  
 C'est un trésor que la liqueur vermeille !  
 C'est un plaisir doux après le combat,  
 Doux après la douleur que le jus de la treille !

CHŒUR.

Bacchus nous a donné la treille !  
 Boire est le plaisir du soldat,  
 C'est un trésor que la liqueur vermeille !  
 C'est un plaisir doux après le combat,  
 Doux après la douleur que le jus de la treille !

## IV.

Amolli par ces chants, ivre de vanité,  
 Le monarque à nouveau relivra ses batailles,  
 Il se reput du sang de mille funérailles,  
 Par trois fois culbutant l'ennemi dérouté.  
 L'illustre Timothée en voyant son délire  
 D'un aussi fol orgueil bouffi,  
 Croître et grandir, au ciel porter défi,  
 Changea subitement les cordes de sa lyre,  
 Modifiant leur ton, comme on mollit la cire.  
 Pour mitiger l'orgueil,—inspirer le pardon,  
 Il choisit une muse austère  
 Et chanta Darius grand et bon comme un père,  
 Tombé, tombé, tombé, tombé dans l'abandon  
 Et baigné dans son sang,—seul gisant sur la terre,  
 Maintenant délaissé par ceux là qu'autrefois  
 Sa bonté nourrissait, qui vivaient sous ses lois,  
 Et mourant isolé, sans un ami sincère  
 Pour lui fermer les yeux, à lui ! le roi des rois !  
 Et le vainqueur ému sentait changer son âme  
 A l'aspect de ces jeux du hasard ici bas,  
 Et de ses yeux ardents tombait l'ardente flamme,  
 Et ses larmes coulaient tout bas !

## CHŒUR.

Et le vainqueur ému sentait changer son âme  
 A l'aspect de ces jeux du hasard ici bas,  
 Et de ses yeux ardents tombait l'ardente flamme,  
 Et ses larmes coulaient tout bas !

## V.

Notre chanfre inspiré paya d'un doux sourire  
 La tendre émotion que fit naître sa lyre,  
 Car il n'ignorait pas combien peu de détour  
 Il faut à la pitié pour aller à l'amour.  
 Du mode lydien évoquant donc la phrase,  
 Dans son âme éivrée il fit naître l'extase.

La guerre, chantait-il, n'est que peine et labeur,  
 L'honneur est un vain bruit, vaut-il donc le bonheur?  
 A quoi sert de se battre? à quoi sert de s'occire?  
 Et toujours, et toujours, pour n'en finir jamais:  
 Le plus grand coup porté ne vaut pas un sourire,  
 Et si du monde il faut priser l'empire,  
 C'est pour jouir de ses bienfaits.

La charmante Thaïs à tes côtés assise  
 Est un présent des Dieux, prends ta belle promise!  
 Vivat! vivat! ce cri retentit à l'entour,  
 La musique a gagné la cause de l'amour.  
 Ne pouvant plus céler le feu qui le dévore,  
 Le prince quittant son amphore  
 Enveloppa Thaïs d'un regard plus fervent,  
 Soupira, regarda, soupira plus souvent,  
 Et le vainqueur, vaincu par sa vive prunelle,  
 Ivre d'amour, tomba sur le sein de la belle.

## CHŒUR.

Vivat! vivat! ce cri retentit à l'entour,  
 La musique a gagné la cause de l'amour.  
 Ne pouvant plus céler le feu qui le dévore,  
 Le prince quittant son amphore  
 Enveloppa Thaïs d'un regard plus fervent,  
 Soupira, regarda, soupira plus souvent,  
 Et le vainqueur, vaincu par sa vive prunelle,  
 Ivre d'amour, tomba sur le sein de la belle.

## VI.

Résonne de nouveau maintenant lyre d'or:  
 Qu'ils vibrent tes accords comme le son du cor,  
 Et que retentissant à l'égal du tonnerre,  
 Ils éveillent soudain ses yeux à la lumière.  
 Ecoutez! écoutez! l'horrible son  
 A soulevé sa tête;  
 Comme le flot surgit au fort de la tempête



Il se lève en sursaut en proie au noir frisson,  
 Car Timothée a dit en sa rude éloquence:  
     Vengeance! vengeance! vengeance!  
 Voyez, voyez, l'infemale Alecton  
 Et ses deux sœurs Tisyphone et Mègère,  
     Toutes les trois du Phlégéon  
     Viennent de passer l'onde amère;  
     Voyez donc comme en leurs cheveux  
     En mille replis tortueux  
 S'enlacent des serpents la hideuse cohorte,  
 Voyez le feu d'enfer qui darde de leurs yeux,  
     Entendez siffler leur escorte!  
 Et cette troupe hâve une torche à la main,  
 Voyez là se mouvoir avec un front d'airain.  
 Des Grecs morts au combat privés de sépulture  
 Ce sont les noirs esprits poussant un sourd murmure.  
     Donnez à leurs mânes sacrés  
     Contre vous conjurés,  
     Donnez, ah! donnez la vengeance!  
 Voyez les brandissant leurs torches dans les airs,  
     En laisser tomber des éclairs,  
 Et vous montrer du doigt cette magnificence  
     Des temples, des palais persans,  
     Et de leurs Dieux l'impassible arrogance!  
     A ces accords sur leurs cœurs si puissants,  
 Les princes, d'applaudir en s'écriant : Vengeance!  
     Et, plein d'un zèle destructeur,  
 Le roi prend un flambeau; pour qu'il trouve sa proie  
 Thais le devançant, attise sa fureur,  
 Hélène souriante au sort d'une autre Troie!

## CHŒUR.

Et, plein, d'un zèle destructeur,  
 Le roi prend un flambeau; pour qu'il trouve sa proie  
 Thais le devançant, attise sa fureur,  
 Hélène souriante au sort d'une autre Troie!

## VII.

Ainsi dans ces temps primitifs,  
 Avant que des soufflets tinsent les vents captifs,  
 Avant que l'orgue et son clavier magique,  
 Au monde eût révélé son pouvoir énergique,  
 Timothée, inspiré des Dieux,  
 Sur sa flûte amoureuse et son luth belliqueux  
 Savait chanter d'amour la plus douce victoire,  
 Ou pousser aux combats, à la mort, à la gloire  
 Des guerriers valeureux.  
 Enfin parut la divine Cécile  
 Qui créa l'orgue au large style,  
 Et sut tirer du puissant arsenal  
 Un nouveau monde musical,  
 Mariant tout à coup, au feu de son génie,  
 La mélodie à l'harmonie.  
 Que le vieux Timothée, aimé des immortels,  
 A sainte Cécile abandonne  
 La palme,—ou que tous deux, partageant la couronne:  
 Timothée au ciel même éleva les mortels,  
 Cécile fait descendre un Dieu sur nos autels !

## CHŒUR.

Enfin parut la divine Cécile  
 Qui créa l'orgue au large style,  
 Et sut tirer du puissant arsenal  
 Un nouveau monde musical,  
 Mariant tout à coup, au feu de son génie,  
 La mélodie à l'harmonie.  
 Que le vieux Timothée, aimé des immortels,  
 A sainte Cécile abandonne  
 La palme,—ou que tous deux partageant la couronne:  
 Timothée au ciel même éleva les mortels,  
 Cécile fait descendre un Dieu sur nos autels !

---

DUNBAR (WILLIAM).

Né en 1460—Mort en 1520.

SANS ALLÉGRESSE AUCUN PLAISIR NE VAUT.

HOMME sois gai—ne prends pas trop à cœur  
Le va, le vient, le train train de la vie,  
Honore Dieu—sois ami sans tiédeur,  
Prête au voisin, charité t'y convie,  
Et puis d'ailleurs—son sort ou peu s'en faut  
Demain pour toi peut bien être le même . . .  
Surtout retiens des lois la loi suprême:  
"Sans allégresse aucun plaisir ne vaut!"

Pour vivre bien, ne sois jamais mesquin,  
Jouis gaiement de ce que Dieu t'envoie,  
Quand tu perdrais un jour ton saint frusquin  
Le grand malheur . . . s'il te reste la joie!  
Avec la joie on a tout ce qu'il faut,  
On rit de tout, même de la misère,  
On voit en beau "tout le monde et son père!"  
"Sans allégresse aucun trésor ne vaut!"

Prends tes amis parmi les gens d'honneur,  
Fuis les soucis, fuis les vaines disputes,  
Sur ton avoir fais la part du malheur,  
Thésauriser! . . . c'est le plaisir des brutes:  
Au noir chagrin donne arrêt par défaut,  
Et pauvre en biens, sois riche en patience,  
Qui vit joyeux vit comme une puissance . . .  
"Sans allégresse aucun plaisir ne vaut!"

---

## ELLESMERE (LE COMTE D').

Né en 1800—Mort en 1857.

## BALACLAVA.

## LA CAVALERIE LÉGÈRE.

ON nous croyait des riens, des petits maîtres,  
Nés, mais pour voleter insectes de la paix,  
Race avorton de nos nobles ancêtres ;  
La Presse et le Roman nous traitaient de muguets.

On nous disait des héros de ruelles,  
Bons au plus à briller à la caserne, au bal ;  
De fiers vainqueurs,—mais de simples dentelles,  
Et ne courant qu'un jeu,—le vin et le cheval.

Ces "on disait" ont fondu comme neige  
Devant les beaux rayons d'un éclatant soleil ;  
Maint canon Russe est certe un galant pleige  
Qu'à leur courage altier ne fut rien de pareil.

Hélas! hélas! et dire que le nombre  
Était insuffisant pour pouvoir conquérir!  
De ces grands morts la majestueuse ombre  
Planera sur l'histoire aux siècles à venir!

Le galant chef à la brillante allure  
Quand de l'ordre de mort il arriva porteur,  
On n'eut pu voir sur sa mâle figure  
Le plus léger émoi, tant il avait grand cœur!

L'ordre était fou!—mais sans rien en démordre,  
Ils furent en avant; comme dans ces tournois  
Au temps jadis, que l'on donnait par ordre,  
Qui pour public avaient un parterre de Rois.

Débris cassés, brisés par la mitraille,  
 Oh! de Balaclava quand on dira le nom,  
 Ne craignez plus que devant vous on raille  
 Le nom de Cardigan, non plus votre renom.

Et de Noël quand viendra la journée  
 Aux murs de Beaudésert on dira près du feu,  
 En entourant la vaste cheminée,  
 Les leçons de valeur apprises en ce lieu.

Oh! s'il eut pu vivre encore une année  
 L'illustre et noble auteur d'un aussi digne fils,  
 Il eut béni certes sa destinée  
 En voyant un Paget broyer nos ennemis!

---

ELLIOT (EBENEZER).

Né en 1781—Mort en 1849.

FEUILLES ET HOMMES.

TOMBE, tombe dans le tombeau  
 Vieille feuille!  
 Tombe, tombe dans le tombeau;  
 Tes glands semés, poussés, la terre alors t'accueille  
 Vieille feuille,  
 Tombe, tombe dans le tombeau!  
 L'ouragan de Décembre  
 Etreint la forêt, la démembre  
 Brin à brin, morceau par morceau,  
 Tombe, tombe dans le tombeau  
 Vieille feuille!

Les oiseaux au printemps gentiment chanteront  
 Que la mort seule est triste;  
 L'herbe et la primevère aussi nous montreront  
 Que la mort seule est triste;

Vieille feuille au-dessus de ton propre tombeau  
 Soit dit un "Dieu t'assiste!"  
 Sur le chagrin la vie épaissit son rideau,  
 Car la mort seule est triste!

Tous deux avons vécu dans d'incessants rayons  
 De soleil et de pluie;  
 Et béni soit Celui de qui nous recevions  
 Le soleil et la pluie;  
 Vieille feuille, avons eu tout le long de nos jours  
 Le soleil et la pluie;  
 Et Dieu gratifiera l'humanité toujours  
 De soleil et de pluie.

L'homme et la feuille auront longtemps même destin  
 Dans ce monde qui passe;  
 Et la vie et la mort en roulant, à la fin  
 Viennent au même impasse;  
 Et tant que l'océan bruyant suivra son cours  
 Que l'arbre porte-feuilles  
 Fleuri—se flétrira, rouleront et toujours  
 Les hommes et les feuilles.

Dis vieille feuille, dis, suis-je semblable à toi?  
 Nous tomberons ensemble;  
 Dis, vieille feuille, dis, es-tu semblable à moi?  
 Nous tomberons ensemble;  
 D'une brunette encor tu gardes les attraits,  
 Mais nous marchons à l'amble:  
 Or, vieille feuille, moi je suis gris à peu près,  
 Nous tomberons ensemble.

Tombe, tombe dans le tombeau  
 Vieille feuille!  
 Tombe, tombe dans le tombeau!  
 Tes glands semés, germés, la terre alors t'accueille  
 Vieille feuille,

Tombe, tombe dans ton tombeau!  
 L'ouragan de Décembre  
 Etreint la forêt, la démembre  
 Brin à brin, morceau par morceau;  
 Tombe, tombe dans ton tombeau  
 Vieille feuille!

---

## LES MORTS SONT VIVANTS.

NE demande pas à la tombe,  
 La tombe ne répond jamais  
 "Où va le vivant qui succombe  
 Où sont les morts?" . . . Non, mais  
 Demande à la blanche aubépine  
 Qui revient à chaque printemps  
 Orner le vallon, la colline,  
 Demande à la fleur purpurine  
 Qui vient émerveiller les sens,  
 Demande à chaque créature,  
 Demande à nos près, à nos champs,  
 Demande à l'arbre, à la verdure,  
 Aux ruisseaux toujours renaissants,  
 Demande au gain, à son ivresse,  
 Puis à la perte, à sa tristesse,  
 A l'acte courageux du fort  
 Qui toujours veille et qui jamais ne dort;  
 Demande à l'océan qui sans cesse murmure,  
 Demande au bleu du ciel, demande à la nature  
 Prenant toujours, donnant toujours,  
 Sans jamais arrêter leurs cours,  
 Ils te feront cette réponse  
 Que tu retiendras désormais:  
 "Les morts sont vivants, tout l'annonce,  
 Et ne peuvent mourir jamais!"

---

ELLIOTT, OF MINTO (MISS JANE).

Morte en 1781.

## LES FLEURS DE LA FORÊT.

EN trayant les brebis j'entendais les fillettes  
 Chantant gaiement du jour faire le guet ;  
 Mais maintenant gémissent les pauvrettes,  
 C'est qu'elles n'y sont plus les Fleurs de la forêt.

Dans les parcs aux brebis les langues sont muettes,  
 Nul jouvencel n'émet de gais propos,  
 Soupirs, sanglots, point de vives causettes,  
 De lait, comme autrefois, en remplissant leurs sceaux.

Lorsque vient la moisson, ou des brebis la tonte,  
 Nul gars n'est là pour cueillir le bluet ;  
 Las ! plus de cour, pas même un joyeux conte,  
 Car elles n'y sont plus les Fleurs de la forêt.

Le soir nul amoureux ne rôde au crépuscule  
 Près de la meule, ou bien près du bosquet,  
 Pour effrayer une amante crédule . . .  
 C'est qu'elles n'y sont plus les Fleurs de la forêt.

Sur l'ordre qui porta les nôtres aux frontières,  
 Malheur ! malheur ! l'Anglais pour une fois  
 Par tricherie, il les vainquit nos frères,  
 Et sous le sol ils sont tous ces guerriers de choix.

Dans le parc aux brebis maintenant le silence  
 A fait son nid ; l'écho reste muet,  
 Nos filles n'ont plus le cœur à la danse,  
 C'est qu'elles n'y sont plus les Fleurs de la forêt !



FENTON (ELIJAH).

Né en 1680—Mort en 1730.

SUR MON PREMIER ACCÈS DE GOUTTE.

SALUT à Toi qui viens te glisser sous mes lares  
 De quatre-vingts hivers pour me donner les arrhes  
 A Toi qui me promets et pour long-temps encor  
 De l'or!

A Toi qui seule a l'heureux privilège  
 D'accompagner le riche et lui faire cortège,  
 Sans du pauvre exciter l'envie et le désir ;  
 Qui nargues Esculape et la docte science,  
 Et qui selon ton bon plaisir  
 En triomphe t'assieds sur des pots de faïence!  
 Je perdrais mon latin à chanter tes vertus,  
 Toi que d'aucuns traitent d'olibrius,  
 Parce que, disent-ils, agaçante et lutine  
 Tu fais tes coups à la sourdine ;  
 Toi dont divine est l'origine,  
 Puisque c'est feu Monsieur Bacchus  
 Qui te greffa sur Madame Vénus !  
 Je ne l'ignore pas tu fais escorte au trône,  
 Et malgré leurs flatteurs aux Rois sais faire un prône ;  
 Dans le conseil privé tu fais échec et mat  
 Maint scion aristocratique,  
 Et c'est fort bien ; sans Toi le sommeil léthargique  
 Bien souvent tomberait sur les yeux de l'état.  
 Au banc des magistrats tu vas trouver le juge,  
 Et lui fais voir sans aucun subterfuge  
 Comme en ce drôle d'univers  
 Dame Thémis peut marcher de travers.  
 Dans l'orteil dorloté du prélat tu courailles  
 En *memento* de ses longues ripailles ;  
 Aux nigauds empésés encombrant la cité,  
 Aldermen, shériffs, et Lord Maire,  
 Troupe chamarrée et vulgaire,

Tu donnes de la gravité ;  
 Tu t'assieds aux genoux des dames,  
 Et de là seulement tu leur chantes tes gammes ;  
 Tu ne sais t'affranchir onc n'importe où tu cours  
 De la pantoufle de velours,  
 D'où vient donc cet honneur que tu me fais, ô Goutte!  
 De venir t'établir de mon toit sous la voûte?  
 Je sais que Jupiter au sommet de l'Ida  
 Du pauvre Philémon vint sous le toit, oui dà,  
 Et que, content du lit, de la mine, et du reste,  
 Quoique le festin fut modeste,  
 A Philémon il accorda  
 Le vœu dont il voudrait formuler la requête,  
 Ce que Philémon fit d'une façon honnête.  
 Entends-moi donc, ô Goutte! et m'accorde mon vœu :  
 Je veux te dorloter, t'entretenir mon Dieu!  
 Dans le velours et dans la soie ;  
 Donnes-m'en les moyens, morbleu!  
 Ou que jamais plus ne te voie!

---

 GEDNEY (RICHARD SOLOMON).

Né le 15 Janvier 1838—Mort le 15 Juillet 1856.

## L'ÉTUDIANT.

*Cauchemar.*

L'ÉTUDIANT était seul dans sa chambre assis,  
 Quand l'heure de minuit triste ombrageait la terre ;  
 La nuit était sans lune, et des nuages gris  
 Présageaient la tempête et du ciel la colère.  
 Voilà qu'en gémissant vint du marais voisin  
 Et tout chargé de mort, le vent, le vent terrible,  
 Le vent porte-douleur, de la Banshee\* horrible

---

\* La Banshee, espèce de fée qui en Irlande annonce la mort par des gémissements surhumains.

Sonnant le glas lugubre et l'effrayant tocsin.  
 Ce vent qui débordait au milieu des ténèbres,  
 Était acariâtre, avait des cris funèbres ;  
 Une brume de plomb de ce marais voisin  
 Fumeuse surgissait, et mettait le grappin  
 Sur l'air épais et froid, semblable à l'atmosphère  
 D'un caveau démuré naguère encor sous terre ;  
 De cadavres parfum, la méphitique odeur  
 Par l'odorat surpris s'infiltrait droit au cœur.  
 Sur le tout surplombait le démon de la Peste  
 Ependant à l'entour son haleine funeste.  
 L'Étudiant était seul dans sa chambre assis,  
 Ses yeux noirs, pleins d'ardeur scintillaient comme braise,  
 Son front était chargé d'angoisse et de soucis,  
 Car le fer en son âme avait fait sa mortaise.  
 L'Étudiant était dans la jeunesse encor  
 Par le nombre des ans, si l'on comptait son âge ;  
 Mais, par le fait, c'était à vrai dire un Nestor  
 Car il avait bravé la tempête et l'orage ;  
 Si que son cœur était usé par le chagrin,  
 Tatoué de malheurs, à moitié mort enfin.  
 Bien richement doté, son esprit était sombre,  
 Mais de son intellect n'apercevant que l'ombre,  
 Le monde l'évitait, si que seul il vivait  
 De ce trop plein d'ardeur que l'on méconnaissait.  
 Mais voilà qu'il advint certain jour qu'une femme  
 Capricieuse autant que l'onde, ou que le vent,  
 S'offrit à cet esprit sombre . . . et soudain son âme  
 S'ouvrit à cette femme . . . à son cœur décevant.  
 Elle l'aima pourtant pendant toute une année,  
 A lui comme à son Dieu vouant sa destinée,  
 Jusqu'à ce qu'un D'Orsay vint lui faire la cour,  
 Un de ces rats musqués, beaux papillons d'un jour ;  
 Il triompha le fat ! fit bruit de sa conquête,  
 Et par des demi-mots, des mouvements de tête  
 Fit accroire à son peuple, un peuple de mugnets,  
 Que cette femme était tombée en ses filets.

Le menteur! l'être abject! le scélérat infâme!  
 Sous le poids de la honte, et sous son écriteau,  
                   Rapidement dans le tombeau  
 Elle, le cœur brisé, s'affaissa la pauvre âme!

\* \* \* \* \*

L'Étudiant était seul dans sa chambre assis,  
 Ses yeux noirs, pleins d'ardeur scintillaient comme braise,  
 Son front était chargé d'angoisse et de soucis,  
 Car le fer en son âme avait fait sa mortaise ;  
 De la terre ou du ciel il ne se souciait,  
 Car son cœur déchiré mort et flétri gisait.  
 Maintenant le front haut, se levant de son siège :  
 "Dieu! je renonce à toi!" dit sa voix sacrilège,  
 "Tu m'as abandonné . . . pour trouver du secours,  
 Pour trouver qui me serve à l'Enfer j'ai recours ;  
 Mes efforts sérieux, mes efforts pleins de zèle  
 Tu les as brisé tous au jeu de ta prune ;  
 Pour trouver qui me serve à l'Enfer j'ai recours,  
 J'ai recours à l'Enfer pour trouver du secours.  
 Le sombre désespoir et me brûle et m'agite,  
 Pour le mal maintenant le bien! moi, je le quitte !  
 Il dédaigne mon cœur rechercher le pardon,  
 Mal! sois mon bien! de moi, tiens! moi, je te fais don !  
 Holà! viens donc à moi! beau roi des félonies!  
 Eblis! viens donc à moi! bannis les bons génies!  
 Toi qui sus résister par ton sublime orgueil  
 Jadis au Grand Messie, et qui dans ton fauteuil  
 Domines glorieux sur ces êtres étranges  
 Que dans le ciel un jour on appela des anges,  
 Mais que tu sus mater à ton noble pouvoir  
 Quand tu quittas le ciel pour ne plus le revoir.  
 Eblis! ma volonté te somme d'apparaître!  
 Par le monde outragé, je te livre mon être,  
 Cet être qui naguère élevé par l'espoir  
 S'élançait vers le ciel comme à son vrai manoir,  
 Victime maintenant de maux de toutes sortes  
 Se trouve par le fait chassé jusqu'à tes portes !

Cette blague ! le ciel ! n'a plus de Dieu pour moi,  
 Plus de sauveur non plus : viens ! je me donne à toi !  
 Source de tous les maux ! Etoile mais fatale  
 De l'homme vaniteux ! De ta nuit sépulcrale  
 Arrive vite à moi Maître Esprit de l'Enfer,  
 Diable ! Démon ! Satan ! Eblis ou Lucifer !  
 Prince du noir péché, de la mort, je t'appelle !  
 Viens, te dis-je, viens donc ? que sert d'être rebelle ?”  
 Dans ce cœur ulcéré glissa soudainement  
 Certain je ne sais quoi, certain pressentiment  
 D'un quelque chose qui ne serait pas tangible,  
 Qui lui fit désirer visager l'invisible.  
 Mais bientôt son esprit turbulent, orgueilleux,  
 Secoua cet émoi de la chose inconnue,  
 Et d'une voix alors stridente et résolue,  
 Il dit à cette chose invisible à ses yeux :  
 “ Voyons ! qui que tu sois, bon ou mauvais génie,  
 Vite, révèle-toi, sans plus cérémonie !”  
 Soudain des sons plaintifs, mais remplis de douceur,  
 Qui parurent entrer au profond de son cœur,  
 Comme tombant du ciel d'un ange la prière  
 Touchante, vint vibrer à travers l'atmosphère,  
 C'était délicieux, encor que passager,  
 Comme le sont toujours choses délicieuses ;  
 Et puis il s'éleva triste et pourtant léger  
 Comme sont les soupirs des âmes vertueuses  
 Un parler ressemblant à la brise d'été,  
 Tranquille et doucereux, mais plein de majesté,  
     Qui disait : “ A cette heure,  
     Sur toi, Pécheur, oh ! sur toi le ciel pleure !”  
     Soudain de ce mauvais garçon  
     Se fondit l'âme à l'état de glaçon.  
 Son esprit orgueilleux amortit dans les larmes  
     Le feu qui roulait dans ses yeux,  
 Son front sombre, naguère encor froncé d'alarmes,  
 Devint pâle, et sa lèvre elle implora les cieus ;

Et quand au repentir son âme fut en proie,  
 Chez les anges du ciel là haut, il y eut joie!

\* \* \* \* \*

Au-dessus de la terre apparut lentement  
 Lentement, solennellement  
 L'aube du jour, et le Poète  
 S'éveilla comme l'alouette,  
 Cependant qu'à travers son cœur  
 Vibrant délicieux un chant plein de douceur,  
 Vers le ciel apportant aux anges  
 De la terre au Seigneur les vœux et les louanges,  
 Humble adoration de la terre au Seigneur!

---

GOLDSMITH (OLIVIER).

Né en 1729—Mort en 1774.

LE VILLAGE ABANDONNÉ.

(*Fragment.*)

DÉLICIEUX Auburn! ô toi charmant village,  
 Le plus beau, le plus gai de tout le voisinage,  
 Dont le printemps précocé, et d'été la longueur  
 Assuraient le bien-être au pauvre laboureur.  
 Chers et charmants bosquets de repos, d'innocence  
 Séjour idolâtré de mon heureuse enfance,  
 Sur ta pelouse verte ai-je souventefois  
 Goûté le vrai bonheur dont m'énivrait la voix!  
 Que me plaisais souvent à la si douce vue  
 De tes charmes divers, sentir mon âme émue!  
 La cabane à l'abri, la ferme à l'avenant  
 Cultivée avec soin, le ruisseau badinant  
 Au moulin affairé portant son onde utile,  
 Sur le côteau voisin de Dieu le saint asile,  
 Le buisson d'aubépine avec bancs alentour,  
 Où pense la vieillesse, où chuchote l'amour!

Que j'ai béni le jour, souvent long-temps d'avance  
 Où finit le travail, où le repos commence.  
 Lorsque, libres de soins, tous les gens du hameau  
 Venaient endimanchés sous le plus vieil ormeau,  
 Les jeunes folâtrant sous son puissant ombrage,  
 Les vieux les regardant, rêvant de leur jeune âge.  
 Tours d'adresse par ci, tours de force par là,  
 Et grands ébattements sur ceci, sur cela,  
 Composaient le menu de ces heures de joie,  
 Et lorsqu'on se lassait, cherchant une autre voie  
 Soudain apparaissait jeune couple luttant  
 A qui rendrait plutôt son danseur impotent ;  
 Ou bien encor c'était jeune gars, par malice,  
 La figure noircie avec jus de réglisse,  
 Par ses contorsions, faisant pouffer chacun :  
 Puis une œillade au blond, puis une œillade au brun,  
 Lancée en contrebande, et malgré l'œil sévère  
 D'un argus, de maman, d'un tuteur, ou d'un père.  
 Ces charmes si divers, ô village enchanteur !  
 Savaient tout faire aimer, tout jusques au labeur ;  
 Ils peuplaient tes bosquets de joyeuse influence,  
 Mais de ces charmes, las ! il n'est plus d'apparence.

Doux village riant, frais et délicieux  
 Tes charmes sont détruits, las ! ils ont fui tes jeux ;  
 Du tyran tes bosquets sentent la main jalouse,  
 Le dévastation trône sur ta pelouse :  
 Un seul maître accapare et tient en son pouvoir  
 Ton domaine en entier, et rogne ton terroir ;  
 Autrefois beau miroir du ciel et des nuages  
 Ton ruisseau maintenant dort sous les marécages ;  
 Hôte de tes sentiers, gardien de son trésor,  
 De son nid qu'il protège, est là le lourd butor  
 A la voix caverneuse ; et le vanneau volète  
 En fatiguant l'écho de son cri de chouette.  
 Informes, tes bosquets n'ont plus un abri sûr,  
 Et la paroi étroit, détruit le mur,

Tandis que tes enfants fuyant la main du maître  
 Bien loin de leur pays s'en vont mourir peut-être.

Ce pays sera mis bientôt en interdit,  
 Où s'accumule l'or, où l'homme dépérit,  
 Les princes, les seigneurs peuvent vivre, ou non vivre,  
 Le souffle qui les fit peut les faire revivre ;  
 Mais la race des bons et braves villageois  
 Ne la détruisez pas,—on ne l'a qu'une fois !

---

GRANT (SIR ROBERT), *The late Right Hon.*

LE PETIT RUISSEAU.

“ GENTIL ruisseau toujours coulant  
 Par monts et par vaux chevauchant  
 Ou bien le vallon divisant,  
 Où cours-tu maintenant ? ”

— “ Je cours ainsi que la fortune  
 Tantôt dans l'ardeur importune  
 De l'été . . . tantôt par la lune  
 Sans m'arrêter vraiment :  
 Car, de par une loi suprême,  
 En quête d'un beau diadème  
 Dans le sein de l'océan même  
 Je m'en vais cheminant. ”

— “ Ton mince filet doit passer  
 Parmi des rocs à transpercer,  
 Par des marais à traverser,  
 Songe à te reposer. ”

— “ Non, le marais est difficile,  
 Le roc, est, il est vrai, stérile,





Et souvent épaisse est l'argile,  
 Mais il faut qu'en avant  
 Je file, file, file, file  
 Agile et toujours plus agile . . .  
 En quête d'un plus sûr asile  
 Je m'en vais cheminant."

—" Les bosquets remplis de chanteurs !  
 Sur ton chemin les tendres fleurs  
 Qui sur tes yeux penchent leurs cœurs,  
 Sur toi versent des pleurs."

—" Je goûte les fleurs des vallées,  
 Je réponds aux tribus ailées  
 Charme divin de mes veillées,  
 Sur ma route en courant ;  
 Et cependant je file, file  
 Agile et toujours plus agile . . . . .  
 Vers l'océan plus sûr asile  
 Je m'en vais cheminant."

—" Ecoute mon gentil ruisseau,  
 L'océan que tu vois si beau  
 Pour toi ne sera qu'un tombeau  
 Bien loin d'être un joyau ? "

—" Nul ne peut dire les merveilles  
 De ce monde aux fleurs sans pareilles,  
 C'est à douter de ses oreilles  
 A faire peur vraiment !  
 Mais moi je sais que cet asile  
 Est celui du bonheur tranquille . . . .  
 Ainsi vers lui je file, file  
 Et m'en vais cheminant ! "

---

## GRAY (THOMAS).

Né en 1716—Mort en 1771.

## LES VALKYRIUR.

VOILÀ que la tempête avance—avance—avance;  
 Sœurs, il nous faut tisser au métier de l'enfer,  
 La flèche obscurcit l'air, il grésille du fer  
 Qui s'entrechoque en grêle, et tombe en abondance.

Vite sœurs au métier, des fils tendons la chaîne,  
 Nouons, tissons, tramons du fil fin, du fil plat;  
 Et le sort de Randver, et le sort du soldat,  
 L'implacable destin au travail nous enchaîne.

Voyez! l'œuvre va bien, tisse sœur, tisse, tisse,  
 Ce tissu que tu fais de chênevis humain  
 Est fait; et chaque poids jusques au moindre grain  
 De tête d'homme fait, et s'abaisse et se hisse.

Flèches teintes de sang, voilà pour tes navettes,  
 Vite fais les glisser entre tes fils tremblants,  
 Un glaive, hier encor, le jouet des tyrans  
 Tient le tissu serré comme un faisceau de brettes.

Voyez Mista, voyez Mista la fille noire,  
 Et Sangrida la pâle, et la terrible Hilda,  
 Le fuseau dans leur main court et s'agite . . . ha! ha!  
 Elles te tissent toi—trame de la Victoire!

Avant que le soleil tout rouge de colère  
 Soit allé de son orbe éclairer d'autres cieux,  
 Boucliers, javelots et glaives furieux  
 Auront en se croisant fait frémir l'atmosphère!

Tissez rouge de sang, c'est la trame des guerres ;  
 Et nous vite en avant, comme des tourbillons,  
 Où se choquent entr'eux les nombreux bataillons,  
 Où meurent nos amis, où triomphent nos frères.

En suivant du destin la voie impénétrable,  
 En parcourant le champ où la mort ça et là  
 Porte des coups certains, veille ô ma Gondula  
 Sur le jeune monarque, et sois lui secourable.

Vite à l'œuvre, mes sœurs, en mains vos cimenterres,  
 C'est à nous de tuer, c'est à nous d'épargner :  
 Mais qu'il vive surtout celui qui doit régner ;  
 Tissons rouge de sang, c'est la trame des guerres.

Eux, que naguère encore en son étroit domaine  
 La plage du désert, comme en un dur étau,  
 Enserrait, voyez-les, ils plantent leur drapeau  
 Sur les hauteurs, bientôt ils seront dans la plaine.

Voyez, le vaillant Comte est jeté dans l'ornière,  
 Percé de coups, il tombe, et trouve enfin la mort ;  
 Mais ce n'est point assez, l'impitoyable sort  
 Veut d'un Royal cadavre engraisser la poussière.

Longtemps la noble Erin dans la douleur plongée,  
 Redisant dans ses chants le combat meurtrier,  
 De ses larmes de sang pleurera le guerrier  
 Tombé ! . . quand de la gloire il touchait l'apogée !

L'horreur ! . . . elle envahit la plaine et la bruyère,  
 La vapeur du sang monte et fait tache au soleil,  
 Sœurs tissez de la mort l'effrayant appareil—  
 Sœurs cessez.—Tout est fait :—levez votre visière !

Salut aux fortes mains, salut aux fortes têtes!  
Qu'ils s'élancent au ciel les chants victorieux;  
Hourra! . . . joie aux vainqueurs; ah! quel bonheur pour eux  
D'avoir au jeune Roi confirmé ses conquêtes.

Mortel, qui que tu sois par nous apprend l'histoire,  
Et sache le pourquoi de ce chant solennel,  
Et toi puissante Ecosse au vallon, au castel  
Va reporter l'écho de ce chant de victoire.

Hourra! loin d'ici, sœurs, surpassons de vitesse  
La cavalle indomptée, et sur nos noirs coursiers  
Vers le champ du combat frayons-nous des sentiers;  
Hourra! . . . Les morts vont vite! allégresse! allégresse!!

---

SUR UNE VUE LOINTAINE DU COLLÈGE D'ETON.

CLOCHERS lointains! antiques Tours!  
Qui couronnez l'allée aqueuse  
Où la Science tient ses cours  
De son Henry sous l'ombre heureuse;  
Et vous nobles Tours de Windsor  
Qui de plus haut voyez encor  
Les bosquets, les vertes prairies,  
Le gazon, le ruban d'argent  
Que le fleuve en ses rêveries  
Doucement traîne en serpentant:

Ah! quels sites délicieux!  
Ah! quel divin, quel frais ombrage!  
Où mon enfance dans ses jeux  
Flânait, dépensait le bel âge!  
Alors j'ignorais le chagrin!  
Quand votre brise en mon chemin

Se trouve, . . . un bonheur éphémère  
 Soudain s'empare de mes sens,  
 Pour moi renaît un nouvel ère,  
 Pour mon cœur un second printemps.

Tamise! . . . beau fleuve, tu vis  
 Plus d'une troupe aventureuse  
 D'écoliers sur tes bords chéris  
 Se livrer à la vie oiseuse;  
 Dis-nous le nom des jouvenceaux  
 Qui te parurent les plus beaux  
 Alors qu'ils caressaient ton onde?  
 Dis-nous de ces jeunes oisifs  
 Lequel eut plus vive faconde  
 Pour rendre les plaisirs plus vifs?

Tandis que le sage écolier  
 Dans un doux loisir se délasse,  
 Tout prêt à courir le premier  
 Au labeur quand sonne la classe,  
 Voici d'espiègles un essaim  
 Ivres d'air, franchissant soudain  
 Les limites de leur royaume,  
 Comme ils regardent derrière eux  
 Tout en courant!—c'est qu'un fantôme  
 Le maître . . . apparaît dans leurs jeux.

Heureux enfants! à vous l'espoir  
 Si doux,—surtout en perspective;  
 A vous petits chagrins qu'un soir  
 Voit changer en gaité naïve;  
 A vous le chaud soleil du cœur  
 A vous l'esprit vif, inventeur,  
 A vous cette brûlante flamme  
 Qu'entretient la santé du corps,  
 A vous la douce paix d'une âme  
 Vierge encore de tout remords!

Insouciant de son destin,  
Chacun d'eux folâtre à merveille,  
Sans plus penser au lendemain  
Qu'il ne pense encore à la veille;  
Autour d'eux voyez cependant  
Comme tournoie en les guettant  
Du malheur la noire cohorte !  
Ah ! faites-leur voir le danger,  
Afin que s'il frappe à leur porte  
Ils se gardent de l'héberger.

Poursuivis par d'affreux vautours,  
Par leurs passions furibondes,  
Tous ils seront dans quelques jours  
En proie à leurs luttes immondes;  
Aux uns la Colère et la Peur,  
Et la Honte plus qu'un malheur;  
A d'autres l'Envie implacable  
Qui grignote le fond du cœur,  
Ou la Jalousie effroyable  
Qui fait joujou de la douleur.

Ceux-ci mus par l'Ambition  
Hissés sur les ailes d'Icare,  
Iront chercher l'ovation  
Pour retomber dans le Ténare;  
Ceux-là boiront l'amer mépris  
Dans le troupeau des incompris;  
Victimes de l'Ingratitude  
D'autres souffriront mille morts;  
Riant d'un rire fauve et rude.  
D'autres plieront sous le remords.

Regardez ! dans le vol des ans  
En bas, est une troupe affreuse,  
La mort groupe sur ces divans  
Toute sa famille hideuse :

Voyez, voyez la travaillant,  
 Et de son scalpel tenaillant  
 Le genre humain sur sa sellette,  
 Elle en fait son souffre-douleur!  
 L'Age et la Pauvreté maigrette  
 Achèvent l'horrible labeur!

Mais enfin à chacun son lot!  
 Tous sont condamnés par avance  
 A souffrir . . . car le dernier mot  
 De la nature est la souffrance.  
 Hélas! pourquoi de leur destin  
 Apprendraient-ils quelle est la fin,  
 Puisque le bonheur fuit si vite  
 Et que trop tôt vient le malheur?  
 La folie est le meilleur gîte  
 Où l'ignorance est le bonheur!

---

GRIFFIN (GERALD).

Né en 1803—Mort en 1840.

VERS ADRESSÉS À UNE MOUETTE VUE AU LARGE DES  
 ROCHERS DE MOHIR DANS LE COMTÉ DE CLARE.

OISEAU de la tempête! oh! blanche créature  
 A la gorge de neige, à la calme envergure,  
 Tantôt frisant la vague, ou planant dans les airs,  
 Tantôt baignant ta plume au séjour des éclairs,  
 Tantôt fendant la houle, y frôlant ta poitrine,  
 Et tantôt t'élevant gracieuse et mutine  
                                   Jusqu'au plus haut du firmament;  
 Tantôt filant, filant sans un frémissent  
 Comme file un rayon de soleil sur l'ombrage,  
 Tantôt allant te perdre au sein d'un blanc nuage;

Tantôt flocon d'écume, au large te tenant,  
Tantôt en équilibre et d'aplomb dominant  
Et les flots en furie et de la mer l'abîme,  
Comme la Charité dans son esprit sublime

Domine et couve la douleur.

Les ailes au repos, tantôt avec langueur

Du haut des airs glissant sur l'onde,

Comme un ange envoyé pour consoler le monde !

Quand au profond du ciel je te suis du regard,

De chauds rayons drapée, ou bien dans le brouillard

Que du ciel frangent sur la route

De l'ouragan qui fuit les vapeurs en déroute,

Je crois voir un esprit de pureté vêtu

S'appuyant sur la foi, sur la seule vertu,

Pour dominer vainqueur la vie et ses naufrages,

La mort, les passions, les malheurs, les orages !

Surgis ! élève-toi sur les brises du ciel

Vers le bleu de l'azur, ton magnifique autel ;

Haut, bien plus haut encor jusqu'à ce que la vue

Te cherche vainement dans l'immense étendue ;

Comment un esprit pur te suivant dans les cieux

N'aspirerait-il pas à ce moment heureux

Où l'âme surgira, du sein de la matière,

Glorieuse, épurée, au séjour de lumière,

Pour aller saluer son Créateur et Roi ;

Quand laissant là le corps, la prison, le convoi,

Le drapeau du combat replié,—de la terre

Elle ira reposer près de Dieu,—Notre Père !

---



## HAYLEY (WILLIAM).

Né en 1745—Mort en 1820.

## RECETTE POUR FAIRE UNE TRAGÉDIE.

PRENEZ jeune beauté de la Grèce ou d'Epire,  
 Fille du Roi des Rois ou d'un puissant empire ;  
 Prenez pour l'écouter mouche de fine fleur,  
 Toujours prête à frémir de pitié, de terreur,  
 Pendant que l'héroïne ou libre ou bien captive  
 S'évanouit, revient, comme la sensitive :  
 Pour le héros prenez un gaillard qu'on crut mort  
 Depuis dix ans et plus ; mais qui beugle et bien fort :  
 Prenez un vieux gredin qui mérite la corde,  
 Jetez à son visage, et sans miséricorde,  
 Dussiez-vous du public assourdir le tympan,  
 Dans chaque acte dix fois ces mots : "Cruel, tyran !"  
 Prenez un fier-à-bras ardent comme salpêtre,  
 Et puis au sang bien calme, un bon homme de prêtre ;  
 Faites-les tempêter, conspirer tour à tour,  
 S'accuser, se vexer ; puis mettez à l'entour,  
 D'esclaves, de soldats une bonne poignée,  
 Faites aller, venir, jouer de la cognée,  
 Puis mêlez bien le tout de grands mots, de holà !  
 D'évanouissements, d'un soudain—"Me voilà!!!"  
 Jetez à pleines mains, au milieu du tapage,  
 Ces exclamations : "O désespoir ! ô rage !"

Puis complétez le tout avec l'assassinat,  
 Et d'un grain de folie assaisonnez le plat ;  
 Et, bien que le poignard ait occis la princesse,  
 Faites que sa prunelle ait encor la souplesse  
 De prouver, aux Messieurs, que toute la vertu  
 Qu'elle a crié bien haut ne vaut pas un fétu.  
 Elle dira cela, dans un vif épilogue,  
 Tout en se dandinant, en guise d'apologue,

Afin qu'il soit compris que la moralité  
 Au théâtre, jamais n'est qu'idéalité.  
 Et maintenant servez au bon public la chose,  
 Si la presse applaudit, il avale la dose.

---

HEMANS (MRS. FELICIA).

Née en 1793—Morte en 1835.

LE PREMIER CHAGRIN DE L'ENFANCE.

“Oh ! rappelez, mon frère, et qu'il vienne à ma voix,  
 Comme il venait naguère :  
 Je ne puis jouer seul, sans l'ami de mon choix,  
 Où donc est-il allé, mon frère ?

“L'été nous rend enfin ses abeilles, ses fleurs ;  
 Le papillon volage  
 Aux rayons du soleil étale ses couleurs,  
 Mais de le chasser n'ai courage.

“Dans le jardin nos fleurs s'inclinent de sommeil,  
 Lentement vers la terre ;  
 Notre vigne affaissée est brûlée au soleil,  
 Oh ! rappelez-le donc, mon frère !”

—“Il ne peut plus t'entendre, hélas ! mon cher enfant,  
 Celui qui fut ton frère,  
 Tu ne le verras plus ce visage charmant,  
 Tu ne le verras plus sur terre.

“Existence de rose, il n'a vécu qu'un jour,  
 Un jour . . . hors de ses langes :  
 Et pour jouer, enfant n'attend pas son retour,  
 Car ton frère est avec les anges.”

—“Comment ! il a quitté ses fleurs, son bel oiseau,  
 Et son gentil parlerre?  
 Et quand je lui dirai viens jouer au cerceau,  
 Il ne reviendra pas, mon frère?”

“Et nous n'irons donc plus, heureux autant qu'un Roi,  
 Jouer dans le bocage;  
 Oh ! tandis que mon frère était là . . . près de moi,  
 Que ne l'ai-je aimé davantage ?”

---

HERBERT (GEORGE).

Né le 3 Avril 1593—Mort vers 1635.

AVARICE.

Toi, fléau du bonheur ! toi, source du malheur !  
 Argent ! D'où viens-tu, dis, avec si fraîche mine ?  
 Orgueilleux parvenu, qui fais le grand seigneur !  
 L'homme t'a trouvé sale au fin fond d'une mine.

Tu fus d'abord si peu, malgré ton air flambant,  
 Pour ce royaume que maintenant tu gouvernes,  
 Que me souviens encor du jour où, pauvre argent,  
 Il te sortit chétif de tes sombres cavernes.

Et puis bien malgré toi, te façonnant au feu,  
 Il t'a rendu luisant et dur sur son enclume,—  
 Fort comme un homme enfin,—il fait de toi son Dieu :  
 Car vrai, l'homme c'est toi—lui n'est que ton écume !

Lui qui t'a rendu riche, il t'ôte son chapeau,  
 Et quand il te déterre, il creuse son tombeau !

---

HERRICK (ROBERT).

Né en 1591—Mort en 1674.

## REQUÊTE

AUX PAQUERETTES DE NE PAS SE FERMER DE SI BONNE HEURE.

NE vous fermez sitôt, gentilles Paquerettes,  
 La nuit n'a pas encor sous son manteau tout noir  
     Mis le soleil aux oubliettes,  
 Ni forcé la nature à nous dire bonsoir.

Ils sont ouverts encor tous ces beaux soucis jaunes,  
 Et dans les cieux là haut on ne voit point siéger  
     Scintillante au milieu des zones  
 Cette Vénus de nuit, l'Etoile du Berger.

Attendez donc au moins que ma belle maîtresse  
 Ferme son œil qui fait la pluie et le beau temps ;  
     Après cela, je le confesse,  
 Il peut vivre ou mourir le monde et ses enfants!

---

A DES PRIMEVÈRES REMPLIES DE ROSÉE DU MATIN.

POURQUOI pleurez-vous, gentilles fleurettes?  
 Dans vos jolis yeux à quoi bon des pleurs?  
 Vous vîtes au monde assez joliettes  
 Pour ne savoir pas ses sombres douleurs?  
 Vous vîtes au printemps lorsque l'aurore à peine  
 De ses larmes avait répandu les splendeurs;  
 Et n'avez pas connu la tempête soudaine  
     Qui vient et qui détruit les fleurs;  
 Vous n'avez pas senti le souffle de la bise  
     Non plus le vent âpre et fougueux;

Vous n'êtes pas non plus, en dernière analyse,  
 Vieilles autant que sommes vieux;  
 C'est étrange de voir des fleurs aussi jolies,  
 Laisser pleuvoir ainsi tant de mélancolies  
 De leurs beaux yeux.

Parlez, parlez donc, gentilles fleurettes,  
 Dites, dans vos yeux pourquoi tant de pleurs?  
 Faut-il vous chanter *dodo* mignonnettes  
 Pour les endormir vos jeunes douleurs?  
 Dites, ce grand chagrin d'où vient-il? qui le cause?  
 Est-ce de vous trouver seules parmi les fleurs?  
 Est-ce de n'avoir pu confier quelque chose  
 A l'amant qui lit dans vos cœurs?  
 Mais non, cette douleur dont vos yeux ont l'empreinte,  
 Et qui se traduit par des pleurs,  
 Vous nous la faites voir comme une leçon sainte  
 Charmants petits prédicateurs:  
 C'est que tout dans la vie, et tout dans la nature,  
 Conçu dans le chagrin, et s'élève et s'épure  
 Dans les douleurs!

---

 LE BERGER À SA BERGÈRE.

MON gentil amour, viens vivre avec moi,  
 Voilà les plaisirs que j'aurai pour toi.  
 Le plus vert gazon sera ta couchette  
 Avec oreiller de chevrefeuillette,  
 A côté duquel de gentils ruisseaux  
 Sauront te bercer du bruit de leurs eaux.  
 Le plus pur duvet de la toison blanche,  
 Fera pour t'orner robe de dimanche.  
 Langues de chevreaux à chaque repas,  
 Pour boisson du lait; et tu mangeras  
 En guise de pain, pâte d'avelines,  
 Avec de la crème, et force pralines.

Tes tables seront nos monts et nos prés,  
 De charmantes fleurs toujours diaprés,  
 Où tu t'assiéras, où le Rouge-gorge  
 En chantant viendra pignocher de l'orge ;  
 Et te donnerai chaînes et colliers  
 De fleurs, que prendrai sur les églantiers.  
 Si tu veux m'aimer, viens avec moi vivre,  
 Tout, et plus encor, moi je te le livre.

---

 HINGESTON (FRANCIS).

Né à St. Ives, Cornwall, le 27 Novembre 1796—Mort le 7 Oct. 1841.

## LAMENTATION DE DAVID SUR SAÛL.

“The beauty of Israel is slain upon thy high places: how are the  
 mighty fallen.”—*I Samuel*, i. 19.

PLEURE! oh! pleure Israël de ta beauté la fleur!  
 Les puissants sont tombés,—en vain tombés! . . . malheur!  
 Le vainqueur est vaincu, le vaillant on le dompte,  
 Les guerriers de Judah ont lâché pied . . . ô honte!

Les montagnes l'ont vu ; mais qu'on n'en souffle mot  
 Au Gentil, au Païen, de Baal au suppôt ;  
 Les filles d'Askalon connaissant la nouvelle  
 Sur nous tous du mépris sonneraient la crécelle.

Oh! maudite soit l'heure! oh! honni soit le jour!  
 Où du brave l'écu fut broyé sans retour ;  
 Puisse rien ne pousser,—vulnérable ou dictame,  
 Sur les champs où Saül a rendu sa grande âme!

Que son glaive était fort aux jours de son orgueil!  
 Qu'il s'est souvent grisé de victoires, de deuil!  
 Que droit au but allait de Jonathan la flèche,  
 Dans les rangs ennemis chaque fois faisant brèche!



Oh! non ce n'est pas l'âpre bise  
 Qui flétrit ta splendeur exquise,  
     Car lorsque le soleil  
     Tout vermeil,  
 De ses rubis sur toi répandais l'étincelle,  
 Tu fus cueillie, hélas! par jeune jouvencelle,  
 Et sur son sein bercée—un bien doux oreiller! . . .  
     Mais pour dormir—sans plus te réveiller!

---

HOGG (JAMES).

Né le 25 Janvier 1772—Mort le 25 Novembre 1835.

L'ALOUETTE.

OISEAU de lieu sauvage,  
 Libre de vasselage  
 Dont les chants au matin saluent le marécage!  
     Emblème de bonheur  
     Est ton nid, gai causeur.  
 Oh! si l'on pouvait vivre avec toi solitaire  
 Sans trouver au désert les soucis de la terre!  
     Ton chant est si retentissant,  
 Tout imprégné d'amour qu'il est, dans l'atmosphère,  
     Que rien n'est plus puissant.  
 Où vas-tu voyager sur ton aile légère?  
 Ton chant est dans le ciel, ton amour sur la terre!

Dominant le feuillage  
 Et la lande sauvage,  
 Et l'azur coloré qui devance au passage  
     Le char du Dieu du jour  
     Cet arc-en-ciel d'amour,  
 Chérubin musical en chantant vole, vole!  
 Et du plus haut des cieux effleure la coupole!  
     Et puis lorsqu' arrive le soir



Viens demander asile aux fleurs de la bruyère  
 En ton gentil dortoir.  
 Oh! que ne peut-on vivre avec toi, solitaire,  
 Sans trouver au désert les soucis de la terre!

---

HOOD (THOMAS).

Né en 1798—Mort le 3 Mai 1845.

LE CHANT DE LA CHEMISE.

AVEC des doigts piqués, fatigués et usés,  
 De lourdes et rouges paupières,  
 Une femme en haillons, aux traits couperosés,  
 Travaillait à l'aiguille en proie à ses misères:  
 Des points! des points! encor des points!  
 Et dans la faim, dans la crasse, et la bise,  
 En cousant cols, goussets, manches, coins et recoins  
 Elle chantait: "le Chant de la Chemise!"

"Travailler! travailler! travailler! travailler!  
 Dès que le chant du coq éveille;  
 Travailler! travailler! encor retravailler  
 Quand l'étoile du soir au firmament sommeille,  
 Est-ce être libre que cela?  
 Ah! mieux vaudrait du Turc être l'esclave,  
 Car la femme n'a pas d'âme à sauver par là,  
 Que d'être un spectre . . . une chose au teint hâve!

"Travailler! travailler! travailler! travailler!  
 Si bien qu'enfin tourne la tête;  
 Travailler! travailler et toujours travailler  
 Tant que l'œil hébété se trouble et puis s'arrête!  
 Couture, gousset, et collet,  
 Et pour changer collet, gousset, couture,  
 Jusqu'à ce que mes doigts s'endorment au poignet  
 Tout en cousant les boutons d'aventure!

“ Hommes qui vous targuez de les chérir vos sœurs,  
 Et vos épouses et vos mères,  
 Vous n'usez pas du linge—oh! non, mais les sueurs  
 Et puis la vie aussi des pauvres ouvrières!  
 Des points! des points! toujours des points!  
 Et dans la faim, dans la crasse, et la bise,  
 Et cousant à la fois et d'un double fils joints  
 Un noir linceuil, une blanche chemise!

“ Mais pourquoi donc vraiment parlé-je de la mort,  
 De la mort à la robe osseuse?  
 A peine si je crains le hideux de son port  
 Tant il ressemble, hélas! à ma taille anguleuse  
 Par tous les jeûnes que je fais!  
 Dire, ô mon Dieu! qu'à la ville, au village  
 Il soit si cher le pain! et qu'on offre au rabais  
 La chair, le sang d'un être à ton image!

“ Travailler! travailler! travailler! travailler!  
 Et mon travail est sans relâche,  
 Et quels sont ses produits? . . . En guise d'oreiller  
 Un lit de paille,— un peu de pain après ma tâche,  
 Et des haillons pour m'affubler!  
 Un toit à jour, une chaise, une table,  
 Et puis un mur si nu que de *me le peupler*,  
 Je te sais gré, mon ombre charitable!

“ Travailler! travailler! travailler! travailler!  
 Comme pour expier un crime;  
 Travailler! travailler! et toujours travailler!  
 Du matin jusqu'au soir, voilà notre régime!  
 Couture, gousset et collet,  
 Et pour changer, collet, gousset, couture,  
 Jusqu'à ce que le cœur s'affaisse sur l'ourlet,  
 Et que la main tombe de courbature!

“Travailler! travailler! travailler! travailler!  
 Par le jour sombre de décembre,  
 Travailler! travailler! puis encor travailler  
 Quand on sent le temps chaud dans le froid d'une chambre!  
 Quand je vois sous les avant-toits  
 Légèrement se glisser l'hirondelle,  
 Me montrant le printemps avec un air narquois,  
 Et devant moi faisant même la belle!

“ Oh! Dieu! si je pouvais seulement respirer  
 Des jeunes fleurs la fraîche haleine,  
 Sous les flots d'un ciel pur me laisser azurer  
 Moi, foulant le gazon . . . oh! Dieu la bonne aubaine!  
 Ne fut-ce qu'une heure, une fois,  
 Pour retrouver la souvenance chère  
 De tous ces sentiments éprouvés autrefois  
 Quand j'ignorais le coût de la misère!

“ Une heure, oh! rien qu'une heure, un répit, un moment . . .  
 Hélas! c'est en vain que j'implore!  
 Pour l'amour ou l'espoir, pour un doux sentiment,  
 Il n'est pas de loisir—pas de soir—pas d'aurore!  
 Mais du temps seul pour les douleurs :  
 Pleurer un peu soulagerait mon âme,  
 Mais dans leur lit saumâtre il faut laisser ses pleurs  
 Pour ne mouiller l'aiguille ni la trame!”

Avec des doigts piqués, fatigués et usés,  
 De lourdes et rouges paupières,  
 Une femme en haillons, aux traits décomposés,  
 Travaillait à l'aiguille en disant ses misères :  
 Des points! des points! toujours des points!  
 Et dans la faim, dans la crasse, et la bise . . .  
 Oyez ! . . . et comprenez, gens aux riches pourpoints . . .  
 Elle chantait : “ Le Chant de la Chemise!”

---

JONSON (BEN).

Né en 1574—Mort en 1637.

A CYNTHIE.

O CHASSERESSE et chaste et belle,  
O Reine de la Nuit, le soleil est couché!  
Dans ton fauteuil d'argent trône comme Psyché,  
Car de la nuit toi seule est la lampe immortelle :  
Où de par Hespérus montre-nous ton miroir  
Déesse si charmante à voir!

Ne va pas t'interposer Terre !  
La sphère de Cynthie en son si doux éclat  
Fut faite pour doter d'un reflet délicat  
Le monde, quand du jour se ferme la paupière ;  
Donc, de par Hespérus montre-nous ton miroir,  
Déesse si charmante à voir!

De côté mets ton arc de perle,  
Et ton carquois brillant comme le pur cristal,  
A la biche permets dans ton cœur virginal  
Le temps d'arrêt du chant d'un merle,  
Toi qui fais de la nuit le plus joli miroir,  
Déesse si charmante à voir!

---

KENRICK (D. K.)

Mort le 10 Juin 1779.

SIMKIN.

*Conte bleu.*

Au temps où l'on voyait les fées  
Danser gentiment attifées  
Dans la plaine, ou près du manoir  
Au clair de la lune, le soir,  
Dans la vallée, une fillette  
Le pot au lait en main, seulette,

Chaque jour menait son troupeau  
 Ou sous l'ombrage, ou près de l'eau.  
 Jamais plus naïf caractère  
 De son pied n'effleura la terre,  
 Mais hélas! la charmante enfant  
 Avait, c'était ébouriffant!  
 Pour cheveux les poils d'une marte,  
 Ce qui fait qu'on l'a nommait Marthe,  
 Marthe la rougel... Et que chacun  
 Se moquait d'elle, blond ou brun.

Or, il advint qu'en la prairie  
 Non loin de la rive fleurie  
 Où Marthe menait son troupeau,  
 S'élevait un mont, vrai joyau,  
 Emaillé d'or, de paquerettes,  
 Et couronné de violettes,  
 Autour duquel plus d'un poltron  
 Affirmait d'un air fanfaron,  
 Avoir vu Mesdames les fées  
 Folichonner fort décoiffées,  
 Car ainsi qu'en courait le bruit,  
 Sous le mont était leur réduit,  
 Un palais d'or et d'émeraude,  
 Dont elles sortaient en maraude  
 Aussitôt que sonnait minuit,  
 Pour faire réveillon la nuit.  
 Maintefois déjà la fillette  
 Avait été vue en cachette  
 Tous les soirs et tous les matins  
 Par ces invisibles Lutins,  
 Et sa coiffe toujours proprette,  
 Le bien porté de sa jaquette,  
 Avaient gagné leur bon vouloir :  
 Car, on n'est pas sans le savoir,  
 Rien ne chiffonne tant les fées  
 Que des robes mal agraffées.

Visitant d'un œil scrutateur  
 Et d'un regard inquisiteur  
 Chaque maison, chaque chambrette,  
 Si toute chose n'est pas nette,  
 S'il faut nettoyer le tranchoir,  
 Ou bien balayer le dortoir,  
 Gare à la servante coupable! . . .  
 Elle est pincée, et misérable  
 En proie à de cuisants regrets,  
 Elle ne peut dormir jamais.  
 De Marthe la gente parure  
 Plaïda donc pour sa chevelure,  
 De là la résolution  
 De lui donner protection.

Or le soir, lorsque sous l'ombrage  
 Notre fillette à son laitage  
 Donnait tous ses soins—un Lutin  
 Gai commis voyageur—Simkin  
 Qui vexotait par habitude  
 Et la paresseuse et la prude,  
 Vint la trouver.—Veste d'azur  
 Et transparente au clair obscur,  
 Gentille et blanche gorgérette,  
 Voilà qu'elle était sa toilette;  
 Il montait dada de vapeur  
 Et sautillait comme un danseur;  
 C'est cet Esprit qui sur la terre  
 Vient à l'heure où tout est mystère  
 Batifoler près des marais . . . . .  
 Qui le suit . . . . . ne revient jamais.

Mais ce soir là, tout débonnaire  
 Notre Esprit ne cherchait qu'à plaire,  
 Et dépouillant le farfadet  
 N'était plus qu'un gai feu follet.

Il endoctrina la fillette,  
 Et se fit suivre à l'aveuglette  
 Deçà, delà, par monts, par vaux  
 Que sillonnaient gentils ruisseaux,  
 L'amusant par son badinage,  
 Jusqu'à ce qu'au prochain village  
 Retentit lentement minuit,  
 L'heure où sortent de leur réduit  
 Comme des zéphirs, par bouffées,  
 Les douces et gentilles fées,  
 Toutes au maintien virginal,  
 Toutes en toilette de bal,  
 De leurs pas effleurant à peine  
 Et paquerette, et marjolaine.

Il est trois fois béni le sol,  
 Le vent y souffle en mi bémol,  
 S'il est visité par les fées  
 Qui s'y baignent dans ses nymphées.  
 Là rien qui soit à l'abandon,  
 Tout est fertile, et le chardon  
 Ne s'y voit pas plus que l'ivraie,  
 Pas plus que l'on n'entend l'orfraie,  
 Ou que de l'oiseau de malheur,  
 On n'entend la rauque clameur.  
 Mais on entend là la fauvette,  
 Du merle la voix joliette,  
 Puis encor le joyeux coucou  
 Qui de son gosier fait joujou.  
 Là se voit aussi l'églantine,  
 A douce fleur, à rude épine,  
 La renoncule au vif éclat,  
 L'anémone au rouge incarnat,  
 La rose dont l'odeur accueille,  
 Le muguet et le chevrefeuille.  
 Dans un endroit bravant le vent,  
 Le Lutin qui courait devant

Soudain glissa de sa monture  
 Qui se perdit dans la verdure ;  
 Et puis aux Esprits se mêlant,  
 Par un oubli fort peu galant  
 Laissa Marthe dans sa surprise  
 Libre de tout voir à sa guise.

Marthe tout oreille et tout yeux  
 Vit un spectacle merveilleux :  
 Non loin d'elle nombre de fées  
 A leur travail fort échauffées,  
 Façonnaient force nouveautés  
 Pour d'humaines divinités ;  
 L'une attifait une coiffure,  
 L'autre arrangeait une ceinture,  
 (Car modiste ne dit jamais  
 Que son art puise ses secrets  
 Aux merveilles de l'art féerique).  
 Une autre ornait une tunique ;  
 D'autres disputaient chaudement  
 Sur un amour de vêtement  
 Pour fêter royale naissance ;  
 Plus loin nombreuse conférence  
 Pour savoir quel ruban nouveau  
 Releverait mieux un chapeau :  
 Ici se tenait un conclave  
 A l'air sévère, au maintien grave,  
 Il fallait donner son avis  
 Sur une jupe, et sans sursis ;  
 Serait-ce une robe flottante,  
 Ou bien serait-ce une *volante* ?  
 D'autres, Esprits plus sérieux,  
 Par des contes ingénieux,  
 Et que tout l'univers accepte  
 Mettaient la morale en précepte ;  
 Car c'est surtout à cette fin  
 Qu'écrivit Follet, Fée ou Lutin.



A chaque invention nouvelle  
 Fée ou Lutin, nouvel Apelle,  
 De tremper son doigt de carmin  
 Dans la rosée, et ce burin  
 Lui sert à léguer à l'aurore  
 Sur des feuilles de sycamore  
 Et contes, et moralités,  
 Tous illustrant des vérités;  
 Puis alors survient le poète  
 Qui, de la nature interprète,  
 Lit couramment au point du jour  
 Tous les feuillets épars autour  
 Du vallon, ou de la prairie,  
 Avant que chaque allégorie  
 Ne s'efface au souffle du vent,  
 Ou bien que le soleil levant  
 N'ait pompé sans miséricorde  
 Le dernier volume et l'exorde;  
 Puis traduisant chaque vapeur,  
 Il remet l'œuvre à l'imprimeur.  
 Ainsi dans ce val de misère,  
 Le matin chaque pauvre hère  
 Va cueillir le champignon nain  
 Que la chaleur rendrait mal sain.

Marthe en vit bien d'autres encore  
 En quête de la mandragore,  
 Et cela non pas sans terreur  
 Non pas sans que battit son cœur;  
 Cependant près de la fillette  
 Un essaim à superbe aigrette  
 Conduit par le fringant Simkin  
 S'approcha—puis notre Lutin  
 S'inclinant pour lui rendre hommage,  
 Lui parla . . . . ce gentil langage:

“ Aimable enfant ! ne crains rien, mais  
 Regarde ce cadeau si frais

Que Bénévole, notre Reine,  
 Que Bénévole, ta marraine  
 Nous a prescrit de t'apporter,  
 Et de te prier d'accepter.  
 Crois-moi, les trésors du Pactole  
 Ne sont rien près de cette phiole;  
 Jamais parfumeur breveté,  
 Ne fit tel baume de beauté,  
 Ce sont des gouttes distillées  
 De fleurs toutes dépareillées  
 Qui ne se montrent qu' à minuit,  
 Que les Lutins trouvent la nuit;  
 Ce sont reflets de clair de lune,  
 Ou de ces larmes qu'à la brune  
 Répand le sauvage Eglantier,  
 Ou le rugueux genévrier,  
 Ou l'arbre qui porte résine,  
 Ou du chardon la vive épine,  
 Dans la coupe du bouton d'or :  
 Ce sont, te le dirai-je encor,  
 Produits rares de la chimie,  
 Un rayon d'étoile endormie,  
 Une décoction d' azur,  
 Un extrait de l'air le plus pur :  
 De ce baume, Marthe, sois prête  
 A l'instant à mouiller ta tête,  
 Et tes cheveux rouges—demain  
 Deviendront d'un fort beau châtain,  
 Et les filles de ton village  
 Ne te verront plus qu' avec rage."  
 Ce disant, notre ami Simkin  
 Disparut—c'était le matin.

Marthe crut Simkin sur parole,  
 Vite elle eut recours à la phiole,  
 Et de ce jour les amoureux  
 De l'entourer de leurs aveux :

Car elle était et belle et sage,  
Et de plus avait l'avantage  
De n'avoir plus ces cheveux roux  
Qui toujours font fuir les époux.

---

LAMB (MISS).

Morte le 20 Mai 1847.

DIALOGUE ENTRE UNE MÈRE ET SON ENFANT.

L'ENFANT.

NOBLE Dame quittez ces orgueilleux atours,  
Plus ne devez porter la soie et le velours.

LA MÈRE.

Pourquoi donc, mon chéri, troubles-tu mon oreille  
Avec cette chanson et si triste et si vieille?  
Je vais me marier aujourd'hui, tu le sais,  
Pourquoi donc me chanter ces vieux et tristes lais?

L'ENFANT.

Déposez ces atours à l'éclat éphémère,  
Car vous ne pouvez onc être épouse, ma mère.  
Ce vers là ne se trouve en la vieille chanson.

LA MÈRE.

Pour le moment tais-toi, mon gentil, je te prie,  
Fais joujou, sois joyeux, et plus de bouderie,  
Tu feras le bonheur d'un second père—garçon!

L'ENFANT.

Sur ses genoux hélas m'a câliné mon père,  
N'ai besoin qu'un seul père;—entendez-vous ma mère?

---

LAMB (CHARLES).

Né le 18 Février 1775—Mort le 27 Décembre 1834.

À T. STOTHARD,

SUR LES ILLUSTRATIONS DES POÈMES DE SAMUEL ROGERS.

ARTISTE consommé, ton crayon immortel  
 A Rogers, le classique, improvise un autel,  
 Qu'il reste ton chef-d'œuvre!—Il m'en souvient encore  
 Dans ces temps déjà loin où pointait mon aurore  
 Que de fois n'ai-je pas, admirateur naïf,  
 Dévoré du regard, ton faire intellectif?  
 Le précieux Grandison, et la triste Clarisse,  
 Les héros de Fielding, de Smollett, Vertu, Vice,  
 S'offraient à mes regards, réalisés par toi;  
 Mais ce qui fit surtout impression sur moi,  
 Ce fut l'étrangeté, les bizarres figures  
 Qui de Peter Wilkins illustrent les gravures.  
 L'âge qui rend moins prompt, surtout moins positif  
 Le crayon de l'artiste—il rend le tien plus vif,  
 Plus délicat, plus doux; tes ombres, ta lumière  
 Te rendent Titienesque—Ah! puisse ta carrière  
 Se prolonger longtemps, rival de Raphaël,  
 Aussi beau que Watteau, tout comme eux immortel!

---

LANDON (LETITIA ELIZABETH) [L.E.L.].

Née en 1802—Morte en 1838.

LE PAYS DES FÉES.

CELA surgit de façon fabuleuse,  
 Comme alors qu'Aladin, pour embellir son sort,  
 Touche doucement l'invisible ressort  
 De son cher talisman, la lampe merveilleuse.

C'est un pays charmant, plaisant, riant et gai,  
 Un beau ciel tout d'azur, comme un beau ciel de Mai,  
 Et cependant changeant, illuminant de larmes  
 Fugitives les fleurs, et réhaussant leurs charmes.  
 On voit dans ce pays prospérer chaque fleur;  
 La perce-neige gît où se gaudit la rose,  
 Le lierre se festonne, et de son bras vainqueur  
 Entrelace la vigne, et sur son sein repose;  
 La violette dort sur l'ananas doré,  
 Qu'elle a lorgné longtemps d'un œil énamouré.  
 C'est un pays charmant, mais souvent solitaire.  
 Le seul luth de l'amant quand tout semble se taire,  
 Soupire ses accords tout imprégnés d'amour,  
 Et jette sa langueur aux échos d'alentour.  
 Quelquefois on y voit spectacles admirables,  
 Des splendeurs du passé réalisant les fables,  
 Ou bien les grands émois du monde troubadour:  
 Des palais éclairés pour minuit et ses fêtes,  
 Et ses joyeux ébats, bien haut levant leurs têtes;  
 Des cités dont les tours surgissent dans les airs,  
 Et semblent défier l'orage et ses éclairs.  
 Puis des processions de joyaux ruisselantes,  
 Longues se promenant, noblement imposantes,  
 Les bannières dehors dont les plis onduleux  
 Pour les doux zéphirs sont occasion de jeux;  
 Avec, au beau milieu, surmonté d'une plume,  
 Vif comme le soleil quand il perce la brume,  
 Un œil de feu,—l'éclair qui jaillit de l'enclume:  
 Des cuirasses aussi, d'argent des boucliers,  
 Révèlent un essaim de nobles chevaliers,  
 Allant au champ d'honneur moissonner des lauriers,  
 Mais voilà tout à coup, que . . . ma foi! c'est étrange!  
 En un clin d'œil, un rien de temps, la scène change.  
 Une salle de fête, une salle de bal  
 Où les pas sont légers, le luxe féodal,  
 Où de graves danseurs pour une sarabande  
 Entrelacent leurs mains, les forment en guirlande;

Où la coupe de vin brillante de rubis  
 Jette un nouvel éclat quand des yeux de houris  
 Laissent tomber leurs feux dans le rouge breuvage,  
 Leurs feux qui dans les cœurs vont porter le servage.  
 Puis change le décor. Un cavalier courtois  
 Se fait voir tout à coup d'orangers sous un bois,  
 De doux accents d'amour lors gazouille un murmure,  
 Si suave, si frais, que se tait la nature  
 Pour mieux s'en régaler; et que le Rossignol  
 Pour ne le troubler pas poitrine son bémol.

“Dites-moi, maintenant, cher poète, où se pose  
 Ce pays enchanteur, le berceau de la rose?  
 Ne serait-ce donc pas l'île Reine des Mers  
 Où nous vivons la vie? Où noble, libre et fière,  
 Sur son urne penchée épand ses flots amers  
 Majestueusement notre vieille Angleterre?  
 Ou ne serait-ce pas les pays du soleil,  
 L'Italie ou l'Espagne au climat sans pareil?  
 Ou bien quelque bijou perdu dans l'Atlantique  
 Aux pays les plus beaux du doigt faisant la nique?”

“Pour deviner, n'allez au delà de l'Atlas;  
 Je le vois, vous cherchez, mais vous ne trouvez pas:  
 Eh bien! ce beau pays où gaiement attifées  
 Se plaisent à jouer, à folâtrer les Fées,  
 Ce pays tout charmant, tout riant, et tout gai,  
 Au ciel toujours d'azur comme un beau ciel de Mai,  
 D'où découle à grands flots le miel de l'ambrosie,  
 C'est . . . vous ne devinez! . . . mais, c'est LA POÉSIE!”

## MARLOW (CHRISTOPHER).

Mort vers 1593.

## L'AMOUREUX BERGER À SA BERGÈRE.

VIENS vivre avec moi, viens sois mes amours,  
 Et nous goûterons plaisirs tous les jours,  
 Que peuvent donner bosquets ou vallées  
 Ou monts escarpés, ou bois ou feuillées;

Nous nous assiérons au pic des rochers,  
 Et lors nous verrons de loin les bergers,  
 A leurs beaux troupeaux donner la pâture  
 Et les doux oiseaux chanter la nature.

Et je te ferai, mon cœur te le dit,  
 De gentils bouquets, de roses un lit,  
 Un bonnet de fleurs, puis une jaquette,  
 Et de myrte blanc blanche collerette;

Et de la toison de nos chers agneaux,  
 Moi je te ferai cotillons, manteaux,  
 Souliers bien mignons contre la froidure,  
 Avec boucles d'or pour leur fermeture:

Et je te ferai superbe ceinture,  
 De l'or de nos blés, avec émailure . . .  
 Ah ! si ces plaisirs, tu les veux, . . . accours,  
 Viens vivre avec moi, viens sois mes amours!

Pour chaque repas ma gente bergère  
 Des vins recherchés, délicate chère,  
 Sur des plats d'argent, riches, précieux  
 Te seront servis, comme on sert les Dieux.

Et de nos bergers, chant, danse joyeuse  
 De s'exécuter pour te rendre heureuse,  
 Ah! si ces plaisirs, tu les veux, . . . accours.  
 Viens vivre avec moi, viens sois mes amours!

---

 MILTON (JOHN).

Né en 1608—Mort en 1694.

## L'ALLEGRO.

ARRIÈRE, loin de moi, triste Mélancolie,  
 Enfant du vieux Cerbère, et du plus noir Minuit;  
 Arrière loin de moi, va dans quelque réduit  
 Abandonné du Styx, chanter ton homélie,  
     Où chante le corbeau de nuit;  
 Où les cris ont leur antre, où pullulent les gnomes,  
 Chez les Cimmériens, où jamais jour ne luit,  
 Où les ombres des morts promènent leurs fantômes;  
 Là, de l'obscurité sous les ombrages noirs,  
 Demeure à tout jamais dans ces sombres dortoirs.

Mais viens, accours toi fringante Déesse  
 Belle Euphrosine, aimable Enchanteresse  
 Que sur la terre on appelle Gaité,  
 Qui fais éclore en nous la volupté;  
 Toi que Vénus, la plus belle des belles  
 Au gai Bacchus avec deux sœurs jumelles  
 Donna dit-on; bien que quelque diseur  
 Ait raconté que Zéphir, cet oseur,  
 Folichonnant un jour avec l'Aurore  
 Au moi de Mai sur le doux lit de Flore,  
 Avec elle eut certaine privauté  
 Qui te fit naître, adorable Gaité.  
 Hâte-toi, nymphe, et du gai Badinage  
 Amène-nous le vif tatillonnage,





Les mots piquants, et tous les jeux d'esprit,  
 Et ces clins d'yeux, ces rires faisant nid  
 Dans un sourire, une lisse fossette,  
 Telle qu' Hebé sur sa lèvre discrète  
 Nous les fait voir ; et cet Amusement  
 Qui du Souci se rit impunément,  
 Et ce joufflu, cet excellent Gros-Rire  
 Qui ses côtés se les tient pour mieux rire.  
 Viens Euphrosine, et tout en sautillant  
 Si gentiment, sur ton pied frétilant,  
 Prens avec toi, retiens la pour compagne  
 La Liberté, nymphe de la montagne ;  
 Et puis alors, si je te rends, Gaité  
 Honneurs bien dus, hommage mérité,  
 Ah ! laisse-moi m'enrôler dans ta troupe,  
 Vivre avec elle, et boire dans sa coupe,  
 Et me griser, libre, de ses plaisirs :  
 Et puis alors je ferai mes loisirs  
 D'entendre au ciel le matin l'alouette  
 D'un nouveau jour levant l'espagnolette  
 De ses chansons et de son charmant bruit  
 Turlupiner, mettre en fuite la nuit ;  
 Et puis venir, en narguant la Tristesse  
 A ma fenêtre apporter l'Allégresse,  
 Et me glisser à travers l'églantier  
 Un gai bonjour sans se faire prier,  
 Cependant que le coq ôte un bécarre  
 A son gosier, pour sonner sa fanfare,  
 Et se pavane, et puis donne de l'œil  
 A son harem, avec certain orgueil :  
 Ou bien encor du pic de la colline  
 Quand le matin est mouillé de bruine,  
 Ouir la meute et le gai son du cor,  
 Qui vient troubler l'écho qui dort encor ;  
 Ou bien marchant à l'ombre d'une haie  
 Ou quelquefois d'une haute oseraie

De voir lever ce Phœ'us radieux  
Qui de ses feux illumine les cieux,  
Jetant son or, ses rubis aux nuages  
Dont les reflets tombent sur les bocages,  
Tandis qu'en bas l'honnête laboureur  
Suit sa charrue en sifflant son bonheur,  
Que de sa voix nous charme la laitière,  
Que le faucheur rend sa faux meurtrière,  
Que le berger en tout naïfs discours  
Aux doux échos raconte ses amours.  
Bientôt mon œil voit nouveau fascinage  
En mesurant le prochain paysage,  
De verts gazons, ou d'incultes terrains  
Où grignotant errent troupeaux bénins,  
Et plus au loin une vaste colline  
Où le nuage accroupi s'accoquine;  
De gais ruisseaux qui gazouillent leurs chants,  
Ou gentes fleurs qui diaprent les champs.  
Il voit encor créneaux ou bien tourelle  
Asile ombreux de quelque tourterelle,  
Aimant des cœurs, dont les piquants attraits  
Sont révélés par ses amants discrets.  
Et puis non loin fume la cheminée  
D'une chaumine, et c'est pour la dinée  
De Corydon et du berger Thyrsis.  
Près d'un vieux chêne ils sont chacun assis,  
Tous deux servis par Phillis la bergère,  
De simples mets et de fruits de la terre.  
Elle bientôt les quitte, et du logis  
Aux champs s'en va rejoindre Thestylis,  
Lier la gerbe; ou bien dans la prairie  
Traire la vache, ou bien à l'écurie.  
Souventefois l'appel des chalumeaux  
Et des rebecs descendant des hameaux  
Mêlés aux sons de la cloche joyeuse  
Vient dans la plaine éveiller l'âme heureuse,

Et mainte fille, et maints jeunes garçons,  
 D'aller danser tous gais comme pinsons,  
 Et les vieillards, nargue de leur vieil âge,  
 Vont eux aussi, babiller sous l'ombrage,  
 Jusqu'à ce que, venant la fin du jour,  
 Lorsque les gars glissent propos d'amour,  
 Eux les vieillards savourent l'*ale* amère,  
 Tout en contant mainte et mainte chimère,  
 Et les hauts faits de plus d'un dameret  
 Et les méfaits de plus d'un farfadet,  
 Et comme Mab, gente reine des Fées  
 De mets friands emporte des trophées,  
 Comment fillette est pincée à minuit,  
 Et tirillée, et tout ce qui s'en suit ;  
 Ou bien comment amené par un moine  
 A rouge trogne, à panse de chanoine,  
 Certain lutin s'épuise en travaillant  
 Non pour gagner le moindre sou vaillant,  
 Mais pour gagner une jatte à la crème  
 Que de côté, fut-ce même en carême,  
 On met pour lui,—car avec son fléau,  
 Fléau de spectre, il se met tout en eau,  
 Et dans la nuit, il fait autant d'ouvrage  
 Que dans le jour, n'en feraient pas, je gage,  
 Dix ouvriers ; et puis ce diabolotin  
 De se coucher devant l'âtre à la fin,  
 De réchauffer sa poitrine velue,  
 Puis jabot plein, et la face joufflue,  
 De détaler, bien avant que l'écho  
 De par le coq ait fait coricoco.  
 Contes contés, au lit chacun se glisse,  
 Et de dormir toujours avec délice.  
 Souvent aussi ce sont cités, tournois  
 Où Chevaliers et Barons très courtois  
 Vêtus de paix, s'escriment dans la lice  
 Pour s'attirer certain regard propice,

Fiers d'acquérir le doux prix du vainqueur  
 S'il est donné par dame de leur cœur,  
 Aux jeux d'esprit, ou bien au jeu des armes,  
 Car de tels prix ont toujours puissants charmes.  
 Puisse l'hymen là bien souvent venir!  
 Portant safran, cierge pur et désir,  
 Et gais festins, et force mascarades,  
 Et plaisirs vifs, et joyeuses parades,  
 Des rêves tels qu'en toute liberté  
 Le barde rêve en une nuit d'été!  
 Chacun sera de la scène idolâtre  
 Si de Johnson apparait le théâtre,  
 Ou si Shakespeare est l'écrivain de choix  
 Qui ce jour là monte sur le pavois.  
 Et pour bannir toute mélancolie  
 Entoure-moi toujours, je t'en supplie,  
 Des airs charmants du mode Lydien,  
 Qui du poète est le meilleur soutien;  
 De ces doux airs qui vont jusques à l'âme,  
 Qui la réveille, et qui souvent l'enflamme,  
 Par la douceur de leurs suaves chants,  
 Ou par le feu de leurs transports brûlants;  
 Livrant mon cœur à leur douce harmonie  
 Et l'énivrant au souffle du génie;  
 Si bien qu'Orphée en sursaut éveillé  
 De son sommeil, et l'œil écarquillé  
 Croirait ouïr imprégnés de tendresse  
 Ces doux accords, musique enchanteresse  
 Qui de Pluton, mitigeant le vouloir  
 Eurent un jour le merveilleux pouvoir  
 De désarmer par heureux subreptice  
 L'enfer lui-même en faveur d'Eurydice.  
 Si ces plaisirs, tu peux me les donner, Gaité,  
 Avec toi je veux vivre, et pour l'Eternité !

---

## IL PENSEROSO.

ARRIÈRE, loin de moi, vaines, trompeuses joies !  
 Enfants de la Folie, et de père orphelins,  
 Combien vous êtes peu pour mes futurs destins  
 Futilités sans but ! Stériles sont vos voies ;

Retirez-vous chez ces mondains  
 Dont la cervelle oisive est tout papillotage,  
 Dont les vagues pensers sont toujours incertains,  
 Dont la vie, en un mot, n'est autre qu'un nuage,  
 Ou le rêve incessant de quelque songe creux  
 Dont le dormeur Morphée appesantit les yeux.

Mais viens à moi, douce Mélancolie,  
 O sage, ô sainte, ô déesse accomplie,  
 Dont le visage est par trop radieux  
 Pour des mortels ne pas blesser les yeux,  
 Et qui parais à notre faible vue  
 Toute grimée et tout de noir vêtue ;  
 Telle autrefois du grand Prince Memnon  
 Était la sœur ; et telle, nous dit-on,  
 D'Éthiopie était aussi la Reine  
 Qui soutenait sa beauté souveraine  
 A la beauté des nymphes de la mer.  
 Toi tu descends d'un sang encor plus fier,  
 Du sang des Dieux, car Vesta fut ta mère,  
 Et qui plus est, Saturne fut ton père ;  
 Vesta, Déesse au front pur, éclatant,  
 Du bon Saturne était fille pourtant,  
 Mais dans ces temps, ce n'était pas un crime  
 Que de s'aimer d'amour illégitime ;  
 Aussi, souvent sous des ombrages verts,  
 Ou de l'Ida sous les sombres couverts  
 Saturne aimait à lui conter fleurettes,  
 Sans de Jupin craindre en rien les sagettes.  
 Viens à ma voix, réponds à mon appel,  
 Religieuse, ô servante du ciel,

De noir vêtue, avec hautes tuniques  
Pour mieux couvrir tes épaules pudiques.  
Viens à ma voix, mais de ta gravité  
Garde toujours l'auguste majesté,  
Qui sur ton front de son austère empreinte  
Fait admirer le calme d'une sainte,  
Et ces regards révélateurs des cieus  
Qui de l'extase illuminent tes yeux :  
Et puis alors de ta douce paupière  
Laisse tomber un regard sur la terre :  
Autour de toi qu'en petit comité  
La calme paix et la Tranquillité  
Viennent s'asseoir, avec le maigre Jédne  
Qui vit de l'air, et rarement déjeune,  
Et puis entends les Muses, le Destin  
Chanter leurs vers en l'honneur de Jupin ;  
Le doux Loisir amant de la retraite  
Qui prend plaisir à la mine proprette  
De nos jardins, près de toi, je le vois ;  
Prends soin aussi de faire l'heureux choix  
De cet Esprit qui d'une aile dorée  
Nous fait voler par delà l'Empyrée ;  
Voici son nom : La Contemplation.  
Appelle à toi sans affectation  
Avec un *paix* le tranquille silence,  
A moins pourtant qu'en sa tendre éloquence  
Plaintive voix vienne charmer la nuit,  
Lorsque Cynthie au haut des cieus reluit,  
Et doucement retient son char rebelle  
Pour mieux jouir du chant de Philomèle.  
Timide oiseau, si doux, si musical,  
Oh ! que me plaît ton gosier sans égal,  
Moi dans les bois chaque soir je me glisse  
Pour savourer ton chant avec délice ;  
Et si ne puis m'énivrer de ta voix  
Inaperçu je marche quelquefois

Réfléchissant et regardant la lune  
Qui dans son cours chevauche dans sa dune  
Par les sentiers non fréquentés des cieux,  
En dispersant les nuages laineux.  
Souventefois du pic d'une colline,  
J'entends de loin la clochette argentine  
Du couvre-feu chanter les saints concerts,  
Et doucement se bercer dans les airs.  
Mais quand le temps est imbibé de pluie,  
Près du foyer jamais je ne m'ennuie,  
Et j'aime alors en toute liberté  
Loin des rumeurs d'une folle gaité,  
A m'amuser, à voir le jeu des ombres  
Que le brasier rend ou claires ou sombres,  
Jamais distrait hormis par le cricri  
Ou du veilleur par le paisible cri.  
Ou bien du haut d'une tourelle antique  
J'aime à minuit, heure cabalistique,  
Suivre le cours de la Grande Ourse aux cieux,  
Avec Hermès pour guide de mes yeux ;  
Ou de Pluton évoquant la lumière  
Faire sortir son esprit de sa sphère,  
Pour dévoiler soudain à mes regards  
Ce qui paraît entouré de brouillards,  
Pour nous conter quels sont les vastes mondes,  
Les lieux secrets, les régions profondes  
Donnant asile à l'esprit immortel  
Qui tout à coup rompt son lien charnel :  
Où sont aussi ces démons prenant gîte  
Dans l'air, le feu, dans le sein d'Amphitrite,  
Dont le pouvoir s'accorde exactement  
Avec un astre, ou bien un élément.  
Parfois aussi la Tragédie antique  
Me montrera sa grandeur homérique,  
Thèbes, Pélopes, et Troie et ses héros,  
Ou Rhadamante, Æacus et Minos,

Ou les hauts faits, et c'est chose assez rare  
 De temps moins vieux, dont notre âge est avare.  
 Mais plutôt à Dieu, Vierge, que ton pouvoir  
 Put évoquer du céleste manoir  
 L'esprit profond du sublime Musée,  
 Ou bien encor l'âme du grand Orphée  
 Lui dont la lyre en subjugant les cœurs  
 Sut de Pluton faire couler les pleurs,  
 Et se rendant ce monarque propice  
 A l'enfer même, arracher Eurydice.  
 Ou rendre au jour cet aimable conteur  
 Qui nous laissa de Cambus Khan l'Oseur  
 Un avant-goût qui charme et qui parfume,  
 Mais qui laissa las! au bout de sa plume  
 Le sort final de ce fier et grand Roi,  
 Et puis aussi de ses deux fils ma foi!  
 De Camballo toujours prêt à combattre,  
 Et d'Algarsif qui sut très bien s'ébattre  
 Dans ses déduits avec Théodora;  
 Et de leur sœur Canacé de Sarra  
 Qui possédait cette beauté céleste,  
 Le bel Anneau, le Miroir et le reste;  
 Et puis aussi de ce Cheval d'airain\*  
 Que conduisait toujours à fond de train  
 Le Roi Tartare; et si tournois, trophées,  
 Sombres forêts, ou mesdames les fées  
 Furent aussi les objets solennels  
 Des lais fameux de nobles ménestrels,  
 Amène-les, et que de leurs merveilles  
 J'énivre encor mon cœur et mes oreilles.  
 Tu me verras ainsi souvent, ô nuit!  
 Passer le temps tant que ton flambeau luit,  
 Jusqu' à ce que la matinale aurore  
 Au jour naissant ouvre la porte encore,

---

\* Voir l'histoire du Cheval d'airain dans le Cléomadès, traduit par nous d'Adénès le Roy, publié l'an dernier par Pickering.



Mais cette fois modeste en ses atours,  
Et non pas comme au temps de ses amours,  
Mais se couvrant d'un très décent nuage  
Par les zéphirs encensée au passage,  
Ou s'annonçant par le tout petit bruit  
De gouttes d'eau qui sur le sol bruit.  
Et quand soudain nous jetant sa lumière  
Le blond Phœbus sortira de sa sphère,  
Bonne Déesse, ah ! vite amène-moi  
Sous ces bosquets tout pleins d'un saint émoi,  
Que de Cratis le fils affectionne,  
Où croît le chêne et l'arbre de Bellonne,  
Et que la hache a respecté toujours  
Pour ne troubler des nymphes les amours ;  
Là, cache-moi sous l'épais du feuillage,  
Près d'un ruisseau, de son doux gazouillage,  
Loin des regards éblouissants du jour,  
Et tandis que tout bourdonne à l'entour,  
Et les ruisseaux et les gentes abeilles  
Du sein des fleurs remplissant leurs corbeilles,  
Fais que mes yeux se ferment de sommeil,  
Et qu'un doux songe arrive tout vermeil  
Me dérouler quelque belle chimère  
Qui doucement me berce la paupière ;  
Et quand mes yeux se rouvriront au jour,  
Fais que d'en haut, d'en bas ou d'alentour  
A mon oreille une douce musique  
Vienne tout bas m'effleurer d'un cantique ;  
Mais fais surtout que sous ces murs épais  
Dont la voussure a la forme d'un dais,  
Je puisse errer : si noble architecture  
Emeut le cœur par sa haute stature ;  
Là sous ces toits aux merveilleux arceaux,  
Sous ces parvis aux antiques vitreaux,  
A travers l'or de clarté tamisée  
Qui tombe et luit, opulente rosée,

Que l'orgue alors gronde retentissant  
 Accompagnant un chœur éblouissant  
 Soit solennel, ou soit d'antennes pures  
 Qui s'évapore et meurt en doux murmures,  
 Faisant poser devant mes yeux le ciel,  
 Et m'arrachant à ce monde réel.  
 Et puisse enfin ma vieillesse épuisée  
 Trouver sur terre, en façon d'Elysée,  
 Un ermitage, un cilice, un auvent  
 Pour m'abriter, et méditer souvent,  
 Pour épeler, déchiffrer chaque étoile  
 Qui dans le ciel apparait et se voile;  
 Pour demander à l'herbe des forêts  
 De ses secrets les car, les si, les mais,  
 Jusqu' à ce que ma vieille expérience  
 D'un saint prophète ait acquis la science:  
 Douce Mélancholie, à moi tous ces plaisirs,  
 Et je vis avec toi, sans plus amples désirs!

---

 MOGRIDGE (GEORGE).

Né le 17 Février 1787 — Mort le 2 Novembre 1854.

## IL N'Y A DE PLACE POUR TROIS.

C'ÉTAIT au milieu de l'année,  
 Les feuilles, du soleil brillaient de tous les feux,  
 Quand Catherine et moi nous fûmes en tournée,  
 Jamie étant entre nous deux.  
 Le pont jeté sur le torrent rustique  
 Étant étroit, fus mise de côté!  
 Jamie alors me dit : "Jenny, c'est authentique,  
 Point de place pour trois, ça, c'est la vérité!"  
 — "Pas de place pour trois!" . . . me dis-je,  
 "Mon Dieu! pas de place pour trois!"  
 Sur mes yeux se fit un vertige,  
 "Pas de place pour trois!" . . . mon cœur fut aux abois!

Oh ! mon cœur était bien malade !  
 Alors qu'à ses côtés je me trouvais souvent,  
 Près de sa Catherine en une promenade,  
 Mais elle est sa femme à présent.  
 Il ne pouvait, l'eut-il voulu Jamie  
 Etre à nous deux, car le défend la loi,  
 Dans un ménage hélas ! de tiers il ne faut mie,  
 Pour un troisième il n'est jamais place ma foi !  
 Pas de place pour trois ! . . . misère !  
 Mon Dieu ! pas de place pour trois !  
 Ma vie aussi fut bien amère,  
 Pas de place pour trois—ah ! j'ai porté ma croix !

Lentes ont marché les journées,  
 Et moi le cœur brisé, j'ai lutté sans espoir,  
 Nombreuses maintenant ont passé les années ;  
 Et déjà j'aperçois le soir.  
 Car de mes jours, ah ! la trame est filée,  
 Je dois partir, m'émietter bientôt,  
 Redonner ma poussière aux champs, à la vallée,  
 Rendre le corps enfin que j'avais en dépôt !  
 Pas de place pour trois—sur terre !  
 Mon Dieu ! pas de place pour trois !  
 Dans le lit froid du cimetière  
 Pas de place pour trois ! . . . oh ! j'ai porté ma croix !

Sur ton front chère Catherine  
 Brillera radieux le chaud soleil d'été,  
 Tandis que sur le mien l'hiver et sa bruïne  
 Incrusteront leur vétusté.  
 Au bon—bon Dieu je donnerai le reste  
 Des jours que j'ai, chassant le souvenir  
 Du bien-aimé Jamie—un penser bien funeste,  
 Qui ne me quittera qu'au jour où dois mourir.  
 Pas de place pour trois sur terre !  
 Mon Dieu pas de place pour trois !  
 Au ciel m'élève en ma prière,  
 Il y a place au ciel pour tous . . . oh ! je le crois !

---

MONCRIEFF (WILLIAM).

Mort en 1857.

MODESTE ODE À LA FORTUNE.

EXAUCÉ ma prière ô Fortune, ô Déesse  
 D'un poète en passant écoute ici l'adresse!  
 Je ne demande pas un troupeau de laquais  
 Pour me servir moi seul dans des maisons-palais,  
 Je ne demande pas des prés, des bois, des terres,  
 Ni des vassaux nombreux, ni canaux, ni rivières;  
 Je ne demande pas épouse d'apparat  
 Bien que j'aime fort peu par goût le célibat;  
 Je ne demande pas renommée ou puissance,  
 Amis, rang à la cour, paresseuse indolence;  
 Je ne demande pas de me frôler aux Grands,  
 Argenterie ou vins, livres ou mets friands;  
 Je ne demande pas bals, concerts ou liesse,  
 Pas non plus les trésors d'Europe ou de la Grèce,  
 La beauté, ni l'esprit, ni même le confort  
 Ni d'autres qualités qui rendent doux le sort,  
 Ni l'érudition, ni l'art, ni le génie,  
 Ni d'un brillant héros la valeur infinie,  
 Ces choses, ô Fortune, ont de l'attrait pour moi,  
 Mais point ne les demande—Et sur ce, me tiens coi:  
 Je ne demande que . . . de L'ARGENT—je l'atteste,  
 Car avec de l'argent on a tout—et le reste!

---

MONTGOMERY (JAMES).

Né en 1771—Mort en Avril 1854.

ROBERT BURNS.

POUR l'essor, pour le chant, la beauté du plumage  
 Quel oiseau pourrait-on jamais lui comparer  
 A ce Barde Ecossais dont le tant doux langage,  
 Sublime si souvent, ne peut trop s'admirer?

Selon son bon plaisir, selon sa fantaisie,  
 Robert Burns avait l'art, ou plutôt le bonheur  
 De varier sa voix ; et sa suprématie  
 De tout oiseau rival en faisait le vainqueur.

Sa chanson prenait-elle une allure morale,  
 Soudain c'était le Merle aux suaves accents ;  
 Était-elle, au contraire, et vive et joviale,  
 Lors c'était l'Hirondelle, oracle du printemps.

Ou c'était l'Oiseau-Mouche à l'aile diaprée,  
 S'abreuvant de rosée, allant de fleur en fleur ;  
 Ou c'était le Corbeau lorsque souffle Borée ;  
 Ou c'était l'Alcyon dans le calme rêveur.

Ou c'était le Hibou "dans l'église en ruines  
 D'Alloway," pendant l'heure où veille le Malin ;  
 Ou bien c'était le Coq, "près des eaux cristallines  
 De la Doon," saluant le soleil du matin.

Quand il laissait trotter sa veine aventurière,  
 C'était le Roitelet qui se plait dans les bois ;  
 A Bannockburn c'était l'Oiseau de la lumière,  
 L'Oiseau de Jupiter—la foudre était sa voix.

C'était l'Oiseau Nocturne en ses jours de tristesse ;  
 Et le Chardonneret en ses jours de bonheur ;  
 C'était aussi la Grive ivre de son ivresse,  
 Prodigue de sa joie, éparpillant son cœur.

C'était encor le Cygne à la blanche cuirasse,  
 Et pensif et tranquille, et plein de majesté ;  
 Mais était-il lancé ? jamais Faucon de chasse  
 N'occit plus d'ennemis que sa causticité.

Pour la simplicité, c'était une Fauvette,  
 Une Colombe pour la naïve douceur ;  
 Mais il était surtout pour sa gente Nanette  
 Le divin Rossignol qui gémit son bonheur !



Non, je voudrais voler bien par delà l'espace,  
 Là bas, là bas, je ne sais où,  
 Je voudrais aller voir le Bon Dieu face à face,  
 Ou visager l'or du Pérou.

Ou bien encor jetée au courant d'un beau fleuve,  
 J'aimerais en suivre le cours,  
 Comme un bateau mignon de gente fée, et veuve  
 De soucis, y finir mes jours;

Quel est l'être qui fut un seul jour dans la vie,  
 Qui peut souffrir de n'être plus?  
 Qui ne voudrait pouvoir avoir droit de survie  
 Pour vivre quelques jours de plus?

En avant, en avant toujours l'esprit de l'homme  
 Ainsi veut aller en avant;  
 Cela paraît mourir, il n'en est rien, c'est comme  
 Le feu du ciel toujours vivant.

---

MONTGOMERY (ROBERT, REV.).

Mort en 1855.

QUESTIONS ET RÉPONSES.

"FLEURS! dites-moi pourquoi fleurissez-vous toujours?"  
 Pour joncher ton chemin vers la tombe où tu cours.

"Pourquoi vous levez-vous myriades d'étoiles?"  
 Pour toi de l'Infini pour soulever les voiles.

"Blanche lune pourquoi décrois-tu? dis le moi!"  
 Pour à nouveau recroître, et puis briller sur toi.

"Soleil qui rend si vif ton éclat sur la terre?"  
 La voix qui dit un jour: "Que naisse la lumière!"

“Temps! où vas-tu d'un pas si brusque et si hâté?”  
 Au galop je m'en vais chercher l'Eternité.

“Eternité qu'es-tu?” . . . Je fus avant de naître!  
 Et toujours je serai . . . Je suis le grand peut-être!

“Nature d'où surgit ta sublime grandeur?”  
 Ne le sais, suis venue au vœu du Créateur.

“O vents! d'où soufflez-vous? je voudrais le connaître!”  
 Homme pour le savoir il te faudra renaître!

“Ton flux et ton reflux qui le règle Océan?”  
 Le pouvoir de celui qui commande à l'autan.

“Planètes qui vous guide en vos nombreux voyages?”  
 Une force invisible, au delà des nuages.

“Quel est ton souffle, ô vie?” Un rien, sans nul effort  
 Qui s'éthérise un jour dans les bras de la mort.

“O tombeau! dis-le nous, où donc est ta victoire?”  
 Dans Celui de mon sein qui surgit dans sa gloire.

“Mort où finit ta lutte?” . . . Au-delà du trépas,  
 Dans la vie éternelle au loin là bas! là bas!

---

MOORE (THOMAS).

Mort en 1852.

AU SEIGNEUR.

LA pelouse sera mon autel somptueux,  
 Et mon temple, ô Seigneur! la voûte de tes cieux!  
 Je prendrai pour encens les brises des montagnes,  
 Pour hymnes le silence au milieu des campagnes.



Et j'aurai pour mon chœur les flots de l'océan  
Par la lune éclairés, bercés par l'ouragan;  
Ou j'aurai de la mer le sublime silence  
Qui pour te proclamer a si noble éloquence.

Le jour je chercherai quelque asile écarté  
Lumineux, mais muet, et plein de majesté  
A l'instar de ton trône; et les pâles étoiles  
Seules verront le soir mon culte à toi sans voiles.

Ton ciel, qu'on est heureux de regarder toujours,  
Sera mon livre d'or, le livre de mes jours,  
Dans les pages duquel je lirai sur mon âme!  
La gloire de ton nom en paroles de flamme.

Je lirai ta colère en ce nuage obscur  
Qui du soleil brillant vient assombrir l'azur,  
Et ta miséricorde en la teinte azurée  
Qui vient donner la joie à la voûte éthérée.

De la plus simple fleur aux astres radieux  
Il n'est rien de brillant ici bas comme aux cieus,  
Où mon cœur ne perçoit un rayon de lumière  
De ta Divinité,—Sublime et Divin Père!

Et non plus, rien de sombre, ici bas comme aux cieus,  
Où je ne trouve encor ton amour merveilleux;  
Et j'attends humblement le moment où la terre  
Verra l'obscurité se fondre en ta lumière!

---

## LE MIROIR MAGIQUE.

“ ALLONS, sus, vieux ! voyons si ton miroir magique  
 Peut nous montrer ceux-là que nous aimons à voir ;  
 Dans ce cas, montre-moi ma fidèle Angélique  
 Dans ce bosquet témoin de nos adieux, un soir.”

Et soudain l'Enchanteur de lui montrer sa dame  
 Seule dans le bosquet où voyageait son âme ;  
 “ Fille fidèle, va ! ” dit l'heureux Chevalier,  
 Ainsi penser à moi, sous notre beau rosier ! ”

Mais qu'est-ce ?... A l'air joyeux un jeune et gentil page  
 Tout bas vient à la Dame apporter un message ;  
 “ C'est, “ dit le Chevalier, ” le même fringant gars  
 Qui près de ma Vénus me menait moi son Mars ! ”

Et maintenant la Dame, elle cueille une rose  
 Sur le gentil arbuste, et sur son sein la pose ;  
 “ Tel, “ dit le Chevalier, ” tel était le guerdon  
 Dont elle m'octroyait chaque matin le don.

Et puis au jeune page, elle donne la rose  
 Avec un regard vif qui d'aller vite impose.  
 “ Oh ! “ dit le Chevalier, ” elle endort sa douleur  
 En rêvant son aimé, là, tout près de son cœur ! ”

Mais le page revient—oh ! mon Dieu quel spectacle !  
 Pour un fidèle amour mon Dieu quelle débâcle !  
 Il amène au bosquet un autre Chevalier  
 Comme lui jeune, aimé—sous le même rosier !

“ Tel, ” a dit le jeune homme, “ est l'amour de la femme ! ”  
 Puis s'élançant d'un bond furieux sur l'infâme,  
 D'un seul coup il pourfend avec son gant d'acier,  
 Et magique Miroir, et Dame, et Chevalier.

## MORALITÉ.

Le Chevalier croirait sa Dame encor pudique,  
 L'Enchanteur montrerait sa lanterne magique  
 Du matin jusqu'au soir à qui voudrait la voir,  
 Si notre Chevalier n'eut voulu . . . trop savoir!

## MOTHERWELL (WILLIAM).

Né le 14 Octobre 1797—Mort le 1<sup>er</sup> Novembre 1835.

## JENNY MORRISON.

A L'EST, à l'ouest, par maint et maint chemin  
 Fatigué j'ai couru le monde ;  
 Mais ne saurais jamais oublier, c'est certain,  
 L'amour des jours où la vie était blonde!  
 Le feu que l'on allume à la veille de Mai,\*  
 Peut bien être à Noël débris, cendre et poussière ;  
 Plus noir pourtant est le cœur jadis gai  
 Quand du premier amour a passé la lumière.

\* The fire's that's blawn on *Beltane* e'en,  
 May well be black 'gin Yule,

*Beltane*—de *Baal*, ou feu de *Bel*. Dans les temps reculés le premier Mai en Ecosse les paysans avaient l'habitude de tailler une table dans le sol, et de creuser autour un fossé. Alors on allumait un feu, et l'on préparait une sorte de boisson avec des œufs et du lait, et un gâteau de seigle. Le gâteau était divisé en autant de portions qu'il y avait de personnes présentes; une de ces portions était noircie. Toutes les parts étant ensuite placées dans un bonnet, chacun les yeux bandés tirait son morceau. Le porteur du bonnet avait droit à la dernière part. Celui qui tirait le morceau noir était sans pitié sacrifié à Baal. De nos jours celui auquel échoit le morceau noir est condamné à faire un saut périlleux à travers les flammes, condition qu'il remplit sans qu'il lui en advienne le moindre mal.—*Note du traducteur.*

Bien chère enfant, ô Jenny Morrison!  
 Du temps passé la souvenance  
 Jette son ombre encore ainsi qu'un noir buisson  
 Sur mon sentier où n'est plus l'espérance.  
 Il obscurcit mes yeux de pleurs, de pleurs amers,  
 Et j'en sèche sur pied, alors que la mémoire  
 Blafardement comme fauves éclairs  
 Me retrace ces temps . . . devenus de l'histoire.

C'était alors que nous nous aimions bien,  
 Alors que nous nous séparâmes ;  
 Doux temps et triste temps ! . . . où le mien où le tien  
 Se confondaient en nous dans nos deux âmes.  
 C'était lors que tous deux seuls sur un banc assis,  
 Cherchions en nous aidant à pouvoir mieux apprendre,  
 Oui, c'était lors, du ciel sous les lambris,  
 Qu'échangions ces regards vifs encor sous la cendre !

Je me demande encore, et bien souvent  
 Quand nous étions, ma Jennyette  
 Tous deux ensemble assis, et la joue en avant,  
 Ce que pensait notre tête follette ?  
 Quand tous les deux le cœur battant à l'unisson  
 Sur nos genoux ayant un seul et même livre,  
 Tes yeux, de fait, étaient à la leçon,  
 Quand ma leçon à moi, c'était t'écouter vivre.

Te souvient-il lorsque comme un tison  
 Nos deux fronts se couvraient de honte,  
 Parce que les enfants disaient qu'à la maison  
 Nous en irions tous deux en fin de compte ?  
 Et te rappelles-tu ces charmants samedis,  
 (A midi ces jours-là se dispersait la classe),  
 Comme tous deux, papillons étourdis,  
 Nous grimpons la colline et nous donnions la chasse.

Mon cœur est plein d'un indicible émoi,  
 Ma pauvre tête a le vertige,  
 Lorsque des jours d'école, et ma Jenny de toi  
 Le souvenir m'apporte un seul vestige.  
 O matin de la vie! ô matin de l'amour!  
 O jours légers et longs, jours charmants de l'enfance,  
 De nos deux cœurs alors que tout autour  
 Comme une fleur d'été s'enroulait l'espérance !

Te souvient-il, Amour! combien de fois  
 Nous quittions le bruit de la ville,  
 Pour errer sur le bord d'un ruisseau dans les bois  
 Et l'écouter se trémousser agile?  
 Les feuilles de l'été s'arrondissaient autour  
 De nous, et sous nos pieds vibrait la campanule,  
 Du bois épais et dans le demi-jour  
 Gazouillait le mauvis, l'oiseau du crépuscule ;

Si gentiment gazouillait le mauvis,  
 Et du ruisseau la voix si claire,  
 Que gais comme pinsons à ces doux gazouillis  
 Prêtions l'oreille à la nature entière.  
 Et sur le monticule au-dessus du ruisseau  
 Nous nous tenions assis longtemps dans le silence,  
 Et pleurs de joie au frais glouglou de l'eau  
 Quelquefois de nos yeux coulaient en abondance.

Oui, chère enfant, oui Jenny Morrison,  
 Sur ta joue, oui coulaient des larmes,  
 Nos langues ne pouvaient articuler un son  
 Mais ce silence il avait de grands charmes !  
 C'était alors un temps—certe un temps bien heureux,  
 Où nos deux cœurs avaient leur fraîcheur printanière,  
 Quand nos émois sortaient impétueux  
 Sans se perdre aux zigzags d'école buissonnière.

Je me demande, ô Jenny Morrison  
 Si je fus à ton existence  
 Entrelacé, rivé d'aussi forte façon  
 Que tu le fus pour moi dès notre enfance.  
 Oh! dis-moi, ma Jenny, si de tels souvenirs  
 Pour ton oreille encore ont pareille musique,  
 Dis-moi, Jenny, si ton cœur de soupirs  
 Se gonfle au doux penser de ce temps aurifique.

A l'Est, à l'Ouest, par maint et maint chemin,  
 Fatigué j'ai couru le monde ;  
 Mais n'oubliai jamais, pour ça, c'est bien certain !  
 Au loin, pour toi, mon amour sans seconde :  
 La source d'où jaillit tout d'abord de mon cœur  
 Cet amour qui toujours, partout a fait ma joie,  
 Toujours aussi creuse avec plus d'ampleur  
 Son sillon dans mon sein, y grave plus sa voie.

O mon Amour! ô Jenny Morrison!  
 Depuis que nous nous séparâmes,  
 De ta suave voix n'entendis plus le son,  
 N'ai vu tes yeux où brillaient tant de flammes,  
 Mais dans mes bras nerveux j'éteindrais le malheur,  
 Le malheur incurable, et mourrais dans la joie,  
 Si je savais seulement que ton cœur  
 De moi rêvait encor . . . se traînait dans ma voie!

---

 L'EAU.

## L'EAU!

Parlez-moi du joyeux ruisseau  
 Qui lorsque vient la nuit tranquille,  
 Accorde son refrain, une charmante idylle,  
 Pour en doter le village et la ville.

L'eau!

Ce gai causeur qui ne dort guère,  
 Qui fait glouglou l'année entière,  
 Et fait l'aumône à sa manière  
 De son plaisir toujours nouveau.

L'eau!

Parlez-moi du gentil ruisseau  
 Qui de la vieille pierre grise  
 S'élance près de l'aulne, et soudain le baptise,  
 Et puis lui passe une blanche chemise.

L'eau!

Cette source toujours vivace,  
 Dont, enfant, je suivais la trace  
 En demandant à tous, en grâce,  
 Quand en finirait le rouleau.

L'eau!

Formant gaiement ce gai ruisseau  
 Qui pour me faire une amulette,  
 Serpentaît, se pliait ainsi que la houlette  
 Que je portais de façon si coquette.

L'eau

Qui jour et nuit et sans lacune  
 Chante au soleil, chante à la lune,  
 A la fée aussi vers la brune  
 Un tant harmonieux rondeau!

L'eau!

Une perle fraîche, un joyau!  
 Qui tous les jours faisait causette  
 Avec le lis d'argent, avec chaque fleurette  
 Qui sur ses bords arrangeait sa toilette.

L'eau!

Qui dans ses murmures étranges  
 Me chantait les chansons des anges,  
 Du bon Dieu disant les louanges,  
 En reflétant le ciel si beau!

L'eau

Dans laquelle moi Jouvenceau,  
Resté sans amis sur la terre,  
J'ai versé bien souvent plus d'une larme amère  
Quand attentif la voyais couler claire.

L'eau

Que dans d'heureuses rêveries,  
J'inondais des fleurs des prairies,  
Voyant l'amour et ses féeries  
Dans son cours toujours jeune et beau.

Eau!

Mon cœur bondit comme un chevreau  
Quand je pense à ta fraîche source  
Où me désaltérais en rentrant d'une course . . . .  
Je t'estimais plus que l'or de ma bourse!

Eau

De ma patrie! . . . eau sans pareille,  
Je n'entendrai plus ta merveille,  
Pourtant de loin à mon oreille  
Bruit ton chant toujours nouveau!

Eau

Qui berce encor dans le tombeau!  
Qu'aimerais trouver sur ta plage  
Où vivent le genêt, et le rosier sauvage  
Un oreiller—pour mon dernier ancrage!

Eau

Pour moi toujours objet d'envie,  
Douce musique de ma vie,  
Tu me fais rêver de survie  
Bien que ne sois qu'un vermisseau!

L'eau!

Qui vive longe le côteau  
De la vie,—et mélancolique  
Murmure à notre cœur de façon ironique  
*De profundis*—ce funèbre cantique.



L'eau

Qui cependant coulait si fraîche  
 Dans son lit, une pure crèche,  
 Dont la vie était un doux prêche  
 Où courait-elle? . . . à son tombeau!

---

OSGOOD (MRS.)

Née en 1808—Morte en 1850.

CHANT D'ADIEU DE L'AÉRONAUTE.

C'EN est fait! le lien qui me clouait à terre  
 Il est tranché, je prends mon vol vers l'atmosphère!  
 Jouet des élémens je deviens un joujou  
 Que la brise mutine emporte Dieu sait où!  
 Et qu'elle peut casser pour peu que ça l'amuse,  
 Comme un enfant gâté, sans besoin d'une excuse.  
 Oh! si les quatre vents s'assemblent aujourd'hui  
 Ces géants là feront pour charmer leur ennui

De balle une belle partie!

Sans s'inquiéter dâ dans leur folâtre humeur,  
 Que leur jeu que ne puis voir avec sympathie,  
 Soit cause de ma mort, et qu'ils en soient l'auteur!  
 Cette balle de pied pour eux est une bulle,  
 Ils la peuvent crever sans le moindre scrupule;  
 Et moi, comme l'enfant renommé du soleil,  
 Qui du Père Phœbus dédaignant le conseil  
 Voulut du char du jour gouverner la lumière,  
 Et l'épandre à pleins flots sur Madame la Terre,  
 Mais qui ne sachant pas guider le char de feu  
 Fut, de par Jupiter, très irascible Dieu,  
 A bas précipité d'un coup de son tonnerre,  
 Moi je puis être aussi jeté la tête en bas,  
 Sans sur ma tombe avoir au moins les doux hélas,

Non plus les jaunes sérénades  
 De jeunes Héliades!



## PARNELL (THOMAS).

Né en 1679—Mort en 1717.

## L'ERMITE.

LOIN du monde et du bruit, dans un désert sauvage  
 Vivait dès son enfance un Ermite pieux,  
 Son lit se composait de mousse et de feuillage,  
 Sa cabane modeste avait pour toit les cieux.  
 Ses mets étaient des fruits, sa boisson de l'eau claire,  
 Ses plaisirs chanter Dieu, son travail la prière.

Vivre aussi saintement, c'était le Paradis;  
 Quand tout à coup dans son cœur indécis  
 Vint s'élever un doute—ou plutôt cette idée:  
 "Que le vice devait maîtriser la vertu,"  
 Et son âme candide en fut intimidée,  
 Et dans son esprit abattu  
 La nuit se fit—Il perdit confiance  
 Dans les fins de la Providence.

Ainsi quand dans un jour d'été  
 Dans les eaux d'un beau lac la nature se mire,  
 Le rivage s'incline, et chaque arbre s'admire,  
 Tout fier de sa fraîche beauté;  
 Le firmament lui-même en reflétant l'image  
 De toutes ses splendeurs semble y jeter ancrage:  
 Mais qu'une pierre arrive en ricochet,  
 Adieu le magique mirage,  
 De ces enchantements soudain s'éteint l'effet,  
 Le beau miroir n'est plus qu'une glace brisée,  
 Où tout devient chaos, arbres, cieux et rosée.

Pour éclaircir son doute, et juger par ses yeux,  
 Des causes, des effets—ne connaissant le monde  
 Que par jeunes bergers, ou par bouquins bien vieux,  
 Notre Ermite quitta sa retraite profonde,

Et le bâton en main, la coquille au chapeau  
Un matin il partit en quête du nouveau.

Le désert était long à franchir;—et l'Ermite  
N'allait pas vite:  
Vers midi cependant, il se trouva soudain  
Hors du sentier sauvage, et près d'un grand chemin;

Et comme

Il regardait au loin, voici qu'un beau jeune homme  
Près de lui s'approcha.—“ Père, salut à vous!”  
Dit-il.—“ Salut, mon fils!”—Ces premières paroles  
Servirent de prélude à de plus bénévoles,  
Et bientôt l'entretien devint aimable et doux;  
Si bien que se trouvant au mieux de la rencontre,  
Quoique l'un fut très jeune, et l'autre déjà vieux,  
Leurs goûts n'étant pas à l'encontre,  
De voyager ensemble ils convinrent tous deux.

Ainsi, dans les vertes campagnes  
Près de vieilles brebis on voit jeunes compagnes,  
Ainsi près des plus vieux ormeaux  
On voit le jeune lierre enlacer ses anneaux.

Cependant le soleil a fini sa carrière,  
L'heure du soir drapée en manteau bleu  
Vient éclairer la nuit de sa pâle lumière,  
Et doucement sonner le couvre-feu.  
A la clarté de la lune indécise,  
Nos voyageurs distinguent un castel  
D'architecture exquise,  
Dont le dôme élégant semblait toucher le ciel.

De tous côtés des arbres magnifiques  
Réhaussaient la grandeur de ses nobles portiques.  
Le maître, par hasard, était hospitalier,  
Mais son cœur n'était pas d'un ange,  
Et pour le personnifier  
Pour le bien qu'il faisait il voulait en échange  
L'encens impur de la louange.

Devant nos voyageurs les portes du manoir  
 S'ouvrent à deux battants, et pour les recevoir  
 Le châtelain accourt, et les fait mettre à table.  
 Là tous deux sont servis par des valets nombreux,  
 La chair est succulente et le vin délectable;  
 Et puis on les conduit à des lits somptueux,  
 Où sous un océan de duvet et de soie  
 Chacun d'eux s'endort dans la joie.

A la nuit succède le jour.  
 La nature s'éveille en un doux chant d'amour.  
 Le zéphir plisse l'eau—le jeune oiseau voltige,  
 L'arbre agite sa feuille, et le roseau sa tige.  
 Nos voyageurs levés sont conduits au salon  
 Tout doré, dominant l'admirable vallon.  
 Un déjeuner servi dans ce lieu de plaisance  
 Les attendait. Le maître hospitalier  
 Dans un gobelet d'or verse un vin de Constance  
 Pour leur rendre plus cher le coup de l'étrier;  
 Et tous deux sont partis pleins de reconnaissance.  
 Et personne en effet,  
 Hormis le châtelain, n'avait droit de se plaindre;  
 Car sans rien dire, habile en l'art de feindre,  
 Le jeune voyageur emportait en secret  
 Le magnifique gobelet.

Tel celui qui rencontre un serpent sur sa route,  
 Epouvanté s'arrête à l'aspect du danger,  
 Et sentant son sang se figer,  
 S'il reprend son chemin, se retourne et redoute,  
 Tel, en voyant la coupe d'or  
 Fut l'Ermite; et sa conscience  
 Lui reprochait tout bas de garder le silence,  
 Et de continuer encor  
 A souffrir près de lui cet ingrat qu'un peu d'or  
 Rendait sourd à la voix de la reconnaissance.

Ils marchaient cependant, devisant seul à seul,  
 Quand soudain du soleil s'obscurcit la lumière.  
 Les animaux cherchant l'ombrage d'un tilleul  
     Fuyaient la plaine, et sombre avant-courrière  
 D'un ouragan prochain la foudre au loin grondait.  
 Notre couple avisa sur la côte voisine  
     Qui sur la plaine dominait,  
 Une large maison non loin d'une ravine.  
     C'était grand, mais d'un triste aspect.  
 Le sol marneux et les terres incultes  
 Disaient du possesseur les principes occultes,  
 Il devait être avare— et de plus circonspect.

Ils arrivent transis aux portes du domaine.  
     Par rafale l'onde tombait,  
     Par tourbillons le vent sifflait,  
 En funèbres zigzags l'éclair s'ouvrait, brillait,  
     Et le tonnerre avec fracas roulait.  
 Ils frappent. Pan, pan, pan! Mais leur prière est vaine.  
 A la fin cependant, avec bien de la peine  
 A leur destin le maître a paru compatir,  
     Il se décide à leur ouvrir,  
 Fait jouer les verroux, tire la lourde chaîne,  
     Et leur dit d'un ton aigre-doux:  
 "Soyez les bien venus, entrez, abritez-vous!"

Ils sont entrés, le Pince-maille  
     Leur fait un feu vaille que vaille;  
 Leur donne un doigt de vin—et de vin aigrelet,  
 Un morceau de pain noir moisi dans le buffet,  
 Puis aussitôt qu'il voit que s'apaise l'orage:  
 "Il fait beau," leur dit il, "à revoir, bon voyage!"

Quelle affreuse perversité!  
 Se disait notre Ermite—Etre si misérable,  
 Et si riche à la fois, et si peu charitable!  
     Quel esprit de sordidité!

Mais la surprise du saint homme  
 S'accrut encor, quand il vit comme  
 Son compagnon donnait à ce ladre vilain  
 La coupe dérobée au seigneur châtelain.

Pendant qu'il pensait, la nature  
 Avait repris sa première parure,  
 Les feuilles leur fraîcheur—le ciel son coloris.  
 Notre avare joyeux gaiement leur fait escorte,  
 Et sur eux avec soin ferme sa double porte.  
 "Enfin!" dit-il, "ils sont partis!"

Ils sont partis! . . . Et notre Ermite  
 Ne savait que penser d'une telle conduite.  
 En vain à sa raison faisait-il un appel,  
 Il n'osait prononcer sur son jeune acolyte . . . .  
 Devait-il plaindre un fou—maudir un criminel?

Mais de la nuit tombent les ombres  
 Sombres,  
 Nos voyageurs encore ont besoin d'un logis,  
 Et bientôt ont trouvé non loin d'un bois taillis  
 Une maison de modeste apparence,  
 Ni grande, ni petite, où respirait l'aisance.  
 Le maître, par vertu, non pas par vanité  
 Donnait à tout venant franche hospitalité.

Ils ont frappé. Vite la porte s'ouvre,  
 Poliment chacun se découvre,  
 Et dit: "Maître salut!"—"A vous Frères salut!"  
 Reprend le maître: "Ici mon plus bel attribut  
 Est d'être utile . . . Entrez, ma maison n'est pas grande,  
 Mais vous y trouverez l'offrande  
 Que chacun doit au voyageur.  
 Il a dit: la table est dressée,  
 Puis au nom du seigneur  
 La faim est assouvie, et la soif apaisée;"

Et le repas fini, chacun parle à son tour  
 De vertu, de divin amour,  
 Jusqu'à l'heure où la cloche appelle à la prière  
 Hôtes et gens, et la famille entière !

Le monde est vieux d'un jour de plus.  
 A son chapeau l'ermite a remis sa coquille.  
 Ils vont partir—quand bravant les argus,  
 Près de la couche où dort l'espoir de la famille  
 Le jeune homme se glisse—horreur !  
 Comme l'épi doré tombe sous la faucille,  
 Sous son poignet de fer tombe, ainsi qu'une fleur,  
 Le cher petit gentil dormeur !

Témoin de ce forfait, et frappé d'épouvante,  
 L'Ermite cherche à fuir . . . Hélas !  
 L'effroi le glace, et rend sa marche lente !  
 Le jeune homme poursuit tranquillement ses pas.  
 Or, dans cet endroit la campagne  
 Se trouvait divisée en sentiers tortueux  
 Formés par les détours d'un fleuve impétueux :  
 Le serviteur qui l'accompagne  
 Le guide vers un gué d'un accès dangereux,  
 Car pour le traverser on avait mis les branches  
 D'un gros chêne, en guise de pont,  
 Et du torrent les étincelles blanches  
 Couvraient un abîme sans fond.  
 Avec un sentiment de joie,  
 Le jeune homme guettait sa proie,  
 Il saisit le moment où le guide imprudent  
 Dédaigneux de tout accident,  
 De ce pont vacillant au beau milieu se trouve,  
 Sans que nulle crainte il éprouve  
 Habitué qu'il est du matin jusqu'au soir  
 A traverser ce torrent noir,  
 Il le pousse, il y tombe, il surnage, il tournoie,  
 Et malgré ses efforts, il s'enfonce et se noie.



Par ce nouveau forfait l'Ermite exaspéré  
 A dit: "Monstre dénaturé!"  
 Mais à peine a-t-il dit—ô Prodige! ô Merveille!  
 Soudain son compagnon n'a plus rien d'un mortel.  
 Son visage est plus doux, sa bouche plus vermeille,  
 Et sur les traits de ce beau jouvencel  
 Se lit le bien-être éternel.  
 Sur ses pieds flotte une blanche tunique,  
 L'or et l'azur entourent ses cheveux  
 D'une gloire apocalyptique,  
 Et l'encens des parfums tombe du haut des cieux.  
 Ses ailes laissant voir leurs plumes vacillantes  
 Majestueusement se meuvent flamboyantes.

Du Pèlerin la subite fureur  
 A fait place à l'émoi . . . . Mais bientôt le bel Ange:  
 "A Dieu," dit-il, "gloire et louange,  
 "Et béni soit celui que bénit le Seigneur!

"Bon Ermite," a-t-il dit, "ta vie et tes prières  
 Ont trouvé grâce devant Dieu,  
 Pour toi s'abaissent les barrières  
 Qui cachent aux mortels les desseins du saint lieu!  
 Oui, pour t'instruire, sur la terre  
 Un Ange est descendu des cieux,  
 Ecoute, voici le mystère  
 Que sans voile je vais révéler à tes yeux.

"Le divin Maître a fait le monde,  
 Et le monde est son œuvre—En cela gît son droit;  
 Or dans sa Sagesse profonde  
 Il le gouverne seul—seul il dit: "Ainsi soit!"  
 Mais sa divine Providence  
 Par des moyens secrets inconnus aux humains  
 Sans contraindre leur conscience,  
 Par son pouvoir de prescience  
 Tient leur avenir en ses mains.

“Qui peut plus justement exciter la surprise  
Que les événements accomplis devant toi ?  
A tes yeux étonnés je les allégorise . . . . .

    Mais, voici la suprême loi,  
Quand on ne comprend pas, il faut avoir la foi !  
    Ce châtelain à la vaine arrogance,  
Qui dans des coupes d'or, en son noble castel,  
Faisait boire à longs traits le plus pur hydromel,  
Et dont la vie était une longue bombance,  
En perdant un trésor pour lui sans importance,  
    A gagné, trésor plus réel,  
    Expérience et défiance . . . .  
Il reçoit ; . . . mais depuis est plus—rationnel.

“Ce misérable au cœur cuirassé d'avarice  
Dont la porte jamais ne s'ouvrit au malheur,  
    Dans l'espoir d'un beau bénéfice  
L'ouvrira maintenant au moindre voyageur ;  
Et sera, par calcul, un moyen secondaire  
    De soulager à propos la misère.

    “ Pour notre ami de ce matin  
Bien long-temps il suivit le précepte divin,  
Mais voilà que son fils, l'enfant de sa vieillesse  
Lui fait perdre soudain la vertu, la sagesse,  
Son fils était son tout, son Dieu n'était plus rien !  
    Moi qui suis son ange gardien,  
J'ai dû frapper le coup —Ma mission remplie,  
    Le pauvre père à genoux s'humilie,  
Et le séjour du ciel un jour sera le sien.

    “ Et quant à ce malheureux guide,  
C'était un perfide, un voleur,  
Cette nuit, cette âme cupide  
Dévalisait son bienfaiteur,  
Et combien cet argent eut fait faute au malheur !  
    Mais se voyant dans la rivière,

Prêt à mourir, il s'est tout à coup repenti,  
 Son repentir était sincère,  
 Le ciel a reçu sa prière,  
 C'est un bon larron converti.

“ Ainsi le ciel à toi s'explique  
 Et tes désirs sont satisfaits ;  
 Ne péche plus ; désormais vis en paix  
 Et garde-toi de ton optique ! ”

Disant ces mots, le brillant chérubin  
 Laissant de sa robe de lin  
 Flotter les plis aux ondes transparentes,  
 Sur ses ailes d'azur aux plumes frémissantes  
 S'éleva dans les airs.— Pour notre Pèlerin  
 A genoux il disait cette belle prière :

“ Toi, dont la demeure est aux cieux,  
 Dieu de bonté, Dieu Puissant, notre Père !  
 Ta volonté soit faite ici bas, en tous lieux  
 Et rends dignes de toi les enfants de la terre ! ”

Alors se relevant, il reprit son chemin  
 Vers le désert—pour prier Dieu sans fin !

---

 UN CONTE DE FÉES.

DANS l'île de Bretagne, au temps du noble Arthur,  
 Quand au coup de minuit dans le castel obscur  
     Riait, dansait le peuple Fée,  
 Vivait un beau jeune homme, Edwin du château vert,  
 Vaillant, franc, généreux, ménestrel comme Orphée,  
     Mais dont le dos d'un dôme était couvert.

Ce dos touffu, bombé, s'élevant comme un mont  
 Semblait vouloir tenter l'escalade du front  
 Et se hisser jusqu'à la tête ;  
 Cependant en dépit de ce hideux atour  
 Edwin osa rêver une illustre conquête,  
 Et qui plus est rêver tendre retour.

Il avait ressenti le charme séducteur  
 De la beauté d'Edith.—Si dans l'intérieur  
 Elles pouvaient ces damoiselles  
 Regarder,—il eut eu chance d'être vainqueur :  
 Mais certain Sir Topaz, étourneau de ruelles  
 Eblouissait;—l'habit gagna le cœur.

Edwin le noir dans l'âme, et le chagrin au front,  
 Cheminait donc la nuit, et gravissait un mont  
 Eclairé par le clair de lune ;  
 C'était près de la tour d'un antique castel  
 Où folâtres lutins venaient tous à la brune  
 Se trémousser en dansant sous l'ormel.

Son cœur était navré,—son âme en désarroi,  
 Il se faisait bien tard;—il savait à part soi  
 Ne pouvoir retrouver sa route,  
 N'ayant d'autre ressource, il a franchi l'enclos  
 Du castel redoutable, et sous sa sombre voûte,  
 S'étend par terre, affamé de repos.

Mais à peine affaissé sur ce dur oreiller  
 Espérait-il enfin quelque peu sommeiller,  
 Que soudain le vent qui s'engouffre  
 Fait vaciller le sol par ses bruits effrayants,  
 En même temps il sent certaine odeur de soufre  
 Et puis il voit,—cent lustres flamboyants.

Cent lustres flamboyants,— brillants comme un soleil  
 Qui donnaient à la salle un éclat sans pareil,  
 Puis il entend des voix charmantes

Qui chuchotent galement, et puis du coin de l'œil  
 Il voit des pieds fringants, des jambes ravissantes,  
 Valsant, tournant ainsi que l'écureuil.

Mais vous qui m'écoutez, croyez-en le conteur,  
 Il est très véridique et pas du tout menteur,  
 Jamais plus riche masquerade  
 Ne s'en vint défiler sous les yeux d'un mortel,  
 Perles, plumes, parfums et blanche satinade,  
 C'était si beau,—qu'il ne fut rien de tel !

Mais tandis qu'il était tout oreilles, tout yeux,  
 Voilà que des galants le plus avantageux  
 S'écria d'un accent terrible:  
 “ Quel est le vil mortel, quel est l'audacieux  
 Dont l'haleine empestée à nos sens accessible,  
 A souillé l'air qu'on respire en ces lieux ? ”

— “ C'est moi, ” dit notre Edwin, se présentant sans peur  
 Aux Esprits assemblés, “ c'est moi, je suis l'auteur,  
 Mais l'auteur bien involontaire  
 Du trouble que j'apporte en vos nocturnes jeux,  
 Mais je suis excusable, et dans ce sanctuaire  
 Seul m'a conduit désespoir amoureux. ”

— “ Je reçois ton excuse, ” a répondu l'Esprit,  
 “ Ta franchise me plaît, et n'est point un délit  
 Qui soit parmi nous punissable;  
 Nous ne ressemblons point à ces trônants d'un jour  
 Pour qui le seul mensonge est monnaie acceptable,  
 La vérité!—c'est là tout notre amour !

“ A moi donc d'exalter ton courage abattu,  
 A moi de consoler ton chagrin,—le veux-tu ?  
 Dès ce moment, tiens, prends ta chance,  
 Et tandis que je danse avec ma gente Mab,  
 Avec Mabille toi prends part à notre danse  
 Comme jadis fit le fils de Joab !

Il dit, et tout à coup des airs mélodieux  
 Sur les ailes du vent vibrent harmonieux,  
   Le Monarque conduit la Reine,  
 Et tous les courtisans de danser de concert,  
 Et Mabilie gaiement de faire aussi la chaîne  
   Ayant au bras Edwin du château vert.

Après ce joyeux bal vient souper plus joyeux,  
 Doux aveux, gais propos, mets choisis, vins nombreux,  
   Enfin le paradis sur terre;  
 Le convive est servi par d'invisibles mains :  
 A-t-il soif ? De sa lèvre aussitôt un plein verre  
   S'approche,—il est vidé, puis repris par des nains.

Mais voilà que soudain pour complaire à leur Roi  
 Sujettes et sujets simulant un tournoi  
   S'escriment à coups de galoches;  
 L'un de gesticuler comme un singe disert,  
 Tandis que d'autres fous font assaut de bamboches  
   Aux yeux surpris d'Edwin du château vert ;

Jusqu'à ce que l'un d'eux, nommé je crois Robin,  
 Un très bon diable au fond, mais espiègle et malin  
   Se hisse jusqu'à la voussure,  
 Soulevant avec lui notre jeune héros,  
 Dont il fait un magot de vieille architecture  
   En l'étendant, sur le défaut du dos.

Edwin tout pendillant : " Assez mes bons amis,  
 Assez," " leur disait-il, " la farce a bien son prix,  
   Mais assez de ce sortilège,  
 Je n'en puis plus !" —Soudain Obéron lui répond :  
 " Edwin, résigne-toi ;—mon peuple te protège,  
   Attends,—dans peu tu descendras d'un bond."

Tout à coup ont cessé tous ces nocturnes jeux.  
 Le frais du jour se glisse en ces lieux caverneux,  
   Le coq jette son cri d'alarme,

Le vent tourbillonnant rugit, se bat les flancs,  
 Et puis poussant la porte avec un grand vacarme :  
 " Allons," dit-il, " vite aux fleurs, aux étangs !"

Alors tous ils s'en vont en jetant de longs cris,  
 Les lustres sont éteints, et du haut des lambris  
 Le pauvre Edwin décroché, tombe.  
 Il ne savait que faire en cet endroit obscur,  
 Où régnait un silence aussi froid que la tombe,  
 Lorsque des cieus il aperçut l'azur.

Il se lève aussitôt inondé de bonheur,  
 Tout dispos, tout léger, éloquent, beau diseur,  
 C'est qu'il sent qu'il n'a plus de bosse ;  
 Sa langue véridique et son esprit sensé  
 Ont fait un simple dos d'un dos de carabosse,  
 Et maintenant il se rit du passé.

Il parle avec aisance, et semble en galopant  
 Danser,—tant à la fois il est leste et pimpant.  
 On sut bientôt son aventure ;  
 Tant que la belle Edith vit le jeune héros,  
 Admira son courage, admira sa tournure . . . . .  
 Il n'avait plus de bosse sur le dos !

Cependant Sir Topaz informé de ce fait,  
 Voyant l'amour d'Edith pour cet ex-contre fait,  
 Prit à deux mains tout son courage,  
 Et vers la fin du jour, quitta son pavillon,  
 Pour aller au castel, malgré la nuit, l'orage  
 En tapinois,—guetter le réveillon.

Epuisé de fatigue et suant sang et eau,  
 Il arrive haletant à l'antique château ;  
 Soudain le vent de la vallée  
 S'engouffre, tourbillonne, et renversant le mur  
 Ouvre la même porte à la même assemblée  
 Que cent flambeaux illuminent d'azur.

Voilà qu'en ce castel jadis abbatial  
 Au son de la musique a commencé le bal;  
 Mais Sir Topaz, le pauvre hère,  
 Ne sait où se cacher quand soudain Oberon:  
 " Un homme est près d'ici," dit-il, avec colère;  
 " Un vil mortel,—un ignoble poltron!..."

Sur ce, le Sir Topaz ce vilain Céladon:  
 " Excellences," dit-il, " accordez-moi pardon;  
 Prenez pitié d'un pauvre diable  
 Qui la nuit ne pouvant retrouver son chemin,  
 Est venu s'abriter, ô destin misérable!  
 Dans ce séjour pour lui le plus voisin."

" Oh! le vil mécréant!" dirent tous à la fois  
 Les Esprits,—" Voyez donc! il se croit fin matois,  
 En nous débitant ces sornettes,  
 Comme si nous étions sans savoir le pourquoi  
 De sa venue;—eh bien! passe par nos baguettes  
 Bel imposteur! tiens prends voilà pour toi!"

On le bat, on le hue, et puis le feu follet  
 De tous ces farfadets l'esprit le plus finet,  
 Le prend et vite le transporte  
 Où notre Edwin était,—au milieu du plafond,  
 Et tous les quolibets gaiement lui font escorte,  
 D'autant plus vifs qu'il est plus furibond.

Néanmoins on l'oublie, et les folâtres jeux  
 Tour à tour vont leur train, rendant chacun heureux,  
 On rit, on jase et l'on s'amuse  
 On mange chair exquise, on boit vin pétillant,  
 On danse au son du cor, ou de la cornemuse...  
 Le Sir Topaz est toujours pendillant.

Cependant voilà que tous les yeux de la nuit  
 Se sont clos,—les Esprits s'envolent avec bruit,  
 Et le Chevalier tombe à terre,



Car jamais sortilège imposé par lutin  
 N'a de son puissant charme étreint une clairière  
 Plus qu'une nuit;—il finit au matin.

Les lustres flamboyants avaient éteint leurs feux,  
 Aussi maître Topaz fut-il très malheureux  
 De se trouver là sans lumière.  
 Mais il se crut sauvé quand il revit le jour.  
 Hélas ! que devint-il, en sentant par derrière  
 Le dos d'Edwin gonflé comme un tambour.

Ce conte, ma nourrice un beau jour me le dit,  
 Et puis, me caressant, ajouta : " Mon petit  
 Fais ton profit de sa morale :  
 Les uns lestes sont nés pour courir au succès,  
 D'autres, ont, au contraire, à vaincre la cabale  
 Pour arriver,—presque toujours après :

" Mais la seule vertu sait aussi tôt ou tard  
 Faire au même les sots favoris du hazard  
 Si vains de leur bonne fortune....  
 La vertu peut toujours l'emporter sur le sort,  
 Et jetant à la mer une charge importune,  
 Tranquillement s'abriter dans le port."

---

POE (EDGAR A.).

Né en Janvier 1811—Mort en Octobre 1849.

LA CORNELLE.

UN soir vers le triste minuit,  
 Que tout absorbé dans ma nuit,  
 Ma tête tombait affaîssée  
 Sur une légende passée,  
 Pendant que je m'assoupissais,  
 Que dans un songe voyageais,

Il se fit un bruit peu sonore  
 A ma porte . . . et m'éveillant . . . sus!  
 Je me dis, me le remémore:  
 " C'est un visiteur, rien de plus,  
 Que peut-on me vouloir encore ? "

Oh ! m'en souviens distinctement  
 C'était en Décembre, vraiment,  
 Sur le parquet, par parenthèse,  
 J'étais son ombre chaque braise.  
 Je souhaitais le lendemain,  
 J'avais dans mes livres en vain  
 Cherché solace qui restaure  
 Pour celle, ô regrets superflus !  
 Que les anges nomment Lénore,  
 Qu'ici bas ne reverrai plus,  
 Mais qui dans mon cœur vit encore.

Et le frou frou tout chuchotant  
 De chaque rideau tremblotant  
 Remplit mon âme d'épouvante,  
 Si, — que jusqu' alors, je m'en vante  
 N'avais eu semblable terreur ;  
 Et pour tranquilliser mon cœur,  
 Je me dis, me le remémore :  
 C'est un visiteur, un intrus  
 Qui frappe à ma porte et m'implore,  
 C'est un visiteur, rien de plus ;  
 Que peut-on me vouloir encore ? "

Maître de mon émotion,  
 Lors sans plus d'hésitation :  
 " Entrez Monsieur, entrez Madame,  
 Et pardonnez-moi ! sur mon âme ;  
 Je dormais, et profondément,  
 Et vous frappiez si doucement,

Qu'un tel petit bruit s'évapore,  
Et se perd indécis, confus."  
Sur ce, sans parler plus encore,  
J'ouvre la porte et vois . . . motus!  
Quoi? . . . L'obscurité que j'abhore!

Plongeant dans cette obscurité  
Un regard craintif, agité,  
Je rêvai là, lorsque j'y songe  
Un long et bien bizarre songe:  
Mais seul le silence régnait,  
Et l'obscurité se taisait;  
Un chuchotement incolore  
Flotta sur le vide diffus,  
Ce nom par moi dit bas: " Lénore!"  
Seulement ce nom, rien de plus;  
Et l'écho soupira: " Lénore!"

Dans la chambre rentrant alors  
Ému d'esprit, ému de corps,  
Bientôt se fit jour, ô merveille!  
Un bruit plus fort à mon oreille.  
Oh! dis-je, ce balbutiement  
A la fenêtre est sûrement;  
Voyons, approchons-nous du store,  
Et sur nous prenons le dessus:  
Alors mon œil explore, explore,  
Mais c'est le vent, et rien de plus,  
Le vent qui pince sa mandore!

Cependant j'ouvre le volet,  
Et que vois-je entrer s'il vous plaît?  
Se trémoussant, une Corneille  
Majestueuse, antique et vieille;  
Elle ne fit point de salut,  
Mais comme une Reine s'en fut

Se percher, je la vois encore,  
 Sur ma Pallas, juste au-dessus  
 De la porte, me remémore ;  
 Et puis s'assit, et rien de plus  
 Sans prendre un air de matamore.

Lors par sa haute gravité  
 Charmant mon sourire attristé,  
 Moi je dis à l'oiseau d'ébène :  
 " Bien que ta crête soit à peine  
 Couverte d'un rare duvet,  
 Tu n'es pas certe un freluquet,  
 Corneille toi que l'on honore  
 Depuis les temps du vieux Cadmus,  
 Ton nom chez Pluton?...je l'implore !" .  
 — " Mon nom chez Pluton?...Jamais plus !...  
 Dis, n'est-ce pas un nom sonore ?..."

Et moult, vous pensez, m'étonnai  
 D'ouïr un oiseau si peu gai  
 Parler de manière aussi claire,  
 Bien que peu faite à satisfaire ;  
 Car vous m'accordez, n'est-ce pas,  
 Qu'un être humain dans aucun cas,  
 Ne vit de la nuit à l'aurore  
 Sur une Pallas, par Phébus !  
 Et par-dessus sa porte encore  
 Un oiseau tel que " Jamais plus !"  
 Au yeux brillants comme phosphore.

Mais la Corneille gravement  
 Sur le buste assise aisément  
 Comme si c'était un symbole  
 Ne dit pas une autre parole ;  
 Elle ne prononça plus rien,  
 Et se drapa dans son maintien ;

Jusqu' à ce que je dis encore :  
 " Mes amis les plus assidus  
 M'ont quitté ; — bien avant l'aurore  
 L'oiseau partira ! " — " Jamais plus ! "  
 Dit l'oiseau de sa voix sonore.

D'étonnement je tressaillis  
 A ce mot profond, si concis ;  
 Mais ce mot, me dis-je, est sans doute  
 De son savoir la somme toute ;  
 Et c'est chez quelque meurt de faim  
 Qu'elle a ramassé ce refrain :  
 Quand l'espérance se déflore,  
 Quand ont fui les derniers écus,  
 Quand du cœur ce mot s'évapore :  
 " Non plus jamais ! non jamais plus ! "  
 Que l'on dit du soir à l'aurore.

Mais par sa haute gravité  
 Charmant mon sourire attristé,  
 Moi je fais vers l'oiseau d'ébène  
 Virer mon fauteuil, et sans gêne  
 M'affaissant sur le doux velours  
 A travers mes pensers je cours :  
 Je voulais, me le remémore,  
 Savoir le mot de ce rébus  
 Que croassait l'oiseau pécore  
 " Et plus jamais " et " jamais plus ! "  
 Mots que ma foi, j'entends encore !

Je voulais deviner cela,  
 Mais sans en rien dire, oui dà,  
 Au volatile à tête chauve  
 Qui dardait sur moi son œil fauve ;  
 Réfléchissant, j'étais assis  
 Sur le dada de l'indécis,

Ayant grand besoin d'ellébore,  
 Chevauchant, chevauchant dessus,  
 Pressant ce coussin, que Lénore  
 Las ! ne pressera jamais plus,  
 Ce pauvre ange de mon aurore !

Lors il me sembla que plus lourd  
 Devenait l'air, et qu'un pas sourd  
 Comme serait le pas d'un ange  
 Sur le tapis glissait étrange.  
 " Ah ! " m'écriai-je, " malheureux !  
 Le ciel miséricordieux  
 T'envoya l'oubli qui restaure,  
 Qui rend les souvenirs confus,  
 Tiens prends l'oubli dans cette amphore . . . "  
 La Corneille dit : " Jamais plus,  
 Jamais plus n'oublieras Lénore ! "

Dis-moi prophète de malheur  
 Oiseau fatal, ou Tentateur,  
 Soit que t'ait jeté la tempête  
 Ici, pour abriter ta tête,  
 Soit pour y fomentier l'horreur,  
 Soit pour y semer la terreur,  
 Dis-moi, dis-le-moi je t'implore,  
 Pour soulager mes maux ards  
 N'est-il pas quelque mandragore ?  
 La Corneille dit : " Jamais plus !  
 En vain tu chercherais encore ! "

Dis-moi prophète de malheur,  
 Oiseau fatal, ou Tentateur,  
 Du ciel par la voûte azurée !  
 Oh ! dis à mon âme éplorée,  
 Dis pour soulager sa douleur  
 Si dans un Eden de bonheur,

Elle doit, brillant météore,  
Revoir au milieu des élus  
Un ange du nom de Lénore . . ."  
La Corneille dit : "Jamais plus !  
A quoi bon le chercher encore !"

Va ! que ce mot soit le signal  
De ton départ, oiseau fatal !  
Tout en bondissant, m'écriai-je,  
Pars vilain démon sacrilège !  
Pars ne laisse ici rien de toi,  
Ni ton ombre sur la paroi,  
De mon cœur affreux minotaure,  
Pars abandonne le dessus  
De ma porte ; fuis, je t'abhore ! . . ."  
La Corneille dit : "Jamais plus !  
J'y suis bien, et j'y reste encore !"

Et la Corneille sans bouger  
Reste assise, et sans déloger  
Sur ma Pallas au front auguste,  
Et se goberge sur son buste ;  
Et ses yeux ont le vague aussi  
D'un démon qui sent le roussi ;  
Et ma lampe d'un reflet dore  
L'oiseau devenu mon argus,  
Et son ombre gît incolore  
Sur le parquet ; et Jamais plus  
Cette ombre elle ne s'évapore !

---

 LES CLOCHES.

ECOUTEZ, écoutez, écoutez les traîneaux  
Avec leurs argentins grelots,  
Drin, drin, drin, drin, drin, drin, heureuse mélodie  
Comme ils tintent gaiement, tintent à l'étourdie

Dans l'air glacial de la nuit !  
 Pendant qu'aux cieus sans voiles  
 Se font les doux yeux les étoiles  
 En mesure battant la chanson de minuit,  
 Dans le rythme insolite, et tout à fait unique  
 Du langage runique,  
 Au tintement qui s'en va crescendo  
 Des cloches, des cloches, des cloches,  
 Faisant sauter croches et doubles croches  
 Sur le dos de l'écho.

Ecoutez les cloches de noces  
 Ces cloches d'or !  
 Quel monde de bonheur roulant en beaux carrosses  
 Ne dit pas leur gentil essor !  
 A travers l'air qui leur sert de Pégase  
 Entendez-les la nuit raconter leur extase !  
 De ces notes d'or et d'argent  
 En un seul accord convergent,  
 Quel virelai liquide et de joie opportune  
 Monte à la tourterelle admirant du regard  
 La lune !

De ce clocher gai babillard  
 Quels flots soudains, quels torrents d'euphonie,  
 Comme ils s'enflent gonflés d'amoureuse harmonie,  
 Et pèsent doucement sur l'immense avenir !  
 Quelle joie, en un mot, a cette sonnerie  
 Que chantent à n'en plus finir  
 Par croches et par doubles croches,  
 Les cloches, les cloches, les cloches  
 Les cloches, les cloches, les cloches  
 Les cloches, les cloches, les cloches !

Oyez, oyez, c'est le tocsin—  
 Cloches d'airain !  
 Quel monde de terreur nous dit leur turbulence !  
 Comme à la nuit qui dort dans le silence  
 Elles viennent narrer leur immense frayeur !



Pour parler suant trop l'horreur,  
 Elles ne peuvent que, dominant la tourmente,  
 Crier d'une voix fausse éveillant l'épouvante:  
 Au feu ! là bas le feu ! vite au feu ! vite au feu !  
     Courez, courez, il est là, dans ce lieu !  
 Et puis dans leur élan courant comme Atalante  
     Dans l'air ; sautant plus haut, plus haut encor,  
     Frappant le vent, comme frappe un butor,  
 Et par sauts et par bonds se disant à chacune:  
 Montons, montons, montons, montons jusqu'à la lune.  
 Oh ! les cloches alors que sonne leur tocsin

    Oh ! que funeste et noire

        Est leur histoire !

De quel affreux présage est leur appel soudain !  
 Quelle sensation d'horreur elles déversent  
 Lorsque toutes ainsi palpitantes conversent !  
     Cependant que notre oreille perçoit  
 Par les sons glapissants ou les plus vifs murmures  
     De leurs voix et rauques et dures  
 Si le danger plus fort avec le vent s'accroît ;  
     Cependant que notre oreille perçoit  
     Par leur son qui se traîne  
     Murmurant comme une âme en peine,  
 Si le danger moins fort avec le vent décroît :  
 Selon que par accès plus vives ou plus proches  
     Tintent lugubrement les cloches,  
 Ou bien que se faisant reproches sur reproches,  
     Hurlent avec effroi les cloches,  
     Les cloches, les cloches, les cloches !

    Oyez, oyez le glas des cloches

        Cloches de fer !

Quel monde de pensers, quel monde de reproches  
 Il a soudain pour nous évoqué de l'enfer !  
 C'est l'heure de la nuit, c'est l'heure du silence  
     Nous l'entendons, et frémissons d'effroi  
     Alors qu'il se balance ;  
 C'est que le glas est propre à reveiller l'émoi.



POPE (ALEXANDER).

Né en 1688 – Mort en 1744.

PRIÈRE UNIVERSELLE.

DEO. OPT. MAX.

PÈRE de Tous! en qui chaque âge  
Reconnut son Sublime Auteur,  
Depuis le saint jusqu' au sauvage,  
Jehovah, Jupiter, Seigneur!

De Tout, Toi la Cause Première  
Et la moins comprise, pourtant,  
Et qui m'apprends par ta lumière  
Que je suis aveugle et toi Grand :

Et qui dans cet état de choses  
Veut bien me laisser entrevoir  
Le bien, le mal, la fin, les causes  
M'assurant un libre vouloir.

Ce que dicte la conscience  
En son pouvoir surnaturel,  
Est pour l'homme une prescience,  
Est pour lui le chemin du ciel.

Puissé-je toujours être digne  
Seigneur de tes bontés pour moi ;  
Quand tu donnes, faveur insigne,  
Jouir c'est respecter ta loi.

Entouré de milliers de mondes  
Dont toi seul est Maître et Seigneur,  
Qui se balancent dans les ondes  
Par ton pouvoir modérateur,

N'allons pas assigner d'espace  
A ta souveraine bonté,  
Et surtout n'ayons pas l'audace  
D'usurper sur sa volonté.

Si j'ai raison, que par ta grâce  
Je reste dans le droit chemin ;  
Si j'ai tort, dirige ma trace  
Daigne me guider de ta main.

De l'affreuse misanthropie  
Afin de m'éviter l'écueil,  
Sauve-moi du murmure impie,  
Et sauve-moi du sot orgueil.

Aux maux d'autrui rends-moi sensible,  
Rends mon cœur indulgent, humain,  
Et pour moi daigne être accessible  
Comme je le suis au prochain.

Bien que je sois fort peu de chose,  
Je suis quelque chose par toi,  
Mon cœur en ta bonté repose,  
Conduis mon cœur selon ta loi.

Pour aujourd'hui je ne souhaite  
Que le don de la paix, du pain ;  
Seigneur ta volonté soit faite !  
Tu sais pourvoir au lendemain.

O Toi qui pour Temple as l'Espace,  
Pour Autel la Terre et les Cieux,  
Nul être ici bas ne se lasse  
De chanter ton nom glorieux !

---

## ODE SUR LE JOUR DE SAINTE CÉCILE.

## I.

DESCENDEZ, Muses, descendez  
 Aux instruments donnez une âme,  
 De la Lyre éveillez les cordes, et chantez,  
 De vos voix parcourez la gamme.  
 Que le luth amoureux se plaigne tristement,  
 De sa voix de stentor que le clairon résonne,  
 Et d'un long retentissement  
 Fasse vibrer l'écho pour éveiller Bellonne;  
 Tandis qu'avec des sons filés, majestueux,  
 Les orgues monteront jusqu'au plus haut des cieux.  
 Ecoutons, ô merveille!  
 Des accents doux et purs envahissent l'oreille,  
 Ils deviennent bientôt plus forts, encor plus forts,  
 Et remplissent les airs de leurs flots d'harmonie;  
 Bientôt leur puissance infinie  
 D'un *crescendo* fougueux a redit les accords :  
 Cette musique en tremblant flotte  
 Comme le chant de la linotte,  
 Puis par degrés dépérissant  
 S'affaiblissant,  
 Comme une âme en souffrance  
 Vient mourir dans une cadence.

## II.

La musique soumet à son diapason  
 Sous un égal niveau l'esprit et la raison.  
 Si trop de joie un jour se remue en notre âme,  
 Le calme de sa voix nous vient comme un dictame;  
 Si notre âme, au contraire, est en proie aux chagrins,  
 Toujours pour les calmer elle a des anodins.  
 Elle a pour le guerrier des sons vibrants de gloire,  
 Pour l'amant malheureux un baume péremptoire;

Mélancolie écoute, et se calme soudain,  
 Et Morphée éveillé retrouve son entrain.  
 La Paresse elle-même étend ses bras, s'éveille,  
 L'Envie en vain voudrait faire la sourde oreille,  
 Ses serpents font joujou.—Nos passions, enfin,  
 A force d'écouter ont perdu leur venin.

## III.

Mais quand pour la patrie il faut crier aux armes!  
 Combien pour tous les cœurs la musique a de charmes!  
 Ainsi, quand le premier, osant braver les mers  
 Sur le vaste Océan vint glisser un navire,  
 L'habitant de la Thrace, en son soudain délire  
 Fit résonner l'écho de glorieux concerts,  
 Tandis qu'Argos voyait de Pélion descendre  
 Ses arbres étonnés, transformés en méandre.  
 Les hommes en extase à ces sons belliqueux  
 Devinrent des héros, bientôt des demi-Dieux,  
 Et les mers, les rochers, les cieus de dire : Aux armes,  
 Aux armes ! aux armes ! aux armes !

## IV.

Mais quand bien qu'inondé de larmes  
 L'Amour aussi fort que la mort,  
 Bravant du Phlégéthon la barrière infernale  
 Conduisit le poète à l'endroit où Tantale  
 Implore, mais en vain l'inexorable sort,  
 Sur ces rivages  
 Ces marécages,  
 Que de visages  
 Noyés de pleurs ;  
 Dans ces ténèbres  
 Quels cris funèbres  
 Pleins de douleurs ;  
 Oh ! que de plaintes cavernueuses  
 D'ombres affreuses !

Mais chut ! il a touché la lyre d'or,  
 Soudain de prendre leur essor  
 Les noirs fantômes et les ombres  
 Sombres.

Oh ! Sisyphe il s'arrête à la fin ton rocher !  
 Ixion croit rêver les plaisirs de Capoue,  
 Il se repose sur sa roue,  
 Les spectres ont quitté leur infernal bûcher,  
 Et voilà qu'en cadence,  
 Ils se mettent en danse,  
 Tandis que sur leur lit de fer  
 Se pâment à l'envi Tisiphone et Mégère,  
 Et qu' Alecton, leur sœur, jure par Jupiter  
 De laisser ses serpents pendiller vers la terre !

## V.

“ Au nom de ces ruisseaux qui gazouillent toujours,  
 Au nom des fontaines aimées,  
 Qui dans l'Elysée ont leur cours ;  
 Au nom des brises parfumées  
 Qui soufflent au-dessus des fleurs ;  
 Au nom de ces âmes heureuses  
 Qui se bercent voluptueuses  
 Au milieu de douces vapeurs ;  
 Au nom de ces ombres guerrières  
 Qui scintillent dans les clairières ;  
 Au nom des amants morts d'amour,  
 Daignez abrégér mon supplice,  
 Ou rendez-moi mon Eurydice,  
 Ou laissez-moi perdre le jour.”  
 Il a dit, et l'enfer propice  
 Est touché par ses doux accords,  
 Et la sévère Proserpine  
 Que ce chant suave fascine  
 Rend Eurydice à ses transports.

Beau triomphe de la musique;  
 Ainsi par son pouvoir unique  
 Malgré le Styx, malgré le sort  
 Elle put prévaloir sur l'enfer et la mort.

## VI.

Tout glorieux de sa conquête  
 Pour voir son Eurydice il retourne la tête  
     Trop tôt, hélas trop tôt !  
 Elle tombe, elle meurt, elle meurt aussitôt.  
 Maintenant à nouveau comment charmer la parque  
     Attendrir l'infèrnal monarque ?  
 Ton crime fut d'aimer! . . . Est-ce un crime d'aimer ?  
     Maintenant rien ne saurait le calmer,  
         Au milieu des campagnes  
         Sous le creux des montagnes  
 Seul il promène ses douleurs,  
     L'écho de l'Ebre  
     Echo funèbre  
     Redit ses pleurs.  
     Il appelle son ombre  
 Et croit la voir dans la pénombre.  
     Hélas !  
 Elle échappe à son cœur, elle échappe à ses bras !  
 Et dans son désespoir devenu misanthrope  
     Parmi les neiges du Rhodope  
 Il brûle, et puis soudain brusque comme les vents,  
 Il parcourt le désert, il franchit les torrents  
     Et se rit des tourmentes.  
     Chut ! Du cri des Bacchantes  
 A retenti l'Hoëmus.—Ah! voyez! il est mort !  
 Mais tout à l'heure encore il chantait Eurydice !  
 Eurydice ! ce nom dans son dernier accord  
 Il fit vibrer sa lyre, et l'écho son complice  
 De répéter aux bois : Eurydice ! Eurydice !  
 Et les bois de le dire aux flots, et sans effort  
 Les flots de dire aux monts : Eurydice ! Eurydice !



## VII.

Musique ! oh ! quel est ton pouvoir !  
 Tu distrais le chagrin, calmes le désespoir,  
 Tu sais nous émouvoir dans les jeux de Thalie  
 Et nous faire trouver du charme à la folie ;  
 Par tes tant doux accords tu sais nous rendre heureux,  
 Et nous donner à tous un avant goût des cieux !

Ainsi pensa la divine Cécile  
 Elle restreignit l'art à la louange utile

Du Créateur,  
 Quand l'orgue dans son plein s'unit soudain au cœur,  
 Les Séraphins prêtent l'oreille,  
 Vers un monde inconnu notre âme se réveille,  
 Et pour mieux écouter ces chants mélodieux,  
 Les Anges en extase abandonnent les cieux.  
 Poètes, laissez-là les merveilles d'Orphée,  
 De l'art du chant Cécile a conquis le trophée ;  
 Orphée a fait surgir une ombre de l'enfer,  
 Cécile élève l'âme au plus haut de l'éther !

## POTTS (MRS. ANNA H.).

Morte en 1852.

## L'AMOUR DE LA NATURE.

HEUREUX, cent fois heureux celui dont l'âme pure  
 Rêve au déclin des ans l'aube des premiers jours,  
 Pour lui d'un pas égal a marché la nature  
 Le souvenir lui rend la saison des amours.

Il écoute au printemps chaque oiseau qui babille  
 Avec ce même émoi qui fit battre son cœur,  
 Lorsque, tout jeune encore, assis sous la charmille  
 De la vie il suivait le mirage enchanteur.

Il a connu la vie, et ses peines amères,  
 Les soucis de la veille et ceux du lendemain,  
 Du mirage il a vu s'écrouler les chimères  
 Il a vu l'espérance échapper de sa main.

Mais la douce fraîcheur de l'heure matinale  
 En son cœur éprouvé fait renaître l'espoir;  
 Son âme est épurée, et sa foi sans égale,  
 Il vit . . . pour admirer le coucher d'un beau soir.

Tel celui qui d'un roc dominant la nature  
 Se plait à contempler un rivage lointain,  
 Sans que des flots émus l'occupe le murmure,  
 Mais bercé par ce bruit monotone et sans fin.

---

 LES "POURQUOI" D'UN ENFANT.

ENFANCE, il sort souvent de tes lèvres naïves  
 De ces hardis "Pourquoi" qu'on veut résoudre en vain;  
 Tu parles, et ta voix a fait jaillir soudain  
 Le fiel de la mémoire en larmes fugitives.

Je vis un jour une jolie enfant  
 Sur les genoux d'un père appuyée, écoutant,  
 Sans paraître écouter, les leçons du bon père.  
 Jamais à son auteur fille ne fut plus chère,  
 Aussi jamais tableau ne fut plus ravissant.  
 Tout entière au bonheur, la gente créature,  
 Exempte de soucis, riait à la nature;  
 Elle ignorait encore, en cet heureux printemps,  
 Nos crimes et nos maux, nos plaisirs décevants.  
 Ses mains, ses douces mains, par de tendres caresses,  
 Des cheveux du vieillard lissaient les blanches tresses;  
 Mais tandis qu'à ce jeu se complaisait son cœur,  
 Soudain le front ridé la frappa de stupeur.  
 "Qu'est-ce donc," dit l'enfant, "que ces lignes livides?"

Dis, mon papa, pourquoi  
 Ton front n'a pas du mien le velouté . . . . . dis-moi  
 Pourquoi ces plis si laids? . . ."—"Ces plis? . . . ce sont  
 des rides! . . ."  
 —"Des rides! . . . qui les cause? . . ."—"Enfant, c'est la  
 douleur,  
 Les soucis, les chagrins, en un mot, le malheur!"

Alors laissant tomber ses paupières humides,  
 La pauvre enfant voila ses yeux bleus si limpides,  
 Puis elle dit: "Papa, quel est donc le malheur?"  
 Lui ne répondit point, mais pressa sur son cœur  
 L'enfant aimé, ne voulant pas lui dire  
 Que les pleurs sont voisins du plus riant sourire,  
 Que les plus belles fleurs durent à peine un jour,  
 Et que trop vite, hélas! les chagrins ont leur tour.

Oh! béni soit le ciel qui de la tendre enfance  
 A voulu pour un temps éloigner la souffrance.  
 Pourquoi donc irions-nous, devant le destin,  
 De l'orage du soir effrayer le matin  
 Le lis au blanc plumage, orgueil de la vallée,  
 Pourquoi faire incliner sa tête désolée?  
 Ne se peut-il donc pas qu'au moment du danger  
 Quelqu'arbre bienfaisant lui prête son ombrage,  
 Ou que CELUI qui soigna son jeune âge,  
 Ne lui trouve un abri fait pour le protéger?

---

 PRAED.

Né en 1802—Mort en 1839.

## L'ENFANCE ET SES VISITEURS.

MAI venait d'essuyer les larmes  
 Qu'un mois plus tôt versait Avril,  
 Quand je vis l'Enfance aux doux charmes  
 S'amuser à jeu puéril;

Sans savoir pourquoi, souriante,  
Heureuse, portant front joyeux,  
Pour moi sa vue était charmante,  
Car l'Enfance a si jolis yeux !

Le temps dans sa rude colère  
Balaya l'herbe du vallon,  
Il tarit l'eau, vive naguère,  
Broya le lis sous son talon ;  
Mais il courait, courait si vite  
(Il allait détruire un tombeau),  
Que l'Enfance . . . elle soit bénite !  
N'entendit rien . . . que son cerceau.

Le crime à la lèvre moqueuse,  
Au front rugueux, à l'œil chafouin,  
A la démarche tortueuse,  
De cette scène fut témoin,  
Mais le regard pur de l'Enfance  
Mit en fuite ce noir démon,  
Qui s'en fut cacher sa jactance  
Dans la fange de son limon.

Pour lors sous la forme d'un gnome  
Comme on en rencontre à minuit,  
Surgit, redoutable fantôme  
La pâle fille de la nuit :  
"Bois ceci !" lui dit la mégère :  
— "Mais quel est ton nom ?" . . . — "La Douleur !"  
— "Je joue, et point n'ai soif, ma chère,  
Garde pour demain ta liqueur !"

Puis après arriva la Muse  
Fière de ses talents divers,  
Qui coquette comme Aréthuse  
Fit jaillir tout l'or de ses vers ;

Mais malgré son brillant ramage  
L'Enfance lui tourna le dos,  
Saluant tout son verbiage,  
D'un superbe . . . *nescio vos!*

Puis après survint la Sagesse  
Qui lui confisquant son volant,  
Lui dit comment avec prestesse  
Surgit le grain, tombe le gland ;  
Puis le pourquoi de toutes choses,  
Qui sont sur terre, et même aux cieux ;  
Mais l'Enfance parmi les roses  
Déjà dormait de ses deux yeux.

Sommeille en paix ô chère Enfance,  
Va, l'homme est moins heureux que toi,  
Lui ne rêve qu'à l'opulence,  
A tous les plaisirs de son—"Moi!"  
Mais sur la couche où tu reposes,  
Les songes descendent d'en haut  
Avec des fleurs fraîches écloses  
Ou doux souvenir qui prévaut!

---

PRIOR (MATTHEW).

Né en 1664—Mort en 1721.

LA VÉRITÉ ET LA FOURBERIE.

CONTE.

CERTAIN jour qu'il faisait "*le plus beau temps du monde*  
*Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde,*"

La Fourberie et Dame Vérité

Malgré la singularité

Se promenaient ensemble à travers les prairies,  
Admirant tour à tour les bois, les bergeries,



Elle fait à la bourse et la hausse et la baisse.  
 Et puis, désappointé, la poussez-vous à bout?  
 Elle feint l'innocence et vous révèle tout.  
 Ce qui n'empêche pas que bientôt à sa guise  
 Et de Pierre et de Paul, et d'Emma, de Louise  
     Des gens même les plus discrets  
 Révélant—ou plutôt fabriquant les secrets,  
     Toujours elle démonétise  
 Qui passe sous sa langue, et rit de ses décrets.  
     Tantôt selon sa fantaisie  
 Abusant de l'esprit et de la charité,  
     Elle feindra les pleurs, l'anxiété,  
 Pour mieux vous égarer par son hypocrisie.  
 Soufflant le chaud, le froid, parlant et contre et pour  
 Mais parlant toujours faux, et la nuit et le jour.

C'est ainsi que la Fourberie  
 Dépouilla par un vol la pauvre Vérité  
     De son unique et blanche draperie.  
 Maintenant elle est nue à perpétuité,  
 N'étant digne d'amour que pour ceux dont la vue,  
     Je le dis sans détour,  
     Est assez chaste pour  
 Aimer la Vérité quoiqu' aussi peu vêtue !

---

#### QUILLINAN (EDWARD).

Né en 1791—Mort en 1851.

#### LE SERIN-CHARDONNET.

C'ÉTAIT au mois de Juin, à Paris, d'une cage  
     Sur la Place du Carrousel,  
 Notre oreille entendit sortir si doux ramage  
     Que vrai, c'était surnaturel.

Cent et quelques chanteurs entonnaient leur cantique  
Car c'était la foire aux oiseaux,  
Mais un hybride brun de sa voix magnifique  
Mettait à néant ses rivaux.

Il régnait souverain de par sa voix puissante  
Sur tous ces oiseaux à la fois,  
Son gosier sur eux tous tenait la dominante,  
C'était pour eux le Roi des Rois.

Souventefois leurs chants sortaient comme une meute  
Pour dominer son chant rival,  
Notre chardonnet se riait de l'émeute,  
Son rondeau vibrait sans égal.

Son trône se trouvait au milieu de sa cage  
C'était une perche ma foi !  
Son aile l'y portait, et ce trône je gage,  
Valait celui du Bourbon-Roi.

Mais les oiseaux chanteurs aussi bien que les hommes  
A Paris ont même destin,  
Notre gloire d'un jour à tous tant que nous sommes  
N'a souvent pas de lendemain.

Ce grand seigneur du chant, ce Dieu de la musique  
Le voilà contraint d'abdiquer,  
Et conduit de par nous en exil, notre Epique  
Dans nos monts se fait enfroquer.

Comment s'en trouva-t-il ? Au changement peut-être  
D'abord son goût se révolta ;  
Ces rochers, ces vallons, tout ce train-train champêtre,  
Et ces calmes bords du Rotha,



Ne devaient certes pas lui rappeler la Seine;  
 Mais n'étant pas Ovidéen,  
 Pour pleurer à la fois, et le Tibre et sa scène,  
 Il chanta de nouveau sans frein.

C'est qu'il avait trouvé dans sa gente maîtresse  
 Un cœur sympathique à son cœur,  
 C'est qu'il avait trouvé cette délicatesse  
 Qui console de tout malheur.

Et pourtant une fois comme au délire en proie  
 Il s'en fut vers les pics aigus,  
 Et la moitié du jour, s'élevant de sa joie,  
 Notre oiseau ne reparut plus.

Nous le crûmes perdu,—car par delà la cime  
 Des monts, planent les éperviers,  
 Ils plongent bien souvent sur le profond abîme  
 Leurs regards ardents, carnassiers.

Ignorer le danger, c'est ignorer la crainte :  
 Aussi fûmes-nous bien surpris  
 De l'entendre le soir s'annoncer sans contrainte  
 Sur le mur, par son chant exquis.

L'attente d'un moment, puis un mouvement d'aile  
 Et zest ! il était encor pris !  
 Il ne pouvait rester bien longtemps loin de celle  
 Qui lui fit oublier Paris.

Mais alors que sa voix ne se fit plus entendre,  
 Que son sourire également  
 Plus ne se vit, alors le gazouilleur si tendre  
 Disparut insensiblement.

Et puis de jour en jour, de semaine en semaine,  
 En cherchant son amie en vain,  
 Il languit de tristesse absorbé dans sa peine  
 Dédaignant et millet et grain;

Bien que de temps en temps il s'efforça de plaire,  
 Et de nous faire des mamours,  
 Comme un remerciement de ce soin tutélaire  
 Qui voulait prolonger ses jours.

Enfin lorsqu'il mourut, c'était ce matin même,  
 De mousse lui fis un linceuil,  
 Et dût un Puritain me jeter l'anathème  
 Je l'enterrai dans son cercueil.

---

RALEIGH (SIR WALTER).

Né en 1552—Mort en 1618.

RÉPONSE A L'AMOUREUX BERGER.\*

Si l'amour était jeune autant que sage,  
 Si chaque berger avait ton partage,  
 Ces gentils plaisirs auraient mon concours  
 Pour vivre avec toi comme tes amours.

Mais le temps changeant du pic des montagnes  
 Chasse les troupeaux, blanchit les campagnes,  
 Quand mugit l'autan, quand le Rossignol  
 Grelottant de froid a perdu son sol.

Quand périt la fleur, et que les prairies  
 Au souffle d'hiver succombent flétries;  
 Ton si doux printemps, berger beau parleur,  
 Soudain disparaît; reste la froideur.

---

\* Voir "L'Amoureux Berger à sa Bergère," par C. Marlow, page 170 du présent volume.

Et tes cotillons, et tes lits de roses,  
 Tes souliers mignons, tes apothéoses,  
 Pourris dans le vrai, de faux viciés,  
 Se faient bientôt, sont vite oubliés.

Et l'or de tes blés, ta belle ceinture,  
 Et tes boucles d'or, et ton émailure,  
 Tous ces plaisirs là sur moi n'ont pas cours  
 Pour aller vers toi comme tes amours.

A quoi bon berger parler friandises,  
 Et de plats d'argent ? . . . ce sont des bêtises ;  
 Cela seul est bon que le Créateur  
 A su nous donner pour notre labour.

Si pouvait toujours durer la jeunesse,  
 Si l'amour jamais n'avait de vieillesse,  
 Je pourrais, berger, consacrer mes jours  
 A vivre avec toi comme tes amours !

---

 LA TRAGÉDIE DE LA VIE.

De chaque homme la vie est une tragédie.  
 De sa mère le sein est le commun foyer,  
 Le monde est le théâtre où sa tête étudie,  
 La scène est le pays où grouille son fumier.  
 Les rudes passions, la folie et le vice  
 Sont les acteurs de ce drame-immondice.  
 Le prologue est un cri qui n'a rien de charmant.  
 Le premier acte assurément  
 N'est qu'une froide pantomime,  
 Ou passablement mal il mime ;  
 Au second acte il pousse, et devient plus parfait,  
 Au troisième acte il est homme, de fait,  
 Joue au péché, parfois au crime ;  
 Dans le quatrième acte il penche vers l'abîme :

Au cinquième il est impuissant,  
 Hargneux, malade, languissant,  
 Puis la mort est son épilogue,  
 Il finit par un cri, . . . . . tout comme à son prologue.

## R A M S A Y ( A L L A N ).

Né en 1686—Mort en 1757.

## LE CAMÉLÉON.

DEUX voyageurs qui cheminaient  
 Sur le Caméléon causaient.  
 (Il est parmi nous bien des hommes  
 Prétendant au nom de Prud'hommes  
 Qui s'imaginent qu'avoir vu  
 Est un brevet pour être cru);  
 " C'est bien un animal étrange"  
 Dit l'un, " et qui n'a rien d'un ange,  
 Petit corps, tête de poisson,  
 Quatre pattes et longue queue,  
 Marchant moins bien qu'un limaçon,  
 Et puis en sus de couleur bleue."  
 —" De couleur bleue ? . . oh que non ça,"  
 Dit l'autre, " sa couleur est verte,  
 Je l'ai vu de mes yeux, oui-dà,  
 Et je puis bien l'affirmer certe,  
 Il se prélassait au soleil  
 Et dînait d'air et de sommeil."  
 —" Faites excuse, mon compère,  
 Dans l'ombre je l'ai vu naguère,  
 Et je le répète...il est bleu."  
 —" Il est vert, j'en suis sûr, morbleu !"  
 —" Vous en avez menti, canaille !"  
 —" Tais-toi, fils d'une rien qui vaille !"

Des paroles nos deux vilains  
 Étaient prêts d'en venir aux mains,  
 N'était que dans la conjoncture  
 Un tiers arriva d'aventure,  
 Qui les hélant d'un : " Hé là bas !  
 Cessez donc cette kyrielle,  
 Animaux ne vous cognez pas  
 Avant que de votre querelle  
 Je puisse apprendre le motif.",  
 — " Par ma foi, je vais vous le dire."  
 Dit l'un, " je ne suis pas fautif,  
 Je prétends, voyez vous, Messire,  
 Que le Caméléon est bleu,  
 Et lui veut qu'il soit couleur verte,  
 Tant est que pour ce désaven  
 Entre nous la guerre est ouverte.  
 Et maintenant que dites-vous ?  
 Lequel a raison ? jugez-nous."  
 — " Vous juger !" répondit l'arbitre,  
 " A moins d'être sot comme une huitre  
 La chose est facile—Il est noir !  
 Hier, moi je l'ai vu le soir  
 Et fort bien je me le rappelle,  
 A la clarté d'une chandelle,  
 Ainsi vous avez tort tous deux.  
 Ne craignez anguille sous roche,  
 Vous dirai-je, ici dans ma poche  
 J'en possède un, c'est curieux.  
 Alors vous en croirez vos yeux ?"  
 — " Ah bah ! je refuse d'y croire,  
 Tout cela n'est que du grimoire,"  
 Dit le second des disputeurs,  
 " Allez chercher dupes ailleurs ;  
 Moi je gagerais mes oreilles  
 Qu'il est vert, et vert de bouteilles."  
 — " Et moi, mon âme pour enjeu  
 Que le Caméléon est bleu !"

—“ Il est noir ! entêtés, ” vous dis-je,  
 Répond le juge aux deux plaideurs,  
 “ Tenez, voyez plutôt, Messieurs,  
 Il est noir ! ” . . . Mais non ô prodige !  
 Le Caméléon était blanc.

Notre animal d'un parler franc  
 Les apostropha de la sorte :  
 “ Vous raisonnez comme un cloporte,  
 Vous avez tort, et tort tous trois,  
 Et tort et raison à la fois,  
 Allez plus loin faire tapage  
 Et ne criez pas davantage :  
 Car sachez-le, l'œil du prochain  
 Peut être aussi vif, aussi sain,  
 Aussi clairvoyant que le vôtre.  
 Pourquoi jouant le bon apôtre,  
 S'imaginer que le voisin  
 Baissera pavillon soudain  
 Devant votre judiciaire  
 S'il croit avoir vu le contraire ?  
 Chacun de vous voit à son point,  
 Or, c'est commettre une bétise  
 Que croire à chacun même vue . . .  
 Ne voit bien que qui voit à point ! ”

---

ROGERS (SAMUEL).

Né en 1762—Mort en 1855.

LA VIE HUMAINE.

IL est midi. L'abeille a déjà clos ses yeux  
 Et l'alonette a dit sa chanson dans les cieux.  
 Le vallon retentit des cloches du village,  
 Et dans le vieux castel tout est joie et tapage,  
 Car la coupe au *brouet* fait sa ronde à l'entour,  
 Et de joyeux propos circulent tour à tour ;

Au berceau de l'enfant on fait une prière,  
 De l'enfant endormi, douce image du père.  
 Encore quelques ans, il redira ce bruit  
 Et bien-venue au jour et liesse à la nuit,  
 Tant vite, impatient de fournir sa carrière,  
 L'enfant devient jeune homme, et puis époux et père.  
 Alors l'énorme bœuf offrira l'aloyau,  
 Et l'ale sortira mousseuse du tonneau,  
 Tandis que se chauffant au vaste feu de l'âtre,  
 De son ancien poupon la nourrice idolâtre,  
 A tous les écouteurs et d'un air triomphant  
 Racontera les faits et gestes de l'enfant,  
 Comment il souriait, ou disait la prière,  
 Et comment il l'aimait, comme il aimait sa mère !  
 Mais bientôt la musique aux plaines, aux vallons  
 Ira porter les sons si gais des violons,  
 Et soudain du château sortira le cortège,  
 Et du blanc nuptial les vêtements de neige,  
 Et des chants de bonheur s'élèveront aux cieux,  
 Et partout l'on verra les jeunes et les vieux  
 De fleurs joncher la terre en joyeuses offrandes,  
 Puis à leurs toits de chaume enlacer des guirlandes,  
 Et puis de regarder ce spectacle si beau  
 De jeunes mariés, pour eux toujours nouveau ;  
 Tandis que ses beaux yeux inclinés vers la terre,  
 La jeune épouse à Dieu murmure une prière.  
 Un jour qui n'est pas loin, de la tour du beffroi  
 Hélas ! une autre voix fera naître l'émoi,  
 Lorsque chaque habitant à la douleur en proie,  
 Par de nombreux sanglots couvrira cette joie,  
 Lorsque de son castel il passera le seuil  
 Porté par ses enfants qui conduiront le deuil,  
 Pour aller à jamais dormir avec ses pères,  
 Et dans la terre sainte oublier nos chimères.

Telle est la vie humaine, elle s'écoule ainsi,  
 Météore elle brille, et puis s'éclipse aussi !

---

## ROSCOMMON (COMTE DE).

Né en 1633—Mort en 1684.

## ODE SUR LA SOLITUDE.

## I.

SALUT à toi Solitude sacrée  
 De ce tranquille port à l'abri de Borée,  
 Moi je prends en pitié le monde et ses grandeurs,  
 Sensible aux maux d'autrui, sensible à ses douleurs,  
 Je plains ces malheureux de tout rang, de tout âge,  
 Qui remplis de vigueur font cependant naufrage,  
 Les uns sur les rochers d'Espérance, de Peur,  
 Les autres sur les rocs de Folie ou Malheur,  
 Ballotés tout d'abord, puis dans un précipice  
 Tous perdus sans retour sur l'abîme du Vice.  
 La malice des Grands, quelque fatal destin  
 Les firent dévier un jour du droit chemin,  
 Mais de ces malheureux, certes, le plus grand nombre  
 D'une fragile excuse, hélas ! ils n'ont pas l'ombre,  
 La vertu leur parlait et leur dictait un choix,  
 Mais d'appétits brutaux étant sous le servage,  
 Les entêtés ! ils font jabot de leur naufrage,  
 Et sont autant que sourds aveugles à la fois.

## II.

Salut à toi Solitude sacrée,  
 Que l'on goûte si bien sous la voûte azurée !  
 Tu rends l'âme plus forte, et plus calme le cœur,  
 Tu sais dompter l'orgueil, et mater la douleur.  
 Ton repos éternel, ta douce quiétude  
 Donnent un avant-goût de la béatitude ;  
 Jamais l'amour ne vient de ses transports fougueux  
 Troubler l'aimable paix de ces paisibles lieux,  
 Jamais on n'y connut ce funeste alliage



De crainte ou jalousie ; on y vit, mais en sage ;  
 Et cependant j'admire aussi ce noble amour  
 Qui par delà le ciel va chercher un séjour,  
 J'admire l'amitié, sa platonique flamme  
 Emeut toujours mon cœur, et réchauffe mon âme,  
 Car avec mon ami je suis un, toujours un,  
 L'amour voluptueux multiplie au contraire,  
 On peut dire de lui que les deux font la paire,  
 Mais nos deux cœurs sont un—en eux tout est commun.

## III.

Dans ton repos, Solitude sacrée  
 Sans cesse coule à flots, à puissante marée  
 Tout le bonheur que l'homme ici bas peut rêver,  
 Tout ce qui peut charmer l'esprit, le captiver,  
 Tout ce qui peut nous mettre à l'abri des orages,  
 Tout ce qui peut enfin nous rendre heureux et sages.  
 Et puissé-je toujours sur ce mol édredon  
 Passer en paix mes jours dans un doux abandon,  
 Jusqu'au moment promis où seule et sans escorte  
 L'inévitable mort viendra pousser ma porte,  
 Et sans plus de façon soulevant le loquet,  
 M'emportera soudain—dans plus riant bosquet.

---

SCOTT (JOHN).

Né en 1730—Mort en 1783.

## ODE XIII.

JE hais le bruit discordant des tambours  
 Qui vont roulant, roulant, roulant toujours,  
 De la jeunesse à peu près sans cervelle  
 Leurs roulements vont stimuler le zèle,

Et de la ville et des champs les nigauds  
 Pour du galon vendent soudain leurs peaux,  
 Puis quand la voix de leur chef le commande  
 Loin du pays ils vont mourir par bande.

Je hais le bruit discordant des tambours  
 Qui vont roulant, roulant, roulant toujours ;  
 Car il me montre en son affreux langage  
 Destruction, incendie, et pillage,  
 Membres broyés, gémissements et cris,  
 Pleurs incessants de veuves et de fils,  
 En tout ce que ce grand fléau, la guerre,  
 Peut enfanter d'horreur et de misère !

---

SCOTT (SIR WALTER).

Né en 1771—Mort en 1832.

CHANT DU SOMMEIL.

UNE NOURRICE A SON NOURRISSON ORPHELIN.

OH ! sois tranquille, enfant, dors cher petit enfant,  
 Vois-tu ton père était Chevalier guerroyant,  
 Et ta mère une grande et belle Châtelaine,  
 Et ce château, ces bois, c'est pourtant ton domaine !

Cher petit, fais dodo,  
 Tout dort, tout jusqu'à l'écho,  
 Fais dodo,  
 A gogo,  
 Sur mes genoux fais dodo.

Que le bruit du clairon ne te mette en émoi,  
 S'il résonne si fort, c'est pour veiller sur toi ;

Les arcs seraient tendus, rongis seraient les glaives,  
 Avant qu'un ennemi puisse troubler tes rêves.

Cher petit, fais dodo,  
 Tout dort, tout jusqu'à l'écho,  
     Fais dodo,  
     A gogo,  
 Sur mes genoux fais dodo.

Sois tranquille fanfan, bientôt viendra le jour  
 Où ton sommeil sera troublé par le tambour,  
 Sois tranquille, mignon, dors avec quiétude,  
 Plus tard viendra la guerre, et son labeur si rude !

Cher petit, fais dodo,  
 Tout dort, tout jusqu'à l'écho,  
     Fais dodo,  
     A gogo,  
 Sur mes genoux fais dodo !

---

SHAKESPEARE (WILLIAM).

Né en 1564—Mort en 1616.

CHANTS D'ARIEL.

*From the " Tempest."*

VENEZ vers ces sables d'or,  
 Prenez-vous la main encor,  
 Puis avant d'entrer en danse,  
 Faites-vous la révérence,  
 Embrassez-vous, la vague aux échos le dira  
 Alors dansez gentiment en cadence,  
 Tralaridera—Tralaridera !

Et vous tous doux Esprits jetez à l'atmosphère  
 Le refrain. Ecoutez!—écoutez: "Ouaah, ouaah, ouaah!"  
 Les chiens aboyent.—Chut! écoutez: "Ouaah, ouaah, ouaah!"  
 Chut! écoutez, vous dis-je: ah! voici la lumière,  
 Le chant du coq fait retentir l'écho—  
 "Coricoco!"

---

TON père gît au fin fond de l'abîme,  
 Ses os sont du plus dur corail  
 Ses yeux des perles ont l'émail,  
 Rien de lui ne périt, sous le flux maritime  
 Son corps devenu cristallin  
 Comme un écrin éblouit sa demeure,  
 Les nymphes de la mer chaque jour, à chaque heure  
 Sonnent son glas.—Chut! chut!—entends-les: "Drin, drin,  
 drin!"

---

Où l'abeille gourmande aime à sucer, je suce.  
 Dans le sein de la rose aussi je me blottis,  
 Quand volent les hiboux; et par gentille astuce  
 Je vole sur le dos de la chauve-souris  
 A l'affût de l'été.—Puis comme elle je fuis . . .  
 Et gaîment, bien gaîment, je vis comme un bon drille,  
 Sans souci, sous la fleur qui sur l'arbre pendille!

---

## LA JEUNESSE ET LA VIEILLESSE.

LA Vieillesse chagrine et la Jeunesse ardente  
 Ne sauraient vivre ensemble un jour;  
 LA Jeunesse est toute à l'amour,  
 Et la Vieillesse à l'épouvante;  
 LA Jeunesse ressemble à l'été radieux,  
 LA Vieillesse au temps hivernaux.

Comme l'été la Jeunesse est pimpante,  
 Comme l'hiver la Vieillesse est dolente.  
 La Jeunesse est folâtre et de tout se fait jeu,  
     La Vieillesse manque de feu.  
 Jeunesse est fort ingambe et Vieillesse est boiteuse ;  
 La Jeunesse hardie est de plus chaleureuse,  
     La Vieillesse en tout temps a froid,  
     La Jeunesse est impétueuse,  
 Mais la Vieillesse est flasque et son esprit décroît.  
     Vieillesse va ! je te déteste !  
 Je t'adore Jeunesse, en mon cœur tout l'atteste !  
 Oh ! mon amour pourquoi t'être éloigné de moi !  
 Du haut de ma grandeur Vieillesse te regarde,  
     Et je t'envoie à la Camarde !  
 Oh ! tu tardes Berger ! je t'attends, hâte-toi !

---

SHELLEY (PERCY BYSSHE).

Né en 1792—Mort en 1822.

LE NUAGE.

I.

DES ruisseaux et des mers  
 J'apporte un bain de pleurs à la fleur embaumée ;  
     De mes hauts belvédères  
 Je porte une ombre douce à la feuille pâmée.  
     J'éveille le bouton  
     Quand dans le molleton  
 Sur le sein de sa mère il berce sa pensée,  
 En tombant goutte à goutte en humide rosée.  
 Je fouette la grêle et par monts et par vaux,  
     Et soudain je blanchis la terre,  
 Et puis me ravisant, j'en forme des ruisseaux  
 Et lui rends sa verdure.....en dépit du tonnerre.

## II.

Bien au-dessus de moi  
 Je tamise la neige, et les hauts pins gémissent ;  
 Et la nuit, comme un Roi  
 Sur cet oreiller blanc mes membres s'assoupissent.  
 Dans les castels de l'air  
 Mon pilote, l'éclair,  
 Se tient, muet sublime, observant le tonnerre  
 Qui s'agite en dessous comme un foudre de guerre ;  
 Lors à travers la terre, à travers l'océan  
 Bien doucement mon pilote me guide,  
 Prenant quelquefois son élan,  
 Soit vers les rocs aigus, soit vers quelqu' Atlantide,  
 En quête où les Esprits assemblent leur divan,  
 Où plane leur fluide ;  
 Jusqu' à ce qu'il soit sûr, sous un torrent, un mont,  
 D'avoir trouvé l'Esprit qu'il aime ;  
 Et moi, pendant ce temps, je me chauffe au plafond  
 Du ciel bleu ;—cependant qu'il se dissout lui-même !

## III.

Le lever du soleil  
 Avec ses réseaux d'or, ses yeux de météore,  
 M'arrache à mon sommeil,  
 Quand l'étoile au matin dans l'azur s'évapore.  
 Tel sans craindre aucun choc  
 L'aigle peut sur un roc  
 Ebranlé par la terre, asseoir son envergure,  
 Et de son œil de feu visager la nature.  
 Et lorsque fatigué de sa course du jour  
 Le soleil radieux dans l'océan se plonge,  
 Exhalant ses ardeurs de repos et d'amour,  
 Et que le soir vient et s'allonge,  
 Moi, faisant de mon aile un suave abat-jour,  
 Je dors comme un oiseau bercé par un doux songe.

## IV.

Cette vierge aux feux blancs  
 Que l'homme, en son jargon, appelle ainsi—la lune,  
 Se glissant sur mes flancs  
 En tapinois, parcourt ma transparente dune ;  
 Et partout où bruit  
 De ses pas le doux bruit,  
 De mon toit de vapeurs brisant la contexture  
 Les étoiles soudain de montrer leur figure ;  
 Et je ris de les voir chacune cligner l'œil  
 Comme feraient franches coquettes,  
 Et pour les exciter j'élargis mon linceuil,  
 Et laisse passer les pauvrettes,  
 Jusqu' à ce que les lacs, et la mer, et l'écueil,  
 Tout soit enfin pavé de brillantes facettes.

## V.

Avec chaînons d'or pur  
 J'attache le soleil à la zone brûlante,  
 Et la lune à l'azur  
 En roulant en anneaux la perle éblouissante ;  
 Les volcans sont blafards,  
 Les étoiles brouillards,  
 Lorsque les tourbillens déployant ma bannière,  
 Comme un soudain typhon je voile l'atmosphère.  
 Oh ! quand je marche ainsi, j'ai pour char triomphal  
 Les Puissances de l'air, Neige, Grêle, Tonnerre,  
 De mon fougueux coursier l'univers est vassal ;  
 Mais bientôt renaît la lumière,  
 L'arc aux mille couleurs allumant son fanal  
 Vient éblouir le ciel et rajeunir la terre.

## VI.

De la terre et de l'eau  
 Je suis fils ;—mais au ciel j'ai fixé ma demeure ;  
 Et semblable à l'oiseau

Dans les couches de l'air je me baigne à toute heure.

Je change à chaque instant

Et sans mourir pourtant,

Car alors que, brillant, le ciel après la pluie

S'empresse de sécher mes larmes qu'il essuie,

Et qu'il bâtit soudain le dôme bleu de l'air,

Soudain aussi comme un vampire

Je sors de mon tombeau.—Puis plus prompt que l'éclair,

Je jette à bas le dôme...au milieu d'un fou rire !

## SENTIMENTS D'UN RÉPUBLICAIN SUR LA CHUTE DE BONAPARTE.

(1815.)

" Her safety sits not on a throne,  
With Capet or Napoléon;  
But in equal rights and laws,  
Hearts and hands in one great cause."

BYRON.

A TOI tyran tombé ! . . .—Je t'abhorrai toujours,  
Et toujours j'ai gémi de te voir, vil esclave,  
Souiller la Liberté de ta sanglante bave,  
Et danser sur sa tombe au bruit de tes tambours.  
Tu pouvais de ton trône assurer la durée,  
Sur les droits de chacun faire asseoir tes drapeaux,  
Monstre! tu préféras déchirer en lambeaux  
La Liberté, ta mère . . . et sonner la curée.  
Moi, je priais le ciel que pendant ton sommeil  
Rapine, Trahison, Massacre, Peur, Luxure  
Vinsent à ton chevet pour punir ton parjure,  
Et sous leurs pieds vengeurs étouffer ton réveil.  
Mais je sais aujourd'hui que tu descends du trône,  
Et que d'une île au loin nous te jetons l'aumône,  
Que la vertu finit par triompher du mal,  
Et prévaut sur la force et le crime légal !



## L'AUTOMNE.

## CHANT FUNÈBRE.

LE chaud soleil n'est plus; froide gémit la bise,  
La fleur pâle se meurt, et la branche agonise;

Le vieil An

Enfonce en son linceuil sa tête déjà grise,  
Et sous la feuille morte, en dernière analyse,  
Se laisse ensevelir au souffle de l'autan.

Oh! Mois venez-vous en,

Et Novembre et Décembre,

Janvier, Février, Mars, Avril jusques à Mai,

Venez, et vous couvrant de cendre,

Sur le corps du défunt chantez un triste lai:

Des ombres de vos jours faites triple hécatombe,

Et que leurs spectres froids veillent près de sa tombe.

Le vent froid souffle, souffle, et le ver en rampant  
Se traîne sur le sol, et va clopin, clopant.

Le Tonnerre

Pour le vieil An défunt s'en va partout frappant

Son glas funèbre, et court galopant, galopant

Eveiller, effrayer les échos de la terre,

En sursaut les happant.

Plus aucune hirondelle,

Plus de gentils lézards; venez Mois, tous les Six

Au deuil que chacun soit fidèle,

Sur le corps du vieil An chanter *De profundis*;

Vous rendez verts, de pleurs si votre œil n'est pas sobre,

Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre et même Octobre!

## A UNE ALOUETTE.

SALUT Esprit joyeux!  
 Car d'un oiseau tu n'as que l'apparence,  
 Qui nous verse des cieux  
 Avec tant d'abondance  
 Des torrents d'harmonie et des flots de cadence.

Plus haut, plus haut encor  
 D'un bond, d'un vol tu t'élances de terre,  
 Comme un nuage d'or,  
 Et l'azur est la sphère  
 D'où ta voix en chantant nous jette une prière.

Dans l'éclat flamboyant  
 De ces rayons qui dorent les nuages.  
 Toi tu cours en fuyant  
 Parmi tous ces rivages,  
 Comme un éclair de joie à travers les orages.

La lumière du soir  
 Se fond autour de ton vol qui se voile;  
 Comme sous un ciel noir  
 S'étirole l'étoile  
 Invisible à l'œil nu,—ton doux chant se dévoile.

Ton doux chant pénétrant  
 Comme la flèche il monte, il monte et file,  
 Dans son cours ascendant  
 Agile et plus agile  
 Au plus haut de la sphère où tiens ton domicile.

Le ciel, la terre et l'air  
 Tu les remplis de tes sons si suaves,  
 Ainsi par un temps clair  
 La lune sans entraves  
 De ses reflets d'argent rend les ombres esclaves.

Quelle es-tu? . . . Ne le sais,  
 A quoi peux-tu ressembler davantage?  
 Au bel arc-en-ciel? . . . Mais  
 Il ne pleut du nuage  
 Perles plus pures que celles de ton ramage!

Comme l'esprit divin  
 De ce poète aux profondes pensées,  
 Improvise sans fin  
 Des chants, des Odyssées,  
 Pour exciter l'émoi des âmes affaissées :

Comme en un vieux castel  
 On voit souvent fille de haut lignage  
 Pour un beau damoiseau  
 Soupirer doux langage,  
 Pour charmer les ennuis d'un long et dur servage :

Comme un beau ver luisant  
 Dans un vallon, de sa voûte boisée  
 Répand, resplendissant,  
 Sa lumière irisée  
 Parmi fleurs et gazon humides de rosée :

Comme dans un bosquet  
 Sous les doux plis d'un manteau vert, la rose  
 Laisse ouvrir son bonnet  
 Par le vent qui tout ose,  
 Jusqu'à ce qu'éccœuré le gourmand se repose :

Le son délicieux  
 Des gouttes d'eau que le printemps déverse,  
 Qui descend tout joyeux  
 Sur la fleur et la berce  
 Ne vaut pas la chanson que ton gosier nous verse.

Esprit, Oiseau, Lutin  
 Donne-nous donc la clé de ton ramage :  
 Jamais du Dieu du vin  
 Ni de l'amour, je gage,  
 Je n'entendis l'éloge en si gentil langage.

De l'hyménée un chœur,  
 Ou bien encore un beau chant de victoire,  
 Ne satisfont le cœur  
 D'un nombreux auditoire,  
 Comme les chants divins de ton gai répertoire.

Dis! quels sont les objets  
 Qui de tes chants inspirent les cantiques?  
 La fraîcheur des bosquets  
 Et leurs ombres mystiques  
 Enfantent-elles, dis! tes gammes chromatiques?

Sans chagrins, sans soucis,  
 De la langueur ignorant la souffrance,  
 Dans ton doux gazouillis  
 Tu chantes l'espérance,  
 Jamais pour toi l'amour n'eut trop longue existence.

Tu connais sur la mort  
 Lorsque tu dors, ou bien lorsque tu veilles,  
 Bien plus que nous le fort  
 De ses tristes merveilles,  
 C'est ce qui rend ton chant strident à nos oreilles.

En arrière, en avant,  
 Nous regardons pour percer un mystère  
 Qui nous fuit bien souvent;  
 Notre rire éphémère  
 Alourdi de douleur, est parfois léthifère ;

Pourtant si notre cœur  
 Pouvait n'avoir orgueil, ni peur, ni haine,  
 Et si notre œil d'un pleur  
 Méconnaissait la peine,  
 Tu serais de la joie encor la Souveraine!

Oui, ton rythme enchanteur  
 Pour le poète aurait mieux de quoi plaire,  
 De quoi charmer le cœur,  
 Que tout le lumineux  
 Qu'on trouve épars parmi les auteurs de la terre!

Bien vite enseigne moi  
 Rien que moitié de ta verte allégresse,  
 Alors dans mon émoi  
 Bondissant de liesse,  
 Le monde admirera mes chants et leur richesse!

---

 LA PHILOSOPHIE DE L'AMOUR.

L'EAU va toujours à la rivière,  
 Et la rivière aussi va s'unir à la mer;  
 Du sommet de leur belvédér  
 Les vents du ciel se font la cour à leur manière.  
 Rien au monde n'est seul; à chacun un lien,  
 Et tout, par une loi divine,  
 Vers un quelque chose s'incline,  
 Voilà pourquoi mon mien veut se fondre en ton tien.

Regarde comme les montagnes  
 Baisottent le ciel pur, et mutuellement,  
 Comme les vagues tendrement  
 S'étreignent tour à tour:—et comme à ses compagnes  
 La fleur fait les doux yeux. Le soleil tout de feu  
 De ses rayons baise la terre,  
 La lune baise la rivière,  
 Puisque tout est baiser,—il m'en faut un morbleu!

---

## SIGOURNEY (MRS. LYDIA HUNTLEY).

## CAUSERIE AVEC LE TEMPS.

## I.

“VIEUX bon homme de Temps à la mèche grisâtre  
Viens ça, mon pauvre vieux, viens ça près de mon âtre,  
Sur ce clou dans le coin là bas suspends ta faux,  
Et tandis que l'année argente ses cristaux,  
Sous ce ciel hivernal raconte moi l'histoire  
Des derniers douze mois, je te promets d'y croire.”

## II.

—“J'ai pris le jeune enfant bercé sur les genoux,  
Et la nouvelle épouse aux bras de son époux ;  
Me trouvant un beau jour d'une humeur joviale  
D'un superbe vaisseau moi j'ai troué la cale  
Et je l'ai submergé pour mes menus plaisirs ;  
J'ai couché le vieillard épuisé de soupirs.

## III.

“J'ai fait courber le fort, j'ai secoué la pierre  
D'un fier et vieux donjon qui se drapait de lierre ;  
En mêlant de la neige à l'or de ses cheveux  
De la vierge soudain j'ai fait rougir les yeux ;  
J'ai fait disperser l'or que le riche accapare,  
Et donner à des gueux les trésors de l'avare.”

## IV.

—“Est-ce tout ton budget?—Derrière ton rideau  
N'est-il que cœurs brisés, que marbres de tombeau?”  
—“Non. J'ai fait pour l'amour et ses métamorphoses  
Surgir de bien doux chants, de beaux bosquets de roses;  
J'ai créé le laurier pour le front du vainqueur,  
Et pavé le chemin tracé par la vapeur.

## V.

“Tenez, voyez l'enfant, il sut par moi naguère  
Ce doux mot qu'il bégaye aux genoux de sa mère!  
Tenez, voyez le sage, il puisa dans mes yeux  
Ces généreux pensers qui l'emportent aux cieux!  
Tenez, voyez le saint, plus je marche, ô miracle!  
Plus il s'approche lui du très saint tabernacle!

## VI.

“J'ai semé dans les cœurs le germe des vertus  
Qui porteront leurs fruits au séjour des élus;  
J'ai pris soin d'essuyer au chagrin mainte larme,  
Et j'ai su le bercer et souvent avec charme,  
Est-il rien de plus beau j'en appelle à ton cœur,  
Qu'adoucir le chagrin, qu'amoinrir la douleur?”

## VII.

Soudain sonna minuit au clocher du village,  
Prenant son sablier sans poser davantage,  
Il s'en fut à grands pas reprendre son chemin;  
Je le laissai partir sans lui presser la main,  
Car il serrait sa faux d'une nerveuse étreinte,  
Et son œil du destin avait la triste empreinte.

---

## LES FLEURS DES ALPES.

SUR ces rocs escarpés où logent les terreurs,  
 Vous qui vivez là haut simples et gentes fleurs,  
 Dites, d'où venez-vous? . . . Un ange aux ailes blanches  
     En ce séjour affreux des avalanches  
     A-t-il exprès placé votre berceau?  
         Ou par un prodige nouveau  
 Rendant à la pitié le glaçon accessible  
 Lui dit-il, de par Dieu, d'être pour vous sensible,  
     Et de vous bercer de ses pleurs?  
         Dans ce palais de marbre  
         Nul arbuste, nul arbre  
 N'oseraient essayer de braver les rigueurs  
     D'une si terrible atmosphère;  
         Même le pin polaire  
     N'y lève pas son front de vétéran,  
         Et vous malgré l'autan,  
 Appuyant votre joue à la glace brillante,  
 Vous élevez au ciel votre tête charmante,  
     Pour regarder le Grand Ordonnateur  
 Qui vous dit de fleurir dans ces lieux sans chaleur.  
 L'homme qui, haletant, sur ces pics s'aventure  
 Vers ces gouffres glissants où siège la froidure,  
     Où l'œil épouvanté  
 Considère l'abîme où dort l'Eternité,  
     S'il lève au ciel sa paupière fébrile,  
     Lors aperçoit votre beauté tranquille,  
 Fragile, mais sans crainte;—aussi n'a-t-il plus peur;  
 Dans peu, malgré le froid, il atteint la hauteur  
     Où vous vous étalez brillantes,  
 Il se penche vers vous, vous cueille étincelantes,  
 Vous presse sur son cœur, puis humant votre esprit,  
 Du ciel son penser libre a touché le zénith!



## SMART (CHRISTOPHER).

Né en 1722—Mort en 1778.

## DAVID.

Nous insérons le poème qu'on va lire dans le présent volume pour racheter la promesse par nous faite dans un de nos prospectus de comprendre David dans les "Beautés."

Smart connu par quelques odes très remarquables sur l'Omniscience de Dieu, sur l'Eternité, et par quelques fables d'un tour original, composa le poème de David alors qu'atteint d'aliénation mentale, il avait été placé par sa famille dans une maison d'aliénés. N'ayant à sa disposition ni papier, ni plume, ni encre, il en inscrivit les principales strophes sur les vitraux de sa cellule avec une sorte de poinçon qui avait échappé aux recherches de ses gardiens. Plus tard revenu à la raison, il coordonna son œuvre placée très haut dans l'estime de quelques critiques Anglais, et très bas dans l'estime de quelques autres. C'eut été pour nous rendre aux avis à nous donnés, très bénévolement nous aimons à le constater, par ces derniers critiques, que nous eussions écarté ce poème de notre collection;—mais Promesse oblige! Et nous savons que l'absence du David de Smart serait regardée comme une perte par quelques uns de nos souscripteurs. Or c'est à nos quelques souscripteurs que nous sommes redevables de pouvoir publier le présent ouvrage, et nous ne sommes pas du tout disposé à nous montrer ingrat envers eux.

O GRAND prophète! ô Toi qui sièges sur un trône,  
Avec ta harpe au ton de la céleste zone  
Pour célébrer le Roi des rois!  
Et dont la voix toujours sublime, harmonieuse,  
S'en va par l'univers résonner glorieuse  
Comme le cor au fond des bois:

Afin de vous bénir vallons, forêts et plaines,  
Et rassembler aussi les anges par centaines  
Autour des célestes lambris;  
Et de tenir les jours sur la sainte montagne,  
Et renvoyer l'année en fin de sa campagne  
Avec danses et chants exquis:

O serviteur de Dieu! ministre des louanges  
 Que chantent au Seigneur et la terre et les anges,  
 Qu'à présent tu peux recevoir!  
 Ecoute des hauteurs de ta maison sublime  
 Des cieux superposés qui domine la cime,  
 Le chant qu'envoie à ton manoir.

Grand, vaillant et pieux, bon et pur d'alliage,  
 Contemplatif, serein, constant, aimable et sage,  
 Et dans le péril prompt et fort;  
 Vive émanation d'une grâce suprême,  
 Des hommes le meilleur, et le plus noble emblème  
 Du labeur menant l'homme au port :

Grand—par l'éclat du trône—éclat souvent sans borne,  
 Du sage Samuel aussi de par la corne,  
 Du peuple et de Dieu par la voix :  
 Car la troupe en entier avant, arrière-garde  
 Applaudit, étreignit en toi l'homme et le barde  
 Dont Dieu lui-même avait fait choix.

Vaillant—un mot, un seul enflammait ton courage,  
 Un combat suffisait pour porter le ravage  
 De Dieu parmi les ennemis;  
 Tu t'armais d'une fronde et d'une foi superbe,  
 Et contre le vantard d'un caillou pris dans l'herbe,  
 Et le vantard était occis.

Pieux—généreux, grand—grand surtout par l'exemple,  
 Ce fut lui, le premier, qui fit le plan du temple,  
 (Séraphin qu'il était de cœur!)  
 Le premier à bénir les heureuses nouvelles,  
 Le premier à gémir de saintes kyrielles,  
 Puis à rendre hommage au Seigneur.

Bon—focièrement,—d'excellente nature,  
 Et du meilleur limon que Dieu fit, chose sûre,  
     Oui, certes, tel il fut toujours;  
 Plaindre et puis pardonner, sauver fut sa morale,  
 Témoin de Semeï la flèche peu brutale,  
     Et d'Engaddi le long parcours.

Pur—si la pureté provient de la prière . . . .  
 Pur et rempli d'amour—et qui du jeûne austère  
     Savait supporter la rigueur;  
 Pur de gestes, de mains, très habile à la danse,  
 A jouer de l'épée, à manier la lance  
     Surtout à chanter le Seigneur!

Sublime—d'un élan de géante éloquence,  
 D'une conception d'une immense puissance,  
     Son éternel thème étant Dieu!  
 Aux extases d'en haut des notes dérobées,  
 Belles étoiles d'or sur la terre tombées  
     Brillant d'un long rayon de feu.

Contemplatif—afin de fixer ses pensées  
 Sur Dieu, sur ses faveurs présentes et passées,  
     Il bénit le septième jour;  
 Ce fut lors que de lui resté vainqueur suprême,  
 Il accorda son cœur au diapason même  
     Qui de Dieu célébrait l'amour.

Serein—se souvenant de ce temps d'aventure  
 Où, pasteur de troupeaux, de Kidron le murmur  
     Doucement le berçait en paix;  
 Il cherchait le savoir pour réduire au silence  
 Le vice et les péchés, et semer par avance  
     Les germes de nouveaux bienfaits.

Fort—oui, dans le Seigneur;—mettant à défiance  
 Satan, ses mirmidons, et toute leur engeance,  
 Tant ferme il était son vouloir !  
 L'enfer et ses horreurs et sa nuit effroyable,  
 Comme un lion vaincu que la douleur accable  
 Se crispait devant son pouvoir.

Constant—en son amour pour Dieu, pour la vieillesse,  
 Pour le vrai, l'âge mûr, l'enfance et la jeunesse,  
 Et pour Jonathan son ami;  
 Oui, constant—de la mort au delà les limites,  
 Ziba, Méphibosheth racontent ses mérites,  
 Et s'il obligeait à demi !

Aimable—et varié comme l'an le peut être,  
 Homme, ange sans égal, âme, champion, prêtre,  
 Sage, il montrait un noble cœur ;  
 Et soit qu'il revêtit l'éphod ou bien l'armure,  
 Sa piété, sa pompe égalaient sa droiture,  
 Sa joie avait de la grandeur.

Sage—en se relevant plus sage de sa chute,  
 Ce qui fit qu'il trôna le premier, sans dispute,  
 Après être tombé si bas !  
 La clarté d'Israël illumina sa voie,  
 De son peuple il sut être et l'exemple et la joie,  
 Et de son fils guider les pas.

Sa muse de ses vers l'ange, ou plutôt la flamme,  
 A tous comme à chacun donne un baume, un dictame  
 Pour guérir les douleurs toujours ;  
 Bienheureuse lumière, et qui fut pour ce sage  
 Bien plus que la Michol de la fleur de son âge,  
 Et l'Abishag de ses vieux jours.

Il chanta Dieu d'abord,—Dieu la fin et la cause,\*  
 Le pouvoir immuable, imposant, grandiose,  
 D'où découle la force en tout;  
 Sous le bras droit duquel, sous l'œil plein de puissance  
 Pouvoir, emprise ou temps quand il lui plaît commence  
 Règne—prend fin, se tient debout!

\* Dans son *Essai biographique sur l'histoire littéraire des Fous*, paru au commencement de 1859, Monsieur Octave Delepierre dit, page 59 du dit essai :

“ M. le Chevalier de Chatelain, traducteur de Chaucer et de Gay en vers français, se propose de publier la traduction complète de ce poème de Smart, difficile à trouver, parce qu'il ne fait pas partie des œuvres du poète. Nous donnerons quelques unes des strophes traduites, en y faisant de légers changements **AFIN DE SERRER LE TEXTE DE PLUS PRÈS.**”

Or l'une des strophes changées par Monsieur Delepierre, **AFIN DE SERRER LE TEXTE DE PLUS PRÈS**, est celle-ci dont voici l'original :

He sang of God—the mighty source  
 Of all things—the stupendous force  
 On which all strength depends ;  
 From whose right arm, beneath whose eyes,  
 All period, power, and enterprise  
 Commences, reigns, and ends.

Monsieur Delepierre a donné comme NOTRE traduction les quatre derniers vers suivants dont le dernier n'est pas même un vers, il lui manque un pied :

Il chanta Dieu d'abord,—Dieu, la fin et la cause,  
 Le pouvoir immuable, imposant, grandiose,  
*Eternel et toujours divers,*  
*Dont le bras nous soutient, dont l'œil perçant nous guide,*  
*Qui par sa volonté, d'un mot, peuple le vide*  
*Et règne sur l'univers.*

Nous protestons énergiquement sur cette manière de citer un traducteur ; c'est là de la contrefaçon belge que nous ne saurions accepter. Les quatre derniers vers de cette strophe refaits par Monsieur Delepierre, et que Monsieur le secrétaire de légation de .S. M. le Roi des Belges, a eu l'inconcevable mauvais goût, pour ne pas dire l'impudenc

Traits-d'union charmants entre l'air et la terre,  
 Des Anges il chanta l'aimable ministère,  
     Des anges—ces Pages de Dieu !  
 De Michel il chanta les milices nombreuses  
 Chérubins, séraphins, phalanges glorieuses  
     Toutes entourant le ciel bleu.

Il chanta l'homme encore, et l'effet et l'image  
 D'un Dieu rempli d'amour;—élu, s'il reste sage,  
     Pour vivre à jamais au saint lieu;  
 Pour enchaîner la mer, pour gouverner la terre,  
 Pour épandre partout le savoir, la lumière,  
     Héros en la cause de Dieu.

Le monde il le chanta : l'admirable lumière,  
 L'ombrage adoucissant, le vallon, la clairière,  
     La plaine jaune et le bosquet;  
 Il chanta le soleil, la montagne et sa cime,  
 Les profondeurs des bois et cet immense abîme  
     Où la nature a son creuset.

de mettre sous notre nom, sont un contresens et ne rendent nullement le texte ainsi que nos lecteurs peuvent s'en convaincre par eux-mêmes.

Nous donnons plus loin sous les strophes traduites par nous la contrefaçon de Monsieur Delepierre. Dans notre vie littéraire déjà quelque peu longue, nous n'avons jamais vu d'exemples d'un fait semblable à celui que nous croyons devoir signaler ici. La notoriété de ce fait aura l'effet, nous l'espérons du moins, d'une *injunction* à Monsieur Delepierre de ne pas martyriser ainsi à l'avenir les écrits de nos confrères ès lettres; nous engageons ce Monsieur à se rapeler la devise des billets de banque de France :

“ La loi punit de mort le contrefacteur ! ”

Dans l'espèce la prétention de Monsieur Delepierre de mettre ses non sens sur le compte d'autrui, le couvrira au moins d'un ridicule indélébile. C'est le moins que nous puissions lui souhaiter.

*Le Chevalier de Chatelain.*

Il chanta tour à tour arbres, plantes superbes,  
 L'hysope ce joyau des plus petites herbes,  
     Donnant des fruits, donnant des fleurs :  
 Des parfums du vallon il prit la quintessence,  
 Du psaume en enrichit l'admirable ordonnance,  
     Pour en augmenter les grandeurs.

Il chanta les oiseaux de tout bec et toute aîle,  
 Le vautour destructeur, la colombe fidèle,  
     Oiseaux de proie, oiseaux de paix ;  
 Ceux qui pour nous charmer nous font de la musique,  
 La caille, la corneille et le coq domestique,  
     Les cygnes, les paons et les geais.

Il chanta les poissons gros, moyens et minimes,  
 Que Nature souvent rend très pusillanimes  
     Afin que de l'homme ils aient peur ;  
 De l'immense océan il chanta les coquilles,  
 Et des poissons volants les nombreuses familles  
     Du soleil cherchant la chaleur.

Il chanta le castor construisant sa chaumine,  
 Le tigre grassouillet qui se roule et rumine  
     Sans encore éveiller les bois ;  
 Tandis que le lapin comme un bon mineur mine  
 La montagne escarpée où sera sa cuisine,  
     Et que folâtraient les chamois.

Il chanta les bijoux, les pierres précieuses  
 Au fond du sol cachant leurs lampes merveilleuses  
     De l'homme aux regards curieux ;  
 Le jaspé d'orient portant le sceau du maître,  
 La topaze brillante aux yeux faisant paraître  
     Une immense gerbe de feux.

Pour sa harpe elle fut bien vive sa tendresse,  
 Lorsque s'agenouillant près d'elle en sa détresse  
 Il y passa ses doigts vainqueurs;  
 Quand tout à coup il vit Satan fuir en déroute,  
 Quand au cœur de Saül son art se frayait route,  
 En suspens tenant ses fureurs.

Ses ennemis alors cessaient leurs perfidies  
 Quand il laissait couler ses belles mélodies  
 Tenant captifs les sens, le cœur;  
 Tantôt faisant vibrer des gammes électriques,  
 Tantôt plus doucement des gammes chromatiques  
 Amortissant sa propre ardeur.

Alors qu'il empilait jusqu'au ciel ses pensées,  
 La charmante Michol, les lèvres amorcées  
 Souriait tout en rougissant;  
 Puis elle se choisit pour la Reine elle-même,  
 "Il était si vaillant—si grand était son thème,  
 Son chant était si ravissant!"

Au nombre de sept sont du Seigneur les pilastres,  
 Qui de la terre vont jusqu'au plus haut des astres,  
 Sa sagesse en traça l'esprit;  
 Sa parole accomplit ce monument sublime,  
 Depuis le fondement jusqu'à sa double cime  
 Et depuis l'homme jusqu'au Christ.

Alpha—premier en rang, ou la cause des causes,  
 La source d'où découle et provient toutes choses,  
 La lumière, en un mot, du jour;  
 D'où l'entreprise part, et crânement s'avance.  
 Prenant le mouvement, la vie, et l'ordonnance,  
 Aussi la forme et le contour.



Gamma—qui, lui, soutient l'arche admirable, unique,  
 Sur laquelle s'étend la phalange angélique,  
     Cette arche . . . du plus beau saphir;  
 De là sont envoyés du bleu séjour des anges  
 Ces frissons, ces émois qui soulèvent les franges  
     Du saint lieu qu'on ne doit franchir.

Eta—se fait honneur de sculptures vivantes,  
 De belles fleurs en bois sans cesse verdoyantes,  
     Qui ne se flétrissent jamais;  
 De nombreux bas-reliefs, du labeur les histoires,  
 Où l'on voit par milliers instruments aratoires  
     Rateau, bêche, truelle et rais.

Après Eta, Theta se tient près du Suprême  
 Qui forma ces signaux qu'il attacha lui-même  
     Au superbe plafond des cieux;  
 L'un vêtu de safran, l'autre de blanche ermine,  
 D'autres ayant des yeux couleur aventurine,  
     Dominant tout silencieux.

Iota—fut choisi pour incruster l'image  
 Des différents oiseaux: puis du poisson qui nage  
     Représenté dans le flot bleu;  
 Puis du soubassement jusques à la corniche,  
 Parmi les chapiteaux, voire dans chaque niche  
     On grava les œuvres de Dieu.

Sigma—représentait au milieu de savanes  
 Ou le voyageur seul, ou bien des caravanes  
     Sur tout l'homme se posant chef;  
 L'homme que le Seigneur a fait à son image,  
 Qu'il a doué d'amour, de force et de courage,  
     Qu'il a fait son chef-d'œuvre bref!

Omega ! . . le plus grand, et le plus saint des êtres,  
 Qui pour l'humanité fut le meilleur des maîtres,  
     Dont le nom à chacun est cher:  
 Qui doué par le ciel de sagesse profonde  
 Offrit à Dieu son sang pour racheter le monde  
     Et sous son pied broya l'enfer.

Elève du Seigneur ! David, puits de science,  
 Le Seigneur te donna son appui, sa puissance,  
     Et sa sainte protection;  
 La force et la douceur, tel il fut ton symbole,  
 La harpe fut de Dieu sous tes doigts la parole,  
     Ton type est abeille et lion.

Un seul fut—qui jamais ne se prit de révolte,  
 Contre les passions qui n'eut besoin de volte,  
     Et qu'onc ne leurra le plaisir;  
 Lui sur terre envoya l'image de lui-même,  
 Du péché pour résoudre enfin le grand problème  
     Dieu dans le Christ voulut mourir.

Dites-leur que "Je suis" dit un jour à Moïse  
 Jehovah;—et la Terre à ce *verbe* surprise  
     Soudain s'émut frappée au cœur:  
 Au-dessus, au-dessous, à l'entour la Nature  
 D'une unanime voix, à la fois, sans murmure  
     A dit: "Oui, Vous Etes Seigneur!"

Vous êtes le Seigneur! . . . et nous le croyons ferme,  
 Pour donner à chacun son talent et son terme .  
     Tout homme a part à vos bontés:  
 Car vous nous avez dit: "N'appelles pas ton frère  
*Racca*;—mais que toujours soit humble ta prière,  
     Ne commets pas d'iniquités!"

Car vous nous avez dit: "Sois toujours nu d'offense,  
 L'homme plein de candeur est pétri d'innocence,  
     Dans son âme est la charité;  
 Sois bon envers le bœuf qui tire ta charrue,  
 De ta vache prends soin; il n'est rien sous la nue  
     Qui de Dieu soit déshérité.

Prends soin de te lever devant la tête grise;  
 Crains ce commandement de Dieu, ne fais méprise,  
     Il dit: "L'homme ne mourra pas!"  
 "Oh! que ta volonté, non la mienne, soit faite!"  
 Pria celui qui fut d'une vertu parfaite;  
     Suis ce saint exemple en tous cas.

Sers-toi des passions que Dieu mit en ton âme,  
 Et l'amour et la joie y distillent leur flamme,  
     Ton cœur thésaurise l'espoir;  
 Le souci vit en toi pour museler d'avance  
 Les malheureux instincts de ta concupiscence,  
     Et te préparer un beau soir!

Agis tout simplement, mets ton vin mûr d'urgence  
 Dans des tonneaux fort bien assaisonnés d'avance,  
     Ne labore avec le taureau,  
 Avec l'âne à la fois; surtout abstiens-toi, peste!  
 De mélanges d'amours, et ne commets l'inceste,  
     Ne te conduis comme un pourceau!

Sois juste et bienfaisant; paie au Seigneur sa dîme,  
 Que consoler la veuve aussi soit ta maxime,  
     Il est doux d'essuyer les pleurs!  
 Et selon ton avoir et selon ta puissance,  
 Dirige ton amour; soulager l'indigence  
     C'est mériter tous les bonheurs!

Du calomniateur et de la calomnie  
 Fais fi ! . . . propage, Toi, l'éloge . . . une harmonie  
 Qui plaît à l'homme ainsi qu'à Dieu!  
 Laisse le vieil Adam pour la nouvelle essence . . .  
 Oui, poursuis l'avenir . . . il est dans l'espérance:  
 Que le passé n'ait point ton vœu.

Applaudis au succès; à ton œil sois sévère;  
 Honore le plus sage, aussi le plus prospère,  
 Sympathise avec le prochain;  
 Par l'émulation avance ta science,  
 Le culte de Mammon te soit en abhorrence!  
 Rejettes en jusqu'au levain!

Des sages, ô David, le plus haut sur la liste,  
 Sur les sentiers de Dieu, fais-nous voir, ô Psalmiste  
 Le verbe dans sa pureté!  
 Vains sont nos documents à tous tant que nous sommes,  
 Et le paraphe aussi de la plupart des hommes  
 C'est le sceau de la vanité!

Empilez jusqu'au ciel des monceaux de louanges  
 La louange est d'or pur, c'est le parler des anges,  
 C'est un encens qui plaît à Dieu;  
 Jésus aime l'élan d'une âme généreuse,  
 Mais il hait le venin qu'une bouche grondeuse  
 Répand pour attiser le feu.

Pour l'adoration, dans tous les rangs, les anges  
 Aux pieds de l'Eternel font monter les louanges  
 Et David est au milieu d'eux:  
 Avec tous ces chétifs, pauvres aux yeux des hommes,  
 Que ta bonté convie au festin des Prud'hommes  
 O nouvel époux bienheureux!

Pour l'adoration les saisons se succèdent,  
 Et l'ordre et la beauté se suivent, se précèdent,  
     Jetant au ciel leurs chants d'amour :  
 La blanche paquerette étend son dos sur l'herbe,  
 Et le porphyre, lui, se reflète superbe  
     Dans le frais ruisseau d'alentour.

Pour l'adoration les amandiers fleurissent,  
 La vigne-vierge étreint les murs qui s'en tapissent,  
     Les arbres s'élancent aux cieux ;  
 L'oiseau sacré, l'Ibis, avec sa veste unique,  
 Elève pour ses œufs un nid tout artistique,  
     Les clochettes baissent leurs yeux.

Pour l'adoration le cèdre dans sa joie  
 Distille son sirop, le ver file sa soie,  
     Et le roc fait couler son miel ;  
 Pour l'adoration la Nature se pare,  
 Et la Nymphé de mer de son sein n'est avare  
     Quand ses petiots lui font appel !

Pour l'adoration court l'once mouchetée  
 Avec tous ses petits, se frôlant la futée,  
     A tous les arbustes des bois ;  
 Pour l'adoration le lézard dans la mousse  
 Vit ; et les animaux dans l'arche, sans secousse,  
     S'en vont deux à deux, trois à trois !

Cependant qu'Israël assis sous l'arbre à figue  
 Comme le voyageur accablé de fatigue  
     Tranquille aime à goûter le frais,  
 Pour l'adoration sous la légère feuille  
 Où se joue à l'envi jasmin ou chèvrefeuille  
     La brise inaugure la paix.

Les jours vont s'augmentant, au pinacle est leur règne,  
Sous la voûte rosée a fleuri la châtaigne,  
Les vents entr'eux ne joutent plus ;  
Pour l'adoration les poissons multiplient,  
Carpes d'or et d'argent sur le lac se rallient  
Pour mieux chanter leurs *oremus*.

Pour l'adoration blanchit la canne à sucre,  
Et le coco retient gratis et non par lucre,  
Son lait espoir du pèlerin,  
Où la pluie enfermée au sein de vastes branches  
Forme un berceau riant étoilé de pervenches,  
Salle à manger pour le festin.

Maintenant le travail reçoit des prix superbes,  
Car l'adoration énumère les gerbes  
Devant sa Majesté la Paix ;  
Le brugnion violet gentiment se colore,  
La pomme d'incarnat pudiquement se dore,  
Et le coing de jaunes reflets.

Pour l'adoration croît l'arbre de la vie,  
Les récoltes de riz, le bosquet où convie  
Le tranquille ombrage des bois ;  
Et des fiers grenadiers les magnifiques lignes  
Disputant aux pêcheurs les prix dûs aux plus dignes,  
Où brillent les œillets de choix.

Pour l'adoration des lauriers la verdure  
Improvise un printemps donnant moins triste allure  
Au jardin dans le temps neigeux ;  
Pour l'adoration le crocus se colore,  
Les myrtes d'un beau vert gardent leur robe encore,  
Pour charmer plus long-temps les yeux.

Pour l'adoration le faisan se prélassé,  
 La blanche ermine aussi qui jamais ne se lasse  
 De soigner son manteau si pur ;  
 La zibeline avec sa robe reluisante  
 Où soufflent les frimas se pavane charmante  
 Pour l'adoration, c'est sûr !

Pour l'adoration la blanche et sainte épine,  
 Renouvelle chaque an sa parure d'ermine,  
 L'écureuil entasse ses noix ;  
 Pour l'adoration l'If, cet arbre des larmes,  
 Et le houx si joyeux, prennent de nouveaux charmes,  
 La nature a plus doux émois.

Pour l'adoration de David les maximes  
 Portent, guident les cœurs vers des actes sublimes  
 Et d'aumône et de charité ;  
 Celui qui de sa vie en fait le saint programme,  
 Dompte ses passions, et rend digne son âme  
 De voir la céleste clarté.

Pour l'adoration le bouvreuil, c'est notoire,  
 Sait imiter la flûte, et sa touche d'ivoire,  
 Et charmer l'écho des balliers ;  
 Le rouge-gorge aussi, qui nargue la fillette,  
 Quand, gourmande, elle vient pour cueillir la noisette  
 Dans les étroits petits sentiers.

Pour l'adoration le philosophe austère  
 Va chercher dans les cieux tout brillants de lumière,  
 Le Chien, le Bélier, les Gémeaux,  
 Orion, son épée, et l'anneau de Saturne,  
 Aquarius aussi qui penché sur son urne  
 Verse le trop plein de ses eaux,

Et trouve la grandeur de Dieu non moins sublime  
 En voyant à ses pieds le ver luisant infime  
     Prêter son étoile aux taillis ;  
 Pour l'adoration les cordes de la brise  
 Pour charmer une oreille ont la musique exquise  
     Qui fait rêver du Paradis.

Pour l'adoration vibre chaque murmure  
 De joie ou de chagrin par lequel la Nature  
     Soupire ou chante son émoi ;  
 Oyez ! c'est une voix et menue et petite,  
 Qui dit à l'eau du ciel : " En torrents tombe vite !"  
     Ou qui dit à la mer : " Tais-toi !"

Pour l'adoration vient l'encens de Lybie,  
 Celui de bezoar, les gommés d'Arabie,  
     De la civette le parfum ;  
 Mais mieux que galbanum, mieux que la myrrhe encore  
 Et mieux que tout encens qui monte et s'évapore  
     Est la prière d'un chacun.

Pour l'adoration est le duvet des pêches,  
 L'épi de l'ananas, et les haleines fraîches  
     De tous les beaux fruits du bon Dieu ;  
 Tandis que leur odeur, aussi leur vue aiguise  
 Les instincts du péché qu'on nomme gourmandise ;  
 Chasteté dit : " Mangez-en peu !"

Pour l'adoration jamais Dieu ne se lasse  
 De laisser grands ouverts les sentiers de la grâce,  
     Et tous les bains de pureté ;  
 Pour l'homme qui de Dieu garde en lui la mémoire,  
 Rayonnent à l'envi tous les rayons de gloire  
     Du soleil de l'Eternité !



Pour l'adoration du Christ sous la coupole  
 Le plus petit moineau trouve un nid, puis il vole  
 De l'olive égréner la fleur ;  
 Homme d'humilité toujours à Dieu fidèle,  
 Avec toi, c'est certain, demeure l'hirondelle  
 Dans l'église de ton Sauveur.

Sur les tilleuls feuillus oh ! douce est la rosée \*  
 Qui tombe en temps utile, et fraîche et tamisée ;  
 Doux est l'air parfumé d'Hermon ;  
 Doux est l'aspect du lis, et de ses senteurs vierges,  
 Et doux pour la prière est l'odorat des cierges,  
 A leur éclat fuit le démon !

---

\* Cette strophe est une de celles que Monsieur Delepierre a cru devoir rectifier toujours *afin de serrer le texte de plus près*. Voici l'original :

Sweet is the dew that falls betimes,  
 And drops upon the leafy limes;  
 Sweet Hermon's fragrant air :  
 Sweet is the lily's silver ball,  
 And sweet the wakeful tapers smell  
 That watch for EARLY PRAYER!

Voici la version de Monsieur Delepierre :

Sur les épais tilleuls, ah ! douce est la rosée  
 Qui tombe le matin, et fraîche et tamisée  
 Doux est l'air parfumé d' Hermon !  
 Doux à l'œil est du lis le beau calice vierge !  
 Et doux pour la prière est le parfum du cierge  
 De la matinale oraison.

Le lecteur voudra bien remarquer que Monsieur Delepierre traduit '*that falls betimes*' par '*qui tombe le matin*,'—au lieu de: '*qui tombe en temps utile*;' et qu'il fait rimer *Hermon* avec *Oraison*—rimes bouffonnes qui seraient justement mises à l'index dans l'opéra-comique le plus mal écrit. Il est vrai que Monsieur Delepierre abrite sa modestie d'auteur-versificateur sous *notre* nom, et qu'il nous fait endosser *volens* cette rime drôlichonne, *afin*, sans doute, *de serrer le texte de plus près*. Nous déclinons le présent que vous avez la méchanceté de nous faire, Monsieur Delepierre!

*Le Chevalier de Chatelain.*

Douce est la femme qui, dans l'amour affermie,  
 Veille dans son berceau l'innocence endormie ;  
     Doux est le retour au bercail :  
 Doux du musicien certe est le fruit des veilles,  
 Lorsque de son esprit, une ruche d'abeilles,  
     Harmonieux sort un travail.

Plus doux sont les accents, les tendres villanelles,  
 Le langage d'amour des gentes tourterelles  
     Au printemps unissant leur cœur ;  
 Mais bien plus doux encore est le profond hommage  
 Porté par la prière au plus haut du nuage  
     Auprès du trône du Seigneur.

Fort est le fier coursier au galop prenant fuite,  
 Fort le milan happant dans sa vive poursuite  
     Le gibier qui n'en peut hélas !  
 Forte est la grande autruche à la course rapide,  
 Et fort, de l'océan sur la plaine liquide,  
     Est l'Empereur, le Xyphias.

Fort aussi le lion, sa prunelle est ardente,\*  
 Et comme un bastion sa poitrine géante  
     Tient à distance l'ennemi ;  
 Fort le vautour cruel espionnant la plaine,  
 Et forte dans la mer est l'énorme baleine  
     Réveillant le flot endormi.

\* Voici les deux dernières strophes que Monsieur Delepierre a cru devoir citer de NOTRE traduction ; cette fois comme il n'y a pas de contresens dans la version qu'il nous prête nous nous dispensons de citer l'original, nous soulignons seulement les mots changés par Monsieur Delepierre, un vrai touche-à-tout, la mouche du coche ! . . .

Fort est le *fier* lion, sa prunelle est ardente,  
 Et comme un bastion sa poitrine *puissante*  
     Tient à distance l'ennemi ;

Mais bien plus fort encor que les forts de la terre,  
 De l'air et de la mer est l'homme de prière,  
 Sa force est son espoir en Dieu ;  
 La foi, c'est un avoir qui soudain lui procure  
 Les trésors précieux promis à l'âme pure  
 A son retour vers le ciel bleu.

Belle est la flotte enflée au souffle de la brise,  
 Belle une troupe armée en fer pour une emprise,  
 Belles sont têtes à cimiers ;  
 Des arbres des jardins beaux sont les doux ombrages,  
 Les parterres fleuris, beaux sont les lieux sauvages,  
 Et beaux aussi sont les sentiers.

Belle est la lune à pic planant sur la pelouse,  
 Belle aux yeux de l'époux est la nouvelle épouse  
 Tombé le voile virginal !  
 Beau le temple de Dieu quand des flots de prière  
 Montent, montent toujours, et vont au divin père,  
 Porter un encens filial.

Fort le vautour cruel *planant dessus la plume*,  
 Et forte dans la mer est l'énorme baleine  
 Réveillant le flot endormi.

Mais bien plus fort *encore* que les forts de la terre,  
 De l'air et de la mer, est l'homme de prière,  
 Sa force est son espoir en Dieu ;  
 La foi, c'est un *trésor* qui toujours lui procure  
 Les *délices sans fin*, promis à l'âme pure,  
 A son retour vers le ciel bleu.

Conclusion : A notre avis si Monsieur Delepierre ne réserve pas  
 pour lui une niche dans le Paradis qu'il élève aux Fous plus ou moins  
 littéraires, son ouvrage restera incomplet.

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas !

*Le Chevalier de Chatelain.*

Mais plus beau certe encore est de voir vers la terre  
 Ce Berger-Roi, David ! embrasser la poussière  
 Avec profonde humilité :  
 Lui, dont tous les souhaits de portée infinie  
 Ont eu pour but moral la parfaite harmonie  
 Et le bien de l'humanité!

Précieux est toujours le denier de la veuve,  
 Et de l'avare aussi le don, filet d'un fleuve  
 Qui coule à sec dans un caveau ;  
 Précieux le rubis du jour rappelant l'aube,  
 Et le rayonnement de la blanche et simple aube ;  
 Précieux l'azur du joyau.

Précieux est l'émoi du repentir austère,  
 Précieux vers le ciel est le soupir sincère,  
 Soupir très acceptable à Dieu ;  
 Précieuses les fleurs rappelant les miracles  
 En faveur d'Israël, quand les saints tabernacles  
 S'ouvraient devant le peuple hébreu.

Plus précieuse encor cette divine essence  
 Qui du cœur de David réhaussait la puissance.  
 Il était grand, neuf, généreux :  
 Dans chaque événement il entrait d'un pas ferme.  
 Vrai, fidèle toujours, droit il marchait au terme,  
 Puis en sortait victorieux.

Magnifique est le jour et le soleil sans voiles,  
 Magnifique la nuit et l'éclat des étoiles,  
 Magnifique le char de feu ;  
 Magnifique le son des clairons, des trompettes,  
 Magnifique de Dieu les fleurs et les fleurettes,  
 Magnifique l'océan bleu :

Magnifique du nord la lumière . . . un sourire !  
 Magnifique le chant que le Seigneur inspire !  
     Magnifique l'ire des cieux !  
 Magnifique le cri, l'hosannah du repaire,  
 Magnifique l'*amen* de l'église en prière,  
     Le sang du martyr glorieux :

Mais bien plus magnifique encore est la couronne  
 Qui brille sur le front de la sainte personne  
     De ton Divin Fils, ô Seigneur !  
 De ton Fils dont David entrevit la venue,  
 Lorsque dans son extase, il bénissait la nue  
     Qui devait pleuvoir le Sauveur !

---

LA ROBE DE BROCARD ET LE CHIFFON DE TOILE.

FABLE.

DE brocart une Robe exhalant encor l'ambre,  
 Descendit d'une Dame à sa femme de chambre.  
 —Une Robe Française ?—Oui dà ! . . . née à Paris,  
 C'est titre de noblesse, au moins à mon avis.

Par accident ou bien par aventure  
 Ne sais exactement la cause, je vous jure,

    Non loin de ce brocart

Sur un crochet voisin pendillait à l'écart  
 Un vieux Chiffon de Toile atrocement jaunâtre,  
 Qui naguère à son maître avait servi d'emplâtre.  
 La Robe dédaigneuse à l'aspect du Chiffon

    Hausa l'épaule à la Française,

Et renfrognant ses plis, s'agitant sur sa chaise,  
 Avec le frôlement hargneux d'un vieux griffon,  
 Lança sur le Chiffon du haut de sa colère  
 De son noble dédain l'expression vulgaire :

“ Mauvais Chiffon, affreux bohémien,  
 Toi qui n'es bon à rien,  
 Ni pour amadou ni charpie,  
 Toi dont le nez porte roupie,  
 Et que, c'est plus étrange encor,  
 Vient de répudier naguère  
 Le dos de ton propriétaire,  
 Oses-tu bien t'attaquer à de l'or ?  
 Décampe va-nu-pieds, quitte à l'instant la place  
 Ou tu vas recevoir de moi le coup de grâce ! ”

Le Chiffon,—un Chiffon d'esprit,  
 A ce discours féroce en ces mots répondit :

“ Bien que d'un moulinet ta langue ait la vitesse,  
 Robe ma mie, à la pauvre richesse,  
 Il glisse sur moi ton dédain,  
 Objet d'occasion et de seconde main !  
 Je me moque de tes gourmades,  
 Autant que de tes gasconnades ;  
 Mais je veux m'abstenir de mots injurieux,  
 Et rester grave et sérieux,  
 Quoique suivant le précepte d'Horace,  
 Avec le rire on puisse allier la raison,  
 Et les unir tous les deux non sans grâce  
 D'un vers Alexandrin dans la noble prison.  
 Sache donc, et comprends Robe aujourd'hui graisseuse,  
 Quand tu lances sur moi ta bave venimeuse,  
 Que ne suis pas ce que voyent tes yeux jaloux.  
 Bientôt, te le dis entre nous,  
 De l'océan la plus charmante fille  
 La Medway dans ses eaux lavera ma guenille,  
 Et par l'action du moulin  
 Raffinant plus encor mon grain,  
 Sera pour moi fontaine de Jouvence,  
 En m'octroyant nouvelle et plus noble existence.

Peut-être alors si le permet le ciel  
 L'ex-chiffon pourra bien devenir immortel  
 Si de Murray sur lui découle l'éloquence  
 Des Romains et des Grecs combinant la puissance,  
 Forte avec Démosthène, électrisant le cœur,  
 Douce avec Cicéron,—le suave orateur !  
 Qui le sait ? Akenside avec un trait de plume  
     M'empêchera d'être jamais posthume ;  
 Peut-être aussi Collins me fera-t-il l'honneur  
 D'incruster sur mon âme un élan de son cœur ;  
 Ou bien encor que Gray le sublime lyrique  
     M'embellira d'un poème dorique ;  
 Ou peut-être à Mason devrais-je le bonheur  
 De servir d'interprète à sa noble douleur,  
     A Mason dont la belle vie  
     De la vipère a détourné l'envie.  
 Voilà ce qui m'attend, humble que soit mon sort,  
 Quand d'un monde meilleur aurai touché le port ;  
     Entends cela, vilaine gourgandine,  
     Et baisse d'un cran ton orgueil,  
     Tu sens le ver et la vermine,  
     Et n'es pas loin de ton cercueil :  
 Tout d'abord dégraissée et puis ensuite teinte,  
 Si tu n'es pas brûlée ou tout à fait éteinte,  
     Tu seras tournée à l'envers,  
 Puis de robe en jupon, de revers en revers  
     Tu tomberas ma pauvre sotte  
     Et dans la boue et dans la crotte,  
 Et toi qu'on renommait jadis pour ton bon goût,  
     Tu finiras dans un égoût !

---

## OÙ EST LE TISONNIER ?

FABLE.

LE tisonnier perdu ! . . Voilà Suzon qui rage,  
 Et qui crie et qui beugle et qui fait grand tapage :  
 " Dans quel temps vivons-nous ? " dit-elle en ses fureurs,  
 " Ce monde n'est peuplé que d'indignes voleurs !  
     Ce tisonnier si je ne le recouvre  
         Demain sitôt que le jour s'ouvre,  
 A mon Maître, c'est sûr, je donnerai congé.  
     Il ferait mieux cet enragé  
         De fermer son cœur et sa porte  
         A femmes de certaine sorte,  
 Que les garder au gîte.—Où ces vilains oiseaux  
 Nichent, c'est fait de nous trop vertueux agneaux ! "

Cette pauvre Suzon n'a pas sujet de rire,  
 Les malheurs, comme un jour, l'a dit le grand Shakespeare,  
 Ne viennent jamais seuls, mais bien en bataillons,  
 Pour nous faire sentir à vif leurs aiguillons.  
 Le lendemain Suzon donc perdit les pincettes,  
     Le surlendemain les mouchettes,  
 Et puis les jours d'après le rouleau, le tamis,  
     Et la marmite et la salière  
     Tous avaient fait école buissonnière  
         Loin du logis.

En vain dépensa-t-elle et pourboires et gages  
 A donner aux objets perdus des successeurs,  
 Tous ces objets nouveaux comme légers nuages  
 S'éclipsant, du logis vont trouver les voleurs.  
 A l'en croire, le diable, ou bien une sorcière  
 Etaient dans la cuisine, et s'y donnaient carrière.  
 Un soir qu'elle exhalait ainsi son aigre humeur  
     Contre le satané voleur,  
     Elle s'en fut dans sa chambrette.

(Or, depuis un grand mois, entre nous, Suzinette  
     Avait déserté sa couchette,



Car du voleur ayant frayeur,  
 Elle avait abrité sa peur  
 Et cherché le bien-être  
 Au près de son honoré Maître.)  
 " Oh ! malédiction ! " dit-elle en sa fureur,  
 " Sur ce maudit Thomas ! sur cet oiseux farceur ! "  
 Dans son propre lit la Suzette  
 Trouvait le tisonnier voisinant la pincette,  
 Le rouleau, la salière, ainsi que le tamis,  
 Tous les engins enfin en congé du logis.

Apprenez de cette fillette  
 Servantes, qui d'amour faites trop la cueillette,  
 A garder votre chasteté,  
 Si ne voulez en vérité  
 Avoir un jour les tracassés de Suzette !

---

 MADAME ET LA PIE.

## FABLE.

ROULEZ tonnerre . . . Océan mugissez,  
 Et d'échos en échos vite retentissez,  
 Réveillez le rugueux rivage;  
 Tonnez, tonnez canons, des bruits de votre rage  
 Féroce ment de toutes parts  
 Ebranlez les remparts;  
 Gonfle ta gueule, et souffle vieux Borée,  
 Et que ta musique ait durée;  
 Gentes cloches de Bow, sonnez, carillonnez,  
 Crécelles fendez l'air, tambours tambourinez,  
 Abîmez les tympanes comme vingt mille foires  
 Du vieux bourg de Southwark racontant les histoires,  
 Mugissez fiers taureaux ! criez chauves-souris,  
 Chattes, chats amoureux miaulez bis ! bis ! bis !  
 Vous êtes des pauvrets menus et transitoires

Bruits de charivari, Vous! les bruits les plus fous!  
 La tant douce Sylvie elle a le pas sur vous,  
     Elle en pince, elle! de la langue!  
 Jamais, oh! non jamais de trêve à sa harangue,  
 Elle parle, elle parle, elle parle toujours;  
 Elle vient, la voici: bienheureux sont les sourds!

“Une Pie! une Pie! oui, c'est bien une Pie!  
     Mais vous êtes donc fou, mon cher!

Apporter une Pie, ici, de par l'enfer!  
 Peut-être, selon vous, est-ce faire œuvre pie?  
 Une bavarde Pie, un joujou caquetant! . . .

    C'est que, c'est un objet tentant!  
 Vous savez pourtant bien dà que votre Sylvie  
 A le bruit en horreur, qu'il chiffonne sa vie!  
 Vous m'avez apporté, bien sûr, ce beau cadeau  
     Pour le guérir mon rhume de cerveau!

Voyons faites entrer votre adorable bête,  
     Afin qu'elle en fasse à sa tête,  
 Et que sur ma toilette, et sur mon oreiller  
 Elle vienne à son gré sautiller, mordiller;  
 La Pie est un oiseau si charmant et si propre  
     Qu'il ne fait jamais rien d'impropre;

Seulement, c'est certain, il me fera mourir.  
 Ouf! respirons, ô ciel! c'est à s'évanouir!  
 A la rancune, on sait, jamais ne m'abandonne,  
 Je suis si patiente, et si bonne personne!  
 Sans cela, cher mari, satané paltoquet!

    Je te le dis, tiens, vois-tu bien ta Pie  
 Je lui ferais passer pour toujours la pépie,  
 En lui tordant le cou, puis de son corps fluët,  
 Je bourrerais ta gueule en guise de poulet.

    Il me faudra mettre au plus vite  
 Mes bagues, mes bijoux, et tous mes riens d'élite  
     Sous clé, dans un affreux tiroir,  
 Si que ne pourrai plus à chaque instant les voir!

Au diable vont aller et mes chinoiserias,  
 Et mes chers similors, toutes mes vieilleries;  
     Car la Pie est certe un oiseau voleur,  
 Et destructeur, autant au moins que procureur.  
 Vous êtes bien heureux, je le dis sur mon âme,  
     D'avoir trouvé quand cherchiez femme  
 Ma parole d'honneur! une Job en jupon,  
 Un modèle d'amour, de paix et de concorde,  
 A vos péchés nombreux qui fait miséricorde,  
 Autrement vous seriez à plaindre, mon poupon!  
 O Seigneur! voyez-vous cette bête vilaine  
     M'occasionnera migraine,  
     Mordra, se battra, grattera  
     A tout enfin s'agripéra.  
     Monstre va! . . . dépensez sa vie  
 A faire mon malheur à moi pauvre Sylvie!  
     Oui, vantez-vous en, c'est du beau  
     De me perdre par un cadeau,  
         Vrai cadeau de jésuite!  
     Elle est belle votre conduite!  
     Est-ce donc agir en chrétien  
     Rendre ainsi le mal pour le bien!  
 Envers moi qui vous ai (Vous aimiez la pécune),  
     Apporté si belle fortune!  
     Envers moi, gringalet obscur,  
     Qui bien que de grande famille  
     Et portant dans un champ d'azur,  
     Cela n'est pas une vétille,  
 Un beau Lion rampant, vous ai pris pour futur!  
 Envers moi, qui n'avais, au Royaume de Tendre  
     Qu'à me baisser dà pour en prendre,  
 Tant il était cossu, tant il était nombreux  
     Le troupeau de mes amoureux.  
 Las! est-ce donc ainsi, Monsieur, qu'à mon mérite  
     On rend justice . . . . Oh! je me trouve mal! . .  
 Marie! . . à ma rescousse, accourez et bien vite,  
 Du citron, du clary, de suite un cordial!"

Le pauvre cher époux ainsi mis en charpie,  
 Qui par pure bonté, par amour conjugal  
     Avait dans un moment fatal,  
 Eveillé la discorde en achetant la Pie,  
     A cette attaque *ab hoc, ab hâc,*  
 Resta muet. Ainsi quand Roubillac  
 De son ciseau sublime enfante une statue,  
 Elle rougit parfois d'être trop peu vêtue,  
 Mais ne peut exprimer ce sentiment divin  
 Sous son marbre vivant dans le langage humain.

Au discours de la dame, ah ! mais que dit la Pie ?  
 " A vous salut ! " dit-elle, " ô belle Grisildis !  
     Votre époux ferait acte impie,  
     Vous ayant, tel est mon avis,  
 De chercher à donner asyle en son logis  
     A mes pareilles,  
 Car il possède en vous un guépier de Corneilles.  
 Que reste ici long-temps n'ayez donc pas frayeur,  
     Douce, avenante et bien gentille Dame !  
 Vous avez de tapage un assez beau programme :  
 L'augmenter ! à quoi bon ! ce serait un malheur !  
     Puis écoutez, Moi, quoique Pie  
 Aimant à répéter les propos que j'entends,  
     Entre nous, ne suis point harpie,  
 Ne saurais comme vous égratigner les gens :  
     Bien qu'oiseaux de même plumage,  
 Ne nous ressemblons pas ; Vous, vous aimez la paix  
 Et vous la demandez avec tant de tapage  
     Et des accents si pleins de rage,  
 Que ne pourrions nous accorder jamais.  
 Vous proclamez de façon si hargneuse,  
     Que jamais vous n'êtes grondeuse,  
 Qu'il ferait beau ne pas vous croire dà !  
     Enfourchez donc votre dada ;  
 De l'injure et du bruit avez le monopole  
     Vous êtes Reine enfin de la parole,

Or une Reine, ainsi qu'un Roi  
 Ne peuvent faire mal, vous régnés par ma foi !  
 Mais ne vous étonnez à votre clapotage  
     Si votre époux ne répond pas ;  
 De répondre à vain bruit la voix n'a pas l'usage,  
 Mais voici ce qu'advient dans de semblables cas :  
 Quand un mari ne peut plus supporter les rages,  
     De caractères au verjus,  
 Et que pour les guérir ses soins sont superflus,  
 Les meilleurs médecins, ça se sait mordicus !  
     Sont bâtons de pommiers sauvages ! "

---

 SMITH (CHARLOTTE).

Née en 1749—Morte en 1806.

## L'HORLOGE DE FLORE.

DANS chaque taillis et vallée  
 Se laisse voir sans voile à l'œil observateur  
     Des plantes parmi l'assemblée  
 Des saisons le Cadran, du jour le Moniteur.

Ses petiots parés de verdure  
 Disent en se jouant la marche du printemps,  
     Enfants gâtés de la nature  
 Ils entourent de fleurs le sablier du Temps.

Sur le miroir des eaux limpides  
 Bercé dans le courant, de Vénus sur le char,  
     Voyez comme sur ces fluides  
 Repose doucement le charmant Nénuphar.

Du matin ayant conscience,  
 De son humide nid il surgit au soleil,  
     Et de l'eau dans la transparence  
 Voit réfléchi son sein dans le rayon vermeil,

Jusqu'à ce que l'astre céleste  
Se baigne en déclinant au vaste sein des mers,  
Lors dans son vêtement modeste  
Sur la vague il sommeille en embaumant les airs.

Regardez les fleurs radiées  
De l'Hieracium; leurs belles floraisons  
Disent les heures variées  
Du sommeil, de l'éveil, et le cours des saisons.

Au-dessus de sa large coupe  
L'orgueilleux Salsifis étend ses rayons d'or,  
Mais prudemment rentre la troupe  
De ses pétales, quand midi prend son essor.

De Bethléem la pâle Etoile  
Sitôt que le soleil se montre sur le mont,  
Devers le ciel lève son voile  
Mais le baisse aussitôt que ses rayons s'en vont.

Dans les sables mouvants, arides  
Rampe l'Herbe Sabline, et lentement l'Aster  
Y laisse voir ses fleurs splendides  
Qui sommeillent bientôt au vif contact de l'air.

La simple et fraîche Campanule  
Si gentiment rayée en plein midi reluit,  
Même au fort de la canicule,  
Mais ferme ses volets sitôt que vient la nuit.

Quand sur les monts la Chicorée  
Vers l'alouette au ciel lève ses yeux d'azur,  
Les bergers savent la durée  
Du Temps exactement, pour eux c'est Cadran sûr!

De Burns ô mignonne fleurlette !  
 Quand arrive la nuit, des plis de ton manteau  
 Tu te fais gentille chambrette,  
 Et nargue la rosée et le froid de son eau ;

Peu semblable à l'Attrape-Mouche,  
 Qui dédaigne l'éclat du midi qui trop luit,  
 Mais qui le soir sort de sa couche  
 Et donne son parfum aux heures de la nuit.

Ainsi chaque fleur ou clochette  
 Foulée aux pieds qui gît étoilant nos chemins,  
 Nous dit dans sa langue muette  
 Combien rapidement s'envolent nos destins.

---

 S M I T H.

(BARON OF THE IRISH EXCHEQUER.)

Né en 1766—Mort en 1836.

## A LA POÉSIE.

CHARMANTE vision! Plus je ne m'agenouille  
 Devant ton trône rayonnant ;—  
 Contre un monde à mes yeux à jamais avenant  
 Il le faut, las! je me vérouille!  
 Me voilà seul : de ce monde sevré  
 Où nait la fantaisie, où tout est diapré,  
 Où l'espérance chante avec son luth sacré  
 Les doux émois de l'existence.  
 Tout est passé pour moi comme une souvenance,  
 Ou comme un rêve de minuit  
 Qui vient spontanément, et qui vite s'enfuit.  
 Charmante vision! oh! dans ma verte enfance  
 Aux premiers jours de liberté,

Lorsque pour te trouver comme un enfant gâté  
 J'errais dans mon impatience,  
 Je me souviens, oh ! fort bien de ce temps !  
 Le zéphir nouveau né jetait son aile aux vents,  
 Le ciel était tout bleu, neuf était le printemps ;  
 Dans les airs montait l'alouette  
 Pour aller dire à Dieu sa fraîche chansonnette ;  
 J'enviais l'aile de l'oiseau  
 Pour voler avec lui vers cet azur si beau !

Charmante vision ! A ton délire en proie,  
 Je longeais un jour un ruisseau,  
 Qui buvant du soleil le rayon doux et beau  
 Sautait et bondissait de joie :  
 Comme un enfant fatigué de son jeu,  
 Courant de fleur en fleur, s'inquiétant de peu  
 Du soleil me couchai dans le rayon de feu,  
 Et m'endormis de nonchalance ;  
 Lorsqu' un gentil Esprit ayant ton apparence  
 Me baisa pendant mon sommeil,  
 Et m'éveillai soudain. Que de pleurs au réveil !

Charmante vision ! Depuis ce tant doux songe,  
 Combien n'ai-je pas vu de fois  
 Folâtrer ton image au beau milieu des bois,  
 Et parmi les fleurs, quand j'y songe :  
 Dès le matin de la rosée aux fleurs,  
 A midi quand les vents nous soufflent leurs langueurs,  
 Le soir lorsque les monts de leurs nobles hauteurs  
 Font voir les magnifiques ombres ;  
 La nuit lorsque la lune au-dessus des bois sombres  
 Projette sa chaîne d'argent  
 Sur le vaste océan et sur son flot changeant.

Charmante vision ! Suave Poésie !  
 Il faut me séparer de toi,  
 Ne puis plus désormais avec tant doux émoi  
 M'énivrer de ton ambroisie.



Mon luth aimé je t'abandonne en pleurs,  
 Ne pourrai plus hélas ! cueillir tes gentes fleurs,  
 Non plus boire à longs traits ce miel et ces douceurs  
 Qui m'apportaient dans ma retraite  
 Tous ces éivremens que goûte le poëte;  
 Le tendre amour, le doux espoir,  
 Et ces nombreux lutins que ne pourrai plus voir !

---

SMITH (HORACE).

Né en 1780—Mort en 1849.

HYMNE AUX FLEURS.

ASTRES brillants du jour qui r'ouvrez vos beaux yeux  
 Avec l'homme, et cela, pour égayer la terre,  
 Et dont les doux parfums montant jusques aux cieux  
 Nous pleuvent rosée éphémère :

Naïfs adorateurs du soleil, pour vous Dieu !  
 Qui penchés devant lui murmurez vos prières,  
 D'un doux et pur encens lui présentant le feu  
 Dans vos calices solitaires.

Fouillis mystérieux dont l'immense beauté  
 Emaille le plancher si frais de la Nature,  
 Que de devoirs nombreux votre fragilité  
 Inculque à l'homme d'aventure !

Sous les arceaux fleuris frôlés par les zéphirs,  
 Pour la fleur, chaque jour est un joyeux Dimanche,  
 Le glas de son parfum appelle les soupirs,  
 La prière de chaque branche ;

Non sous ces murs construits par la main des mortels  
 Attestant de leurs plans l'insigne petitesse,  
 Mais sous ces dômes bleus ou Dieu de ses autels  
 Montre l'indicible richesse ;

Sous ce Temple sublime ayant nom l'Infini,  
 Brillant de deux clartés le soleil et la lune,  
 Dont l'orgue est le tonnerre, et le chœur rajeuni  
 Les vents se ruant sur la dune.

Là lorsque j'erre seul sous ces lambris du ciel,  
 Écoutant mes pensers, écoutant le silence,  
 Ou bien assis jetant un regard solennel  
 De Dieu sous la coupole immense;

Fleurs, vos lèvres sans voix sont des prédicateurs  
 Dont le prêche éloquent et me charme et m'enivre,  
 Je trouve en vous voyant de nombreux précepteurs,  
 Un calice, une chaire, un livre.

Doux apôtres floraux aux si fraîches couleurs,  
 Qui pleurez sans chagrin, et rougissez sans crime,  
 Puissé-je apprendre à fond à l'aspect de vos pleurs  
 A bénir votre amour sublime!

"Tu n'étais, Salomon! dans toutes tes splendeurs  
 Vêtu," disent les lis, "de robes aussi belles  
 Que nos robes à nous! . . . Ah! les humaines fleurs  
 Passent plus vite qu'étincelles!"

Artiste Créateur! . . . dans ces tableaux divins  
 Aux parfums les plus doux dont tu peins la Nature,  
 Quelle leçon d'amour partout sur ses chemins  
 Tu donnes à la Créature.

Vous n'êtes pas, ô Fleurs, sans une utilité,  
 Vous qui le jour, la nuit sur les champs, la rivière,  
 Florissez; car par vous j'apprends la vérité  
 Des plaisirs innocents sur terre.

294 DES ÉGLISES POURQUOI FERMER LA PORTE ?

Sages d'un jour ! par l'âge un professeur mûri  
A tant de grands pensers peut-il donner naissance ?  
Dans votre calice est un *memento mori*  
O Fleurs ! fontaines d'Espérance !

Gloires des Temps passés et filles du cercueil,  
D'une bulbe ou d'un grain renaissant à la vie,  
Fleurs ! vous êtes pour moi types de fin de deuil  
Et d'une éternelle survie !

Si je devais, ô Dieu, vivre dans un pays  
Sans un lieu pour ton culte, Auteur de toutes Grâces !  
Sans prêtres,—dans les fleurs je trouverais gratis,  
Temples, Prêtres, Sermons et Châsses !

---

DES ÉGLISES SUR NOUS POURQUOI FERMER LA PORTE ?

POURQUOI barricader avec un soin jaloux  
Du bon Dieu les Maisons—excepté le Dimanche ?  
Est-ce pour empêcher que notre cœur s'épanche  
Pendant six jours sur sept, qu'on les ferme à verroux ?  
Des Eglises sur nous pourquoi fermer la porte ?  
Répondez beaux Messieurs de la Sainte Cohorte !

Que si désarçonnés par le travail du jour,  
Des dissipations ou lassés du caprice,  
Nous cherchons à happer un court moment propice  
Pour faire en notre cœur un utile retour :  
Des Eglises sur nous pourquoi fermer la porte ?  
Répondez beaux Messieurs de la Sainte Cohorte !

L'Eglise n'étant plus qu'un bâtiment fermé,  
Donnera-t-elle avis que c'est fort inutile  
Pendant six jours prier pour patrie et famille,  
Dieu ne restant chez lui qu'un jour à point nommé ?  
Des Eglises sur nous pourquoi fermer la porte ?  
Répondez beaux Messieurs de la Sainte Cohorte !

N'est-il point de pécheur qui dans un bon transport  
La semaine durant, ne voulut dans l'Eglise  
Venir sonder son cœur? . . . Ne serait-il de mise  
Y porter nos douleurs quand chez nous vient la mort?  
Des Eglises sur nous pourquoi fermer la porte?  
Répondez beaux Messieurs de la Sainte Cohorte!

N'est-il donc point hélas! d'héritiers du chagrin,  
De malades d'esprit qui voulussent, c'est sage,  
Près des autels de Dieu retremper leur courage  
Lorsque le désespoir sur eux met son grapin?  
Des Eglises sur nous pourquoi fermer la porte?  
Répondez, beaux Messieurs de la Sainte Cohorte!

N'est-il pas des méchants qui s'ils pouvaient aussi  
A toute heure du jour entrer dans une Eglise,  
Y trouveraient parfois l'arme qui cautérise  
Les lèpres de leur cœur? . . . S'il peut en être ainsi  
Des Eglises sur eux pourquoi fermer la porte?  
Répondez beaux Messieurs de la Sainte Cohorte!

A l'étranger, partout, en quittant son labeur  
Vous voyez l'ouvrier entrer dans une Eglise,  
Y prier le bon Dieu tous les jours à sa guise  
Sans attendre qu'il soit le jour *dît* du Seigneur.  
Des Eglises sur nous pourquoi fermer la porte?  
Répondez beaux Messieurs de la Sainte Cohorte!

En le voyant entrer l'air triste et plein d'ennui,  
Puis le voyant sortir l'œil brillant de lumière,  
Bien souvent j'ai gémi que dans notre Angleterre  
L'ouvrier ne put pas être heureux comme lui:  
Des Eglises sur lui pourquoi fermer la porte?  
Répondez beaux Messieurs de la Sainte Cohorte!

Car lequel d'entre nous sans éprouver d'émoi,  
 Peut dans sa solitude et dans son vide auguste  
 Parcourir une Eglise et n'être un peu plus juste,  
 Et ne sentir son cœur se r'ouvrir à la foi?  
 Des Eglises sur nous pourquoi fermer la porte?  
 Répondez beaux Messieurs de la Sainte Cohorte!

Les bancs inoccupés, et la nef et le chœur  
 Déserts, tous deux drapés du linceuil du silence,  
 Inspirent un émoi mille fois plus intense  
 Que le bruit de la foule au saint jour du Seigneur:  
 Des Eglises sur nous pourquoi fermer la porte?  
 Répondez beaux Messieurs de la Sainte Cohorte!

Quand foulons des tombeaux, les échos de nos pas  
 Deviennent tout à coup des voix spirituelles  
 Chantant bas à nos cœurs de saintes kyrielles,  
 Nous parlant à la fois de vie et de trépas:  
 Des Eglises sur nous pourquoi fermer la porte?  
 Répondez beaux Messieurs de la Sainte Cohorte!

Que s'il n'était qu'un seul,—qu'un seul, entendez-vous,  
 Qui dut se convertir si vous laissiez ouvertes  
 Tous les jours du bon Dieu les Eglises, oui, certes,  
 De par Dieu, vous dirai-je, ôtez en les verroux!  
 Des Eglises, mes Beaux, ne fermez plus la porte,  
 Un seul cœur converti vaut Saints de votre sorte!

---

## SNOW (ROBERT).

Mort en 1853.

## EPITAPHES.

C'ÉTAIT par un beau jour dans le champ du repos,  
 L'enfant allait, venait, léger, vif et dispos,  
 Et s'amusaît à lire en sa joyeuse allure  
 L'építaphe du mort sur chaque sépulture.  
 Ces morts avaient été, disaient les monuments,  
 Pères, mères, époux, femmes, amis, parents—  
 L'enfant lut comme quoi modestes et sincères,  
 Ces nombreux ex-vivants furent entr' eux des frères,  
 Des Chrétiens ne rêvant que des choses d'en haut,  
 Ayant force vertus, pas le moindre défaut,  
 Et tous ayant été si parfaits sur la terre,  
 Qu'ils reposent en paix avec Dieu—notre Père !

Les yeux du jeune enfant rencontrèrent ici  
 Le regard maternel qui l'épiait aussi.  
 "Mère," fit-il, "j'ai lu de bien charmantes choses  
 Sur ces tombeaux ornés de cyprès et de roses ;"  
 Et puis il s'arrêta comme à moitié craintif,  
 Puis reprenant courage, et d'un ton décisif :  
 "Tu m'as dit, maintefois, n'est-ce pas, bonne mère,  
 Que les méchants, les bons, tous passent sur la terre ;  
 Que chacun doit mourir.—Ces tombeaux, je le sais,  
 Sont tous peuplés de morts qui sont dans les cieus . . . Mais  
 Oh ! dis-moi donc, maman ? où se trouve la place,  
 Où dorment les méchants ? . . . je n'en vois pas de trace !"

La mère caressant les cheveux de l'enfant  
 S'apprêtait à parler, quand soudain décoiffant  
 Sa tombe de cristal pour naître à la lumière,  
 Un brillant papillon sur son aile légère

S'élança dans l'espace . . . Ardent à le chasser  
 L'enfant courut après pour le mieux terrasser,  
 Avant que la maman à sa naïve enquête :  
 " Où dorment les méchants ? " eut eu réponse prête,  
 Ce qui ne parut pas du tout la courroucer !

---

 LA JEUNE FILLE AVEUGLE.

J'AI souvent soupçonné ma sœur  
 Qu'en ta douce mélancolie  
 Sur moi s'appitoyait ton cœur,  
 Ce secret ta main le publie.

Moi qui suis étrangère aux pleurs,  
 Comment puis-je exciter tes larmes ?  
 Quand je dors j'ai tous les bonheurs,  
 Au réveil pour moi tout est charmes !

J'aime le glouglou du ruisseau  
 Qui donne frais à l'atmosphère,  
 Et le soleil qui du côteau  
 M'apporte un parfum de bruyère :

Et tandis que pour leur éclat  
 Chacun vante les fleurs qu'il aime,  
 Moi par le sens de l'odorat  
 Je sais où le bon Dieu les sème.

Une fois t'en souviens-tu, sœur,  
 Que j'écoutais sous notre treille  
 Gazouiller l'eau de si bon cœur,  
 Tu me dis voir une merveille,

Tu l'appelais un arc-en-ciel  
 Descendant du ciel à la terre,  
 Et d'un éclat surnaturel  
 Illuminant notre atmosphère ;

Et quel est-ce que tu veux dire ?  
 Tu veux me parler de l'argent ?  
 L'argent est-ce que tu veux dire ?  
 Et tu es si pauvre que ça ?

J'entends ce que tu veux dire, mais  
 Les choses ne sont pas comme ça.  
 Ce n'est pas de l'argent que tu veux.  
 Ce n'est pas de l'argent que tu veux.

Et quand parait le moment  
 Ce que vous voulez vraiment.  
 Je parais ce moment-là.  
 Qui arrive et tout est fini.

Au moment de la mort  
 Qui se voit venir dans l'espace.  
 En attendant l'instant.  
 Que le soleil se va éteindre.

J'aimerais voir dans plus d'un cas  
 L'or des cheveux des yeux la femme.  
 Mon toucher ne s'y trompe pas.  
 Il devine l'esprit et l'âme.

Reconnaissance à l'inventeur :  
 Ainsi que la touche légère  
 D'un clavier, mon doigt scrutateur  
 Peut parcourir le planisphère.

La science du gai savoir  
 Pour moi n'a plus aucun mystère.  
 Et j'ai, quand je veux, le pouvoir  
 D'obtenir sur tout la lumière ;



Ou réfléchissant dans mon cœur  
 Sur les dogmes de l'Écriture,  
 J'apprends du divin Rédempteur  
 Comment sa loi nous advint pure !

Sœur ! ne va pas t'émerveiller,  
 Ni croire qu'ici je m'égare,  
 Pour comprendre ce mot " briller " .  
 J'ai des sens, eux seuls sont mon phare.

Un jour viendra, jour de splendeur,  
 Ou par une grâce efficace  
 Vêtus d'immuable blancheur  
 Nous verrons tous Dieu face à face !

---

SOUTHEY (ROBERT).

Né en 1774—Mort en 1843.

LA BATAILLE DE BLENHEIM.

C'ÉTAIT par un beau soir d'été,  
 Le vieux Kaspar après l'ouvrage  
 Sous son porche à l'épais feuillage  
 Humait le doux *far niente*,  
 Tandis que près de la charmille  
 S'ébattait sa petite fille.

L'enfant n'avait pas assez d'yeux  
 Pour voir une espèce de boule  
 Que voilà son frère qui roule,  
 Roule, roule d'un air joyeux ;  
 Lui le garçon, le petit Pierre  
 Venait demander à Grand-père

Ce que c'était que ce joujou.  
Kaspar prit de ses mains la chose,  
Puis il dit, après une pause :  
" Oh ! cela vient je sais bien d'où ;  
C'est le crâne, imbibé de gloire,  
D'un mort de la grande victoire.

Cela je le trouve au jardin  
Ici, partout il en foisonne,  
Et mon soc souvent en moissonne  
Quand il retourne le terrain,  
C'est que des milliers, c'est notoire,  
Sont morts dans la grande victoire ! "

" Pour qui, pourquoi se battaient-ils ? "  
Dit tout à coup le petit Pierre,  
Et sa sœur leva sa paupière  
Laisant là ses jeux puérils :  
" Dites-nous, dites-nous grand-père  
Quel fut le pourquoi de la guerre ? "

" Les Anglais, " répondit Kaspar,  
" Mirent les Français en déroute ;  
Pourquoi s'égorgeaient-ils ? . . . j'en doute  
Ceci pour moi n'est que brouillard :  
Mais on le dit, c'est de l'histoire  
Ce fut une fière victoire !

" Tout près de ce petit ruisseau  
Vivait alors mon pauvre père,  
On incendia sa chaumière,  
Et l'on mit à sac le hameau.  
Ne sachant où porter sa tête  
Il s'enfuit devant la conquête

“ Avec ma mère et ses enfants.  
 Le pays était au pillage,  
 Et rien, ni le sexe ni l'âge,  
 Rien n'arrêtait les triomphants.  
 Mais tout cela c'est l'accessoire  
 De chaque célèbre victoire.

“ C'était, dit-on, spectacle affreux  
 Après la sanglante bataille,  
 De voir gisant, vaille que vaille,  
 Nombre de cadavres hideux.  
 Mais tout cela, c'est l'accessoire  
 De chaque célèbre victoire.

“ Le Duc Marlbro' gagna pardieu !  
 Renom, aussi le Prince Eugène ! ” . . .  
 —“ Oh ! que tout ça m'eut fait de peine ! ’  
 Dit Wilhelmine : “ Oh ! non, mon Dieu !  
 Enfant, tout ça, c'est de la gloire !  
 Ce fut une fière victoire !

“ Et le Duc devint un Bayard  
 Un héros ” —“ Mais alors, ” dit Pierre  
 “ Fûtes-vous plus heureux, grand-père ? ”  
 —“ Oh que nenni ! ” . . . dit le vieillard :  
 “ Toujours est-il, et c'est notoire,  
 Ce fut une fière victoire !!! ’

---

## LA CATARACTE DE LODORE.

*Comment le flot descend-il à Lodore ?*

IL descend tout éblouissant,  
 Sombre parfois, et mugissant ;  
 Ici fumant, là frémissant,  
 Filant vite, vite, et luttant,  
 Renversant presque son amphore ;  
 Puis de temps en temps tempêtant,  
 Et sévissant, et sanglotant  
 Avec des cris de minotaure.

Et surgissant, et bondissant,  
 Et se traînant, et s'affaissant,  
 Et se gonflant, se dégonflant  
 Et s'ondoyant, se déferlant,  
 Et tournoyant et jaillissant,  
 Et folâtrant, et blanchissant,  
 Et se tournant, se retournant

Que c'est merveille !

Se rassemblant, puis s'inclinant  
 Avec ces doux glouglous que fait une bouteille !  
 Et puis frappant, puis se pâmant,  
 Puis s'endormant, toujours charmant,  
 Se confondant, se reformant  
 Et donnant un vertige, une peur à l'oreille !

Se retirant, et s'avançant  
 Et se brisant, et se berçant,  
 Se séparant, et s'élançant,  
 Et serpentant, et s'étalant,  
 Et bourdonnant, ou bien sifflant,  
 Et frétilant, et frémissant,  
 Et se tordant, s'entortillant,  
 Se secouant, se bousculant,  
 Et tremblotant, et mugissant,  
 Frappant, fendant, se trémoussant,

Et s'emportant se débattant,  
 Se battant tout en chahutant,  
 Couinant, couinant, et se croisant,  
 Courant, courant, et pressant,  
 Et se pressant et courissant,  
 Et s'écroulant s'éparpillant,  
 Se débattant et débattant,  
 Entrant, entrant et étant,  
 En sortant et sortant,  
 S'ennuyant et vacillant,  
 Se soulevant se débattant,  
 Truquant, truquant, s'éparant,  
 Se dévissant et s'écrasant,  
 Et pataugeant et barbotant,  
 Aboyant, beurrant, luttant,  
 Bécotant ou bien câlinant  
 Ou bien se riant, ou bien bondissant,  
 Ou se séparant, ou bien s'accroissant,  
 Ou bien s'embarquant, ou se prelassant,  
 Ou se démenant, ou entrant, glissant,  
 Ou bien s'émoussant, ou se divisant,  
 Ou bien grummebant, ou bien coquetant,  
 Ou s'émoussant, ou même tonnant,  
 Ou s'émoussant, tout s'écrasant, ruiselant,  
 S'éclairant, se poussant, soulevant, se frolant,  
 Clapotant et cliquant, cliquant et clapotant,  
 Croissant, gauchissant, cassant, pironnant,  
 S'attardant, folâtrant, ou bien se retirant,  
 Caracolant, sautant, s'avançant ou rentrant,  
 Se heurtant, se mouvant, ou bien rebondissant,  
 Travaillant, roucoulant, pimpant, étincelant,  
 Criant, es'aboussant, dolent ou turbulent,  
 Ou bien en chevauchant descendant, descendant,  
 Gesticulant, roulant, toujours plus abondant,  
 Avec un bruit strident, des éclairs de phosphore.....

*Voilà comment le Mot vient à Lodore!*

## LES FUNÉRAILLES D'UN SOLDAT.

C'EST la marche funèbre. Écoutons, écoutons !

Moi je ne pensais pas qu'en ces lugubres tons

Il exista tant de magie.

Mais silence, écoutons :

La timbale voilée a gémi l'élégie,

Et voilà que les fronts se sont courbés soudain

Devant cet ambulante chagrin ;

Et même de la populace

La masse

Silencieuse,— avec émoi

Suit ce convoi.

Et ce n'est point ici l'énorme mise-en-scène

Que se permet un riche mort,

Qui par le faste encor domine souveraine,

Et soumet la raison—même d'un esprit fort ;

Non, ce n'est point ici cette troupe muette

De noirs muets loués pour singer la douleur,

Qui tous, de l'héritier, ou bien du fossoyeur

Dissimulant la joie un peu trop indiscrete

D'un chagrin de commande endossent l'étiquette ;

Non, ce n'est point ici cette superbe aigrette

Ondoyant au-dessus du noble corbillard,

Cette pompe eut bien pu, sans capter un regard

Passer—peut-être même un dédaigneux sourire

Du pauvre eut salué la cendre du Messire

Qui drapé dans son sot orgueil,

Fait encore jabot, juché sur son cercueil.

Mais ces sons mesurés, universel langage,

Parlent de suite au cœur du jeune et du vieil âge,

Et n'impriment qu'un seul et même sentiment

Au vieillard, à l'enfant dans un pareil moment.

Mais de telles pensées

Elles seront vite effacées.

Tous ces soldats qui vont suivre jusqu'au tombeau  
Leur camarade mort, comme on suit le drapeau,  
Avant la fin du jour auront dans une orgie

Noyé cette élégie.

Et par le fait qui peut le regretter ce mort ?

Des liens sociaux sevré contre nature,

Il ne connut jamais ni repos, ni confort,

Ni le charme si doux d'admirer la figure

De ses jeunes enfants, dont le malheureux sort

Sera de ne jamais avoir connu leur père.

Cet homme avant la mort d'avance anéanti,

Cet homme le voilà parti,

Parti de ce val de misère,

Sans plus laisser de trace ici bas—que le vent

Qui balaye la feuille et l'emporte en avant.

Celle qui l'a porté,—celle qui fut sa mère

N'apprendra pas sa mort...ah! pauvre cœur dolent!

Sur son enfant elle a répandu bien des larmes,

Le jour où, la quittant, pour le métier des armes,

Il endossa l'uniforme sanglant.

En vérité, nous autres hommes

Nous sommes

De l'argile aux mains du potier.

Et comment ? Un esprit presque l'égal des anges

Pourra s'approprier comme Arago, Cuvier,

De la terre et des cieux les merveilles étranges,

Tandis que son semblable, aussi créé par Dieu,

Tout aussi bien doué restera dans ses langes,

Devra traîner la vie errant sans feu ni lieu

Comme ce soldat d'aventure,

Tout ilotisme, et tout armure ;

Ses nobles facultés en vain il les reçut,

Puisqu'elles devaient être éteintes pour qu'il fût

Une vivante carabine,  
Un trépas portatif—un sabre—une machine !

Et notez qu'il y a des gens  
Assez pervers, sinon assez peu clairvoyants  
Qui vont vous soutenir que tout ce beau désordre  
C'est l'ordre ;  
Et que le Créateur pour l'homme et son plaisir  
Ayant fait toute chose, ainsi l'heureux loisir  
Sur les masses a droit d'asseoir son privilège !  
Moralistes de cour ! il est grossier le piège !  
Permis à vous de dire, ô Révérends Blagueurs  
Une fois par semaine à vos *chers* auditeurs :  
" Les pauvres sont bénis, car malgré leur détresse  
Ils goûteront aux cieux l'éternelle richesse ;  
S'ils ont faim, s'ils ont soif, s'ils ont froid ici bas,  
Là haut, le pain, le vin ne leur manqueront pas,  
Ils se reposeront, le ciel n'est pas avare,  
Dans le sein d'Abraham avec le bon Lazare !"  
Eux-mêmes, cependant, ces éloquents prêcheurs  
Font main basse sur tout, sur l'argent, les honneurs,  
Ils s'emparent des bonnes choses,  
Ils dînent de l'autel, et soupent de leurs gloses,  
Tels sont pourtant, Seigneur, tels sont ceux ici bas  
Qui s'imaginent voir tant et tant de mystères  
Dans ton simple Evangile—et qui n'y voyent pas  
Que les hommes devraient tous se traiter en frères ;  
Qu'ils devraient pratiquer cette si douce paix  
Qui serait le ciel sur la terre ;  
Mais qui n'y voyent pas : " Anathème à jamais  
Sur qui répand le sang d'un frère !"  
Ayant des yeux de lynx, mais dans l'obscurité,  
Hiboux, mais à midi—déniant la clarté !

O mon Dieu ! moi je te rends grâces  
(Ne suis Pharisien en te disant cela),



D'avoir sauvé mon cœur de semblables disgrâces,  
 De n'être pas de ces gens-là :  
 Mais de m'avoir donné l'œil qui voit et découvre,  
 La voix qui sait parler, le cœur qui sait sentir,  
 Une bouche qui toujours s'ouvre  
 Contre l'iniquité prompte à tout subvertir !

---

MARIE, LA FILLE DE L'AUBERGE.

*Ballade.*

QUELLE est cette insensée à l'œil triste et hagard,  
 Dont le front succombe à la peine ?  
 Elle ne pleure pas, mais morne est son regard,  
 Elle ne se plaint pas, mais soupire à l'écart,  
 Pour elle l'espérance est vaine.

Elle ne dit jamais : " Faites-moi charité,  
 Donnez-moi de la nourriture ;"  
 A travers ses haillons de son aspérité  
 Le vent souffle l'hiver,—malgré sa nudité  
 Elle n'en sent pas la piqûre.

Et pourtant il n'est pas déjà si loin le jour  
 Où la pauvre folle Marie,  
 Était heureuse et gaie—Il n'était à l'entour  
 Servante plus honnête, et meilleure enfant pour  
 Prendre à bien la plaisanterie.

Son maintien avenant plaisait au voyageur,  
 Pour tous elle avait un sourire ;  
 Elle était courageuse, ignorait la frayeur ;  
 Le soir à l'abbaye elle eut été sans peur  
 Quand le vent la faisait bruïre.

Elle aimait; et Richard avait fixé son choix,  
 Elle espérait bien être heureuse,  
 Mais las ! Richard était paresseux et sournois,  
 Et chacun la plaignait parmi les villageois  
 D'une union si peu chanceuse.

On était en automne, et sombre était la nuit,  
 Toutes les portes étaient closes,  
 Deux voyageurs assis, dans leur joyeux déduit  
 Devisaient, en fumant, attendant le minuit  
 Pour mettre sourdine à leurs gloses.

“ C'est amusant,” dit l'un, attablé près du feu,  
 “ Au dehors d'entendre la bise !”  
 “ Dans l'abbaye,” dit l'autre, “ Oh ! quelle nuit, bon Dieu !  
 Ce serait courageux que de se faire un jeu  
 D'aller y cueillir le cytise?...”

“ Moi-même j'aurais peur—peur comme un écolier  
 D'entendre frissonner le lierre,  
 Je m'imaginerais voir surgir du charnier  
 Ou quelque moine austère or quelque chevalier  
 Tout à coup sortant de leur bière.”

—“ Je parie un dîner,” s'écria le premier,  
 “ Que Marie irait à cette heure.”  
 —“ Pariez, et surtout soyez prêt à payer,”  
 Dit l'autre ; “ je suis sûr que de peur au moustier  
 Marie y périrait sur l'heure.”

—“ Permettras-tu, Marie,” a dit le voyageur,  
 “ Qu'on mette en doute ton courage ?  
 “ Je suis sûr de gagner, j'ai foi dans ton grand cœur,  
 Tiens, va, tu gagneras un bonnet de valeur  
 En rapportant de ce voyage

Un rameau du sureau qui pousse dans le cœur."  
 Sans émoi, Marie est partie.  
 La nuit était obscure, et le vent tapageur  
 Grondant, sifflant, soufflant, distillant sa fureur,  
 De froid faisait trembler Marie.

Elle va cependant connaissant le chemin  
 Droit à l'abbaye ; et sa vue  
 A peine à distinguer le porche ... mais enfin  
 Elle entre sans frayeur, bien que le noir sapin  
 Râlât ballotté par la nue.

Tout autour d'elle était morne et silencieux,  
 Excepté quand la rude bise  
 Faisait trembler le sol de ses sons caverneux.  
 Elle écarte, elle écrase yeuses et joncs poreux  
 Jusqu'au cœur de la vieille église.

C'était en cet endroit que croissait le sureau ;  
 Contente, elle en approche vite,  
 Et se met à cueillir le précieux rameau,  
 Quand le son d'une voix vibrant sur le préau  
 La remplit de terreur subite.

Elle s'arrête émue—et seul le bruit du vent  
 D'abord semble agiter le lierre.  
 Soudain le vent s'apaise, alors en écoutant  
 Elle entend clairement les pas d'hommes venant  
 Troubler la paix du cimetière.

En entendant ces pas tout contre un monument  
 Elle se blottit haletante,  
 Tandis que d'un nuage au haut du firmament  
 La lune s'échappant fait voir à ce moment  
 Un tableau hideux d'épouvante.

Deux meurtriers portaient un cadavre sanglant ;  
 Le vent soufflant avec furie,  
 Enleva le chapeau de l'un, qui fut roulant  
 Roulant, roulant, roulant, mais enfin s'arrêtant  
 Aux pieds de la pauvre Marie.

“ Maudit soit ce chapeau ! ” — “ Vétille par ma foi !  
 Portons d'abord le diable en terre ! ”  
 Tout près d'elle, elle voit passer l'affreux convoi,  
 Elle prend le chapeau, puis dans son juste effroi  
 Court prompte comme le tonnerre.

Elle court, elle court, elle arrive bientôt  
 A l'auberge, entre dans la salle,  
 Jette tout autour d'elle un regard idiot,  
 Et sans même pouvoir articuler un mot,  
 Froide elle tombe sur la dalle.

C'est qu'un nom bien connu gravé dans le chapeau  
 Avait soudain frappé sa vue,  
 Le nom de son Richard, de l'homme du préau,  
 C'est que ce nom si cher fit frémir son cerveau  
 D'une douleur tout imprévue.

\* \* \* \* \*  
 \* \* \* \* \*  
 \* \* \* \* \*  
 \* \* \* \* \*  
 \* \* \* \* \*

Sur la commune, près de l'antique manoir  
 Où surgit la vieille abbaye,  
 Le gibet de Richard on peut encor le voir :  
 Le voyageur ému quand il passe le soir  
 Donne un pleur au sort de Marie !

## L' H I V E R .

SONNET.

ON te dépeint toujours comme un vieillard morose  
 Et ridé, vieil hiver! Et portant au menton  
 Une barbe mousseuse,—à la main un bâton,  
 Avec un nez pointu d'où descend quelque chose,  
 Ou neige, ou glace, ou pluie en sa métamorphose;  
 Affublé d'un manteau, monumental piéton  
 Parmi neige et verglas tu parqours le canton.  
 Il fallait te dépeindre avec une autre pose,  
 Assis dans un fauteuil ainsi qu'un demi-Dieu  
 Vieil Hiver! Et trônant le Roi du Coin du Feu,  
 Tout entouré d'enfants comme un bon vieux grand père,  
 Leur disant conte bleu,—quelque joyeuseté,  
 Ou d'un vampire affreux l'horrible atrocité,  
 Et tout en tisonnant et buvant *l'ale* amère.

## S O U T H W E L L ( R O B E R T ).

Né en 1550 — Mort en 1595.

## LE TEMPS TOURNE TOUJOURS.

L'ARBRE court émondé peut reprendre croissance,  
 La plante avec le temps renouveler ses fleurs,  
 L'âme en peine trouver un baume à ses douleurs,  
 Et le sol le plus sec une humide abondance:  
 Le temps tourne toujours, et change en son parcours  
 Les hazards de la vie en bons et mauvais jours.

Elle n'est pas toujours sur le pic de sa roue  
 La Fortune; elle tourne, a ses hauts et ses bas,  
 Femme, elle fait souvent métier de ses appas;  
 Se jette au cou de l'un, et l'autre le bafoue:  
 Il n'est si grand bonheur qui n'ait pas son déclin,  
 Non plus malheur si grand qui ne s'amende enfin.

Ce n'est toujours l'été, ni sans cesse l'automne,  
 Point d'éternelle nuit, point de jour éternel,  
 L'oiseau le moins chanteur un jour chante Noël,  
 La plus rude tempête au calme monotone  
 Cède soudainement: ainsi Dieu tour à tour  
 Ajuste tout, la crainte et l'espoir en retour.

Ce qu'un hazard fit perdre, un hazard le répare ;  
 Filet qui ne prend pas gros poisson, prend fretin ;  
 Chacun a ses ennuis, personne ennuis sans fin ;  
 Nul n'a tout ce qu'il veut, quelques uns, c'est plus rare,  
 Sont contents de leur sort ; bref nul être ici bas  
 N'a plaisirs sans mélange, et sans quelqu' embarras !

---

SPENCER (EDMUND).

Né en 1553—Mort en 1599.

SONNET XXVI.

DOUCE est la Rose, mais son bois est épineux ;  
 Doux le Genièvre, mais son acreté mordante ;  
 Doux est l'Eglantier, mais son écorce est piquante ;  
 Douce est la fleur du Pin, mais rudes ses cheveux ;  
 Doux encor le Cyprés, mais son front soufreteux ;  
 Douce est aussi la Noix, mais l'écale irritante ;  
 Douce est la fleur d'Ajonc, mais l'odeur suffoquante ;  
 Doux est l'Ail en sa fleur, mais son sentir fâcheux :  
 Ainsi toutes douceurs se greffent d'amertume,  
 Ce qui donne à leur fruit l'éclat, et le parfume ;  
 Car tout ce qu'ici bas l'homme obtient sans effort,  
 Loin de le rechercher, il n'en tâtera mie,  
 Pourquoi donc de me plaindre avoir la bonhomie  
 Quand si peu de douleur doit nous conduire au port ?

---

SUCKLING (SIR JOHN).

Né en 1608—Mort en 1661.

REND-MOI DONC MON CŒUR, JE TE PRIE.

REND-MOI donc mon cœur, je te prie,  
Puisque ne puis avoir le tien,  
Si tu gardes ton cœur, chérie,  
Pourquoi, lors, aurais-tu le mien ?

Mais basta! à quoi bon me le rendre?  
Ne le pourrais garder mon cœur!  
Car pour bientôt me le reprendre  
Dans ton œil se cache un voleur!

Pourquoi dans une auberge humaine  
Deux cœurs ne logeraient-ils pas?  
Amour ta sympathie est vaine  
Ou bien impuissants sont tes lacs!

Mais l'amour est un tel mystère,  
Que je ne le puis découvrir;  
C'est quand on se croit sûr de plaire  
Qu'il s'empresse de déguerpir.

Adonc chagrins, soucis arrière!  
Je ne veux plus sécher sur pié;  
Je veux croire qu'ai su lui plaire,  
Et que nos cœurs sont de moitié!

---

## BALLADE SUR UNE NOCE.

JE te dirai, Richard, où moi je suis allé,  
 Où j'ai vu les plus rares choses,  
 Où parmi les fleurs et les roses  
 J'ai vu curieux défilé,  
 Vois-tu Richard, vois-tu, mon cher, un tel spectacle  
 Sur notre sol anglais est vraiment un miracle.

A Charing Cross non loin de notre halle au foin  
 Est une maison assez vieille,  
 Comme il en est peu de pareille,  
 Qui se pavane dans un coin :

Là je vis des degrés d'un beau perron descendre  
 Quarante individus,—de plus un beau Léandre,

Il était celui là diablement ficelé,  
 (Sa barbe était comme la tienne),  
 Allant devant, comme une antienne,  
 Il marchait droit fort ampoulé,  
 Près de lui notre Lord ce serait un fétiche,  
 Pour se mettre aussi bien le Roi n'est assez riche!

Richard sans aucun doute, à ce jeu "le Partner,"  
 Toutes les filles du village  
 L'eussent choisi, vu son plumage,  
 Il eut eu pour lui chaque Esther,  
 Nargue du gros Roger, de George qui chansonne,  
 Ou bien du vigoureux Vincent de la Couronne!

Mais devines-tu pas?—Le jeune gars allait  
 En ce magnifique équipage,  
 Faire une fin,—un mariage,  
 Bref le chapelain l'attendait :  
 Cependant, et malgré son désir d'aller vite,  
 Moins que la jeune fille il convoitait leur gîte.



La jeune fille! (Ah! c'est toute une histoire dâ!  
 Jamais d'Adam plus gente côte,  
 Jamais *ale* de Pentecôte,  
 N'ont produit plus joli que ça!)  
 Non, jamais en un mot, la plus féconde vigne  
 Ne fit voir un raisin plus doux et plus insigne.

Son gentil doigt était si petit, que l'anneau  
 Trop large un brin, c'était cocasse,  
 Ne pouvait y rester en place:  
 Est-ce qu'il n'était pas nouveau?  
 Cela m'avait tout l'air, admire ma bêtise  
 Du grand collier qu'on met quelquefois à la Grise.

Sous sa jupe sès pieds, ses pieds d'un moule exquis,  
 Allaient en avant, en arrière,  
 Comme s'ils craignaient la lumière;  
 On eut dit deux jeunes souris;  
 Mais va! quand elle danse, ah! c'est de par Saint Jacques  
 Plus beau que le soleil en un beau jour de Pâques!

Il aurait bien voulu lui donner un baiser  
 Deux fois, trois fois, quatre fois même,  
 Tant était son ardeur extrême:  
 Mais devant tous, comment oser?  
 Elle eut refusé net; mais disait son silence:  
 A moi le jour! . . . A vous ce soir après la danse!

Un blanc si beau, si pur sur son visage était  
 Que la plus blanche paquerette  
 Malgré sa gente colerette,  
 Devant elle n'eut eu d'effet.  
 Ajoute deux filets de couleur purpurine  
 Tels qu'on en voit aux fruits de Sainte Catherine.

Ses deux lèvres étaient d'un charmant incarnat,  
 L'une avait dû par une abeille  
 Etre piquée, et c'est merveille  
 Avoir commis tel attentat !  
 Car ils veillent si bien ses yeux sur sa figure,  
 Que moi de les fixer n'eut osé, je te jure !

Sa bouche est si petite alors qu'elle s'en sert  
 Pour faire son gentil langage,  
 Que vrai, je craignais qu'au passage  
 Le mot, sous si joli couvert  
 Ne s'arrêta soudain, mais sa douce parole  
 Coule bénignement comme l'eau d'une phiole.

Si des souhaits formés sont réputés péchés,  
 Certes le prêtre fut coupable,  
 Mais c'est qu'elle eut damné le diable !  
 Et si dans des mots bien touchés,  
 L'époux a, ce soir là, déboutonné son âme,  
 Comme un chacun en rêve,—il a dû perdre flamme.

Mais Dieu de Dieu vraiment je m'en donne Richard !  
 Et n'est-ce pas billevesée ?  
 M'est avis qu'outre l'épousée  
 Il est d'autres choses à part.  
 Grand est le brouhaha qu'on fait dans la cuisine,  
 Car l'homme doit manger, et tiens voilà qu'on dîne.

Tout juste à point nommé, le Chef frappe trois fois :  
 Au fait de ce soudain langage,  
 Voilà les servants de tout âge  
 Chacun plat en main, l'air courtois,  
 Marchant comme soldats, puis présentant les armes,  
 Et puis se retirant en rang comme des carmes.

Quand sur l'énorme table on eut placé les mets,  
 Quel homme, je te le demande,  
 D'une nature un peu gourmande  
 Eut attendu les si, les mais  
 Pour manger;—aussi bien, et c'est un fait notable  
 Sans *Benedicite* chacun se mit à table.

Et maintenant des fronts se lèvent les chapeaux,  
 Et la jeunesse fait bombance,  
 On boit les santés d'abondance,  
 A tous, puis aux époux nouveaux;  
 Et puis tout haut, tout bas, à la belle épousée,  
 Enfin de *toasts* divers c'était une fusée!

On se lève à la hâte, on danse tout à coup,  
 Puis on s'assied près de sa belle,  
 On cause, on fait de la prunelle,  
 Et l'on s'embrasse coup sur coup.  
 Ainsi passa le temps, si bien que, c'était drôle,  
 Des mariés chacun enviait l'heureux rôle!

Voilà que par ce temps tous et furtivement  
 A pas de loup quittent la salle  
 Pour déshabiller la vestale,  
 Et veiller au dernier moment.  
 Lui ne doit rien savoir; mais il sait par avance  
 Qu'il en a pour une heure à rêver d'espérance.

Dans la chambre à coucher quand il entra, Richard,  
 Elle était dans un lit de neige  
 Comme une vierge du Corrège:  
 On s'en fut, c'était déjà tard:  
 Les baisers trop longtemps restés en sentinelles  
 Quittaient déjà leur poste et froissaient les dentelles.

Mais au même moment comme pour l'ennuyer  
 Voilà-t-il pas les demoiselles  
 De la noce, apportant entr'elles  
 Le *Possét*,— soudain sans crier  
 Il le but; sans cela ces dignes filles d'Eve  
 A leur malignité n'eussent donné de trève.

La coupe est vide enfin.—N—I ni, c'est fini;  
 Et de cet instant à l'aurore,  
 Ils font ce que n'avaient encore  
 Fait—avec plaisir infini.  
 Et qu'est ce? vas-tu dire:—“Ah bien! ce quelque chose,  
 Qu'avec Nelly tu fis, que je fis avec Rose!”

---

SURREY (COMTE DE).

Né en 1516—Mort en 1547.

AUCUN AGE N'EST CONTENT DE SON SORT.

COMME je méditais dans mon lit solitaire  
 Laissant à mes pensers tout l'heur de me distraire,  
 Leur magique reflet passa devant mes yeux  
 Si bien—que tour à tour j'étais triste ou joyeux.

Je voyais l'homme enfant,—et puis je pensais comme  
 Pour esquiver le fouet, il désirait être homme—  
 Je voyais le jeune homme en quête du confort  
 Contre l'or du vieillard prêt à troquer son sort.

Je voyais le vieillard flairant une fin proche  
 Chercher de son jeune âge à remonter le coche,  
 Pour vivre autant de plus,—et riait à la fois  
 De les voir mal contents,—chacun et tous les trois.

Et je me demandais s'il n'était pas étrange  
 De nous voir ce désir qui change et toujours change,  
 Et tout gisant pensif j'apercevais soudain  
 Mon front jaune et boueux et ma débile main;

Et mes lèvres aussi—portes qui d'elles-mêmes  
 S'ouvrent lorsque je parle—ont dit ces mots suprêmes:  
 "Vois donc tes cheveux blancs, messagers du destin,  
 Ne te disent-ils pas: ta vie est à sa fin ?

Orateurs éloquents en leur muet silence,  
 Ils disent que pour toi l'Eternité commence!  
 Arrière donc à tout ce qui fut du Printemps,  
 Vieillard nous diras-tu quel fut ton heureux temps?"

Et sur ce je me dis: "A chacun sa marotte,  
 Fais ton paquet ma Muse, et va-t-en ma vieillotte  
 Aux tout petits enfants dire...que l'âge heureux  
 Serait leur âge si — tous ils le savaient mieux!"

---

TATHAM (MISS EMMA).

Né en 1829—Mort en 1855.

LA PERCE-NEIGE.

TREBLANTE au vent de la tempête,  
 Sous son souffle courbant la tête  
 Vers la terre penchée . . . ô Fleur  
 Première enfant de la Nature!  
 A qui ressembles-tu sous la robe si pure  
 Qui cache si bien ta pudeur?

Serais-tu pas une fillette  
 Hardie, et s'élançant coquette  
 Toute pimpante du boudoir?  
 Oh! non ta naïve figure  
 Du péché de l'orgueil ne sentit la morsure  
 Jamais; cela se peut bien voir!

Nouvelle éclore sur la terre  
 Déjà serais-tu pas sans mère,  
 Jetée au monde, à ses mépris,  
 Qui les pétrifiera tes larmes ?  
 Non pas ! un cœur joyeux s'aperçoit dans tes charmes,  
 Sous ton voile blanc tu souris !

“ Sainte Nonne ” est ton nom peut-être ?  
 N'ayant rien du chaud de notre être,  
 A toute humaine passion  
 Est verrouillé ton cœur de glace !  
 Non pas ! l'amour profond il se lit sur ta face  
 Empreinte de componction.

Ton emblème te le dirai-je ?  
 Sous ton bonnet de perce-neige  
 Je vois la femme au noble cœur  
 Du Christ arborant la bannière  
 Non dans son doux climat, mais parmi la bruyère  
 D'un pays lointain sans chaleur.

Au Groënland, chez les Moraves,  
 Chez ces frères si bons, si braves,  
 Sous ton cénotaphe, ô Judson !  
 Fleurit cette fleur humble et chère,  
 La Sainte Charité la fit en Angleterre  
 S'acclimater même en prison.

Du désespoir dans les repaires  
 Où grouillent toutes les misères,  
 Fleurit encor la douce Fleur.  
 A tous les maux c'est un dictame,  
 Elle adoucit la haine, et rend la vie à l'âme  
 Qu'accablait le poids du malheur.

O ma suave Perce-neige !  
 Dieu sait que c'est sans sacrilège,  
 Que je te compare à la fleur  
 Unique enfant de l'innocence,  
 Qui vécut sans péché,—sans commettre une offense  
 Et n'eut qu'un parfum...la candeur !

LUI, le Christ, le Sauveur du monde  
 Quand il vint sur ce sol immonde  
 Dût être en proie à l'ouragan ;  
 Et pour mieux racheter le pleige  
 Qu'il fit de nous sauver, comme la Perce-neige  
 Brava les fureurs de l'autan !

---

TAYLOR (MISS JANE).

Née en 1783—Morte en 1823.

LE BANC DU SEIGNEUR DU VILLAGE.

UN oblique rayon de la clarté du soir  
 Filtre à travers le châssis jaune,  
 Et donne un reflet d'anémone  
 Au cramoiisi fané qui tire sur le noir.  
 Le gothique châssis entouré de grisailles  
 Projette sa grande ombre à l'entour des murailles.

Et depuis le moment où tous ces beaux atours  
 Avaient la fraîcheur du jeune âge,  
 Oh ! combien de jours sans nuage  
 Sont venus dérober sa couleur au velours.  
 Et combien de soleils ont laissé leur empreinte  
 Sur ces murs déjà vieux d'une si riche teinte.

Sous ce beau tertre vert elle doit, m'est avis,  
 S'être émiettée en poussière  
 La main habile et roturière  
 Qui fit ce gland de chêne, et cette fleur-de-lis ;  
 Et maintenant le ver, cet artiste émérite  
 Contrefait le ciseau du sculpteur, et l'imité.

Lorsque Jacque était roi (dans les jours d'autrefois  
 Comme nous disons dans cet âge)  
 Le noble Seigneur du village  
 Amenait du manoir tout un peuple de choix  
 Autour de lui rangé, brillant comme escarboucles  
 Avec habits brodés et beaux souliers à boucles.

Sur coussins de damas chacun à deux genoux  
 Ouvrait son livre de prières  
 Que d'airain fermaient des charnières,  
 Et priait le bon Dieu d'un air pieux et doux,  
 Ayant pour le verset une réponse prête  
 Lorsque l'officiant en faisait la requête.

Au rayon de soleil qui sur les bas côtés  
 S'infiltré long et solitaire,  
 Voyez reluire sur la pierre  
 Caractères d'airain dans le marbre incrustés ;  
 Là gît dans le tombeau, le Seigneur du village,  
 Le puissant Chevalier, et son noble entourage.

Sa Dame et lui, tous deux, voyez-les étendus  
 Près l'un de l'autre sur la pierre,  
 Les mains jointes, comme en prière,  
 Depuis que dans la mort tous deux sont descendus :  
 Lui, le corps tout bardé de fer, en son armure ;  
 Elle, en longs vêtements tout garnis de guipure.



Enumérés selon l'ordre où les prit la mort,  
 Sont leurs enfants ; grand est leur nombre,  
 Ils s'inclinent devant leur ombre  
 Comme s'ils essayaient dans un dernier effort  
 D'expier leurs péchés, d'expier leur misère,  
 Par un *meâ culpâ* sans fin gravé sur pierre.

Ces jours sont déjà loin ; —des générations  
 Ainsi qu'épis de blé nombreuses  
 Sous ces voûtes silencieuses  
 Ont occupé le banc dans leurs dévotions :  
 Et s'en vont tour à tour, et sans cesse et sans cesse,  
 Occupent le caveau d'en bas, par droit d'aïnesse.

Et de nos jours encor le Seigneur du manoir  
 Gentilhomme aux grandes manières,  
 Avec de riches héritières  
 Vient, pendant la saison, au même banc s'asseoir ;  
 Remplissant le saint lieu de son bruit, de son faste,  
 De belles et de beaux, cortège de sa caste :

Sans penser en foulant les dalles au son creux  
 A cet asyle du silence  
 Par où l'éternité commence,  
 Où reposent en paix ses parents, ses ayeux ;  
 Qui devra recevoir dans un jour, dans une heure  
 Le Seigneur Châtelain de sa noble demeure.

Voyez ! le char funèbre et la procession  
 Parmi les arbres et l'ombrage  
 Ils ont traversé le village,  
 Pour s'arrêter ici, dernière station.  
 De loin, de tout là bas, ils viennent à la terre  
 Rendre ce Grand d'un jour qui n'est plus que poussière !

Et quand sa race enfin dans ce dernier dortoir  
 Reposera toute en silence,  
 Un rayon de soleil, par chance,  
 Viendra sur ces tombeaux glisser l'adieu du soir ;  
 Tandis que de nouveaux venus, au frais visage  
 Occuperont le banc du Seigneur du village.

---

THOMSON (JAMES).

Né en 1699—Mort en 1746.

LE VOYAGEUR PERDU DANS LES NEIGES.

QUAND dans l'air obscurci sévit le rude hiver  
 Qu'il balaye la neige au plus haut de l'éther,  
 Le paysan transi de froid et de misère  
 A l'aspect de ses champs pleure et se désespère :  
 Il voit surgir des monts jusqu'alors inconnus,  
 Disparaître la plaine et ses sentiers connus,  
 Son œil inquisiteur ne voit plus la rivière,  
 Ni le chemin plus court qui mène à la clairière ;  
 A travers les flocons de neige, et l'aquilon,  
 Il erre impatient de colline en vallon,  
 Le penser du chez soi lui redonne courage,  
 Et par de vains efforts il fait face à l'orage.  
 Mais Dieu ! quel désespoir, quel sentiment d'horreur  
 Vient émouvoir son âme, et vient navrer son cœur,  
 Quand au lieu du clocher de son humble village  
 Dont son œil abusé caressait le mirage,  
 Il se voit tout à coup perdu dans un désert  
 Où l'invisible sol de neige est recouvert ;  
 Loin de route tracée et du moindre vestige  
 De pas humains—oh ! c'est à donner le vertige !  
 Surtout lorsque la nuit l'enlace de ses plis,  
 Que mugit la tempête et son affreux roulis,

Rendant ce lieu désert encor bien plus sauvage.  
 A son esprit troublé lors grandit cette image  
 D'abîmes recouverts, de crévasses sans fond,  
 De perfides marais, ou bien du lac profond,  
 Tous ces dangers cachés sous ce manteau de neige  
 Sans un moyen, un seul, de se garer du piège :  
 Ses subites frayeurs paralysent ses pas,  
 Ira-t-il donc braver ces multiples trépas ?  
 Non ; il se laisse choir sur ce monceau de glace,  
 Et tout à coup la mort vient lui montrer sa face,  
 La mort, si triste, hélas ! lorsque loin de son toit  
 Sans revoir femme, enfants, on doit mourir de froid.  
 En vain pour son retour sa digne ménagère,  
 Prépare un feu flambant, flanelle et bonne chère,  
 En vain ses chers petits affrontant le verglas  
 D'un œil guettent papa, papa qui ne vient pas,  
 Demandant avec pleurs d'innocence ingénue  
 Celui dont tant de cœurs appellent la venue.  
 Las ! le cher appelé, lui ne doit plus revoir  
 Amis, enfants ou femme. En proie au désespoir  
 L'hiver, le dur hiver dans sa neige le cloue,  
 Glisse jusqu'à son cœur, dans un glaçon l'écroute,  
 Puis cadavre raidi, sous la brise du nord  
 Dans son linceuil tout blanc, il le pousse et l'endort !

---

 THRALE (MRS. HESTER LYNCH).

Née en 1739—Morte en 1821.

## LES TROIS AVERTISSEMENTS.

POUR qui lit couramment au livre de nature  
 Il est constant que l'arbre le plus vieux,  
 Celui qui dans le sol étend sa chevelure  
 Le plus profondément en fibres plantureux,

Est l'arbre qui de tous tient le plus à la terre.  
 Aussi chez les anciens un dicton populaire  
 Disait: "Plus on vieillit, plus on aime à vieillir,  
 Et l'homme le plus sage est rétif à mourir!"  
 Or si ce vieux dicton ne sait pas vous convaincre,  
 Oyez tous mon histoire, et tâchez de vous vaincre.

On riait, on dansait chez le voisin Dobson,  
 On perçait nombre de futailles,  
 C'était le jour des épousailles,  
 La joie avait atteint le haut diapason;  
 Lorsque Dame la Mort pimpante et radieuse,  
 Vint trouver notre époux, et le prenant à part:  
 "De ton décès, mon cher, je viens te faire part—"  
 Dit-elle de sa voix moqueuse,  
 "Il faut quitter Suzette, et me suivre . . . je pars!"  
 —"Quoi! . . . quitter ma Suzette, et pour vous suivre encore?"  
 S'écria notre époux " . . . à peine à mon aurore!  
 Quoi me traiter ainsi, sans les moindres égards,  
 Ne le savez-vous pas, c'est la nuit de mes noces,  
 Entre nous, j'ai d'ailleurs d'autres chats à fouetter  
 Ma foi! que de vous suivre et qu'ainsi m'absenter  
 Juste au moment où . . . —Mais, vos façons sont atroces . . ."  
 Je ne puis dire ici la fin de ce discours,  
 Ni les beaux arguments auxquels on eut recours,  
 Ce que je sais c'est que la Mort fut débonnaire,  
 Et laissa ce jour là vivre son adversaire;  
 Mais cependant, avant de le quitter  
 Prenant son air atrabilaire:  
 "Je ne veux plus," dit-elle, "avec toi discuter  
 Mon bon!" et sur son front se lisait la colère,  
 "Plus je ne veux non plus taquiner tes plaisirs,  
 Ni chiffonner ta joie,  
 Pour une fois je suis prête à lâcher ma proie,  
 Et j'accorde un sursis à tes nombreux désirs!  
 Bien mieux, afin d'éviter tout reproche,  
 Lorsque ton heure sera proche

Tu recevras de moi trois avertissements,  
 Ce que vos "gueux d'huissiers" nomment commandements,  
 Avant que pour toujours la tombe  
 Sur toi ne tombe;

Espérant bien qu'alors tu seras tout dispos  
 A sortir de ce monde, et sans *nescio vos!*"  
 Sur ce, contents tous deux, sans plus de patenôtre  
 La Mort tira de ça, Dobson tira de l'autre.

Maintenant veut-on, entre nous,  
 Savoir ce qu'il advint de Dobson, notre époux,  
 S'il vécut de longs jours, avec quelle sagesse,  
 Et comment en un mot, il mena sa jeunesse?  
 La muse complaisante aura bientôt écrit:  
 Dobson fit le commerce, acquit et puis vendit,  
 Sans penser un instant qu'arrivait la vieillesse,  
 Que la mort approchait.—Il avait des amis  
 Pas trop faux,—une femme à peu près ménagère,  
 De grands profits,  
 Des enfants peu nombreux, un sort vraiment prospère;  
 Ses heures s'écoulaient doucement, lentement,  
 Ses biens s'accumulaient prodigieusement,  
 Mais tandis qu'il suivait le train train de la vie  
 Sans trouble aucun, à peu près sans envie,  
 Le Temps, ce Juif Errant, qui seul marche toujours,  
 Jusqu'à quatre-vingts ans agglomera ses jours.  
 Or, un soir qu'il donnait audience aux pensées

Passées,  
 Advint la Mort.—"Sitôt de retour? . . ." dit Dobson.  
 —"Sitôt, dis-tu? . . . C'est à mourir de rire"  
 Reprit la Mort;—"Allons pas de façon,  
 Depuis trente-six ans, moi je t'attends, vieux sire!  
 Et tu fais le rétif, même à quatre-vingts ans!"  
 —"Tout beau! Vous devriez ménager mon grand âge,"  
 Reprit Dobson, "Je suis le doyen du village  
 Ne doit-on pas respect aux cheveux blancs?"

Mais voyons si votre requête  
 Est bien fondée en droit, en équité.  
 Je puis me rendre à la légalité,  
 Mais préalablement il me faut une enquête ;  
     Et d'ailleurs m'est avis  
     Que vous m'aviez promis  
     Avant que je ne meure  
 Trois avertissements pour me mettre en demeure.  
     Chaque jour, du soir au matin,  
 J'attendis ces avis, ou plutôt ces messages,  
     *Dunque* j'ai droit à des dommages  
 Pour ce manque de foi digne au plus d'un robin."  
 —"Je le sais," dit la Mort, "et veux prendre la chose  
     Du bon côté—Ma venue indispose;  
 Mais ne chicanons point.—Dis, pouvais-je prévoir  
     Mon vieux Dobson que tu serais capable  
 De clopiner encor de la ferme à l'étable  
     Malgré tes ans, du matin jusqu'au soir ?  
 Mes compliments, au moins, on n'est pas plus ingambe!"  
 —"Minute," dit Dobson, "je boite d'une jambe  
 Depuis tantôt quatre ans."—"Vraiment !" reprit la Mort,  
 "Ce n'est pas étonnant; mais ils sont bons encore  
 Tes yeux, et quand on peut posséder le confort  
 De voir ceux qu'on hérite, de voir lever l'aurore,  
 Cela compense bien de la perte d'un pié."  
 —"Sans doute! . . . Mais hélas! Et cela fait pitié  
     Admirez ma déconvenue,  
 Il y a quelques jours que j'ai perdu la vue."  
     — "C'est assez triste, par ma foi;  
     Et vrai, je te plains beaucoup, moi!"  
 Fit la Mort, "mais chacun s'empresse ici, je gage,  
 A te tenir au fait des cancans du village?"  
     —"Hélas! depuis longtemps  
     Le village est veuf de cancans,  
 On n'en fait plus—D'ailleurs, je le confesse,"





Croyez moi, cher Devoir, allez plus lentement."  
 "Du matin je n'ai pas fait moitié de ma tâche,"  
 Dit le Devoir avec un sourd gémissent,  
     "Contre moi-même je me fâche,  
 Sous de fausses couleurs se montrent les objets,  
     Et ne sais plus d'où je viens, où je vais.  
 Vos plaisirs tant vantés?... C'est de la boursoufflure,  
 A dada sur le vent qu'en reste-t-il?—piqûre!...  
 Mais où donc êtes-vous?"... —"Envolé!" dit l'écho.  
     "Le Plaisir est parti *presto*,  
     Car il voyait s'avancer l'âge,  
 Maladie, et douleur et le noir sarcophage.  
 Ne perdez pas de temps en regrets superflus,  
 Devoir! encore un pas, vous touchez à l'ancrage,  
 Et les portes du ciel s'ouvrant pour les élus  
 Un éternel bonheur sera votre partage;  
 Car au ciel seul on voit auprès du doux Jésus  
 Le Plaisir, le Devoir faire entr' eux bon ménage!"

---

TIGHE (MRS).

Née en 1773—Morte en 1810.

SYMPATHIE.

Si la tristesse envahissait ton cœur,  
 Par mon chant tâcherais, Ami, de te distraire;  
 Que si, tout au contraire, étais de bonne humeur,  
 Avec toi je rirais une journée entière.

Si tu sentais le besoin de dormir,  
 A veiller près de toi trouverais un grand charme;  
 Si le malheur sur toi venait s'appesantir,  
 Pour chacun de tes pleurs donnerais une larme.

Pas un soupir émané de ton cœur  
 Qui ne trouve aussitôt un écho dans mon âme;  
 Et qu'un seul souci vienne altérer ton bonheur  
 Mon repos est perdu; coupée en est la trame.



Puis à la fin, de ton dernier soupir  
 Quand l'implacable mort viendra clamer la dette,  
 Je prierai le bon Dieu de me laisser mourir  
 Pour aller partager le froid de ta couchette !

---

 TYCHBORN (CHIDICK).

Mort en 1586.

## VERS

Ecrits par CHIDICK TYCHBORN (encore jeune et en prison dans la  
 tour) la nuit avant son exécution (1586).

LA fleur de ma jeunesse est un faisceau d'épines,  
 Et mon festin de joie—un festin de douleur ;  
 Ma récolte de blé, c'est un champ en ruines,  
 Et tout mon bien,—de gain un espoir imposteur :  
 Le jour fuit ;—du soleil point n'ai vu la lumière,  
 Je vis,—et maintenant finit ma vie entière !

Le printemps a passé, mais il n'a pas fleuri,  
 Le fruit est mort, pourtant l'arbre a les feuilles vertes,  
 Elle a fui ma jeunesse et ses fleurs sont inertes,  
 Je vis le monde et lui ne me vit dépéri ;  
 Il est coupé mon fil, et sa trame est entière,  
 Je vis, et maintenant jà s'éteint ma lumière.

Moi je cherchai la mort,—elle était dans mon sein ;  
 Moi je cherchai la vie,—et sus qu'elle est une ombre ;  
 Moi je foulai la terre . . . et son argile sombre ;  
 Moi je vis mon tombeau, mon tombeau de demain :  
 Le sablier est plein, il marque ma carrière,  
 Je vis,—et maintenant finit ma vie entière !

---

URFEY—d'—(TOM).

Mort en 1723.

LES BRAVES DU KENT.

QUOIQUE vaillant de sa personne  
 Quand Harold eut perdu sa vie et sa couronne,  
 Et que Guillaume le Normand  
 Sur de sanglants débris vint s'asseoir Conquérant ;  
 Quand des comtés afin de conserver leurs terres  
 Se courbaient devant le vainqueur,  
 Le Kent hardi ne fit pas de prières,  
 Insoumis resta son grand cœur.  
 Aux cœurs d'acier du Kent portons bon témoignage,  
 Ils sont braves, loyaux et remplis d'un beau feu,  
 Où, parmi les Bretons, se plaît mieux le courage ?  
 Dans le comté de Kent morbleu !

Du nouveau tyran à l'approche  
 Les fiers franc-tenanciers sans peur et sans reproche,  
 Mirent sur leur dos vigoureux  
 Une immense forêt de lances et d'épieux ;  
 Et quand le Conquérant en ordre de bataille  
 Les vit rangés ces valeureux !  
 Il s'assura cette noble muraille  
 Par un traitement généreux :  
 Les cœurs d'acier du Kent chantons les d'âge en âge,  
 Ils sont braves, loyaux et remplis d'un beau feu,  
 Où, parmi les Bretons, se plaît mieux le courage ?  
 Dans le comté de Kent morbleu !

Et quand la paix de l'Angleterre  
 Par le fait des Barons devint une chimère,  
 Et qu'une chaude faction  
 Laissa la porte ouverte à toute ambition,

Tous les hommes du Kent furent comme un seul homme  
 Batailler, changer le destin,  
 Puis avec York ils surent mettre en somme  
 L'œuvre bientôt à bonne fin.  
 Les cœurs d'acier du Kent chantons les d'âge en âge,  
 Ils sont braves, loyaux et remplis d'un beau feu,  
 Où, parmi les Bretons, se plaît mieux le courage ?  
 Dans le comté de Kent morbleu !

Les bons, les généreux, les braves  
 Dans le comté de Kent se trouvent sans entraves,  
 Si de l'Eglise *basse* ils sont,  
 Ils sont de la meilleure espèce . . . et puis ils font  
 Pour le Roi, pour les lois, non pour la *haute* Eglise,  
 Cause commune assurément ;  
 Aimant le droit mesuré, sans méprise,  
 Et les Cavaliers crânement !  
 Les cœurs d'acier du Kent chantons les d'âge en âge,  
 Ils sont braves, loyaux et remplis d'un beau feu,  
 Où, parmi les Bretons, se plaît mieux le courage ?  
 Dans le comté de Kent morbleu !

L'Eden, ou la Terre Promise  
 Des Bénédiction, où tout se fertilise,  
 Est maintenant à qui de droit ;  
 Car Canaan était le Kent ;—cela, se voit !  
 La Coupole de Knoll inscrite dans l'histoire,  
 L'Eglise de Cantorbéry  
 Les beaux Houblons sa richesse et sa gloire,  
 Font du Kent un lieu favori :  
 Donc les grands cœurs du Kent chantons les d'âge en âge,  
 Ils sont braves, loyaux et remplis d'un beau feu,  
 Où, parmi les Bretons, se plaît mieux le courage ?  
 Dans le comté de Kent morbleu !

---

## WALKER (WILLIAM SIDNEY).

Né en 1795—Mort en 1846.

## MON ŒIL MOULT IL SOUPIRE.

MON œil moult il soupire—après cette rosée  
 Mouillant de ses doux pleurs les feuilles du Printemps,  
 Et mon oreille est bien mal avisée  
 Quand elle n'entend, la rusée,  
 De nouveau le matin des oiseaux les accents.

Je me sens transporté vers ces vieilles prairies  
 Où l'orgueilleux pavot scintille dans le blé,  
 Ou les maisons sont les blanches féeries  
 Que le soir offre aux rêveries,  
 Où le mont paraît bleu sous le ciel étoilé.

Avec ténacité notre esprit se cramponne  
 A la vieille façon des objets bien aimés;  
 Profondément il sent, il s'abandonne  
 Au doux souvenir qui rayonne,  
 Ou bien à l'avenir . . . aux plaisirs innommés!

## UN POÈME SANS TITRE.

SCÈNE—*Une vallée peu fréquentée (si on peut en trouver une) sur les bords du Teign dans le Devonshire.*—HEURE—MINUIT.

## L'ÉTRANGER.

Eh! dis-moi, Vision, là dis-moi, sois sincère,  
 Dis, d'où viens-tu?—Pourquoi de tes pas la lumière?  
 Pourquoi te présenter ainsi dans mon sentier  
 Avec ton œil railleur, et ton sourire altier?

Es-tu, dis, un Esprit de malheur ou de joie?  
 Sylphide ou Fée? Ou bien vêtu d'or et de soie  
 Un Esprit noir ou blanc, un Esprit gris ou bleu?  
 Dis, Merveille . . . Dis-moi la vérité morbleu!

## L'APPARITION.

De l'Océan je suis une Nymphé, et mon Sire  
 De la mer sous ses lois retient le vaste empire.  
 De mon roc escarpé je descends à la nuit  
 Devers le peuple Fée à l'heure de minuit  
 Pour folâtrer . . . partout où l'herbe est verdoyante,  
 Du Teign qui me connaît sur la rive attrayante,  
 Mais toi, qui donc es-tu?—qui viens ici la nuit  
 Profaner de ton pied ce tranquille réduit?

## L'ETRANGER.

Pardon, à vous pardon, ô Beauté radieuse!  
 Pauvre Magicien d'humeur aventureuse  
 Suis parti pour aller à l'occident là bas,  
 Devers une sorcière, et sans égale, hélas!  
 Mais signes étoilés, et sinistre présage  
 Sont venus me traquer au milieu du voyage,  
 Et maintenant me faut aller quêter abri  
 Aux grottes de la Nymphé, au puits de la Pixy,  
 Jusqu'à ce que la nuit ait fait place à l'aurore.—  
 Bonne chance Beauté! Pardon à vous encore!

## L'APPARITION.

Homme artificieux! Par la conque d'azur  
 Du Triton, j'ai percé soudain ton masque impur,  
 Tu dois être, vois-tu, j'en ai la certitude,  
 Cet infâme Sorcier qui dans la solitude  
 A l'orient là bas, près d'un ruisseau traînard,  
 Pour préparer des sorts, vit tout seul à l'écart  
 Aujourd' hui de ton vilain gîte  
 Tu viens de ton souffle hypocrite

Nieller nos berceaux, annihiler leurs fleurs,  
 Sur nos arbres épandre et brouillards et vapeurs,  
 Dessécher nos vallons et nos vertes collines,  
 Et sur tous ces débris étager tes ruines:  
 Oh! ne marmotte pas ton grimoire assassin,  
 De plus puissants que toi m'ont bravé—mais en vain.  
 Par mes lèvres, mes yeux, vieux Sorcier je te cloue,  
 Oui je te cloue au sol, et soufflète ta joue;  
 Et de plus te condamne, et cela sans appel,  
 Ici, pendant sept jours à regarder le ciel,  
 Méprisant la grandeur,—faisant fi de la grâce,  
 Souhaitant, mais en vain, ton noir repaire en place.  
 J'ai lancé mon regard,—dit mon dire,—suffit! . . .  
 Maintenant je m'en vais vers l'océan, mon lit.

## L'ETRANGER.

Malheur! malheur à moi! car ce simple sourire  
 A dispersé, détruit soudain mon point de mire;  
 Mon livre de grimoire, ô honte sur mon art!  
 A perdu tout pouvoir au feu de son regard;  
 Et je fonds doucement ainsi que le nuage  
 De nuit, quand le soleil lui montre son image.  
*Vade retro* lutin, mignonne Vision,  
 Sur toi voilà quelle est ma malédiction:  
 "Puisse-tu sans souci passer la fleur de l'âge  
 Sans trouver la sagesse au terme du voyage!"  
 Va-t-en dans ta gaité,—dans ton mépris,—mutin!  
 Et ne me reviens pas,—jusqu'à demain matin!"

## WATTS (THE REV. ISAAC).

Né en 1672—Mort en 1717.

## LA ROSE.

QUELLE est belle la Rose! oh! la charmante fleur!  
 Mai la rend un objet d'envie!  
 Mais sa feuille en une heure a perdu sa fraîcheur,  
 Un beau matin . . . Voilà sa vie!

Et cependant la Rose a sur toutes les fleurs  
 Le plus suave privilège :  
 Pour s'imposer à nous quand ont fui ses couleurs  
 Le plus doux parfum la protège !

Ainsi Beauté, Jeunesse ont la fragilité  
 Ainsi que l'éclat de la Rose ;  
 Vouloir les préserver pour l'homme est vanité,  
 Le Temps dans sa marche en dispose.

Puisque tout passe donc, pourquoi m'énorgueillir  
 De ma beauté, de ma jeunesse ?  
 La fleur d'un bon renom je saurai la cueillir  
 Pour sauvegarder ma vieillesse !

---

 LA FOURMI.

CES Fourmis ! quelles sont petites à nos yeux !  
 Nous les foulons aux pieds. — Et nos pieds dédaigneux  
 Sont sans pitié pour leur détresse ;  
 Tout sages que nous soyons cependant,  
 A leur école un sot, ça c'est bien évident,  
 Pourrait souvent puiser des leçons de sagesse.

Usent-elles leur temps rien qu'à faire joujou ?  
 Non : — quand il fait soleil, elles vont à leur trou  
 Porter provisions de bouche :  
 Sages toujours, prévoyant les frimas,  
 Et connaissant le prix de chacun de leurs pas,  
 Elles rentrent à temps et le grain et la mouche.

Mais j'aurais moins de sens que la pauvre Fourmi  
 Moi ! si je gaspillais, paresseux, endormi,  
 La fleur de ma jeune existence :  
 Et quand viendrait le vieil âge ou la mort,  
 Oh ! qu'il serait affreux mon misérable sort  
 Si n'avais su d'abord user de prévoyance.

Donc tandis qu' aujourd'hui je suis jeune et suis fort  
 Pour mes jours éloignés amassons un confort,  
 Et prions Dieu qu'il me pardonne ;  
 Lire avec fruit, obéir, avoir foi,  
 C'est le passe-partout du bien meilleur chez soi  
 Que le bon Dieu là haut auprès de lui nous donne.

## LE FAINÉANT.

Du fainéant j'entends la voix gémir :  
 " Trop tôt vous m'éveillez ! oh ! laissez-moi dormir ! "  
 Et comme sur ses gonds la porte tourne et crie,  
 Lui tourne sur son lit sa lourde rêverie.

" Encore un peu, rien qu'un peu de sommeil : "—  
 Ainsi dit-il, alors qu'il fait déjà soleil ;  
 Et puis quand à la fin il se lève, il badaude,  
 Ou reste assis, ou bien se meut et baguenaude.

Dans son jardin tout vit à l'abandon,  
 Hors l'épine et la ronce, et l'énorme chardon ;  
 Les vêtements pendus sur lui tournent en loques,  
 Et son argent s'épuise en achats équivoques.

Je fus le voir, désireux de savoir  
 Si d'orner son esprit il avait eu vouloir :  
 Mais lui de me parler rêves, manger et boire,  
 Quant à lire la Bible autre histoire ! autre histoire !...

Lors je me dis : " Grâce à mes bons parents  
 Qui m'ont appris l'emploi, surtout le prix du temps,  
 Cet homme n'est pour moi qu'une leçon vivante  
 De ce que pour toujours fainéantise enfante.



## CONTRE L'OISIVETÉ ET LA MALICE.

OH! comme la petite abeille  
 Le jour travaille avec ardeur,  
 Allant quêter pour sa corbeille  
 A la porte de chaque fleur.

Avec quel art de sa cellule  
 Elle établit les fondements!  
 Avec quel soin elle accumule  
 Ses trésors, ses chers aliments!

De travaux de force ou d'adresse  
 Moi je veux aussi m'occuper ;  
 Car c'est aux mains de la Paresse  
 Que Satan aime à s'agripper.

Puisse s'écouler ma jeunesse  
 Avec bons livres, bon travail,  
 Afin qu'aux jours de la vieillesse  
 Je la reconstruise en détail!

---

 WHITE (HENRY KIRKE).

Né en 1785—Mort en 1806.

## A UNE PRIMEVÈRE PRÉCOCE.

O CHER et doux enfant du plus sombre des pères!  
 Aux modestes contours si fins, si délicats,  
 Toi qui grandis au milieu des colères  
 Du vent, bercé par les frimas.

Quand le jeune Printemps un beau jour mit en doute  
 Le pouvoir de l'hiver, de ce rude jouteur,  
 Il te jeta sans façon sur sa route  
 Pour prouver qu'il était vainqueur.

Espoir de jours meilleurs, sur la pelouse verte  
 Sereine tu parais laissant voir à l'autan  
 Ta colerette un instant entr' ouverte,  
 Que relève un gentil ruban.

Ainsi de la vertu!—C'est souvent dans l'orage  
 Qu'elle naît et fleurit au vent d'adversité,  
 Mais la Constance à la fin la dégage,  
 A l'Hiver succède l'Eté.

Chaque nouvel assaut la retrempe plus forte,  
 Et de son sein sans tache épurant la candeur,  
 La rend plus ferme afin qu'elle supporte  
 Plus patiemment la douleur !

---

 VERS

Faits à l'école par un beau jour de printemps où il avait été mis  
 en pénitence.\*

Du soleil du matin les rayons enchanteurs  
 De chaque oiseau réclament les louanges ;  
 L'Alouette au ciel va porter ses chants vainqueurs  
 Aux chérubins, aux anges, aux archanges,  
 Tandis que gazouillant sous l'ombre des bosquets,  
 Les gentils oiseaux du bocage  
 Chantent la liberté sous ce jeune feuillage  
 Dans des chants aussi doux que frais.

---

\* L'auteur avait alors 13 ans.

Mais pour moi nulle voix salubre !  
 Le chant de l'alouette il se perd dans les cieus,  
 Car en prison dans l'école lugubre,  
 Par ordre du pédant, sous son joug odieux  
 Je dois fléchir, et loin du frais ombrage  
 Où des oiseaux s'entend le gai ramage  
 Je dois dans la captivité  
 User le temps, courber ma volonté  
 Sous les fourches du scholiaste,  
 Dont l'érudition rocailleuse et peu vaste  
 Rendrait l'esprit le plus subtil balourd ;  
 Où le génie est absent par contraste,  
 Tandis que le printemps joyeux rit à l'entour ;  
 Que mon âme pour faire école buissonnière,  
 Goûter chaque matin les pompes de la terre,  
 Pour errer sans contrainte au lever du soleil  
 Par taillis et forêts, y courtiser la Muse,  
 Laisserait volontiers ce clinquant tout vermeil  
 Appelé " La Science infuse ! "

Mais hélas ! ce bonheur, cet avant-goût du ciel  
 Il ne sera jamais pour moi qu'un doux mensonge,  
 Et s'il vient me montrer son prisme d'arc-en-ciel  
 Il s'effacera comme un songe.

Oh ! que ne suis-je, hélas ! le petit roitelet  
 Là bas qui chuchète à cœur joie,  
 Je m'en irais au loin dans quelque vert bosquet  
 Filer des jours d'or et de soie ;  
 Là je sautillerais en toute liberté,  
 Loin du monde, ne vous déplaise,  
 Et je chanterais à mon aise  
 Jusqu'à ce que la mort arrête ma gaité.

---

## AU ROMARIN.

FLEUR à la douce odeur qui fleuris tous les ans  
 Quand de Janvier mugit le souffle rude,  
 Qui viens charmer l'hiver et sa décrépitude,  
 Et prodiguer ton parfum aux autans !  
 Viens, tu seras pour moi des fleurs la favorite,  
 Et de toi je ceindrai mon front,  
 Et tout en te tressant je chanterai non vite  
 Un lai funèbre, un lai profond,  
 La chanson de la mort, lugubre mélodie  
 Que sur la tombe on psalmodie.

Viens Fleur mélancolique, amante des tombeaux,  
 Toi qui te plains plaintive et solitaire  
 A jeter ton parfum qui sent le cimetière  
 Aux vents émus, aux vallons, aux hameaux.  
 Viens coucher avec moi, viens sur ma lèvre humide,  
 Nous dormirons d'un doux sommeil,  
 Sous l'aune rabourgri nous humerons le vide,  
 Le vide, il n'est rien de pareil !  
 Et rien ne troublera le silence de marbre  
 Que nous goûterons sous cet arbre.

Mais chut ! le Dieu du vent à travers les forêts  
 Gémit ses chants d'une voix caverneuse,  
 La brise les redit triste, mystérieuse  
 Aux froids vallons, aux échos, aux guérets.  
 C'est pour moi, douce fleur, ce *requiem* sauvage,  
 Cela me prédit le tombeau,  
 Et l'humide gazon sous l'humide feuillage  
 De ton verdoyant arbrisseau.  
 Ton parfum, Fleur, là bas vers moi fais le descendre  
 Quand y reposera ma cendre !

---

WILSON (JOHN).

Né en 1785—Mort en 1854.

## L'ENFANT DE LORD RONALD.

L'ENFANT de Lord Ronald de par les monts sauvages  
 Chantait, il n'y a pas trois jours,  
 Tandis que sur le sol l'averse des nuages  
 Descendait et prenait son cours,  
 Lui montrant l'arc-en-ciel et sa vive lumière,  
 Et faisant naître sous ses pas  
 Maint et maint "Ne m'oubliez pas,"

Et cette gentille fleur, étoile de la terre  
 Que nous appelons la bruyère.  
 Mais le souffle du soir lui causa, quel malheur !  
 Un refroidissement qui lui glaça le cœur.  
 Avec peine elle fut chez elle la pauvrete,  
 Et maintenant sur sa couchette  
 Dont elle ne doit plus surgir,  
 L'œil éteint, elle git : elle vient de mourir.

Elle est froide, immobile autant qu'un corps de pierre  
 Qui git à tout jamais dans quelque sanctuaire  
 Oublié depuis bien longtemps ;  
 Ses pâles mains jointes sur sa poitrine  
 Comme priant encor dans sa grâce enfantine  
 Le bon Dieu des petits enfants.

Des pieds mignons gravissent la tourelle.  
 Oh ! quelle vision mélancolique et belle !  
 Portant toutes vêtements blanc,  
 Deux à deux, chacune à son rang,  
 S'avance un essaim d'orphelines,  
 Les yeux baissés, et bien chagrines,  
 Avec des pas  
 Qu'on n'entend pas,

Pour conduire en silence à son dernier chez elle,  
 La gracieuse et noble Damoiselle  
 Leur protectrice du castel;  
 Car la miséricorde est remontée au ciel:  
 Si que des pauvres orphelines  
 Coulent les larmes cristallines.

Du chèvrefeuille en pleine floraison  
 Dans la chambre épandant sa triste exhalaison,  
 Elles cueillent la fleur, aussi la rose blanche  
 Grimant au mur, et qui sur la morte se penche  
 Comme un tribut de deuil et de regrets  
 Devant des yeux qui plus ne s'ouvriront jamais.

Elles placent ces fleurs prises à la croisée  
 Encore humides de rosée,  
 De la morte sur le beau front;  
 Et là gisent ces fleurs au parfum éphémère,  
 Qui vont bientôt cacher leur doux baume sous terre  
 Dans un lieu de repos plus calme et plus profond!

Du jour à la grande lumière  
 Par cette jeune troupe est conduite la bière,  
 Et d'arbres sous un frais bosquet  
 Tamisant le soleil et créant des ténèbres,  
 Elle est posée;—on fait un temps d'arrêt  
 Pour y psalmodier les offices funèbres,  
 Jeunes gens et vieillards ont le front découvert,  
 Puis tout à coup devant la morte  
 Les vassaux du castel réunis en cohorte  
 Se mettent à genoux auprès du tertre vert.

Le défilé d'Etive, et ses hautes montagnes  
 Dominant les campagnes  
 Dans le silence gît, comme la profondeur  
 Immense de ce ciel sans aucune vapeur;

A peine bruit-il le son mélancolique  
 Des eaux laissant glisser leur dolente musique,  
 Et paraissant sur si jeune trépas  
 Chanter tout bas: hélas! hélas! hélas!  
 Quittant alors la troupe juvénile  
 Une charmante enfant, fraîche comme une idylle,  
 S'en vint prendre place en pleurant  
 Près des pieds de la Damoiselle,  
 Puis soupirant,  
 Ayant humide la prunelle,  
 Elle chanta, les yeux fixés sur le linceuil  
 Ce chant de deuil.

## HYMNE.

Qu'ils sont beaux les ruisseaux coulant dans nos prairies,  
 Que douces sont leurs rêveries!  
 Et que pimpante est leur gaité  
 Quand ils dansent joyeux au soleil de l'été.

Las! le plus beau de tous, de ces recoins féériques  
 A quitté les charmes magiques,  
 La cascade n'a plus de son,  
 Elle a perdu soudain sa plus douce chanson.

Là haut parmi les monts, fraîche et délicieuse,  
 Est une cellule mousseuse,  
 Les fleurs sauvages en ce lieu  
 Vivent près de la source . . . un des bienfaits de Dieu.

La rose du désert, Reine de la féerie  
 Au souffle du vent s'est flétrie;  
 Et les bergers, c'est vérité,  
 Dans les fleurs leur restant ne trouvent de beauté.

Les oiseaux de nos bois diaprent le feuillage  
De maint et maint joli plumage;  
Oh! dans le mois de leurs amours,  
Qu'ils sont divins leurs chants et tendres leurs discours!

Dominant tous ces chants, une voix jouvencelle  
Fut entendue, et bien plus belle!  
Mais elle a cessé cette voix,  
Et ne l'entendront plus les échos de nos bois!

Je vis une colombe à travers les ifs sombres  
Doucement dormant sous leurs ombres,  
Sur son beau plumage argentin  
Le soleil épandait un rayon purpurin.

Le bosquet entourant sa poitrine admirable,  
Semblait son domaine durable,  
Mais la colombe a pris, hélas!  
Son vol au loin—son nid ne la reverra pas.

De la vaste forêt sous les épais feuillages  
Est un troupeau de cerfs sauvages,  
Dans leurs doux yeux est la beauté,  
Et tout respire en eux candeur et majesté!

La mort, ce noir chasseur, qui triche et toujours triche,  
A, la nuit, emporté la biche  
Du nombreux troupeau noble orgueil,  
Si que le troupeau veuf est plongé dans le deuil.

Les étoiles du ciel versent sur notre terre  
Par mille et milliers leur lumière,  
Si que tant que dure la nuit  
Sur tous nos monts du nord on croit que le jour luit.



Mais vides sont ces cieux illuminés d'étoiles,  
 Car de nuages noirs les voiles  
 Ont couvert l'étoile du soir,  
 Et terni son éclat qu'il faisait si beau voir!

Ce chant triste et dolent s'éteint sous la feuillée,  
 Et tout à coup la foule agenouillée  
 A donné libre cours aux sanglots, aux soupirs,  
 Comme alors que les vents succèdent aux zéphirs,  
 Et par des rafales soudaines  
 Le long des défilés font frissonner les chênes.

Chut ! chut ! le chant de deuil  
 N'est pas fini—voyez ! vers le cercueil  
 La plus jeune des orphelines  
 La joue aux couleurs purpurines,  
 S'avance avec un regard souriant  
 Aussi clair que l'azur d'un beau ciel sans nuages,  
 Quand le matin sans tache il point de l'orient  
 Imposant sa lumière aux plus épais ombrages ;  
 Et d'un son de voix enchanteur  
 Ecartant avec soin les funèbres images,  
 Ainsi que l'Espérance aux célestes mirages  
 Donnant réplique à la Douleur.  
 Elle répond, l'œil humide d'un pleur :

Eh ! quoi ! bien qu'il soit mort le ruisseau d'eau si pure,  
 Que n'entendions plus son murmure,  
 Il n'en coule pas moins plus beau  
 Dans les bosquets du ciel par delà le tombeau ?

Hé ! quoi ! bien que la rose ici bas notre Reine,  
 La perle de ce beau domaine,  
 Ait dû mourir, malgré nos vœux,  
 N'est-elle pas déjà dans le jardin des cieux ?

Hé! quoi! bien que l'oiseau lumineux de plumage  
 Ait pour nous cessé son ramage,  
 N'est-il pas, moi je vous le dis,  
 Devenu dans le ciel oiseau de Paradis.

Bien que sur son sommeil ne se penche plus l'arbre,  
 Bien que ce sommeil soit de marbre,  
 La colombe n'est-elle pas  
 Dans la fraîche oasis que Dieu nous fait là bas!

Hélas! il est bien vrai que notre gente biche  
 A déserté son nid si riche,  
 Mais n'a-t-elle pas gagné plus  
 Puisqu'elle est maintenant aux pieds du doux Jésus!

Ah! belle et pure Etoile éclip­sée avant l'heure,  
 Inutile que l'on te pleure!  
 Ta vie a su vaincre l'enfer,  
 Ta couronne surgit au-dessus de la mer!

---

 LES TROIS SAISONS DE L'AMOUR.

Avec tendre sourire en ton œil pétillant  
 Qui trahissait l'entrain joyeux de la jeunesse ;  
 Avec ce mouvement si vif, si sémillant  
 De l'hirondelle en sa vitesse ;  
 Avec de gais accents, comme le mois de mai  
 En trouve pour chanter son tant doux virelai,  
 De joie auréolée, et toute scintillante  
 Comme cette planète à la robe brillante  
 Qui sourit à la terre, et du plus haut des cieux,  
 Tel était autrefois ton portrait gracieux,  
 Alors que, dans la fleur de ton adolescence  
 Gentiment tu m'appris, moi te faisant la cour,  
 A rêver le ciel pur dans le ciel de l'amour,  
 Toi qui réunissais la raison à l'enfance.

Le cours des ans, Marie, a donné sans égard  
 Une grâce pensive à ta douce figure,  
 Et quoi qu' heureuse encore, un chagrin de hasard  
 Y laisse trace de blessure !

L'imagination n'est plus un conte bleu,  
 Tu trouves le bonheur à notre coin du feu !  
 Tes sourires moins vifs, mais remplis de tendresse  
 De notre cher enfant caressent la jeunesse ;  
 Tes mouvements sont lents, et ton pas est muet,  
 De peur de le troubler son sommeil joliet,  
 Et quand ta douce voix et d'épouse et de mère  
 Me dit si gentiment que ton cœur est à moi,  
 Son timbre si touchant, fait naître mon émoi,  
 Après un si long-temps, comme la fois première !

Moi, je puis, rassuré par deux saisons d'amour,  
 Du Temps qui vient, narguer la blanche chevelure ;  
 Car tu récolteras dans ta vieillesse un jour

Le doux calme de la nature,  
 Calme que la sagesse égrène du chagrin ;  
 Et cet orgueil sacré que toujours à la fin  
 D'avoir fait ce qu'on doit donne la conscience.  
 La paix derrière toi, devant toi l'Espérance,  
 Tu rendras ta belle âme à Dieu ton créateur  
 Non souillée au contact de ce monde trompeur ;  
 Alors l'hymne sacré sur la harpe légère  
 Retentissant chanté par les célestes chœurs,  
 T'endormira parmi tes sérapiques sœurs,  
 Pour t'éveiller au ciel—ta demeure naguère !!

---

A UN CERF SAUVAGE DE LA FORÊT DE DALNESS DANS  
L'ARGYLLSHIRE.

CRÉATURE superbe ! imposante et splendide !  
 Qui jusqu' aux pics aigus suis ta course rapide ;  
 Car enfant du désert où tu domines Roi  
 Qui pourrait t'effrayer, te causer de l'émoi,  
 Quand tu portes ta tête au plus haut' des montagnes  
 Ou comme un tourbillon plonges dans les campagnes ?  
 Salut Monarque-Roi du Sauvage et du Beau,  
 De Suprême Grandeur toi qui portes le sceau,  
 Si que le Pèlerin qui s'en va solitaire  
 Errant par monts, par vaux ou bien sur la bruyère,  
 Peut sans être blâmé t'adorer comme un Dieu,  
 Tant sublime est ton port, tant ton œil a de feu,  
 Car des heureux la joie et la force des libres,  
 Tel il est le milieu qui fait vibrer tes fibres !

Sur ce pic escarpé dominant la forêt  
 Où s'asseoit le silence, où tout dort et se tait,  
 Va de ton pied léger, va trôner sur l'espace,  
 L'Aigle ne viendra pas te disputer la place.  
 La bruyère en ces lieux croît pour te caresser,  
 Et voyez ! tout à coup, voyez les vents cesser,  
 Puis au profond du ciel reposer les nuages,  
 Comme un superbe amas de superbes plumages !  
 Dans la paix de ces monts reposez andouillers,  
 Bien que vos fiers rameaux, admirables cimiers !  
 Comme les bras du pin à l'ouragan en proie  
 S'agitent maintenant et frémissent de joie.  
 Arrête un seul moment brillante Vision !  
 Puis te perds dans les rocs Fantôme ! . . . Illusion ! . . .

Perché sur un rayon, dédaigneux de la terre,  
 Majestueux Esprit suspendu sur la sphère  
 Au-dessus de l'abîme, et du danger vainqueur,  
 En se jouant le Cerf bondit dans son bonheur,

D'un indicible élan fournissant sa carrière  
Comme fuit sur la mer une voile légère !  
Et puis se retournant, de son regard de feu  
Il laissa de son front descendre un fier adieu,  
Cependant que ses bois inondés de lumière  
Scintillaient au soleil ainsi qu'une bannière.

Sur le vent emporté le vaisseau du désert  
Derrière lui des monts laissant l'océan vert,  
Comme un songe a passé ; mais perçante est ma vue,  
Mon esprit le suivra jusques de par la nue,  
Jusqu'à ce qu'il s'arrête enfin dans quelque port  
Ceinturonné de rocs d'un difficile abord.

Dans ce vaste alentour que de magnificence !  
Quel spectacle sublime ! aussi que de puissance !  
Au milieu des torrents comme des songes creux  
Se reposent les monts, cependant qu'autour d'eux  
S'ouvrent des défilés et sinueux et sombres,  
Sur des eaux en courroux laissant tomber leurs ombres,  
Tandis que leur sommet tout rayonnant d'azur  
Fait admirer à l'œil la beauté d'un ciel pur.

Ici de la nature est complète la gloire,  
Bien que le Temps un jour ait broyé, c'est notoire,  
Ces beaux bois sur le mont autrefois suspendus,  
Dont gisent affaîssés les nombreux détritrus.  
Alors tout est parti quand passa la tempête,  
Des Rois de la forêt on voit encor la tête  
Se tenir accroupie, et se cacher sous l'eau,  
Gigantesques débris troublés dans leur tombeau.

Même à l'heure qu'il est ces forêts séculaires  
De l'homme, enfant d'un jour, sublimes sanctuaires,  
Surplombant le désert d'un plantureux essor  
Par les yeux de l'esprit, je les contemple encor !

Leurs ombrages épais, leurs dômes de verdure  
 Sembleraient démontrer que leur architecture  
 De la voûte des cieux a la solidité  
 Et la perfection ; surtout l'éternité !  
 Le soleil de ses flots de lumière les dore,  
 Et les fait scintiller comme un beau météore,  
 Ou comme la lueur qui glisse le matin  
 Sur le flot endormi de l'océan serein.  
 Tout à coup la tempête au défilé d'Etive  
 S'engouffre en tournoyant, et puis soudaine arrive  
 Avec un bruit strident au cœur de la forêt  
 Qu'elle tord, qu'elle écrase, annihile d'un trait.  
 Puis un moment après la montagne tonnante  
 Est de nouveau tranquille, est de nouveau charmante,  
 Nul souffle ne gémit, tout est calme, tout dort,  
 Tout est silencieux, grave comme la mort.

Mais l'Aigle avec son cri s'élançant de son aire  
 Me réveille en sursaut sur le roc solitaire.  
 Vaillant fils du désert où donc est maintenant  
 La clarté qui luisait sur ton front rayonnant ?  
 Au dessus de ce pic tu reviens à ma vue  
 Comme la nuit la lune au sortir de la nue !  
 Pour gravir le torrent, escalader le mont,  
 Dans tes excursions tu n'as besoin de pont ;  
 La forêt de sapins voit en toi sa lumière,  
 Et par toi l'ancre obscur s'illumine et s'éclaire.  
 A travers l'arc-en-ciel qui traverse le roc,  
 A travers le brouillard des eaux naissant du choc,  
 Tu jettes ta beauté, Créature Sublime,  
 Qui s'épanouit libre, au-dessus de l'abîme.

Son voyage est fini. Lors comme ensorcelé  
 Immobile il se tient dans l'étroit défilé,  
 Puis là doucement avec grâce il s'affaisse,  
 Friand d'un doux repos, et se met à son aise ;

C'est un gentil ruisseau qui finit dans un lac,  
 Un rayon de soleil mourant sur un hamac,  
 Un nuage poussé vers un abri d'élite,  
 C'est un tourbillon quoi! frappé de mort subite.

Couchette de repos pleine de majesté,  
 Digne d'un Pèlerin d'une telle fierté!  
 Magnifique prison renfermant l'être libre  
 Par un mur de rochers tenus en équilibre  
 Par la main du Très Haut, mais qu'il saurait franchir  
 D'un bond, au moindre bruit qui se ferait sentir.  
 C'est parmi la fougère ainsi, que la nature  
 Prépare une oasis pimpante de verdure  
 A son cher favori; tout près de cet abri  
 Gît un frais petit lac au cadre tout fleuri,  
 C'est dans ce beau miroir à l'onde toujours pure  
 Que peut se contempler la noble Créature.  
 Quel solitaire lieu! que c'est sauvage et beau!  
 Quel calme heureux respire en ce charmant tableau!  
 Que de silence austère, et pourtant que de vie!  
 Que l'aspect de tels lieux vous rend l'âme ravie!  
 Voyez! le gai poisson s'éjouit dans le lac,  
 Sous l'herbe le cricri fait son gentil tic tac,  
 Cependant qu'à cheval sur un brin de fougère  
 La cigale nous dit sa chanson printanière,  
 Puis sans plus s'occuper pardi! de son effet,  
 Sautille au beau milieu de son vif rondelet,  
 Tandis que dame Abeille en courant la bruyère,  
 Butinant, fredonnant, sait faire son affaire,  
 Et puis quittant d'un bond son incessant travail,  
 Et formant de son aile un subtil éventail,  
 Elle vole à la ruche, au ciel en rendant grâce  
 Du butin prélevé qu'au grenier elle entasse.  
 Cependant que là haut tout auprès du ciel bleu,  
 Dans le silence igné, du soleil sous le feu,  
 Dans cet espace étroit dominant les campagnes,  
 Au pic le plus aigu des plus hautes montagnes,

On entend répéter partant d'on ne sait d'où  
 En des accents plaintifs, la note du coucou,  
 Que l'écho par les monts va porter invisible,  
 Et qu'au plus loin il rend parfaitement audible.  
 C'est là, dans ce milieu, parmi ces doux échos  
 Avec ses andouillers repliés, qu'en repos  
 S'abrite mollement la fauve Créature,  
 Parmi cette splendeur de la bonne nature ;  
 Fière au fond de son cœur d'un spectacle si beau,  
 Elle lève son œil vers l'Aigle ou le Corbeau  
 Parfois venant au lac sur leurs ailes rapides,  
 Ou montant vers leur nid reporter leurs subsides,  
 Tout comme si de là le superbe animal  
 A ces amis des cieux, à l'Aigle son égal,  
 • Souriait, enchanté de voir sa solitude  
 Se peupler tour à tour de leur béatitude !

Oui, ta nature est fauve . . . et même en son repos !  
 Alors qu'en ton désert tu ne crains pas d'assauts,  
 Tes hardis andouillers d'un défi téméraire  
 Paraissent provoquer le chasseur à la guerre.  
 Qu'est la guerre pour toi ? . . . Le clairon des combats  
 Semble éveiller en toi la verve des ébats,  
 Quand sur l'aile du vent portant ton cou superbe  
 De tes pieds dédaigneux à peine effleurant l'herbe,  
 Tu laisses loin de toi le levrier traînard  
 Se trémousser honteux d'avoir perdu ton nard.  
 Dans les plis de ton front qui portent la menace,  
 La menace et la mort, dans ces vainqueurs d'espace  
 Dans tes pieds vigoureux qui te lancent soudain  
 D'un torrent pantelant dans un loin surhumain,  
 Dans le pic élevé que tu gravis sans peine,  
 Et qui dans un instant rend ta poursuite vaine,  
 Tu places ton espoir ! . . . Vivre libre ou mourir,  
 La voilà ta pensée, et tu sais l'accomplir !  
 Qu'en sera-t-il ? voyons ! en fin de la campagne  
 Si le Cerf est occis sur l'aride montagne ?



Sur le bord du rocher il regarde à l'entour  
Comme un vainqueur qui tombe à la chute du jour ;  
Tandis que le chasseur, et que les chiens de chasse  
Se retirent émus, en lui laissant la place,  
Effrayés de la mort que dans ses derniers bords  
Infligeraient à tous ses jarrets furibonds ;  
Et quand le fauve fils de la nature expire,  
Jusques aux cieus s'en va le râle de son ire.  
Vie émouvante, dàl que celle du chasseur,  
Du jour qui se réveille il perçoit la lueur ;  
Et lorsque du matin paraît la blanche flamme,  
Dans le silence il sent s'éthériser son âme.  
Il arpente les monts ainsi qu'un revenant  
Dans un linceuil de brume, et voyez maintenant  
Qu'au-dessus du brouillard il lève la paupière!  
Torrents, vallons, hauteurs dans des flots de lumière  
Tout à coup sont baignés, et sans plus de retard,  
Le soleil se déploie ainsi qu'un étendard  
Dont les plis radieux de splendeur sans seconde  
Semblent se balancer sur un plus jeune monde.  
C'est affaire au chasseur de tenir, c'est réel,  
Sous l'ombre de son pied l'éclair strident du ciel,  
Pendant que le tonnerre avec un bruit sauvage  
Bien au-dessous de lui déchire le nuage.  
A l'heure de midi quand la lourde chaleur  
Remplit des défilés l'immense profondeur,  
Quand la terre et le ciel agglomérés ensemble  
Tous les deux ne font qu'un, et que même le tremble  
Reste comme incrusté dans l'immobilité,  
Que la nature enfin se pâme en sa beauté,  
Sans pousser un soupir, lors dans la solitude  
Sous un roc du désert, ivre de quiétude,  
Dans un émoi sans nom, dans un repos rêveur,  
S'endort doucement l'intrépide chasseur.  
Et pendant son sommeil des visions semblables  
Aux vieilles visions, aux merveilleuses fables

Dont on berça souvent son enfance autrefois,  
 Passent devant ses yeux, font entendre leurs voix,  
 Et voilà qu'il admire au-dessus des montagnes  
 Mille et mille chasseurs et leurs belles compagnes  
 Fuyant, fuyant toujours, encor, encor, encor,  
 Jusqu'à ce que l'éveille en tressaillant le cor.  
 Noble \* enfant du désert! digne objet de conquête

---

\* En stricte justice, nous devons citer ici les vers originaux du poème, parce que dans les vers qui terminent ce paragraphe, nous nous sommes écartés de la lettre même de l'original; suivant pour ainsi dire malgré nous, le train train de nos pensées plutôt que les pensées de l'auteur. Nous plaidons *guilty*; un traducteur ne doit pas s'écarter de son modèle; mais quand il s'en écarte, il doit avouer le péché qu'il commet, nous faisons donc ici notre acte de contrition. Comme circonstances atténuantes d'une faute dont nous ne croyons avoir été coupable que dans le présent poème, nous avons à dire qu'il existe en notre nature un dégoût tellement profond pour les hideux exploits, disons mieux, pour les hideux massacres perpétrés depuis des années aux environs de Balmoral sur les Cerfs—ces belles Créatures du bon Dieu, que nous n'avons pu résister à l'élan de notre cœur qui nous faisait une loi de flétrir ces chasses Royales indignes du XIXème siècle, réhabilitées pour ainsi dire par le charme des vers du professeur Wilson:

Yes! child of the desert! fit quarry wert thou  
 For the hunter that came with a crown on his brow,—  
 By princes attended with arrow and spear,  
 In their white-tented camp, for the warfare of deer.  
 In splendour the tents on the green summit stood,  
 And brightly they shone from the glade in the wood,  
 And, silently built by a magical spell,  
 The pyramid rose in the depth of the dell.  
 All mute was the palace of Lochy that day,  
 When the king and his nobles—a gallant array—  
 To Gleno or Glen-Etive came forth in their pride,  
 And a hundred fierce stags in their solitude died.  
 Not lonely and single they passed o'er the height—  
 But thousands swept by in their hurricane flight;  
 And bowed to the dust in their trampling tread  
 Was the plumage on many a warrior's head.  
 —“ Fall down on your faces!—the herd is at hand!”  
 —And onwards they came like the sea o'er the sand;

Pour le chasseur Royal qui vient, couronne en tête,  
 Traînant à sa rescousse un tas de ces valets  
 Princes et va-nu-pieds, qui hantent les palais,  
 Armés de pied en cap de flèches et de lances  
 Pour faire guerre . . . aux Cerfs. Ces superbes vaillances  
 S'abritaient dans un camp improvisé par l'art,  
 Vaste tente où flottait le Royal étendard.  
 Muet resta Locky pendant cette journée  
 Où le Roi se ruait avec sa maisonnée  
 Sur les fils du désert, monarques des forêts  
 Qui vivaient sous leur dôme avec le monde en paix.  
 Plus de cent cerfs occis, nous dit la renommée,  
 Tel fut le bulletin de la Royale armée;  
 Maint panache pourtant sous le pied des chassés  
 Fut broyé ; maints chasseurs horriblements blessés ;  
 Car souvent on ouït au défilé d'Etive :  
 " Face à terre, chasseurs ! le troupeau vous arrive !"  
 Et soudain en effet comme flots de la mer  
 Arrivait au galop, au galop de l'enfer  
 Un ouragan de cerfs broyant sur son passage  
 Tout ce qui s'y trouvait la peur et le courage,  
 Comme la neige fond et roule avec fracas,  
 Avalanche soudaine enfantant des trépas,

---

Like the snow from the mountain when loosened by rain,  
 And rolling along with a crash to the plain ;  
 Like a thunder-split oak-tree, that falls with one shock  
 With his hundred wide arms from the top of the rock,  
 Like the voice of the sky when the black cloud is near,  
 So sudden, so loud, came the tempest of deer.  
 Wild mirth of the desert ! fit pastime for kings !  
 Which still the rude bard in his solitude sings.  
 Oh reign of magnificence ! vanished for ever !  
 Like music dried up in the bed of a river,  
 Whose course hath been changed ! yet my soul can survey  
 The clear cloudless morn of that glorious day.  
 Yes ! the wide silent forest is loud as of yore,  
 And the far-ebbed grandeur rolls back to the shore.

Comme un chêne fêlé frappé par le tonnerre  
 Qui tombe sous le choc et fait trembler la terre,  
 Comme la voix du ciel quand descend l'ouragan,  
 Et que rien ne résiste à son terrible élan.  
 Doux passe-temps des Rois! plaisir abominable  
 Bien digne de ces temps descendus dans la fable!  
 Vous trouvez cependant de rudes ménestrels  
 Qui de nos jours voudraient vous dresser des autels.  
 Oh! de fausse splendeur, fausse magnificence!  
 Temps absurde où le droit était la violence,  
 Ils sont passés tes jeux, ou plutôt tes méfaits,  
 Ils sont évanouis, radiés à jamais,  
 Comme le doux glouglou, la suave musique  
 Du ruisseau desséché, veuf de son frais cantique.  
 Et cependant aux yeux subtils de mon esprit  
 Apparaît cette chasse . . . ou ce Royal délit!  
 Du mémorable jour je vois encor l'aurore,  
 Le soleil se levant sur la forêt qu'il dore,  
 J'entends le brouhaha de ces fauves chasseurs,  
 Des malheureux chassés les sauvages clameurs,  
 Et ces bruits discordants, et le clairon sonore  
 Retentissent confus à mon oreille encore!

De cette vision mais je m'éveille enfin!  
 Le soleil jà décline à l'horison lointain,  
 Le Mont Noir respendit sous un feu qui recule,  
 Oh! que je voie encore avant le crépuscule  
 La lumière dorée, et puis je descendrai  
 Dans la vallée obscure, et m'acheminerais  
 Vers la cabane où chante une gentille fillette,  
 Ou sous son pied léger le gai plancher craquette,  
 En bas, oui tout en bas comme un oiseau le soir  
 Dans le fond du vallon regagne son dortoir.  
 —Des forêts la clarté, Créature Sauvage,  
 Adieu! te dis adieu! j'emporte ton image!

---

## LES VOIX DU PRINTEMPS.

AU DEHORS! au dehors! il fait un temps superbe!  
 Rester à la maison, ce serait un péché!  
 Viens ça, viens dans les bois, vite allons fouler l'herbe,  
 J'ai soif d'air, viens ça ma Psyché!

Les longs brins de gazon sont émaillés de perles,  
 Viens, la luzerne a mis son tapis sur le sol,  
 Viens ça, nous entendrons chanter les joyeux merles,  
 Et du Coucou le frais bémol.

Dans le ciel d'un bleu vif, seuls, quelques blancs nuages  
 Se pourchassent gaîment au doux souffle du vent,  
 Pour la journée, Amour, il n'est crainte d'orages,  
 Viens! c'est plaisir être vivant!

Regarde maintenant! vois notre Pimprenelle,—  
 Un baromètre sûr! . . . nous dit qu'il fera beau!  
 Ses doigts sont écartés, vois elle fait la belle,  
 Preuve que nous n'aurons pas d'eau!

L'arbre a mis son habit nouveau de couleur verte,  
 Il est tout gai, tout vif, tout pimpant, tout coquet;  
 Pour les abeilles l'orme a, déjà, table ouverte,  
 Elles font honneur au banquet.

Le verger respandit de ses dentelles blanches,  
 Et de floçons neigeux diapre le gazon,  
 L'oiseau vient sous son ombre en béqueter les branc  
 Tout en gazouillant sa chanson.

C'est là notre bouquet jusqu'à présent, ma mie,  
 Car la branche dorée est joyau précieux,  
 Quand sous le sol encor gît la fleur endormie  
 Qui doit bientôt charmer nos yeux.

Mais nous avons partout de gentes paquerettes  
 Qui surgissent ainsi que l'amour ou l'espoir,  
 Des primevères qui se penchent les pauvrettes  
 Comme sous un chagrin bien noir.

Car trop près de la neige elles ont pris naissance,  
 Et soupirent après la brise du midi,  
 Dont elles ne pourront savourer l'existence  
 Tant faible leur fil est ourdi.

C'est trop tôt, je le sais, pour un épais ombrage,  
 Mais en suivant de près la lisière du bois,  
 Des nids nous entendrons l'A, B, C, du langage,  
 Des petiots le premier patois.

Au dehors ! au dehors ! il fait un temps superbe !  
 Amour ! ne tarde plus ! rester serait péché !  
 J'ai trop de joie au cœur tout seul pour fouler l'herbe,  
 Viens au dehors, viens ma Psyché !

---

WOLFE (REV. JOHN).

Né en 1791—Mort en 1823.

L'ENTERREMENT DE SIR JOHN MOORE.

POINT d'adieux du soldat, de tambour funéraire,  
 Quand du héros, porté par nous sur un brancard,  
 Nous vinmes confier derrière le rempart  
 Furtivement le cadavre à la terre.

Nous le mîmes en terre à l'heure de minuit,  
 En retournant le sol avec nos baïonnettes,  
 Un ciel noir et brumeux cachait nos silhouettes,  
 Un seul falot éclaircissait la nuit.

Son corps, il ne fut pas roulé dans un suaire,  
Il ne fut pas non plus fermé dans un cercueil,  
Son manteau de soldat, drapé, fut son linceuil  
Et lui servit de linge mortuaire.

Nulle oraison funèbre, aucun discours soudain  
Ne vint de ce grand mort illustrer la poussière,  
Mais en le regardant une courte prière  
Tout en pensant au triste lendemain.

Nous pensions en creusant son étroite couchette,  
Que lorsque nous serions tous au loin sur la mer,  
L'ennemi, l'étranger, ô penser bien amer!  
Viendrait fouler cette cendre muette :

Et peut-être parler légèrement du mort,  
Et peut-être insulter à sa froide poussière,  
Mais cela glissera sur son âme guerrière  
Si pour toujours, dans notre tombe il dort !

La moitié seulement de notre lourde tâche  
Était remplie—alors que sonna le signal  
De la retraite—au loin un coup de feu brutal  
De l'ennemi s'enfuyait comme un lâche.

Nous le couchâmes, las! et sans nul monument  
Qui put à tous un jour conserver sa mémoire,  
Nous le laissâmes seul tout sanglant dans sa gloire,  
Nous éloignant lentement—lentement!

---

## WORDSWORTH (W.)

Né en 1770—Mort le 23 Avril, 1850.

## SONNET.

CENSEUR, ne dites pas, haro sur le sonnet !  
 De plus d'un grand génie il inspira la lyre :  
 Le sonnet fut la clé du grand cœur de Shakespeare ;  
 Pétrarque en fit l'écho de son amour discret ;  
 Le Tasse mille fois y blottit son sujet ;  
 Camoëns y cacha ce qu'il n'eut osé dire ;  
 Le Dante y mit son âme et son brûlant délire ;  
 Spenser avec la fée y courait le guéret ;  
 Mais du front de Milton quand tombait la tristesse,  
 En vers étincelants étalant sa richesse,  
 Le poète immortel en fit un chant vainqueur,  
 Qui retentit au loin semblable à la trompette  
 Qui de nobles accents généreuse interprète,  
 Va réveiller la gloire, et réchauffer le cœur !

## SONNET.

Composé sur le Pont de Westminster.

LA terre ne saurait rien montrer de plus beau !  
 Et qui resterait froid devant si grande scène  
 Et tant de majesté, n'aurait pas âme humaine.  
 Cette cité revêt maintenant pour manteau  
 La beauté du matin ; quel lever de rideau !  
 Muets et dévêtus voyez, et par centaine  
 Vaisseaux, dômes et tours, et le temple et l'arène  
 Ouverts sous l'œil de Dieu devant le jour nouveau,  
 Se dessiner brillants dans l'éther sans fumée !  
 Non jamais le soleil sur la colline aimée  
 Avec autant d'éclat ne versa sa splendeur ;  
 Onc ne vis, ne sentis une paix aussi neuve ;  
 Selon son bon plaisir se promène le fleuve,  
 Bon Dieu ! les maisons même ont clos l'œil et le cœur !



## LE SONGE DU PÉLERIN ; OU L'ÉTOILE ET LE VER LUISANT.

BIEN fatigué, le soir d'un jour d'été  
 Un voyageur, un bon Ermite  
 Au seuil d'un vieux castel vint demander un gîte,  
 Mais par le veilleur rebuté,  
 Force lui fut de se remettre en route  
 En quête d'un taillis de bruyère, ou d'un bois  
 Dont la voûte  
 L'abrita de la pluie et du vent à la fois.

Il marchait donc, cheminant tout pensif,  
 Quand il avisa d'aventure  
 Un magnifique hêtre à la vaste envergure,  
 Et s'étendit sous son massif.  
 Son œil d'abord vit cligner la lumière  
 D'une étoile au ciel bleu,—mais baissant son regard  
 Vers la terre,  
 Il vit un Ver luisant qui brillait à l'écart.

Un gai ruisseau près de là folâtrant  
 Provoqua par son doux murmure  
 Un songe gros de faits, et dans sa contexture  
 Et sous un voile transparent,  
 Il reconnut l'étoile de la terre  
 Et celle de là haut—de l'orbe radieux  
 De sa sphère,  
 Elle laissait tomber des mots prodigieux.

Elle raillait le pauvre Ver luisant  
 De faire briller sa prunelle  
 Lorsque la nuit du jour éteignant la chandelle  
 Laissait le monde assoupissant.  
 Pourquoi montrer sa lanterne magique?  
 Un vil reptile oser faire le glorieux,  
 Et la nique  
 A celle assise en Reine au pavillon des cieux.

" Belle Eloignée ! " a répondu le Ver  
     " Dépose cet orgueil stupide,  
 Ou fais que ton éclat soit un peu plus solide...  
     Tu t'évanouis dans l'éther  
     Dès que le ciel se couvre d'un nuage ;  
 Brume, nuage, vent, et les convulsions  
                                     De l'orage,  
 Jamais n'ont le pouvoir d'obscurcir mes rayons.

" Et ne crois pas que moi, méchant flambeau,  
     Je compare cette étincelle  
 Que je porte avec moi sur la mousse nouvelle  
     A ton éclat ;—non ! mais tout beau !  
     M'est avis que je puis de ma demeure  
 Faire aussi l'étalage étant raillé par toi,  
                                     Jusqu'à l'heure  
 Où l'aurore viendra t'éteindre ainsi que moi ! "

Le Ver luisant a dit. Soudain des cieux  
     Descendit un son prophétique,  
 Et les monts de trembler, les fleuves de panique  
     Frappés, de bondir furieux.  
     On vit alors l'Etoile pâle et blême  
 Chanceler, puis filer, se perdre dans l'éther,  
                                     Bientôt même  
 Elle roula meurtrie au fin fond de l'enfer.

Le feu sévit. Et lorsque du vieux ciel  
     Tomba la croûte calcinée,  
 Un nouveau ciel se fit sur nouvelle donnée,  
     Un Paradis surnaturel  
     Où les heureux de la nouvelle Sphère  
 Humbles et confiants avaient brillé jadis  
                                     Sur la terre,  
 Et comme Vers luisants gagné le Paradis.

366 L'HABITANTE DE LA CHAUMIÈRE À SON ENFANT.

Un tel avis qui lui tombait du ciel  
Réjouit le cœur de l'Ermite,  
A son réveil il sut en goûter le mérite,  
Et remercia l'Eternel.  
Et jusqu'à l'heure où finit sa carrière,  
Elle resta toujours chère à son souvenir  
La bruyère  
Où sous l'ombre d'un hêtre il rêva l'avenir!

---

L'HABITANTE DE LA CHAUMIÈRE À SON ENFANT.

Le jour est froid, longue est la nuit ;  
La brise fait un triste bruit,  
Fais dodo de nouveau sur le sein de ta mère,  
Tous les êtres joyeux ont fermé leur paupière,  
Excepté toi, gentil garçon !

Le chat dort en colimaçon  
Et le cricri, cher nourrisson,  
A cessé son tic tac ; ici tout est silence,  
Hormis une souris qui gruge sa substance...  
Qu'as-tu donc, mon enfant chéri ?

Pourquoi donc sembles-tu marri  
De voir sous notre pauvre abri  
Cette vive lumière ?... Eh ! c'est le clair de lune  
Qui reluit sur la vitre, et c'est chose opportune...  
Dors, et jusqu'à demain, chéri !

---

AU COUCOU.

JOYEUX nouveau venu ! m'éjouis de t'entendre  
Gentil Coucou, t'appellerai-je oiseau,  
Ou seulement une voix tendre  
Qui vient jouter avec l'écho ?

Tandis que suis gisant sur la pelouse verte  
J'entends ta voix qui deux fois fait coucou,  
Alerte et toujours plus alerte,  
De près, de loin, on ne sait d'où.

Bien qu'avec le vallon ne causant, c'est notoire,  
Que du printemps, des fleurs et du soleil,  
Tu m'apportes toute une histoire  
D'un songe . . . ou plutôt d'un réveil.

Sois trois fois bien-venu! favori de la terre!  
Vois-tu pour moi tu n'es pas un oiseau,  
Mais une voix, mais un mystère  
Qui happe mes sens à nouveau;

Comme en ces jours lointains où j'étais à l'école,  
Lorsque ce cri : Coucou! coucou! coucou!  
Me faisant perdre ma boussole  
Pour toi courrais le guilledou.

Pour te trouver souvent j'ai perdu patience . . .  
A travers bois toi tu m'apparaissais  
Toujours à l'état d'espérance,  
Toujours entrevu—vu jamais!

Et je t'écoute encor sur la pelouse verte  
Et je bénis toujours ta voix Coucou!  
Tandis que ma mémoire alerte  
Avec mon passé fait joujou.

Oh! bienheureux oiseau! quand s'entend ton cantique,  
Notre " Ici bas " par lui rendu joyeux,  
Redevient un palais féerique,  
Et nous pouvons rêver des cieux!

---

## WOTTON (SIR HENRY).

Né en 1586—Mort en 1640.

## LE CARACTÈRE D'UNE VIE HEUREUSE.

Qu'IL est né celui-là sous une heureuse étoile,  
 Qui ne sert pas la volonté d'autrui ;  
 Dont l'unique adresse est la vérité sans voile,  
 L'honnêteté la défense et l'appui.

Qui de ses passions reste toujours le maître ;  
 Qui sans émoi peut visager la mort,  
 Des humaines grandeurs dédaignant le bien-être  
 De peu content, humble que soit son sort.

Qui d'un cœur simple et bon, jamais ne porte envie  
 Aux favoris du vice ou du hasard ;  
 Qui ne comprend les lois que pour régler la vie,  
 Qui de l'éloge onc ne fit un poignard.

Qui ne compte pour rien tous les vains bruits du monde,  
 De qui le cœur est, à vrai dire, un fort ;  
 Qui des flatteurs ne peut soudoyer la faconde,  
 Des oppresseurs non plus grandir le sort.

Qui le matin, le soir demande en sa prière  
 A Dieu sa grâce et non pas le bonheur ;  
 Qui sait passer le jour d'innocente manière  
 Avec la Bible ou quelqu' ami de cœur.

Un tel homme est, ma foi, maître au moins de lui-même ;  
 Or liberté vaut mieux que vieux manoir,  
 Il ne craint pas de choir, n'aspire au diadème  
 Et n'ayant rien—il a tout—son vouloir!

## WYATT (SIR THOMAS).

Né en 1503—Mort en 1542.

## WYATT EN PRISON À BRYAN.

NOURRI de mes soupirs, de mes pleurs je m'abreuve,  
 Dans cet affreux cachot tel est mon seul festin!  
 L'air fétide et malsain de l'accusé sans preuve  
 Dans un temps rapproché viendra hâter la fin.  
 N'ai nouvelles du temps ou qu'il vente, ou qu'il pleuve,  
 Que par l'oreille...encore est-ce en écoutant bien  
 Des éléments quel est l'état quotidien.  
 Victime des méchants, cher Bryan, ma blessure  
 Se cicatrison . . . . . mais j'en aurai l'injure!

A SAVOIR SI L'ON DOIT PRÉFÉRER LA LIBERTÉ EN PERDANT  
 LA VIE, À LA VIE EN PRISON ET EN ESCLAVAGE.

TEL que le pauvre oiseau captif dans une cage  
 Voyant la grille ouverte, au dehors l'épervier  
 Qui le guette des yeux pour l'occire au passage,  
 Ne sait dans ce dilemme à quoi s'ingénier,  
 Et s'il doit préférer la mort à l'esclavage,  
 De même je ne sais, s'il me faut mieux choisir  
 Mourir libre . . . plutôt qu'en prison de croupir.

Abîme que peut seul combler un autre abîme,  
 En de longs jours faut-il donc traîner sa douleur?  
 Non ; plutôt de la mort il faut tomber victime,  
 Qu'esclave de la vie y souder le malheur !  
 Donc voilà mon avis, et ma pensée intime :  
 Avec la liberté sachons plutôt mourir,  
 Qu'en esclavage vivre en prison pour souffrir.

Et pourtant, m'est avis, que tant qu'on vit la vie,  
 Il ne faut qu'un instant pour conjurer le sort,  
 Un objet de pitié devient objet d'envie  
 Souvent en moins d'une heure et sans le moindre effort;  
 Mais la mort tue en nous l'appétit de survie . . .  
 Alors ce ne serait que de la déraison  
 De se sevrer d'espoir . . . Mieux la vie en prison !

Mais la mort c'est la vie, et vaut mieux que la cage  
 Où notre pauvre oiseau prolonge sa douleur ;  
 Mort il est délivré de son triste esclavage !  
 De ces deux maux, amants, dites-nous le meilleur ?  
 De l'épervier l'oiseau doit-il braver la rage,  
 Ou rester dans sa cage . . . enfin faut-il choisir  
 Mourir libre . . . plutôt qu'en prison de croupir ?

---

YOUNG (REV. DR. E.)

Né en 1681—Mort en 1765.

SONNET

A l'Occasion du Fameux Tableau de Michel-Ange :\*

LE CRUCIFIEMENT.

TANDIS que sur la toile il meurt son Rédempteur,  
 Dans un sang froid cruel drapé, l'artiste oseur  
 Voit gisant à ses pieds et poignardé son frère,  
 Et suit de l'œil sur lui le jeu de chaque artère,

---

\* Michel-Ange si on ajoute foi à un "on dit" auquel nous refusons de croire, obtint permission de traiter comme il le voudrait un malfaiteur, condamné à être roué vif. L'homme étant étendu sur une croix l'étonnant artiste donna ordre qu'il fut frappé dans telle partie du corps qu'il pensait devoir produire les souffrances les plus affreuses, afin de rendre le plus naturellement possible les douleurs et agonies de la mort.

Goutte à goutte épandant la vie et la douleur.  
Nul sanglot ne l'émeut, il cherche la couleur.  
Nageant en pleines eaux dans l'angoisse mortelle,  
Superbe indifférent, de ses coups il harcèle  
Son patient, pour mieux exprimer la douleur,  
Et rendre plus mourant le front de son Sauveur,  
O sublime larcin! Dessin vrai, mais livide,  
Où chaque trait révèle une main homicide!  
Si large est le dessin, si belle est la couleur,  
Que devant cette page, il recule d'horreur!







## TABLE DES MATIÈRES.

---

	PAGE
LISTE DES SOUSCRIPTEURS ... ..	iii
DÉDICACE ... ..	vii
L'ÉDITEUR ET LE CRITIQUE ... ..	x

---

### BEAUTÉS DE LA POÉSIE ANGLAISE.

#### ADDISON (JOSEPH)—

La Voix de la Création ( <i>The Voice of Creation</i> ) ... ..	1
--	---

#### AKENSIDE (MARK)—

Au Coucou ( <i>To the Cuckoo</i> ) ... ..	2
---	---

#### ANONYMES—

Les Changements du Monde ( <i>The World's Changes</i> ) ... ..	3
Les Funérailles de Moïse ( <i>Burial of Moses</i> ) ... ..	6
Les Nénuphars ( <i>Water Lilies</i> ) ... ..	9
La Cité Invisible ( <i>The Unseen City</i> ) ... ..	9
Chant de Naissance et Chant de Mort ( <i>Birth Song and Dirge</i> ) ... ..	10
Le Vent et la Feuille, ou l'Enlèvement ( <i>The Wind and Leaf</i> )	12
L'Esprit fait la Noblesse ( <i>'Tis Mind that makes Nobility</i> ) ...	13
Le Lit de Mort d'un Enfant ( <i>The Child's Death-Bed</i> ) ...	14
La Chanson du Cerisier ( <i>The Song of the Cherry-Tree</i> ) ...	15
Au Squelette articulé d'un Pied de Femme ( <i>To the Skeleton of a Foot</i> ) ... ..	17
Philippe ! ô mon Roi ! ( <i>Philip, my King !</i> ) ... ..	18
A ma Filleule Alice ( <i>To my God-Child Alice</i> ) . .	19
Le Lierre ( <i>Ivy</i> ) ... ..	21
Le Serment du Mariage ( <i>The Marriage Vow</i> ) ... ..	22
L'Épousée-Démon ( <i>The Demon Bride</i> ) ... ..	23
Les Petites Choses ( <i>Small Things</i> ) ... ..	26
La Mort et le Guerrier ( <i>Death and the Warrior</i> ) ... ..	28

ANONYMES—	PAGE
Une Idée Consolante ( <i>We've all our Angel side</i> ) ... ..	29
La Roue des Fleurs ( <i>The Wheel of Flowers</i> ) ... ..	31
Chant Funèbre ( <i>Dirge</i> ) ... ..	33
Vérités ( <i>Truths</i> ) ... ..	34
L'Oiseau Captif ( <i>The Captive Bird</i> )... ..	35
Le Tombeau du Guerrier ( <i>The Soldier's Grave</i> ) ... ..	36
Aime-moi peu, mais longtemps Aime-moi ( <i>Love me Little, Love me Long</i> ) ... ..	38
Les Poètes ( <i>The Poets</i> ) ... ..	40
BACON (FRANCIS, LORD)—	
Le Monde ( <i>The World</i> ) ... ..	42
BARBAULD (MRS.)—	
Pétition d'une Souris ( <i>The Mouse's Petition</i> ) ... ..	44
BARHAM (REV. R. H.)—	
Le Jour après la Bataille ( <i>The Day after the Battle</i> ) ... ..	46
BARNARD (LADY ANNE)—	
Le Vieux Robin Gray ( <i>Auld Robin Gray</i> ) .. ..	47
BEDDOES (THOMAS LOVELL)—	
Chant Funéraire ( <i>A Dirge</i> ) ... ..	48
BELSHAM (REV. THOMAS)—	
Rien ( <i>Nothing</i> ) ... ..	49
BLACKER (COLONEL)—	
Le Plat Couvert ( <i>The Covered Dish</i> ) ... ..	53
BLOOMFIELD (ROBERT)—	
Le Soir du Marché ( <i>The Market Night</i> ) ... ..	57
BODDINGTON (MRS.)	
Le Souhait Révoqué ( <i>The Wish Unwished</i> ) ... ..	60
BOWLES (MISS CAROLINE)—MRS. SOUTHEY—	
La Mort des Fleurs ( <i>The Death of the Flowers</i> ) ... ..	61
BOWLES (REV. W. LISLE)—	
Les Enfants Endormis de Chantrey ( <i>Chantrey's Sleeping Children</i> ) ... ..	62
BURNS (ROBERT)—	
Les Malgré ça du Pauvre ( <i>Is there, for honest Poverty</i> ) ... ..	63
A une Souris ( <i>To a Mouse</i> ) ... ..	65

BYRON (LORD)—	PAGE
Adieux à Newstead Abbey ( <i>Adieu to Newstead Abbey</i> ) ...	66
Waterloo ... ..	68
La Destruction de Sennacherib ( <i>The Destruction of Sennacherib</i> ) ... ..	72
CAMPBELL (THOMAS)—	
Le Rêve du Soldat ( <i>The Soldier's Dream</i> ) ... ..	73
Fleurs des Champs ( <i>Field Flowers</i> ) ... ..	75
CAREW (THOMAS)—	
Donne-moi plus d'Amour, &c. ( <i>Give me more Love, &amp;c.</i> ) ...	76
CAROLAN (TURLOGH)—	
L'Elixir de la Vie ( <i>Why Liquor of Life?</i> ) ... ..	77
CHAUCER (GEOFFREY)—	
Le Coucou et le Rossignol ( <i>The Cuckoo and the Nightingale</i> )	78
CIBBER (COLLEY)—	
L'Enfant Aveugle ( <i>The Blind Boy</i> ) ... ..	89
COLERIDGE (SAMUEL TAYLOR)—	
Ballade du vieux Loup de Mer ( <i>The Rhyme of the Ancient Mariner</i> )... ..	90
COLLINS (WILLIAM)—	
Les Passions ( <i>The Passions</i> ) ... ..	112
CROSSE (ANDREW)—	
A l'Aristocrate ( <i>To the Aristocrat</i> ) ... ..	116
CUNNINGHAM (ALLAN)—	
Mon Cœur est en Ecosse ( <i>My Heart is in Scotland</i> ) ...	118
DRYDEN (JOHN)	
Le Festin d'Alexandre ( <i>Alexander's Feast</i> ) ... ..	119
DUNBAR (WILLIAM)—	
Sans Allégresse aucun Plaisir ne Vaut ( <i>No Treasure without Gladness</i> ) ... ..	126
ELLESMERE (LE COMTE D')—	
Balaclava ... ..	127
ELLIOT (EBENEZER)—	
Feuilles et Hommes ( <i>Leaves and Men</i> ) ... ..	128
Les Morts sont Vivants ( <i>The Dead are Living</i> ) ... ..	130

	PAGE
ELLIOT, OF MINTO (MISS JANE)—	
Les Fleurs de la Forêt ( <i>The Flowers of the Forest</i> ) ...	131
FENTON (ELIJAH)—	
Sur mon premier Accès de Goutte ( <i>On my first Fit of the Gout</i> ) ... .. .	132
GEDNEY (RICHARD SOLOMON)—	
L'Etudiant ( <i>The Student</i> ) ... .. .	133
GOLDSMITH (OLIVER)—	
Le Village Abandonné ( <i>The Deserted Village</i> ) ... .. .	137
GRANT (SIR ROBERT)—	
Le Petit Ruisseau ( <i>The Brooklet</i> ) ... .. .	139
GRAY (THOMAS)—	
Les Valkyriur ( <i>The Fatal Sisters</i> ) ... .. .	141
Sur une Vue lointaine du Collège d'Eton ( <i>On a distant Prospect of Eton College</i> ) .. .. .	143
GRIFFIN (GERALD)—	
A une Mouette ( <i>To a Seagull</i> ) ... .. .	146
HAYLEY (WILLIAM)—	
Recette pour faire une Tragédie ( <i>A Receipt to make a Tragedy</i> ) ... .. .	148
HEMANS (MRS. FELICIA)—	
Le premier Chagrin de l'Enfance ( <i>The Child's first Grief</i> )	149
HERBERT (GEORGE)—	
Avarice ... .. .	150
HERRICK (ROBERT)—	
Aux Paquerettes ( <i>To Daisies</i> ) ... .. .	151
A des Primevères ( <i>To Primroses</i> ) ... .. .	151
Le Berger à sa Bergère ( <i>The Shepherd to his Fair One</i> ) ...	152
HINGESTON (FRANCIS)—	
Lamentation de David ( <i>The Lamentation of David</i> ) ...	153
A une Fleur sauvage flétrie ( <i>To a Faded Flower</i> ) ...	154
HOGG (JAMES)—	
L'Alouette ( <i>The Sky-Lark</i> ) ... .. .	155
HOOD (THOMAS)—	
Le Chant de la Chemise ( <i>The Song of the Shirt</i> ) ... .. .	156

	PAGE
<b>JONSON (BEN.)—</b>	
A Cynthie ( <i>To Cynthia</i> ) ... ..	159
<b>KENRICK (D. K.)</b>	
Simkin ... ..	159
<b>LAMB (MISS)—</b>	
Dialogue entre une Mère et son Enfant ( <i>Dialogue</i> ) ...	166
<b>LAMB (CHARLES)—</b>	
A T. Stothard ( <i>To T. Stothard</i> ) ... ..	167
<b>LANDON (L. E. L.)—</b>	
Le Pays des Fées ( <i>Fairy Land</i> ) ... ..	167
<b>MARLOW (CHRISTOPHER)—</b>	
L'Amoureux Berger à sa Bergère ( <i>The Passionate Shepherd to his Love</i> ) ... ..	170
<b>MILTON (JOHN)—</b>	
L'Allegro ... ..	171
Il Penseroso ... ..	176
<b>MOGRIDGE (GEORGE)—</b>	
Il n'y a de Place pour Trois ( <i>There's no Room for Two</i> ) ...	181
<b>MONCRIEFF (WILLIAM)—</b>	
Modeste Ode à la Fortune ( <i>Modest Ode to Fortune</i> ) ...	183
<b>MONTGOMERY (JAMES)—</b>	
Robert Burns ... ..	183
La Feuille qui Tombe ( <i>The Falling Leaf</i> ) ... ..	185
<b>MONTGOMERY (ROBERT)—</b>	
Questions et Réponses ( <i>Questions and Answers</i> ) ... ..	186
<b>MOORE (THOMAS)—</b>	
Au Seigneur ( <i>The Turf shall be my Fragrant Shrine</i> ) ...	187
Le Miroir Magique ( <i>The Magic Mirror</i> ) ... ..	189
<b>MOTHERWELL (WILLIAM)—</b>	
Jenny Morrison ( <i>Jeanie Morison</i> ) ... ..	190
L'Eau ( <i>The Water! The Water!</i> ) ... ..	193
<b>OSGOOD (MRS.)—</b>	
Chant d'Adieu de l'Aéronaute ( <i>The Farewell Song of the Aeronaut</i> ) ... ..	196

<b>PARNELL (THOMAS)—</b>		<b>PAGE</b>
L'Ermite ( <i>The Hermit</i> )	... ..	198
Un Conte de Fées ( <i>A Faëry Tale</i> )	... ..	206
<b>POE (EDGAR A.)—</b>		
La Corneille ( <i>The Raven</i> )	... ..	212
Les Cloches ( <i>The Bells</i> )	... ..	218
<b>POPE (ALEXANDER)—</b>		
Prière Universelle ( <i>The Universal Prayer</i> )	... ..	222
Ode sur le Jour de Ste. Cécile ( <i>Ode on St. Cecilia's Day</i> )	... ..	224
<b>POTTS (MRS. ANNA H.)—</b>		
L'Amour de la Nature ( <i>The Love of Nature</i> )	... ..	228
Les " Pourquoi " d'un Enfant ( <i>The Child's Question</i> )	... ..	229
<b>PRAED—</b>		
L'Enfance et ses Visiteurs ( <i>Childhood and its Visitors</i> )	... ..	230
<b>PRIOR (MATTHEW)—</b>		
La Vérité et la Fourberie ( <i>Truth and Falsehood</i> )	... ..	232
<b>QUILLINAN (EDWARD)—</b>		
Le Serin-Charbonneret ( <i>The Canary-Goldfinch</i> )	... ..	234
<b>RALEIGH (SIR WALTER)—</b>		
Réponse à l'Amoureux Berger ( <i>Answer to the Passionate Shepherd</i> )	... ..	237
La Tragédie de la Vie ( <i>The Tragedy of Life</i> )	... ..	238
<b>RAMSAY (ALLAN)—</b>		
Le Caméléon ( <i>The Cameleon</i> )	... ..	239
<b>ROGERS (SAMUEL)—</b>		
La Vie Humaine ( <i>Human Life</i> )	... ..	241
<b>ROSCOMMON (COMTE DE)—</b>		
Ode sur la Solitude ( <i>Ode upon Solitude</i> )	... ..	243
<b>SCOTT (JOHN)—</b>		
Ode XIII. ( <i>I hate that Drum's discordant Sound</i> )	... ..	244
<b>SCOTT (SIR WALTER)—</b>		
Chant du Sommeil ( <i>Lullaby on an Infant Chief</i> )	... ..	245
<b>SHAKESPEARE (WILLIAM)—</b>		
Chants d'Ariel ( <i>Ariel's Songs</i> )	... ..	246
La Jeunesse et la Vieillesse ( <i>Youth and Age</i> )	... ..	247

<b>SHELLEY (PERCY BYSSHE)—</b>		<b>PAGE</b>
Le Nuage ( <i>The Cloud</i> )	... ..	248
Sentiments d'un Républicain ( <i>Feelings of a Republican</i> )	...	251
L'Automne ( <i>Autumn</i> )	... ..	252
A une Alouette ( <i>To a Sky-Lark</i> )	... ..	253
La Philosophie de l'Amour ( <i>Love's Philosophy</i> )	... ..	256
<b>SIGOURNEY (MRS. LYDIA HUNTLEY)—</b>		
Causerie avec le Temps ( <i>Talk with Time</i> )	... ..	257
Les Fleurs des Alpes ( <i>The Alpine Flowers</i> )	... ..	259
<b>SMART (CHRISTOPHER)—</b>		
David	... ..	260
La Robe de Brocart et le Chiffon de Toile ( <i>The Brocade Gown and Linen Rag</i> )	... ..	280
Où est le Tisonnier ? ( <i>Where is the Poker ?</i> )	... ..	282
Madame et la Pie ( <i>Madam and the Magpie</i> )	... ..	284
<b>SMITH (CHARLOTTE)—</b>		
L'Horloge de Flore ( <i>On Flora's Horologe</i> )	... ..	288
<b>SMITH (BARON OF THE IRISH EXCHEQUER)—</b>		
A la Poésie ( <i>Lines to Poesy</i> )	... ..	290
<b>SMITH (HORACE)—</b>		
Hymne aux Fleurs ( <i>Hymn to the Flowers</i> )	... ..	292
Des Eglises sur nous pourquoi Fermer la Porte ? ( <i>Why are they Shut</i> )	... ..	294
<b>SNOW (ROBERT)—</b>		
Epitaphes	... ..	297
La Jeune Fille Aveugle ( <i>The Blind Girl</i> )	... ..	298
<b>SOUTHEY (ROBERT)—</b>		
La Bataille de Blenheim ( <i>The Battle of Blenheim</i> )	... ..	300
La Cataracte de Lodore ( <i>The Cataract of Lodore</i> )	... ..	303
Les Funérailles d'un Soldat ( <i>The Soldier's Funeral</i> )	... ..	305
Marie, la Fille de l'Auberge ( <i>Mary, the Maid of the Inn</i> )	... ..	308
L'Hiver ( <i>Winter</i> )	... ..	312
<b>SOUTHWELL (ROBERT)—</b>		
Le Temps Tourne Toujours ( <i>Times go by Turns</i> )	... ..	312
<b>SPENCER (EDMUND)—</b>		
Sonnet XXVI ( <i>Sweet is the Rose</i> )	... ..	313



	PAGE
<b>SUCKLING (SIR JOHN)—</b>	
Rends-Moi donc mon Cœur, Je te Prie ( <i>I Prithce, Send me back my Heart</i> ) ... ..	314
Ballade sur une Noce ( <i>Ballad on a Wedding</i> ) ... ..	315
<b>SURREY (COMTE DE)—</b>	
Aucun Age n'est content de son Sort ( <i>No Age content with his own Estate</i> ) ... ..	319
<b>TATHAM (MISS EMMA)—</b>	
La Perce-Neige ( <i>The Snowdrop</i> ) ... ..	320
<b>TAYLOR (MISS JANE)—</b>	
Le Banc du Seigneur du Village ( <i>The Squire's Pew</i> ) ... ..	322
<b>THOMSON (JAMES)—</b>	
Le Voyageur perdu dans les Neiges ( <i>The Winter Traveller lost in the Snow</i> ) ... ..	325
<b>THRALE (MRS. H. L.)—</b>	
Les Trois Avertissements ( <i>The Three Warnings</i> ) ... ..	326
Le Devoir et le Plaisir ( <i>Duty and Pleasure</i> ) ... ..	330
<b>TIGHE (MRS.)—</b>	
Sympathie ( <i>Sympathy</i> ) ... ..	331
<b>TYCHBORN (CHIDICK)—</b>	
Vers écrits dans la tour ( <i>Lines written the night before his Execution</i> ) ... ..	332
<b>URFEY—D'—(TOM)—</b>	
Les Braves du Kent ( <i>The Brave Men of Kent</i> ) ... ..	333
<b>WALKER (WILLIAM SIDNEY)—</b>	
Mon Œil moult il Soupire ( <i>My Eye is Athirst</i> ) ... ..	335
Un Poème sans Titre ( <i>A Poem without Title</i> ) ... ..	335
<b>WATTS (THE REV. ISAAC)—</b>	
La Rose ( <i>The Rose</i> ) ... ..	337
La Fourmi ( <i>The Ant</i> ) ... ..	338
Le Fainéant ( <i>The Sluggard</i> ) ... ..	339
Contre l'Oisiveté et la Malice ( <i>Against Idleness and Mis- chief</i> ) ... ..	340
<b>WHITE (HENRY KIRKE)—</b>	
A une Primevère Précoce ( <i>To an early Primrose</i> ) ... ..	340
Vers faits à l'école ( <i>On being Confined to School</i> ) ... ..	341
Au Romarin ( <i>To the Herb Rosemary</i> ) ... ..	343

## TABLE DES MATIÈRES.

381

<b>WILSON (JOHN)</b> —	PAGE
L'Enfant de Lord Ronald ( <i>Lord Ronald's Child</i> ) ... ..	344
Les Trois Saisons de l'Amour ( <i>The Three Seasons of Love</i> )	349
A un Cerf Sauvage ( <i>To a Wild Deer</i> ) ... ..	351
Les Voix du Printemps ( <i>Spring Voices</i> ) ... ..	360
<b>WOLFE (REV. JOHN)</b> —	
L'Enterrement de Sir John Moore ( <i>The Burial of Sir John Moore</i> ) ... ..	361
<b>WORDSWORTH (W.)</b> —	
Sonnets ... ..	363
Le Songe du Pèlerin ( <i>The Pilgrim's Dream</i> ) ... ..	364
L'Habitante de la Chaumière à son Enfant ( <i>The Cottager to her Infant</i> ) ... ..	366
Au Coucou ( <i>To the Cuckoo</i> ) ... ..	366
<b>WOTTON (SIR HENRY)</b> —	
Le Caractère d'une Vie Heureuse ( <i>The Character of a Happy Life</i> ) ... ..	368
<b>WYATT (SIR THOMAS)</b> —	
Wyatt en Prison à Bryan ( <i>Wyatt in Prison to Bryan</i> ) ...	369
A Savoir si ( <i>Whether Liberty by Loss of Life, or Life in Prison and Thralldom, be to be Preferred</i> ) ... ..	369
<b>YOUNG (REV. DR. E.)</b> —	
Sonnet ... ..	370
Ouvrages du Chevalier de Chatelain publiés en France...	383

FIN DU PREMIER VOLUME.

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10

## OUVRAGES DU CHEVALIER DE CHATELAIN,

PUBLIÉS EN FRANCE.

---

PAULINE ET MARCELIN.

NOUVELLES DE L'AUTRE MONDE ET SOUVENIRS DE  
CELUI-CI.

Nous sommes inondés de recueils de poésies, et nous avons très peu de poètes. Quand un jeune homme a péniblement compté sur ses doigts les syllabes d'un vers, il se croit un Voltaire ou un Casimir Delavigne, et pourvu qu'il le dise, que quelques journaux le répètent, le facile public partage une erreur si grossière. Mais cela dure peu, et d'un grand succès usurpé naît infailliblement une grande honte.

La muse de M. Chatelain riche de ses agréments, ne veut rien devoir à la flatterie : sa gloire sera moins rapide, mais elle sera durable. Tous ceux que le charme des beaux vers touche encore liront avec plaisir les *Nouvelles de l'autre Monde*; on regrettera peut-être que la brillante imagination de l'auteur ne se soit pas exercée sur un sujet moins frivole.

Les *Souvenirs* sont presque autant de modèles de grâce et de sentiment. Plusieurs traductions décèlent une grande intelligence des anciens.

Ce recueil fait partie de la *Collection des Poètes Français du XIX<sup>ème</sup> Siècle*, parmi lesquels, dès ses débuts, M. Chatelain prend une très belle place.—(*La Pandore*, 18 Février, 1824.)

ETRENNES A LA JEUNESSE.

LETTRES A MA SŒUR.

PROMÉTHÉIDES (Les). Revue en vers du Salon de Peinture de 1833 (en collaboration avec feu Félix Auvray, peintre d'histoire).

STATISTIQUE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS, 1833, 1834, 1835.

SEPT ANS DE RÈGNE, Histoire des Sept Premières Années du Règne de Louis-Philippe. 1 vol. in 8vo. de 400 pages, avec tableaux.

PETITE HISTOIRE DES GRANDS HOMMES.

LE VERROU.

ROME PAPALE. (Pontificat de Léon XII) 2 vol. in 8vo.



1



